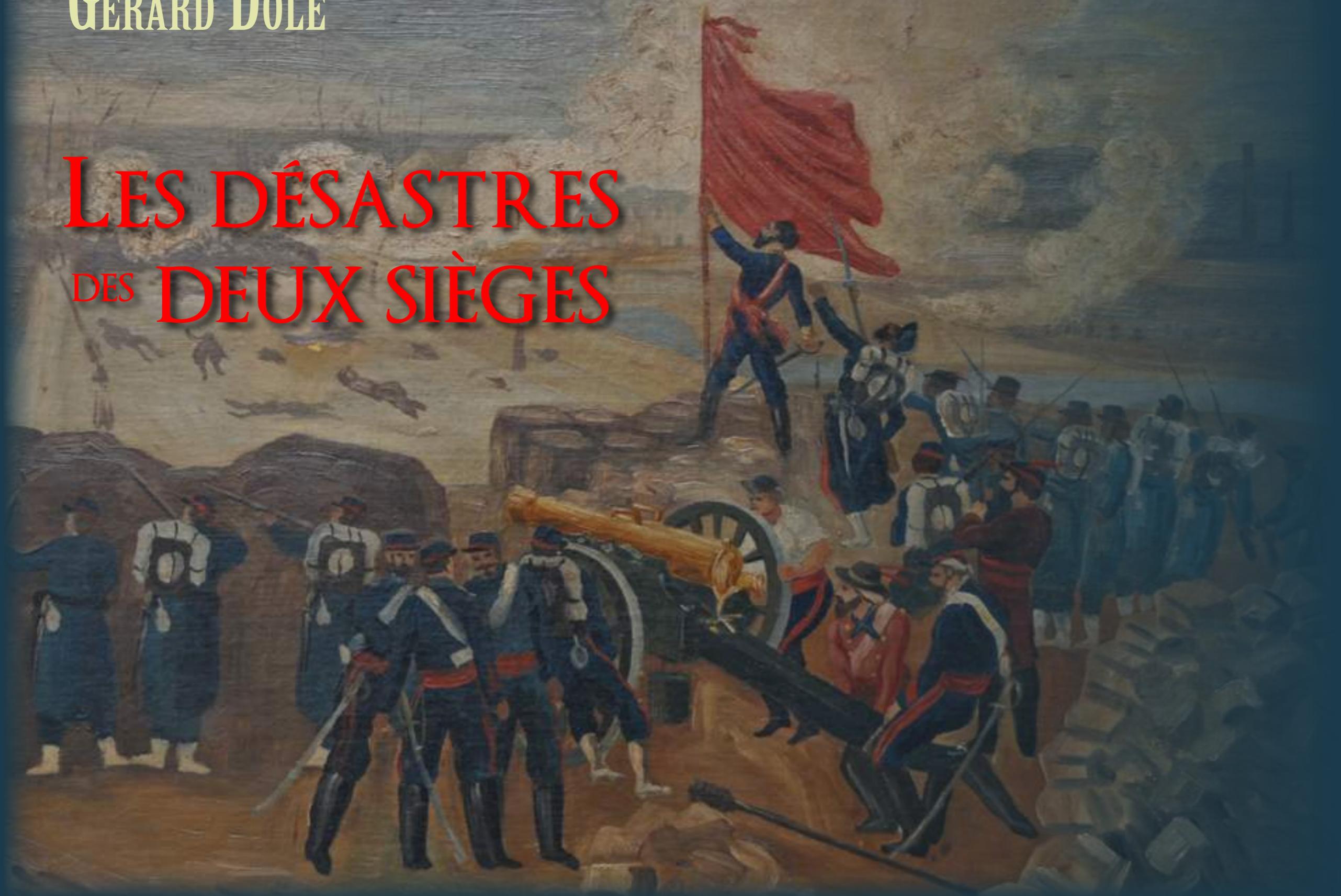


GÉRARD DÔLE

LES DÉSASTRES
DES DEUX SIÈGES



GÉRARD DÔLE

LES DÉSASTRES DES DEUX SIÈGES



Directrice artistique et Maquettiste
Solange Gambin



Iconographe et Généalogiste
Stéphane Vielle



Conseillère littéraire
Michèle Schiavi

LA TÊTE DE MONSIEUR DE ROBESPIERRE

LE CHARNIER DE CHARONNE ET LA SEMAINE SANGLANTE

CHARLES DÔLE, LA GUERRE DE 70, LE SIÈGE DE PARIS ET LA COMMUNE

LES FANTÔMES DU COMTE DE L***

LE SPECTRE ROUGE

FRANCOIS LEGRAND, LA DÉFAITE, PARIS ASSIÉGÉ ET LA SEMAINE SANGLANTE

SOUVENIRS DU SIÈGE DE PARIS ET DE LA COMMUNE PAR FRANCOIS LEGRAND - 1^{ER} CAHIER

SOUVENIRS DU SIÈGE DE PARIS ET DE LA COMMUNE PAR FRANCOIS LEGRAND - 3^E CAHIER

LES MOMIES DE BONAPARTE

UN PHARAON « HÉROS DE JUILLET » EN 1830

MARIE DÔLE, LA SALPÊTRIÈRE, NEKHBET ET LE GÉNIE DE LA LIBERTÉ

LES VOUDOUS DE MARIE LAVEAU

LA REINE DU VOUDOU, LE PIRATE BORDELAIS ET L'AIGLE ENCHAINÉ

CHARLES GOUGET, LA CAMPAGNE D'ESPAGNE, L'ALABAMA ET LA LOUISIANE

LA MUERTA VIVA DE JIM BOWIE

LE DOMPTEUR D'ALLIGATORS ET LE VIOLONEUR ORNITHOLOGUE

JOSEPH GOUGET HOPKINS, LE TEXAS, LA LOUISIANE, LA FRANCE ET LE MEXIQUE



LA TÊTE DE MONSIEUR DE ROBESPIERRE

LE CHARNIER DE CHARONNE ET LA SEMAINE SANGLANTE



LA COMMUNE, 1871, vingt mille morts. C'est là le bilan des cours martiales et des exécutions de la rue. Nous ne sommes certainement pas au-dessus de la vérité. Chaque coup de pioche donné dans le sol des faubourgs parisiens met au jour des ossements aujourd'hui desséchés, quelques-uns encore revêtus d'uniformes en loques, auxquels adhèrent des boutons, des traces de galons. Ce sont les fusillés de la Semaine sanglante, enfouis dans les fosses creusées après le nettoyage des rues au lendemain de l'hécatombe.

En janvier 1897, pour ne citer qu'un seul de ces exemples – ils abondent – au milieu de ce quartier de Charonne, qui vit les dernières convulsions de l'insurrection, des ouvriers terrassiers faisaient une lugubre trouvaille.



Derrière le Père-Lachaise existe un vieux cimetière, celui de l'antique église Saint-Germain. On avait décidé de sacrifier une partie de ce champ de repos afin d'y creuser un réservoir pour les eaux de la Marne. La pioche frappa sur tout un charnier, où les squelettes étaient accumulés par centaines. Ce n'étaient plus quelques morts isolés, ramassés après la lutte derrière une barricade, ensevelis hâtivement avant la décomposition. On avait versé là des tombereaux de cadavres. On en compta huit cents, que l'on aligna les uns à côté des autres, drapés dans leurs uniformes déchirés et troués, la tête encore recouverte, pour quelques-uns du moins, du képi fédéré.

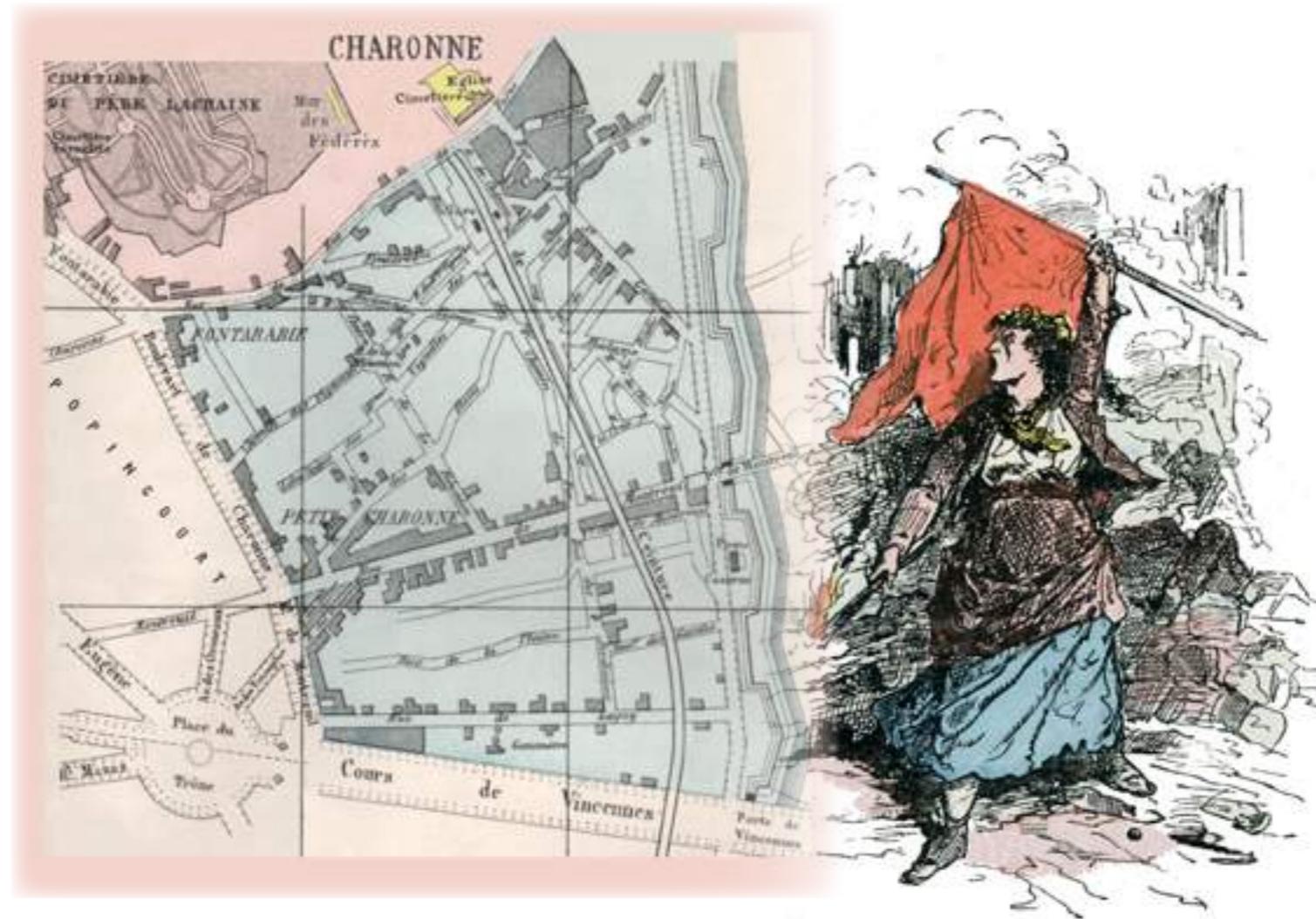
On fit rapidement disparaître cette épouvantable exhibition. Une fosse nouvelle fut creusée, adossée au mur du presbytère. Quelques piquets indiquent seuls l'emplacement du dernier champ de repos de ces morts inconnus.



*Le presbytère de l'église Saint-Germain
À gauche : le mur derrière lequel furent
ensevelis les Fédérés en 1897*



Ce quartier de Charonne fut un des plus cruellement décimés dans l'épouvantable répression qui suivit la prise des faubourgs. Il fut occupé le samedi de la Semaine de Mai. Des deux côtés, la rage de la lutte avait atteint son paroxysme. Les incendies flambaient encore. Tout ce qui était pris était passé par les armes. Longtemps, les habitants de ce quartier entendirent, la nuit, craquer les mitrailleuses. On exécutait en masse et l'on enfouissait en masse aussi.





Non loin de la place des Fêtes, existe un ancien puits, creusé jadis dans des terrains vagues, connu dans le quartier depuis 1871, sous la dénomination de *Puits des Fédérés*. Après les grands massacres, on y jeta pêle-mêle, comme on l'avait fait au cimetière de Saint-Germain, communards et versaillais.

M. Charles Bos, lorsqu'il était conseiller municipal du quartier, fit combler ce puits, dont on voyait encore en 1898 la margelle, mitoyenne à deux habitations, les numéros 17 et 19 de la villa Bocquet.



Le Puits des Fédérés - Villa Bocquet

*Ruines du puits dit des Fédérés
Photo prise vers 1895*



LA RÉVOLTE DE PARIS — (Extermination des incendiaires.)





D'énormes convois de fédérés furent fusillés à l'ancien marché aux fourrages de la Villette, rue de la Mouzaïa.

Les prisonniers y étaient conduits par troupeaux, par la rue de Belleville ou par la rue de Meaux. Un simple hochement de tête, un geste suffisaient à vous faire pousser dans ce tas. On en prit ainsi par paquets, « sur la figure ».

Un de mes amis qui fut envoyé au bague de Nouvelle-Calédonie où il perdit ses jambes, sectionnées par un crocodile, racontait à son retour, évoquant la fin de la Commune, qu'il voyait de la fenêtre de la maison où il s'était réfugié, passer les lugubres cortèges. Des blessés, pris aux ambulances, étaient attachés sur des cacolets. On les descendait au marché, et la fusillade les achevait. Ces abattoirs sinistres couvraient Paris.

Un témoin, qui parcourait le champ de massacre, les yeux troublés à ce hideux tableau, bute du pied. « *Prenez garde, monsieur* », dit un soldat, « *vous allez tomber* ». L'homme marchait sur une tranchée fraîchement recouverte. Émergeant du sol, un pied humain !





L'ancienne rue Saint-Germain de Charonne

Photo prise à l'époque où un charnier fut découvert dans l'annexe du cimetière

En mai 1871, une poignée de Fédérés renversa des chariots en haut de cette rue et tint tête aux troupes versaillaises



CHARLES DÔLE

LA GUERRE DE 70, LE SIÈGE DE PARIS ET LA COMMUNE



Je me souviens encore avec émotion de la première fois que mon père me conduisit au Père-Lachaise. C'était par un matin ensoleillé de mai 1971, à l'occasion du centenaire de la Commune. Nous allâmes nous recueillir devant le mur dont les moellons portaient les traces des balles qui avaient abattu les Fédérés, puis nous montâmes visiter le petit cimetière de Charonne qui ne se trouvait pas bien loin. Chemin faisant, Papa me confia de sa voix à la fois rude et caressante, teintée d'accent franc-comtois :

« Mon parrain l'oncle Charles que tout le monde à Dôle appelait Jésus-Christ, et qui avait eu lui-même pour parrain Charles Gouget, officier d'Empire, était avare en confidences sur sa jeunesse. Mais un jour où j'étais alité, encore mal remis des hallucinations d'une fièvre cérébrale provoquée par les accusations injustes de l'instituteur et du garde-chasse, il vint s'asseoir à mon chevet. Lissant sa longue barbe rousse, il me dit qu'il avait subi une commotion plus forte encore en 1871. Puis, après avoir ouvert la Bible dont il ne se séparait jamais, il prit le vieux billet de cinq francs qui servait de marque-page et le contempla rêveusement avant de me conter l'histoire que je vais te rapporter à mon tour. »

J'avais seize ans quand la France déclara la guerre aux états allemands coalisés sous l'égide de la Prusse. Mal préparés, très inférieurs en nombre et très mal commandés, nous perdîmes plusieurs batailles où nos pioupious firent pourtant preuve de panache. Puis vint l'humiliante défaite de Sedan. Napoléon III capitula avec une quarantaine de ses généraux et près de cent mille soldats. Un mois et demi plus tard, à Metz, le maréchal Bazaine rendit les armes à son tour en livrant le même nombre d'hommes, ainsi qu'une importante réserve d'armes et de munitions. Le gros des unités de l'armée régulière était de ce fait hors de combat.



La peur s'empara de nos campagnes. Les vieux, qui avaient jadis subi le passage des troupes ennemies aux premiers jours de la Restauration, racontaient des histoires terrifiantes à leur sujet. On entendit crier «Les Uhlans ! les Uhlans ! » bien avant que leurs hordes n'aient déferlé sur la France. L'exode commença. Les routes étaient noires de monde. Sur le chemin de l'Abbedugue, je vis défiler des familles entières, du vieillard au nouveau-né, juchées sur des fardiens tirés par de lourds percherons. Des bergers aiguillonnaient leurs troupeaux de moutons et de chèvres, des maquignons et des vachers encourageaient leurs bêtes en sacrant grossièrement. Des journaliers tiraient à la bricole des charrettes où s'empilaient matelas, paillasses et couvertures, des portefaix ployaient sous le poids de leur charge. Il y avait aussi des paysannes qui poussaient leurs brouettes emplies des biens de la maisonnée, et des fermières qui marchaient, le nourrisson au sein, flanquées d'une ribambelle d'enfants. Un Cadet Roussel encore vert passa même en flèche sur une draisienne à tête de lion. J'allais oublier les chiens qui se faufilaient dans cette foule mouvante, allant, venant, cherchant



Les Uhlans ! Les Uhlans !

leurs maîtres ou les talonnant craintivement. Et tout ça bêlait, beuglait, hennissait, aboyait, criait, pleurait, gémissait. C'était un spectacle vraiment pitoyable.



PELLERIN & C^o. imp.-édit.

LE HULAN ET LA PAYSANNE

IMAGERIE D'ÉPINAL. N^o 72



Le lendemain de la bataille de Borny, près de Metz, affaire qui fut glorieuse pour l'armée française, une paysanne lavait du linge à la fontaine publique près du village, lorsque ayant entendu marcher derrière elle : on se retournant elle aperçut un grand gaillard de prussien qui ouvrant son couteau s'élança vers elle. La paysanne jetait des cris affreux appelant au secours, lorsque le hulan lui prenant tranquillement son morceau de savon le coupe en deux parties égales en prend une et lui rend l'autre moitié en disant : *bonne française adieus!* puis il regagne son cheval et s'éloigne au galop.



LES DÉSASTRES DES DEUX SIÈGES



L'exode

Mon père, ma mère, Marie, Henri et moi finîmes par nous joindre à ce cortège de fuyards. Nous avançons le dos courbé, comme les autres. Certains croyaient déjà apercevoir des ballons dans le ciel et des casques à pointe dans les fourrés lointains. Quand donc les Prussiens se décideraient-ils à nous assaillir ?

Ce fut un dirigeable frappé de la croix de fer qui vint semer la panique dans nos rangs. Aucune des bombes qu'il lâcha ne fit mouche, mais elles déclenchèrent une panique générale. Les chevaux se cabraient, les chariots versaient, les gens se jetaient dans les fossés. Des aïeules hurlaient comme des damnées, des matrones couinaient plus fort que des truies. Je finis par me perdre au milieu de toute cette pagaille. Je cherchai ensuite vainement ma famille pendant des heures. Il faisait nuit quand des camp-volant vinrent à passer. Ils eurent pitié de ma détresse et me recueillirent. Un tambour était posé dans un coin de leur roulotte. L'idée me vint de battre le rappel à la fantoche, comme me l'avait enseigné mon père. Celui-ci, au bruit de mes coups de baguettes reconnaissables entre mille, ne manquerait pas d'accourir. Illusions cruelles : il ne m'entendit point.



Les saltimbanques avaient bon cœur. Ils me proposèrent de rester avec eux jusqu'à ce que j'aie retrouvé mes parents. Je menai dès lors une existence comparable à celle de Sigognac dans Le Capitaine Fracasse. Cependant, au lieu d'endosser la défroque de Matamore, je me coulai dans l'habit de Pierrot. Au lieu de frapper d'estoc et de taille, je cognais les cymbales et la grosse caisse pendant la parade. Mais de ma famille toujours pas de trace. Cahin-caha, de ville en village, de hameau en lieu-dit, nous finîmes par atteindre la capitale où j'étais persuadé que m'attendaient les miens. Je fis mes adieux à mes nouveaux amis. Hélas ! Là encore mes recherches restèrent vaines. Les réfugiés affluaient en si grand nombre et Paris était tellement vaste. Pour empirer la situation, les Prussiens en mirent le siège.



Bonne recette



Bientôt l'hiver, le froid et la famine régnèrent sans partage. Tandis que les bourgeois se pavanaient gros et repus, les travailleurs aux figures hâves, les ouvrières couvertes de haillons, les marmots chétifs et étioles passaient par bandes faméliques. Si le vin ne manqua jamais, la viande devint rare au point qu'on abattit les chevaux de selle et les rosses de corbillard. Puis ce fut le tour de l'éléphant et de tous les pensionnaires du Jardin des Plantes. Les animaux domestiques ne furent pas épargnés. On vit même des Mimi Pinson poser des pièges à moineaux sur la fenêtre de leur mansarde et des biffins faire la chasse au rat. Un beau spécimen coûtait deux sous tandis qu'un chat en valait quinze.

Ce fut grâce au tambour que m'avaient laissé les saltimbanques en me quittant que je gagnai mon pain, vaille que vaille. Je couvrais à demi la canonnade ennemie en frappant ma caisse à toute volée pour un hercule de foire

unijambiste et une femme à barbe cracheuse de feu.

Puis vint l'insurrection de la Commune. Sous l'œil narquois des Prussiens, Thiers et son gouvernement de faux républicains se replièrent lâchement à Versailles en attendant de fondre sur le bon peuple de Paris. Ses rues se hérissèrent de barricades lui conférant un aspect encore plus inquiétant qu'aux mauvais jours du siège. Dès onze heures du soir, les

cafés du boulevard étaient fermés. Seuls échappaient à cette mesure ceux fréquentés par les officiers fédérés. Il fallait les voir étaler leurs galons et leurs uniformes battant neufs. C'étaient des querelles sans fin, mais il suffisait qu'un bataillon de gardes nationaux passât en chantant La Marseillaise pour que les chamailleries s'éteignent au cri de Vive la Commune !

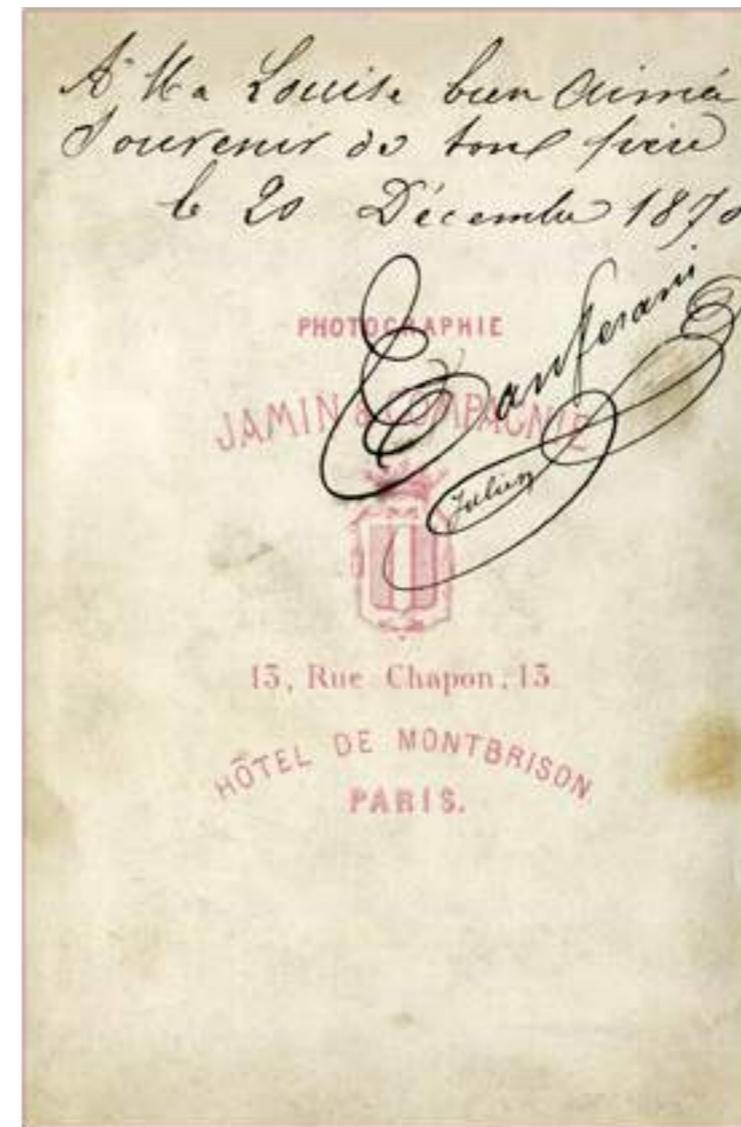
Moi, je faisais partout des ran-tan-plan avec un homme-orchestre et des pa-ta-fla avec Louise, une jeune danseuse de corde pour qui j'avais le béguin.

Pendant le siège, Paris avait eu ses corps francs. À présent, il y avait aussi quelques corps spéciaux : les Vengeurs de Flourens, les Enfants du Père Duchêne, les Zouaves de la Commune, et enfin les Pupilles de la République. Ces derniers étaient des enfants de quatorze à seize ans, la plupart sans famille, et que le besoin avait jeté dans la révolution.

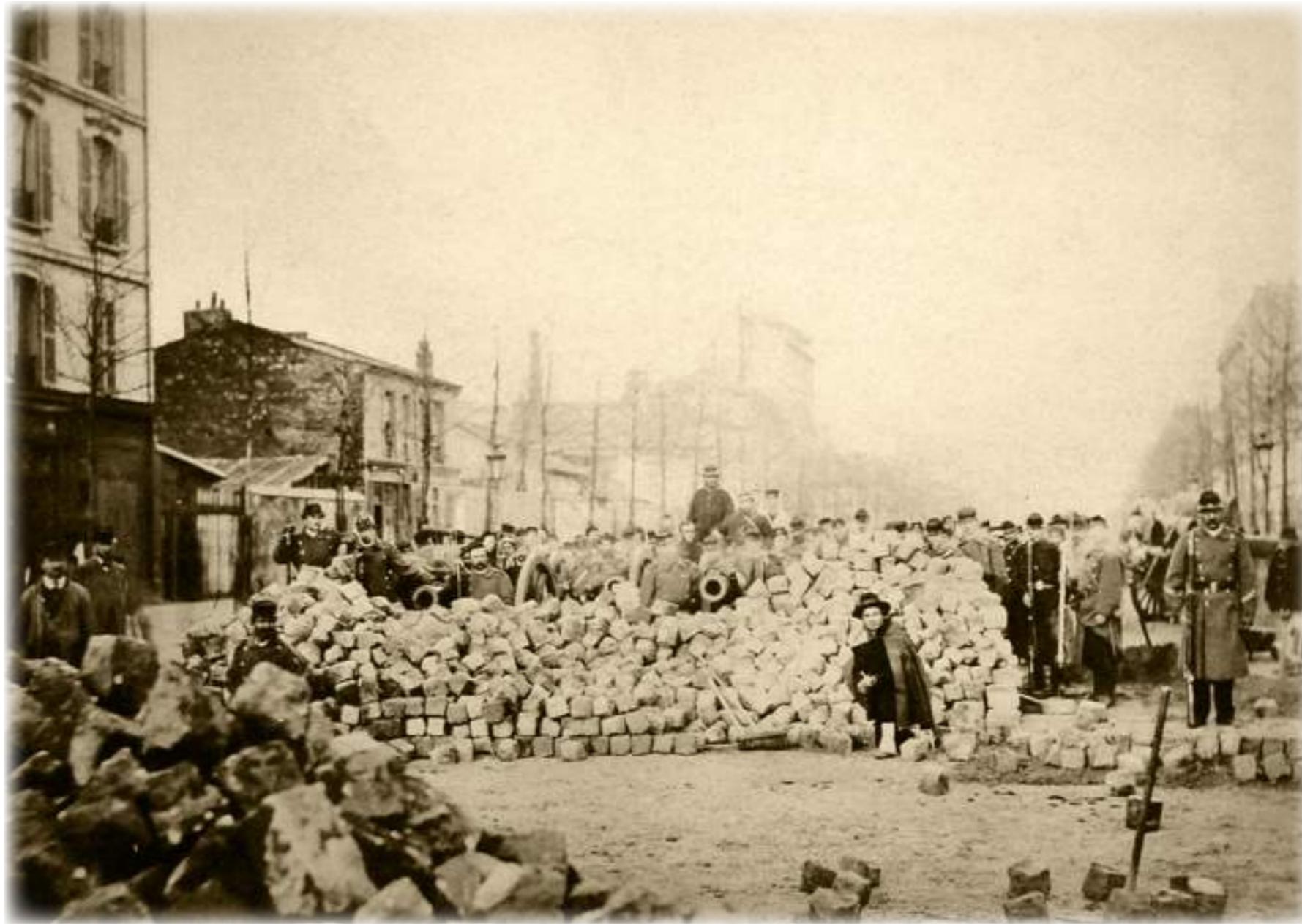


SIÈGE DE PARIS. — Une boucherie spéciale au marché Saint-Germain.

Une boucherie canine et féline



*Siège de Paris, 20 décembre 1870 – Julien Lanferani, frère aîné de Louise
253^e bataillon de la Garde nationale, 3^e secteur, La Villette
sous le commandement de l'amiral Bosse, marché aux bestiaux, rue d'Allemagne*



La barricade de la rue d'Allemagne, 18 mars 1871



hideusement à travers les rues, les barricades et les cabarets, traînant leur uniforme dans la boue, dispersant pièce après pièce leur équipement pour quelques sous, troquant avec le premier venu et par poignées les cartouches qu'on leur avait confiées pour combattre l'ennemi, en retour d'un petit verre. On achetait des Chassepots pour trente sous, et les misérables qui les abandonnaient se sauvaient ensuite vers les barrières pour se rapatrier, se croyant dégagés ainsi de leur service.

Une nuit, un de ces soudards m'arracha mon précieux tambour, malgré les protestations de Louise, ma belle danseuse qui avait rejoint les cantinières dans l'armée des Fédérés. Par amour pour elle, je devins franc-tireur. Il fallait me voir parader avec un revolver passé dans la ceinture, fier comme Artaban en sa chère compagnie. Je gonflais la poitrine, je redressais la tête, je m'étais mis dans la peau de la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf.

Les ordres une fois donnés, on voyait de tous les quartiers de Paris les bataillons des gardes nationaux se diriger fiévreusement vers les divers points qui leur avaient été assignés.

Mais hélas, tous n'avaient pas cette ardeur belliqueuse. Des Mobiles se vautraient



L'homme orchestre et le petit tambour des barricades



De tous les hurluberlus croisés en ces temps d'orage, le plus ahurissant reste pour moi un Américain. Je me souviens encore de ses nom et prénom c'est pour dire ! Il s'appelait Adolphe Block.

Dès le début de l'insurrection, pendant que l'on se préparait à marcher sur Versailles pour enlever l'Assemblée, cet ancien volontaire de la guerre de Sécession avait organisé à la mairie du X^e arrondissement un corps d'élite qu'il appelait les marins de la Garde nationale. Des affiches avaient été placardées sur les murs de la capitale et quelques indigents, alléchés par des distributions d'eau-de-vie et une avance sur solde, étaient venus se ranger sous les ordres du colonel Block. Celui-ci se pavanait dans un costume invraisemblable, accueillait ses recrues avec une sérénité froide et leur baragouinait quelques mots en français. Pour le reste, il s'en rapportait à son subordonné, ci-devant bateleur forain passé capitaine et maître dans



Adolphe Block pendant la guerre de Sécession

*Adolphe Block
né à Besançon le 1^{er} février 1833,
ancien volontaire de la guerre
d'Amérique,
caporal au 17^e Bat^{on} de la
Garde Nationale de la Seine
pendant la guerre contre la Russie*



*Inculpé de participation à
l'insurrection parisienne comme
Colonel des fusiliers marins de la
Garde Nationale fédérée et
Chef de Bat^{on} à l'Etat
Major Dombrowski*



l'art du boniment. Il avait aussi le talent de jongler avec deux fusils armés de baïonnettes sans jamais se blesser. À ces deux personnages se joignait un officier payeur qui avait l'art plus sérieux de jongler avec les chiffres. Grâce à lui, les effectifs étaient toujours considérables, les sommes versées par la commission des finances ne l'étaient pas moins, ce qui permettait aux trois myrmidons de descendre gaiement le fleuve de la vie.

Le bataillon des marins de la Garde nationale n'a jamais eu, au maximum, plus de trois cents hommes sous les armes. La majeure partie était empruntée aux mariniers du canal Saint-Martin et à d'anciens soldats libérés du service, réduits par la misère à ramasser du pain où ils en trouvaient. Ces Fédérés furent braves, et bien autrement solides sous le feu que les carapatas des canonnières. Ils se conduisirent convenablement à la défense des ouvrages d'Issy et des Moulineaux.



Le colonel Block laissait volontiers son monde s'aventurer sans lui, car il avait souvent affaire à Paris lorsque l'on se battait aux postes avancés. Le délégué à la marine faisait valoir cette circonstance, réclamait les marins de la Garde nationale comme devant dépendre de son ministère, et n'obtenait rien. La Commune était en effet fort



empresée d'accueillir tous les étrangers qui, se présentant à elle, donnaient à l'insurrection un caractère cosmopolite, et elle se sentait fière de voir un colonel américain commander un corps d'élite. Dans un temps où tout était anormal, cette situation hors du commun n'était pas pour surprendre.



LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ

APPEL AUX HOMMES LIBRES

Pour la formation du 272^e Bataillon de Marche de la 3^e Légion de la garde Nationale.

Nous, Franco-Américains, voulant nous reconstruire, et assistés de plusieurs Compagnies franches de la Garde Nationale, représentant déjà un effectif de trois cents hommes, convoquons tous les citoyens Libres à se joindre à nous pour la formation de cette Légion pour la défense de nos droits et le maintien de la Commune.

SOLDE ET VIVRES DE LA GARDE NATIONALE

DÉPART DANS LE PLUS BREF DÉLAI

Pour les Enrôlements, s'adresser à la Mairie du 3^e arrondissement et rue des Francs-Bourgeois, 26.

SALUT ET FRATERNITÉ

Le Commandant provisoire,

BONNIN

Ex-Capitaine de l'armée Américaine et Franc-tireur licencié.

Paris. — IMPRIMERIE NOUVELLE (Association ouvrière), rue des Jeûneurs, 11. — G. Maquin et C^e.



Mais servir dans un corps franc nourrit mal son homme. Je remisai mon uniforme et devins tour à tour ramoneur, coursier, cireur de bottes, vendeur à la criée de L'Ami du peuple et baron pour un joueur de bonneteau. Je prêtai aussi la main à un nommé Henri Hébert, briqueteur de son état à Vaugirard. Bonnes gens ! Sa femme Victoire me donnait la soupe, matin et soir, avec leurs trois enfants, mais j'avais honte de rogner sur le peu de denrées alimentaires que leur vendaient les accapareurs à des prix exorbitants.

En fin de compte, le fossoyeur du cimetière Saint-Germain de Charonne m'embaucha comme tâcheron, à raison de cinq sous par jour. Il portait bien son nom, le père Boivin, car c'était un grand ivrogne. Les taloches tombaient comme à Gravelotte quand il rentrait fin saoul du Dindon en Goguette de la rue Vitruve. Parfois, dans son inconduite, il plongeait ses grosses mains dans une caisse emplie de vieux crucifix en fonte et m'en lançait un à la tête en aboyant : « Astique-moi cette croix, Jésus-Christ ! » Ce sobriquet me resta.





Vers la fin mai, les combats entre Fédérés et Versaillais se rapprochèrent. La lutte se resserra à Belleville, aux Buttes-Chaumont, et autour du Père-Lachaise. Je m'y trouvais, moi, dans le cimetière, avec quelques autres francs-tireurs, lorsque l'ennemi y entra. Mon képi sur la tête, mon revolver au poing, je m'étais mis en embuscade derrière une haie de buis en compagnie d'un grand gaillard aux yeux bleus. Cet enragé se battait à la façon des peaux-rouges, choisissant sa cible, l'ajustant avec soin, et faisant mouche à chaque coup. Il m'avait donné pour consigne de recharger l'un ou l'autre de ses fusils, car il en transportait deux pour ne pas cesser de faire feu. Mais il tirailla à peine. Les Versaillais n'avançaient plus. Pour ce qui concerne mon Lepage, j'entends encore son rire quand il l'examina. Ce petit revolver qu'un biffin m'avait vendu pour une poignée de cerises était juste bon pour la parade, et je ne m'en étais point privé dans Montmartre, ma Louise accrochée à mon bras. Hélas ! Le mécanisme déjà fragile de cette pétoire, arrachée à la poche d'un bourgeois, était à ce point détraqué qu'appuyer sur sa gâchette eût été pure folie.

À la nuit close, on entendit un grand bruit de pas et de fusils. L'infanterie de Marine et la Ligne arrivaient. Nous n'avions plus qu'à nous replier dans les hauteurs encore libres de la nécropole, là où les canons de la Commune s'étaient tus, à court de munitions. Les Versaillais bivouaquaient entre les tombes à moins de cent pieds en dessous de nous. Vers le milieu de la nuit, mon compagnon m'enjoignit de fuir. Nous échangeâmes une poignée de main et il me chuchota à l'oreille un farouche « Vive la Commune ! » Puis je grimpai au sommet du mur d'enceinte et me laissai tomber de l'autre côté. J'étais hors de danger. Quelques heures encore et j'aurais été bel et bien fauché par le feu nourri des fusiliers marins chargés de nettoyer le cimetière.



Le petit revolver Lepage et Courtaux de Charles Dôle

LE CITOYEN PRIVÉ

Juillet 1898, rue de Rennes, Paris.

Privé a dépassé la soixantaine. Dans sa haute taille et ses larges épaules, avec sa crinière grise, ses sourcils broussailleux sur des yeux bleus, son nez fortement accusé, le regard franc toujours en avant, le vieil insurgé a grand air.

– Au fait, dis-je, tu ne m'as jamais conté comment tu avais pu t'échapper, la nuit du samedi au dimanche, quand les troupes eurent complètement envahi le Père-Lachaise.

– À mesure que les soldats entraient, commença Privé, nous reculions. J'avais avec moi un gamin de quinze à seize ans qui depuis la veille me suivait partout. Tout le jour, la soirée plutôt, il avait rechargé mes fusils... J'en avais deux... Nous attendions, appuyés au mur d'enceinte, silencieux, guettant les moindres bruits... Les soldats ne bougeaient pas... Il était peut-être deux ou trois heures après minuit, quand je me décidai à quitter le cimetière... Tout était définitivement perdu. Il n'y avait plus qu'à fuir. « Allons, filons, dis-je au gosse, séparons-nous, c'est plus sûr ! » Le gamin me quitta. Où allait-il ? Je n'en sais rien. Je n'ai plus jamais entendu parler de lui.

Maxime Vuillaume,

Mes cahiers rouges, souvenirs de la Commune, 1910



Pers la Chaise 20' au'
Emplacement sur lequel,
- en 1871 - les Communards
avaient installé un canon
pour bombarder Paris.
Après une bataille
acharnée, les Versaillais
les emmenèrent au mur
où ils furent fusillés.

Service technique du Plan de Paris

Hôtel de Ville

Date de prise de vue : 8 MARS 1943

CLICHÉ n° 1186^T



Le lendemain matin avant l'aube, quelques poignées de Fédérés, qui avaient échappé à la chasse à l'homme dans le Père-Lachaise, se replièrent à Charonne derrière des chariots renversés au pied des marches de l'église Saint-Germain. Exténué par mes aventures de la veille, je dormais d'un profond sommeil dans la remise de son petit cimetière, entre deux piles de cercueils, quand je fus réveillé par le bruit de la canonnade. Aussitôt, je quittai ma paillasse et me faufilai dans l'église. Puis, profitant des empilements de prie-Dieu dans l'oratoire, je me hissai jusqu'à la lézarde d'un vitrail pour voir ce qui se passait. Deux canons, braqués, l'un au sortir de la ruelle des Champs, l'autre rue de Paris, criblaient la barricade Saint-Germain. Le premier tirait à mitraille, le second à boulet, et les deux se faisaient lugubrement écho. Une fois les défenseurs chassés du sommet de leur redoute, la colonne d'attaque pourrait avancer sans crainte d'être prise pour cible. Mais le chef des

barricadiers, un géant à la peau d'ébène dressé tout debout avec son drapeau rouge, comprit le stratagème. Il jeta cette clameur tonnante : « Feu sur les artilleurs ! » Ses camarades lâchèrent éperdument sept ou huit volées de mousqueterie et les alentours s'emplirent d'une fumée aveuglante. À travers cette brume rayée de flammes, je distinguai confusément les deux tiers des artilleurs versaillais gisant sous les affûts de leurs pièces. L'effet de surprise était décidément impossible.

Tout à coup le tambour battit la charge. En rangs serrés, des lignards arrivaient au pas de course. Ils se portèrent droit sur la redoute, essayant imperturbablement son feu meurtrier auquel ils ripostèrent par des décharges toutes aussi dévastatrices. Des deux parts l'entêtement était égal, la bravoure presque barbare. La troupe voulait en finir, la Commune voulait lutter. En ces circonstances, un père de famille guerroyait comme un zouave.



Prise de la barricade



De mon abri, je suivais la bataille avec fièvre. Le canon avait assez largement échancre la barricade. La masse hérissée de baïonnettes se rua en avant, irrésistible, franchit le barrage déchiqueté des chariots et délogea les défenseurs. Cette fois, c'était fini. Les rares insurgés encore en état de se battre furent taillés en pièces. Puis tout se tut. La barricade était conquise. Alors, sanglé dans un uniforme à la coupe irréprochable, un jeune lieutenant d'infanterie



Une escouade

s'approcha le plus flegmatiquement du monde du colosse noir qui respirait encore. Sur son ordre, des soldats le mirent à nu. Ensuite, ce méprisable officier l'émascula d'un adroit coup de sabre. Sa victime eut un violent sursaut de douleur mais ne lui offrit pas le plaisir d'un cri, d'une plainte. Elle expira sans mot dire, fièrement, triomphalement dirais-je même, un sourire railleur aux lèvres.

Pareille cruauté m'était nouvelle. Je dégringolai de mon perchoir, tremblant, secoué par la nausée, et j'allai rendre, je l'avoue, dans les fonts baptismaux. Au même instant, un coq de basse-cour salua le lever du soleil.

La cloche de l'église sonnait midi quand la porte du cimetière s'ouvrit et qu'un sous-officier versaillais entra en tempête avec son escouade. Il avait une physionomie d'impitoyable, une mine de fanatique qui recherche les blessés pour les achever. Il inspecta soigneusement l'enclos funèbre d'un

lent regard cruel puis fit venir le fossoyeur auquel il demanda sèchement :

– Holà ! Comment t'appelles-tu ?

– Boivin, Brigadier, pour vous servir.

– Bien. Mais dis donc, l'ancien, tu trembles comme une feuille. Serais-tu dévoué à la Commune ?

– Non, Brigadier, je suis un partisan de l'ordre.

– À la bonne heure. Tu n'as rien à craindre si tu files doux. Mais d'abord, es-tu seul ?

– Bah ! Y a aussi Jésus-Christ.

– Hein ? De quoi ? Tu te payes ma fiole ?

– Oh non, Brigadier. C'est juste comme ça que j'ai surnommé mon tâcheron.

– Hum ! Drôle de sobriquet. Mais peu importe. J'ai amplement de l'ouvrage pour deux fainéants de votre acabit. On t'a préparé de la canaille, là-haut, au coin de la sente des Hautes Divers. Sais-tu quoi en faire ?

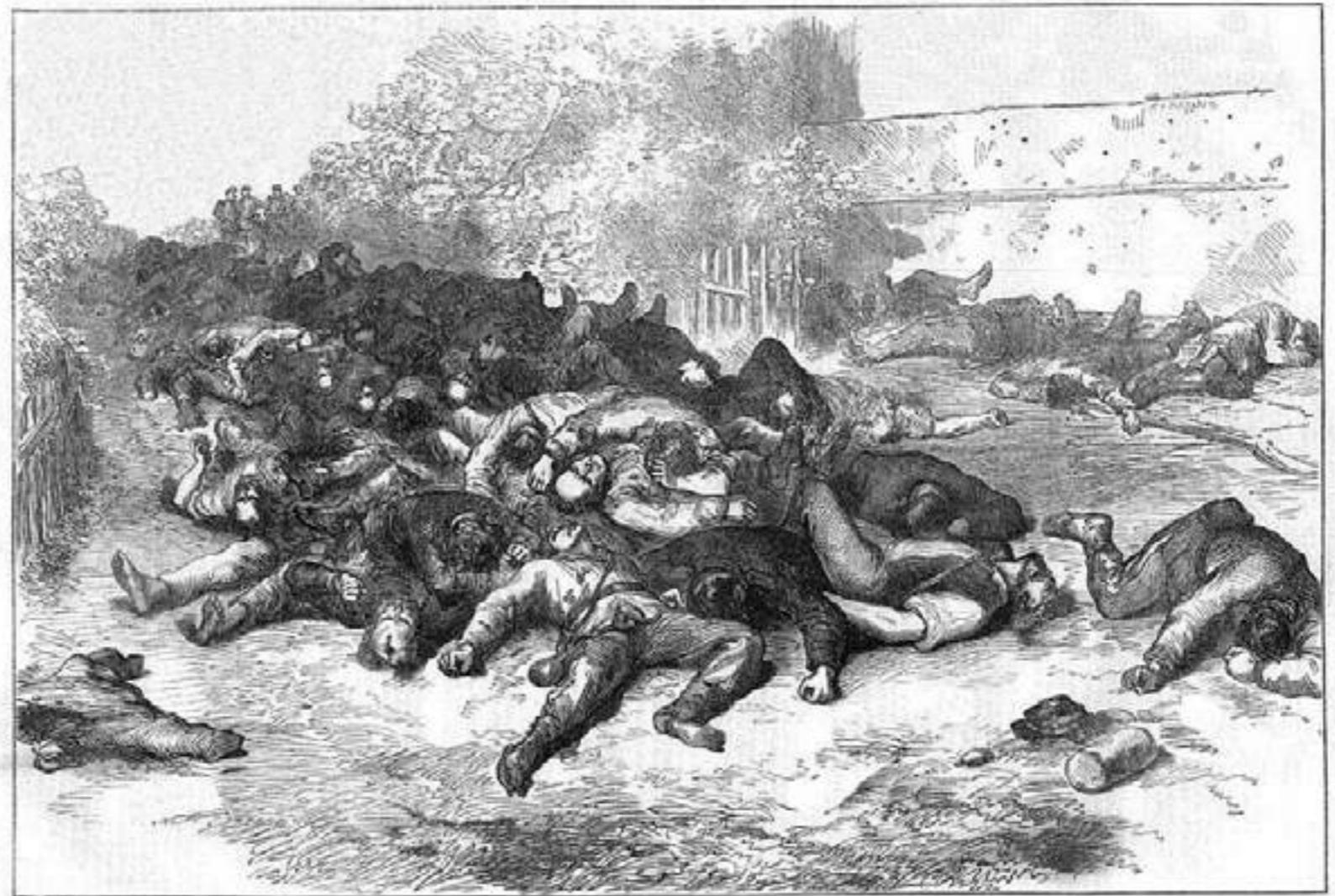
– Oui, Brigadier.

– Bon, je constate que tu n'es pas un sot. Et comme toute peine mérite salaire, tu n'as qu'à te payer sur la bête. Tu me comprends ?

– Parfaitement. Merci Brigadier.



Ce ne fut que quand je n'entendis plus le pas cadencé des soldats qui s'en étaient allés traquer plus loin le Communard, que j'osai sortir de l'église. Boivin me fit aussitôt signe d'approcher et me dit : « Va chercher des pelles, des pioches, prends aussi la grosse lanterne, et amène-toi ! » J'obtempérai. Passé le portail d'en haut, de l'autre côté du mur qui ceignait le cimetière Saint-Germain, un spectacle abominable m'attendait. Il me cloua sur place. La ruelle était pavée de cadavres. Presque tous étaient affreusement mutilés, hachés, criblés de balles. Autour d'eux, les mouches bourdonnaient comme sur des chiens crevés. « Faudrait voir à faire un grand trou pour loger tous ces macchabées-là avant qu'ils nous flanquent la peste, fit le fossoyeur en me désignant son lot de chair humaine, allons au travail ! »



La ruelle était pavée de cadavres



Je ne pus me soustraire à cette tâche révoltante et je me fis terrassier pendant des heures, comme tant d'autres dans Paris ce jour-là. Finalement, quand Boivin jugea la fosse assez profonde, il m'ordonna d'y approcher les cadavres en les tirant par les pieds. J'allai droit à ces pauvres fusillés, mais un bras me barra le passage. La mort l'avait saisi et fixé dans un héroïque défi, tendu, menaçant, avec un poing fermé qui avait dû effleurer la trogne d'un gradé devant le peloton d'exécution. À mesure que je déplaçais les corps, le fossoyeur retournait leurs poches pour leur soustraire montre, portefeuille, porte-monnaie et divers objets de valeur. Puis il se mit à dépouiller les mieux vêtus, délaissant systématiquement ceux qui portaient l'uniforme de la Commune, bien que celui-ci fût coupé dans un excellent drap. Je compris que Boivin ne voulait pas risquer d'être soupçonné de trafic avec les Fédérés. On eût pu en effet croire que des soldats aux abois étaient venus troquer leurs effets militaires contre des vêtements civils pour passer entre les mailles des filets tendus par les Versaillais. « Prends quand même leurs godillots », me dit Boivin. « Je connais un gniaf qui va se frotter

les mains en tâtant le cuir dont ils sont faits. » y'aurait pas d'argent qui serait caché dans la Il ajouta : « Pendant qu't'y es, cherche voir si tige et sous l'empeigne. »



JUSTICE IS SATISFIED—A SCENE IN THE CEMETERY OF PÈRE LA CHAISE

« Justice est faite »
Une scène dans le cimetière du Père-Lachaise



Il ne me resta plus ensuite qu'à faire glisser les corps dans le trou que j'avais creusé et à les mettre chacun entre quatre planches avec un numéro autour du cou. « P'têt' ben que quand les choses se seront calmées, leurs familles viendront les réclamer et ça fera des sous en plus », ricana le fossoyeur. « Mais assez besoiné avec cette charogne. On fermera les boîtes demain, dès potron-minet. »

Puis, se détournant et désignant du doigt un autre amas de victimes – des femmes cette fois – qui étaient restées là où les Versaillais les avaient abandonnées, il poursuivit d'un ton cupide : « Y reste encore à s'occuper de ce boisseau de carabinières de la mort. Du nerf ! Sépare les brunes des blondes, les rousses des châains, débarbouille-moi leur binette et dénoue-moi leurs cheveux. Y faut les couper avant que la boue les salope davantage. J'aurai toujours le temps par la suite d'arracher les dents saines. »

Force me fut d'obéir, et bientôt mon tablier ne fut plus qu'une grande plaque de sang caillé.



Fédérés dans leurs cercueils

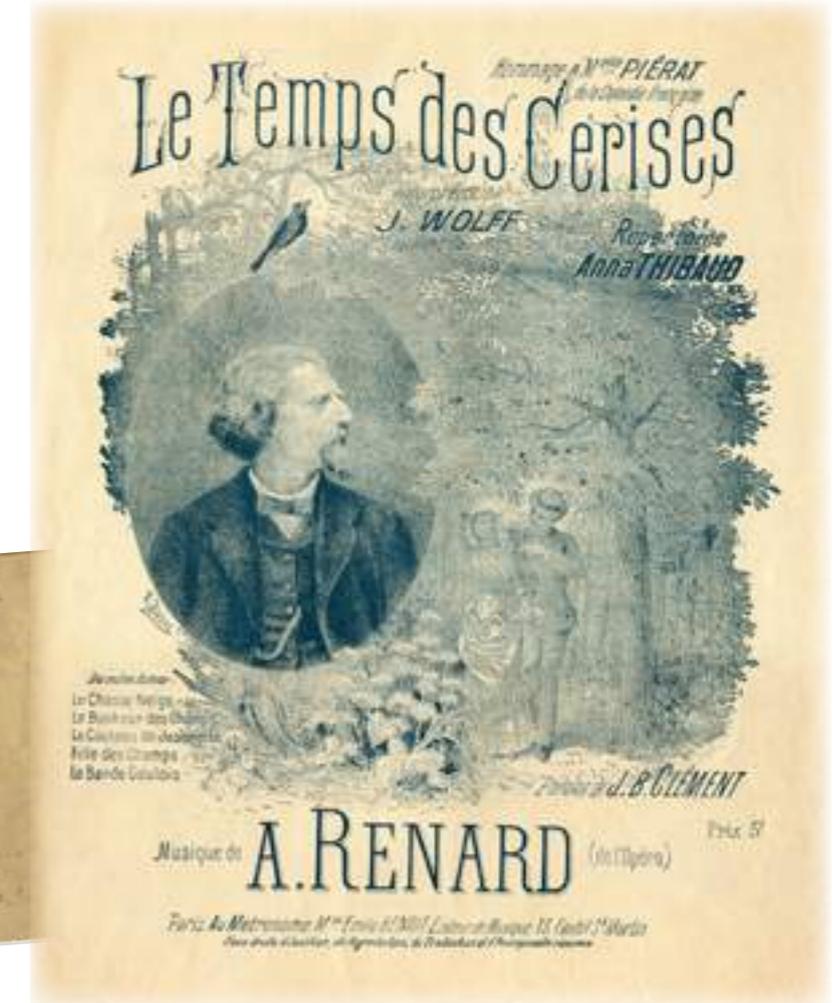


Comme je nettoyait le visage couvert de fange d'une de ces malheureuses, je devins blême. Dieu du ciel ! Ces traits délicats déformés par la peur, ces beaux yeux qui me fixaient sans me voir : c'étaient ceux de Louise, ma jolie cantinière.

Le choc fut terrible. Je me redressai en titubant comme un homme ivre, enfouis ma tête dans mes mains et pleurai à gros sanglots. Mais déjà Boivin approchait avec ses cisailles. Leur claquement me rappela celui de la foudre. D'un bond je m'armai d'une pioche et d'un autre je fis à la jeune morte un rempart de mon corps. « Halte-là ! » criai-je au nez du fossoyeur en refoulant mes larmes. « Un pas de plus et je vous fends le crâne ! » La colère tordait ma bouche. Mes yeux lançaient des éclairs. Je crois que j'eusse été capable, dans ma fureur soudaine, de mettre ma menace à exécution. Boivin le comprit et n'insista point. Il rangea ses ciseaux, recula prudemment et me dit avec une bonhomie feinte, sans pouvoir réprimer un tremblement nerveux. « Mille diables ! C'est-y la peine de se mettre dans un tel état, mon Jésus ? Suffit-y pas de dire au bon papa Boivin

qu'elle t'est pas inconnue, la mignonnette ? » Il poursuivit sur le même mode : « Va, cours, choisis une boîte en sapin et jette-z-y des poignées de sciure pour lui faire un lit douillet. Tiens, si ça te dit, je t'offre de te donner la main pour l'ensevelir. Il y a une tombe de vide dans l'allée centrale, tu t'en souviens ? » J'acquiesçai d'un farouche hochement de tête et abaissai enfin ma pioche. Boivin sembla en éprouver un grand soulagement. « Tu vois que je suis pas chiche, mon Jésus, soupira-t-il. Pour preuve, je te baille un cercueil tout neuf et un lopin de terre bénite. Mais chut ! Pas un mot au ratichon, tu sais qu'il aime pas les Communeux. »

Le fossoyeur laissa s'écouler un instant, comme s'il réfléchissait, et reprit : « Bon, c'est pas tout, j'en peux plus de soif. Je t'abandonne. » Il torcha la sueur qui ruisselait sur sa figure et s'en fut en sifflant *Le Temps des cerises*. Je pensai d'abord qu'il se rendait chez le mastroquet de la rue Riblette pour apaiser



ses alarmes. J'avais brandi mon pic avec une telle violence qu'il s'était sans doute cru perdu. Mais, tout à coup, je compris que je venais de tomber dans un piège. Pour se débarrasser de moi à bon compte, Boivin n'était-il pas descendu me dénoncer aux Versaillais qu'on entendait encore tirailler dans Charonne ?



N'allait-il pas trouver le brigadier pour me dénoncer comme espion de la Commune ? Mon sang ne fit qu'un tour. Pas question de me laisser tirer comme un lapin par une soldatesque avinée. Pas question non plus de prendre la poudre d'escampette sans offrir une sépulture décente à ma Louise. Après qu'on m'eut troué la peau, le fossoyeur l'extirperait de son cercueil et elle irait me rejoindre avec les autres fusillés dans la fosse que j'avais creusée de mes propres mains.

Sans perdre une seconde, je me faufilai dans la cour du presbytère, m'emparai du grand drap de lin qui séchait sur une corde et revins dans le cimetière. Mon amie gisait dans l'herbe, là où je l'avais allongée l'instant d'avant. J'enveloppai son corps dans le suaire de fortune que je venais de dérober, puis je la soulevai et allai la déposer au pied d'une petite chapelle gothique couverte de vieux lierre. J'entrouvris non sans mal la porte de fer rouillé, et, usant de toute la force dont j'étais capable, je parvins à la faire tourner sur ses gonds. Ensuite, avec une barre à mine prise dans la cabane à outils, je soulevai la dalle



de pierre en prenant garde de ne pas la briser. Un cercueil en acajou apparut. Je l'ouvris et retirai les ossements qu'il contenait. Ce serait une couche princière pour ma défunte amie.

Je revins à elle, pris dans mes bras son corps paré du drap sacerdotal et allai respectueusement la déposer dans sa dernière demeure. Ce ne fut qu'un jeu, ensuite, de remettre la dalle à sa place et de fermer

solidement la porte de la chapelle. Sur son fronton était gravé un Requiescat in Pace rongé par la mousse, et, au-dessous, « Concession à perpétuité ». Je pouvais être tranquille, Louise y reposerait en paix pour toujours.

Le crépuscule tombait quand, ma mission accomplie, je fis mon baluchon en réfléchissant à la manière de quitter Charonne sans être pris pour cible par les Versaillais. Ces scélérats



fusillai maintenant au petit bonheur les hommes, les femmes et même les enfants à qui ils trouvaient vilaine mine. Je me souvins qu'une fois où il était rentré encore plus saoul que d'ordinaire, le père Boivin m'avait appris l'existence d'un souterrain qui suivait la pente de la colline où nous nous trouvions. Elle communiquait avec les anciennes carrières de Ménilmontant. On pouvait y accéder, prétendait-il, par une petite entrée secrète, aménagée dans le socle de la statue de Bègue dit Magloire. Si l'on en croyait l'épithaphe gravée dans le granit, cet original avait jadis été peintre en bâtiment, patriote, poète, philosophe et « secrétaire de Monsieur de Robespierre ».

Je me rendis devant son curieux cénotaphe et passai lentement ma main sur toute la surface du piédestal. Un dé clic sonore se produisit puis un rectangle de pierre s'écarta. Sans perdre une seconde, je jetai des regards scrutateurs à l'intérieur de l'ouverture béante, et, à mesure que mes yeux s'accoutumaient à l'obscurité, je vis se dessiner un puits. Je distinguai en même temps une

échelle de fer fichée dans la muraille. La nuit s'épaississait. Vite, une lanterne ! Je me souvins que j'en avais posé une à proximité de la fosse



François Eloy Bègue dit Magloire

des Fédérés. J'allai la prendre et enflammai sa mèche. Son jet lumineux révéla un spectacle dantesque, parant d'ombres fantasques les cadavres allongés à mes pieds dans le charnier. Leurs visages blêmes semblaient surgis, non des grossiers sacs de toile dont Boivin les avait à demi couverts, mais de linceuls tavelés de viles souillures. Je tombai à genoux et crus m'entendre appeler du fond d'une crypte antédiluvienne par des spectres âgés de quatre mille ans. Je restai longtemps prostré là, envahi par des pensées confuses dans lesquelles se mêlaient la tête tranchée de Robespierre et les faciès grimaçants des insurgés. Je sombrai dans une profonde torpeur, comparable à celle de quelqu'un en état d'hypnose.

En reprenant mes esprits, je constatai, abasourdi, que j'étais recroquevillé dans l'angle d'un caveau pénombreux, empli des fumées d'une brume glaciale. Ce sépulcre était-il celui de Magloire ? Y étais-je descendu comme un somnambule en empruntant l'échelle accrochée à la paroi ? À en juger par les inscriptions que j'entrevois çà et là dans la pierre, c'était plutôt un cachot très



ancien où l'on enfermait jadis les prisonniers condamnés à une mort lente. Levant les yeux, je constatai qu'une goutte de lumière écarlate brillait à courte distance, de plus en plus discernable à mesure que l'étrange brouillard qui montait du sol se dissipait. Puis je vis deux points rouges au lieu d'un, et ils se mirent à étinceler comme des prunelles ardentes. Une horrible sensation d'angoisse m'envahit. Il me semblait qu'un visage livide se dessinait devant moi. Il me contemplait avec un sourire indéfinissable et un air de dédain majestueux. Seigneur ! C'était celui de Robespierre.

Je me redressai, saisi d'épouvante, et tournai en rond, à l'aveuglette, jusqu'à ce que mon pied allât buter contre une arête de pierre. Je réalisai que c'était la première des marches d'un escalier taillé dans le roc. Je les gravis quatre par quatre, jusqu'à ce que mon crâne heurtât violemment une plaque de fer. Bien qu'étourdi par le choc, je réussis à la soulever et me retrouvai à l'air libre. Brisé par

l'horreur et la fatigue, je me laissai choir dans une terre grasse d'où montait une puanteur extrême et sombrai dans le néant.

Je fus tiré de mon évanouissement par une avalanche de choses indéfinissables qui faillirent m'étouffer. Mû par un réflexe vital, je parvins à m'extirper de cette marée qui sentait le sang et la pourriture. Frottant mes paupières alourdies, sans comprendre ce qu'il m'arrivait,

j'entendis une voix inconnue crier : « Alphonse, pige-moi ça ! En v'là un qu'est pas mort. Fais-y sauter la coloquinte ! »

J'ouvris enfin les yeux et je regardai le ciel. Il était d'un bleu cru avec des nuées rouges. On eût dit une grande blouse inondée de sang. Puis, baissant mon regard, je fus secoué par un frisson d'horreur et de dégoût : je me trouvais entouré de cadavres frais. En même temps, une balle siffla à mes oreilles. Mais déjà une voix, familière celle-là, plaidait : « Ne tirez pas ! » C'était le curé de l'église Saint-Germain qui s'empressait au-dessus de ma tête, non loin de deux soldats qui me visaient avec leurs Chassepots.

– Tiens donc ? On va se gêner peut-être.

– Non, non ! Vous faites erreur. Ce n'est pas un Communeux, c'est Charles, l'aide-fossoyeur.

– Ah ouais ? Mais qu'est-ce qu'y fiche dans ce trou ?

– Mon Dieu, ce garçon est de faible constitution. Les odeurs



Inscriptions sur un mur de cachot



fétides qui sortent du charnier et empestent l'air lui auront tourné la tête. À moitié évanoui, le pied venant à lui manquer, il aura basculé au fond de la fosse.

S'adressant ensuite à moi avec bienveillance, le curé m'invita à remonter. Je le fis sans retard.

Dès que je me trouvai debout sur le bord de la fosse, le caporal me jeta un regard torve et aboya :

– Fais voir tes mains !



Le curé de Charonne



Mai 1871 - Examen des mains des prisonniers Fédérés
Tout insurgé dont les mains semblaient avoir été noircies par la poudre était fusillé immédiatement.

J'obéis.

– Elles sont noires, je m'en doutais. Au mur !

– Voyons, Caporal, intervint le curé d'un ton paternel, Charles est un sacripant, certes, mais il n'a rien d'un Fédéré. Vous êtes trop futé pour confondre de la poudre avec de la suie. Le gamin a ramoné tout hier les cheminées du presbytère. Tenez, acceptez ces scapulaires, mes enfants, et gardez-les sur le cœur. Ils vous protégeront de la mitraille et des bêtes féroces. Quant à Charles je me charge de le congédier.

Et sans laisser au gradé le temps de la réflexion, le saint homme me dit : « Va ! Prends cette croix et cette Histoire de la Sainte Bible, elles te seront toujours d'un grand réconfort. » Puis il les fourra dans ma poche, me bénit et me poussa dehors. Je ne demandai pas mon reste et m'éloignai au pas de gymnastique. Boivin m'avait menti à propos du curé de Saint-Germain. Non seulement il n'était pas hostile à la Commune, mais il venait de me sauver la vie.



Plus tard, en atteignant la porte Saint-Ouen, je fus requis avec d'autres passants pour enlever les cadavres qui jonchaient une grande barricade. Déjà un photographe se démenait pour parfaire la mise en scène. Sur ses ordres, des artilleurs avaient disposé en bon ordre mortiers et canons. Comme je m'éloignais, ma triste besogne accomplie, je me souvins du livre que le curé m'avait remis. Je le feuilletai et trouvai le billet de cinq francs qu'il avait eu soin de glisser entre deux pages avant de le mettre dans ma poche. J'en eus les larmes aux yeux.



ENLÈVEMENT DES CADAVRES PAR LES PASSANTS, REQUIS A CET EFFET APRES L'ACTION.



Barricade de la porte Saint-Ouen



Profitant de la nuit et de l'inattention d'un factionnaire distrait par des filles de barrière, je parvins à me faufiler hors des murs. La route qui s'étendait à perte de vue devant mes yeux était sillonnée par des patrouilles dotées de puissantes lanternes. Je jugeai plus sage de me réfugier temporairement dans un estaminet niché dans un redan des fortifications. Ce modeste établissement était tenu par des réfugiés du Haut-Rhin, les Bonvalot si ma mémoire est bonne,



qui rechignaient à servir à boire aux Prussiens. Comme je baragouinai un peu d'alsacien, ces braves gens m'embauchèrent pour laver les verres. Bien m'en prit car tous les ruffians de Versailles s'étaient abouchés avec les vainqueurs teutons pour qu'ils se chargent de refouler intra-muros tous ceux et celles qui chercheraient à sortir. Paris était en feu. Partout d'immenses flammes rouges déchiraient le terrifiant voile noir qui s'échappait des monuments : les Tuileries, la préfecture de Police, l'Hôtel de Ville... Rares étaient ceux encore intacts. Par un phénomène

des plus singuliers, ces incendies attisaient la haine des belligérants en présence. Thiers avait lâché ses chiens de guerre par dizaines de milliers. Selon un habile calcul, il les avait puisés pour la plupart dans des garnisons de province. Il savait que ces grivetons, issus d'un lointain terroir, vouaient un profond mépris à l'habitant des faubourgs.

À présent, du côté des Fédérés, on exécutait mouchards, espions et traîtres. Du côté des Versaillais, on égorgeait sommairement hommes,

femmes, et même enfants, tant sur les places publiques que devant leur porte ou dans la cour de leur maison. Cette guerre à mort allait se poursuivre par un monstrueux carnage mené par le général Galliffet et ses sabreurs, sous l'œil satisfait des soi-disant partisans de l'ordre.

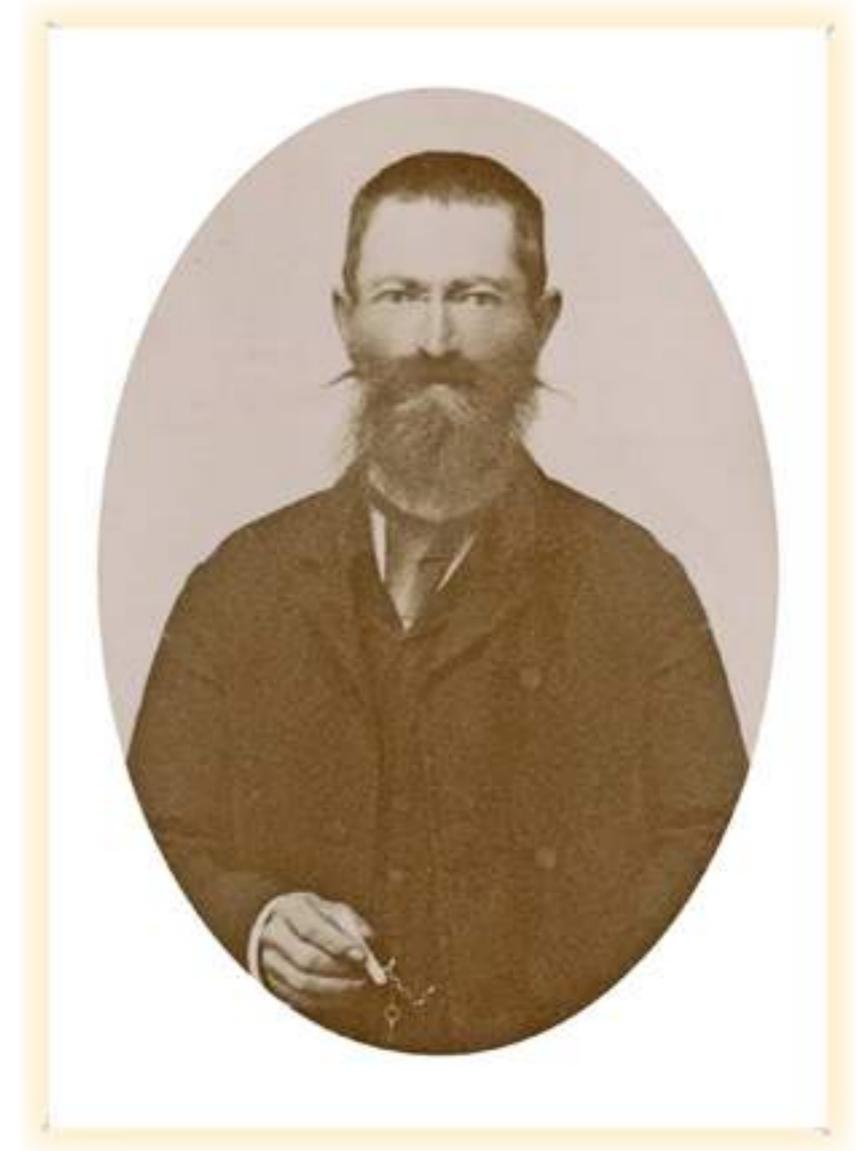
La lutte à travers les rues était terminée. Les insurgés avaient été forcés dans toutes

leurs positions. Ceux qui n'avaient pas été tués en combattant, pris ou fusillés, cherchèrent leur salut dans la fuite. Les uns se réfugièrent dans les égouts, les autres dans les carrières d'Amérique, d'autres enfin, en plus grand nombre, dans les Catacombes. Aucun de ces asiles ne devait les protéger. Traqués et atteints partout, ils furent tous soit abattus sur place soit faits prisonniers et conduits à Versailles pour y être livrés à des houzardailles judiciaires où l'on se vantait de ne faire preuve d'aucune clémence.

Quand le « sabbat rouge » fut fini, je me mêlai à un convoi de réfugiés qui, n'ayant pas pris part à l'insurrection, s'en retournaient tranquillement à Besançon. Je retrouvai ma famille à Dôle sans avoir dépensé les cinq francs que le curé de l'église Saint-Germain m'avait donnés. C'est son billet que tu vois là. Tu sais maintenant que c'est Boivin qui a été le premier à m'appeler Jésus-Christ et tu comprends pourquoi je suis devenu un fervent lecteur de la Bible. Tu conçois aussi la raison pour laquelle je ne me suis jamais marié.



*Le jeune Charles Dôle
et son tambour*



Charles Dôle en 1898



*Charles Dôle à l'âge de 6 ans
avec son père François Dôle,
en 1861*



LES DÉSASTRES DES DEUX SIÈGES

Je ne suis retourné qu'une seule fois au cimetière de Charonne. C'était en 1897, à l'occasion de l'inhumation des Fédérés dont on avait fini par découvrir les corps en creusant un grand réservoir dans son annexe. Le monument de Magloire avec sa haute statue de fonte était toujours là. Mais hélas ! la vieille chapelle où j'avais jadis enseveli ma chère cantinière venait d'être détruite. Le successeur du père Boivin à qui je révélai une partie de mon secret me montra les os qu'il en avait extraits avant de la démolir. J'en choisis pieusement un et donnai la pièce au fossoyeur pour qu'il mette en terre le restant. J'allai me prosterner ensuite devant le mur où avait été assassinée Louise, qualifiée à tort de pétroleuse par les Versaillais. Avec la lame de mon couteau, j'extrayais plusieurs balles ainsi qu'un fragment de feuille séchée emportée par l'une d'entre elles. Je songeai tristement en quittant ces lieux où j'avais vécu des heures si tragiques en mai 1871 que c'était peut-être ce même projectile qui avait traversé de part en part le cœur de mon amoureuse, avant de se fiche dans la maçonnerie.



Louise à 17 ans (vers 1865)



*Mèche de cheveux de Louise
et petite fleur séchée
Cimetière Saint-Germain de Charonne, 28 mai 1871*



*Os métacarpien
de Louise
(exhumation)
Cimetière Saint-Germain de Charonne, 1897*



*Une balle ainsi qu'un fragment de feuille qu'elle avait
emporté dans sa course
Mur des Fédérés de Charonne, 28 mai 1871*



LES DÉSASTRES DES DEUX SIÈGES





LES DÉSASTRES DES DEUX SIÈGES



*Monseigneur Darboy, otage de la Commune
Le crucifix et l'Histoire de la Sainte Bible de Charles Dôle*



*Morceau d'obus de la Commune et balles de fusil
Combats du Père-Lachaise, 27 Mai 1871*



*Morceau de marbre des Tuileries
Incendies de la Commune, 23 mai 1871*



*Pain de cire d'abeille utilisé par Charles Dôle
pour graisser les vis des cercueils
Cimetière Saint-Germain de Charonne,
mai 1871*



En ce qui concerne Robespierre, je crois avoir été victime d'hallucinations. J'ai certainement basculé au fond du charnier sans m'en rendre compte et inhalé les vapeurs toxiques qui l'emplissaient. J'ai dû me persuader ensuite, dans mon délire, que la tête coupée de l'Incorruptible venait de reprendre vie devant moi. Plusieurs choses, cependant, continuent à me troubler. J'ai lu dans un livre que le président du Comité de salut public avait été inhumé le lendemain du 9 thermidor au cimetière des Errancis dans la plaine Monceau. À en croire une légende, le bourreau subtilisa sa tête au moment de la mise en bière. Il la confia à un taxidermiste de la Courtille pour qu'il la momifiât et y ajoutât un système permettant de lui faire ouvrir et fermer la bouche à volonté. Ce n'était à la base qu'une blague macabre du guillotineur qui ne vint jamais chercher sa commande car il périt à son tour sur l'échafaud. L'étrange relique finit dans une boîte à ordures. Ne peut-on penser qu'un chiffonnier l'y dénicha, la mit dans sa hotte et alla la proposer à Magloire qui se vantait partout d'avoir été le secrétaire de Monsieur de Robespierre sous la Terreur ?

On sait que le vieux madré pratiquait la divination. J'imagine qu'il émerveillait les incroyables en s'aidant de cette « tête parlante ». Pour qu'on ne découvre pas la supercherie, je suppose aussi qu'il finit par l'enfouir au plus profond du pompeux monument funéraire qu'il s'était fait construire avec l'argent de ses séances. Ce qui conforte ma théorie, c'est la dent de Robespierre enveloppée dans un bout de papier que je découvris bien plus tard, un jour de lessive, en retournant les poches de mon pantalon. Mais comment avait-elle pu finir là ? C'est une question que je me pose encore.



Moulage de la tête décapitée de Robespierre



Cadre médaillon fabriqué par François Dôle, renfermant une dent de Maximilien de Robespierre. Un fragment du papier d'origine dans laquelle elle était conservée y est joint. On peut y lire la devise suivante, écrite à l'encre :

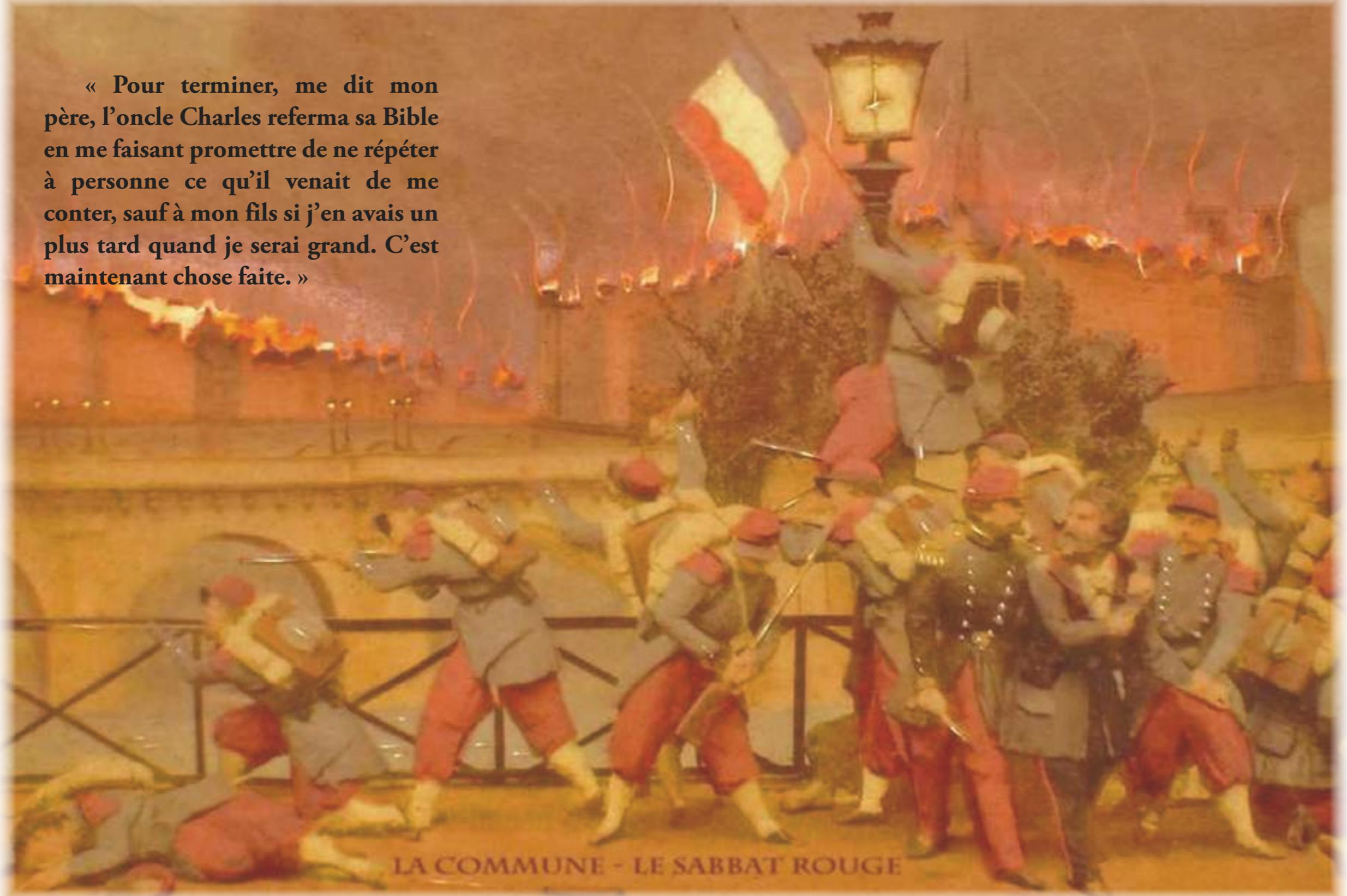
*Les rois ont causé tant de mal à la terre
Que je garde contre eux
Une dent de Monsieur de Robespierre*

François Eloy Bègue





« Pour terminer, me dit mon père, l'oncle Charles referma sa Bible en me faisant promettre de ne répéter à personne ce qu'il venait de me conter, sauf à mon fils si j'en avais un plus tard quand je serai grand. C'est maintenant chose faite. »



LA COMMUNE - LE SABBAT ROUGE



LES FANTÔMES DU COMTE DE L***

LE SPECTRE ROUGE



L'HISTOIRE NE SE RÉPÈTE PAS, ELLE BÉGAIE, a-t-on fait dire à Karl Marx. Cette phrase pourrait aisément s'appliquer aux théories avancées par les Versaillais à l'issue des « convulsions de Paris ». C'est ainsi que Maxime du Camp se plait à stigmatiser la période insurrectionnelle qui a duré un peu plus de deux mois, de la révolte du 18 mars 1871 à la Semaine sanglante du 21 au 28 mai 1871. Ce fils de médecin n'a pas de mots assez durs pour dépeindre les Insurgés dans un épais ouvrage qui lui ouvrira les portes de l'Académie française.

Les mêmes discours réactionnaires ressurgissent en 1871, prononcés en partie par les mêmes polémistes de 1830 et de 1848. À la question de savoir quelle influence les grands chocs politiques exercent sur la raison, les aliénistes du gouvernement d'Adolphe Thiers répondent que les Fédérés sont des malades mentaux.

Prosper Despine, figure oubliée de la pensée médico-psychologique du 19^e siècle, auteur d'une étude sur *Le somnambulisme et son action thérapeutique dans certaines maladies nerveuses (sic)*, écrit depuis Marseille en 1875 :



« Le caractère qui est propre aux actes de la folie s'est manifesté dans tous les actes des hommes de la Commune. Nous avons vu en effet que le propre de l'activité de la folie est la destruction, l'incapacité absolue à organiser, à édifier quoi que ce soit. Or qu'a produit la Commune ? Des décrets d'un jour, d'une heure, annulés par de nouveaux décrets sans cesse renouvelés ; des pouvoirs, des comités qui se succédaient continuellement et qui se substituaient les uns aux autres. Que sortait-il de la bouche des communards ? Des paroles qui prêchaient le pillage, l'incendie, la mort, la suppression de Dieu, des cultes, de la famille, de toutes les institutions basées sur les instincts supérieurs de l'âme. »



Brierre de Boismont, autre aliéniste bruyant, auteur *Du suicide et de la folie suicide* (1865) va plus loin en décrivant les Communards comme d'inguérissables exaltés.

« Il y a encore des fanatiques qui rêvent une rénovation du monde par des moyens impraticables : ceux-ci sont les premiers éléments de la folie démagogique ; mais il y a surtout une multitude d'individus qui ont sur la famille, la propriété, l'individualité, la liberté, l'intelligence, la constitution de la société, des idées tellement en opposition avec la nature humaine que la folie peut seule expliquer. »

Et Boismont de réclamer pour ces dangereux « énergomènes » la création d'instituts spécialisés où la distinction entre asile d'aliénés et prison politique sera abolie.



« Si cette mesure était adoptée en France comme elle l'est en Angleterre, tous ceux qui émettraient des idées subversives, pouvant conduire aux résultats terribles dont nous avons été témoins, seraient immédiatement conduits dans ces asiles et soumis à des moyens mécaniques, dès qu'ils auraient des crises, feraient des menaces, chercheraient à s'évader. »

En cela, on l'a compris, les aliénistes du temps ne font que conforter l'opinion bourgeoise. Et quand les Communards ne sont pas vus comme des fous passibles de la camisole de force, ils sont pris pour des criminels que la justice se doit de lourdement châtier. Laure Murat souligne bien les regards terribles qu'on leur porte dans sa très pertinente *Histoire politique de la folie*. D'un côté comme de l'autre, fait-elle remarquer, les insurgés sont donc perdants.

« Responsables ou irresponsables, conscients ou inconscients, ils sont coupables. Dans tous les cas, l'enfermement demeure une mesure indispensable de salubrité publique. La moralisation du débat va de pair avec sa dépolitisation. À aucun moment les aliénistes ne s'interrogent sur les idées de la Commune ou sur ses motivations, réduites au pur instinct aveugle et sauvage de destruction d'une bande d'ivrognes. On mesure ici la saute opérée par rapport à 1848 : le délirant politique de Juin, le « monomane communiste » dont pouvait encore se moquer Brierre de Boismont, est devenu en 1871 un animal sanguinaire dont la parole est décrédibilisée à la source. La séparation des Églises et de l'État, l'enseignement laïque, gratuit et obligatoire, l'égalité salariale entre hommes et femmes dont bénéficieront les institutrices, la gratuité des actes notariés, la suppression du travail de nuit pour les boulangers : en deux mois, « l'émancipation des travailleurs par les travailleurs eux-mêmes » a pourtant produit une œuvre décisive. Mais elle n'est jamais interrogée. »



Le général marquis Gaston de Galliffet

De même, *a contrario*, ne seront jamais questionnés, à titre de folie collective ou de démence personnelle, les actes barbares de la répression versaillaise. À preuve, les horreurs commises de sang-froid, en toute impunité, par le général marquis Gaston de Galliffet. Il fut pourtant cité, à l'époque, comme un homme coupable de grands crimes dans le *Times* et dans tous les journaux de l'Europe. Le caricaturiste Moloch, dans le numéro de mars 1882 du *Trombinoscope*, le représente en vampire sur un fond de nuages noirs. Ses yeux sont rouges, sa lèvre pourpre, ses mains dégouttent de sang, ses bottes s'enfoncent dans une mare écarlate. Le satiriste Léon-Charles Bienvenu écrit dans la même livraison ces lignes revanchardes : « *Au physique, le marquis de Galliffet est bien l'homme de ses œuvres. Le cheveu en brosse est dur, l'œil est dur, le nez est dur, la bouche est dure. L'oreille doit être dure aussi, car elle ne paraît pas entendre crier la conscience.* » En 1894, dans le *Chambard Socialiste*, un portrait charge du peintre Steinlein le montre paradant devant un monceau de cadavres. On lit en légende : « *Dans toute sa gloire. Femmes, enfants, vieillards, rien ne lui résiste.* » Octave Mirbeau, la même année dans *Le Journal*, rédige sur lui un article rossard dont voici l'essentiel :

« *Je pense qu'on a été, dans la Presse, très injuste envers M. de Galliffet. À lui tout seul, il suffirait à justifier tout ce que M. Hamon a écrit de peu flatteur et de très effrayant sur la profession militaire. On ne peut pas, non plus, oublier le rôle sanglant qu'il joua*



dans la répression de la Commune. Son sabre fut rouge, à lui aussi, car il tua beaucoup. Il tua tout ce qui lui tombait sous la main. Sa dextérité dans l'égorgeage, son brio dans le massacre furent merveilleux et demeurent proverbiaux. Depuis, pas un général ne les dépassa et même ne les atteignit. Écoutez n'importe quel officier parler de M. de Galliffet. Avec enthousiasme, il vous dira que nul ne sut, comme lui, communiquer à ses troupes ce que les honnêtes gens appellent le diable au corps. En cette bienheureuse époque de la guerre civile où Paris se transforma en un véritable et horrible charnier, l'armée de Galliffet, grâce à son chef, poussa l'héroïsme et la pratique des vertus militaires jusqu'à se faire le bourreau de toute une ville. Dans certains quartiers, on montre encore des places commémoratives, qui restèrent longtemps poisseuses de tout le sang qui y fut versé. Deux mois après, malgré les lavages, rapporte un historien, cela collait encore aux pieds. »

En 1899, à la chambre des députés, le *marquis aux talons rouges*, devenu ministre de la guerre, est accueilli aux cris de « Assassin ! Assassin ! » Et à chaque injure il salue, répondant plein de morgue : « Présent ! Présent ! »

Aujourd'hui, le *bourreau de la Commune* doit rôtir en Enfer, embroché sur un pal long de vingt pieds, entre l'empereur Néron et le prince Vlad Dracul.





FRANÇOIS LEGRAND

LA DÉFAITE, PARIS ASSIÉGÉ ET LA SEMAINE SANGLANTE



Du temps de ma « jeunesse folle », pendant sept années consécutives, j'eus le privilège d'étudier le latin avec l'abbé Legrand. Il était né en 1896, et sa taille, sa physionomie, son cabinet de travail même, me rappelaient Sherlock Holmes. Je dévorais à l'époque les aventures du héros de Conan Doyle dans la langue de Shakespeare, encouragé par madame Mascle, une répétitrice qui m'aidait à perfectionner mon anglais. Cette originale, qui avait pris le nom de plume de Germaine de Matteis, n'en finissait pas d'écrire un long roman gothique intitulé *La Nécromancienne*. « Je me trouve dans la même situation que celle de Lautréamont », se lamentait-elle. Car, à l'en croire, le comte, dont elle m'avait fait

découvrir le chef-d'œuvre, avait peaufiné la suite des *Chants de Maldoror* jusqu'à l'heure de sa mort par trop précoce. Ces pages, à cause de certaines violences de style, avaient fini brûlées. Germaine de Matteis semblait épouvantablement souffrir de cette perte inestimable. « Sois sage, ô ma douleur ! » gémissait-elle, à l'instar de la grande Rachel, en tordant ses longs cheveux. Puis, en guise de vulnérable, elle me faisait traduire tel ou tel passage de son « ours », couché sur des feuilles de papier pelure vert. Je crois que sa *Nécromancienne* ne fut jamais publiée, et je le regrette fort, car le peu que j'en lus ne manquait ni d'oubliettes ni de spectres en suaire. Je dois mon attirance pour les histoires fantastiques à cette dame d'exception, et mon amour des grands textes de la littérature française au non moins extraordinaire abbé Legrand.

L'abbé, dont la douillette remplaçait le macfarlane du détective, et dont la gouvernante Mlle de la Bretèche tenait le rôle de Mrs Hudson, m'avait un jour parlé de son aïeul, François Legrand, engagé volontaire de la guerre de 70. Après avoir servi dans une compagnie de francs-tireurs, il était rentré à Paris où sa petite famille subissait les rigueurs du Siège. Quand les Prussiens bombardaient la ville, l'abbé disait que son père Jacques, alors âgé de trois ou quatre ans, se réfugiait dans les bras de son héros papa François qui le coiffait de son beau képi pour lui donner du courage. Le sergent-chef Legrand avait écrit son journal, au jour le jour ou presque, sur des cahiers d'écolier, mais ce ne fut qu'en 1969 qu'il me fut possible d'en prendre connaissance. L'abbé Legrand venait de mettre la main dessus en faisant le tri dans les immenses piles de papiers qu'il avait accumulées au cours des cinq dernières décennies. Il mettait un ordre rigoureux dans ce qu'il ne déchirait pas ou jetait au feu, étant à la veille de se retirer avec Mlle de la Bretèche dans une institution religieuse de la région.

À l'occasion de mes vacances d'été chez mes parents, j'allai à Cannes rendre visite à mon ancien professeur de latin qui me confia deux vieux cahiers dont le premier était aux trois quarts rongé par les rats. Je n'eus guère le temps de les lire, accaparé par diverses activités artistiques. Heureusement ma mère, archiviste à la retraite, avait la



marotte de tout recopier, à la manière de Bouvard et Pécuchet. Elle eut l'initiative de prendre en sténo l'intégralité des pages encore lisibles. Elle les remit au propre au cours des semaines qui suivirent, mais ne put s'empêcher, j'en ai peur, connaissant son imagination bouillante, d'en réécrire certaines pour potentialiser le drame et le mystère. Ensuite, elle me les posta avant de les rendre à leur propriétaire. J'ignore ce qu'il est advenu des manuscrits originaux. Quoi qu'il en soit, c'est grâce à la diligence de Noëlle Dôle, née Yvonne Ollivier, que j'ai plaisir à partager aujourd'hui avec vous cette version du journal de François Legrand.

Parti vivre à Saint-Lô avec sa femme Marthe et son fils Jacques, après la Commune, François Legrand s'est fait photographe avec sa blouse et son képi. À ses heures perdues, il interprète des valse et des mazurkas sur l'accordéon trouvé dans une tranchée prussienne. S'agit-il d'un effet d'optique ? Il semble que François Legrand a posé son képi sur une tête parcheminée et grimaçante. L'a-t-il ramassée dans les Catacombes de Paris où il a failli perdre la vie, à la fin de la Semaine sanglante ?



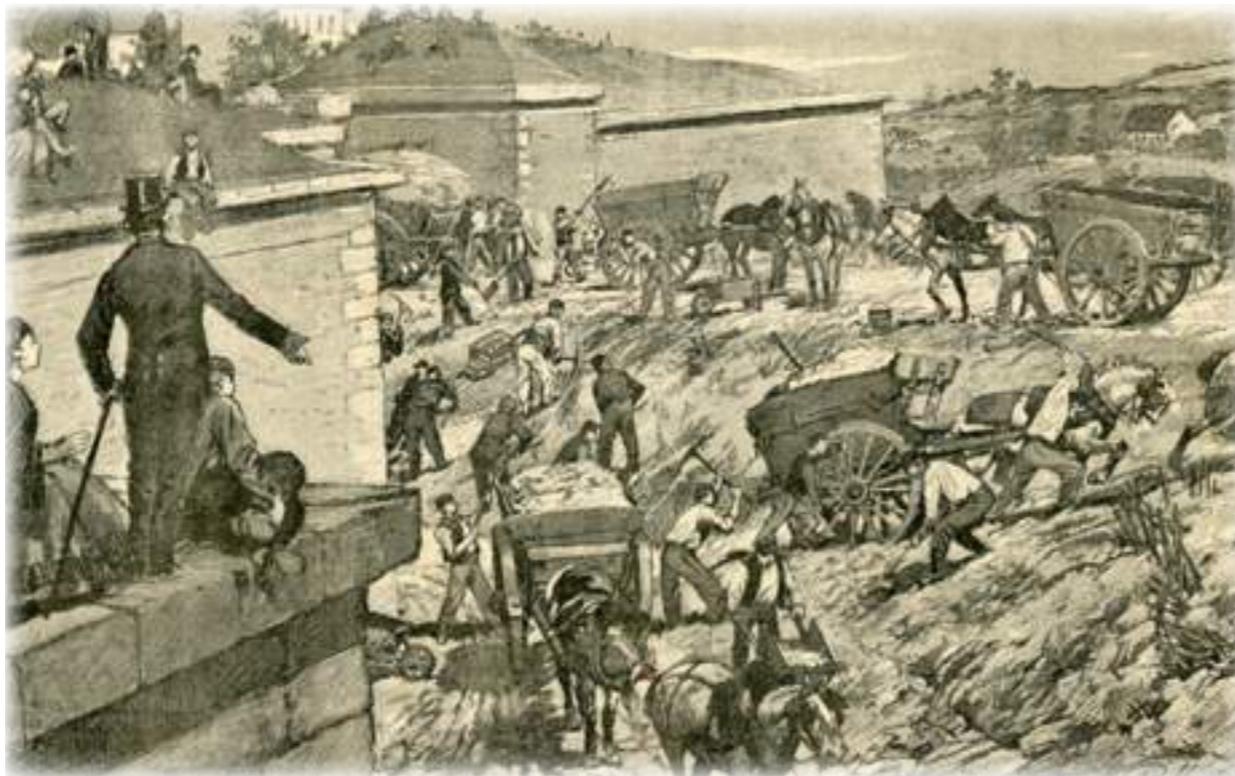
SOUVENIRS DU SIÈGE DE PARIS ET DE LA COMMUNE PAR FRANÇOIS LEGRAND

1^{er} cahier

C'est le 19 juillet 1870 que la guerre a été déclarée à la Prusse. J'éprouve le besoin, durant ces jours d'épreuve, de confier, comme à un ami, ce que je ressens d'angoisses et d'espoirs à ce cahier que je rouvrirai plus tard, pour lui demander tout ce que j'ai tenté, tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai souffert.

Le 22 ou le 23 juillet, dînant en bonne et nombreuse compagnie, je ne me souviens plus comment nous en vînmes à parler de la campagne qui commençait et occupait tous les esprits. Mais un des convives qui nous écoutait en silence conter nos espoirs et nos chances de succès, dit d'une voix grave :

– Messieurs, je vous fais la gageure qu'avant deux mois les Prussiens seront, en armes, sous les murs de Paris.



Ce ne fut qu'un haro sur le prophète de malheur. Il est certain qu'à cette époque, l'idée que Paris pût être assiégé, ne s'était présentée à aucune imagination patriotique. Nous avions beau être avertis chaque jour du sérieux de cette éventualité par les préparatifs de défense des fortifications, jamais nous n'avions regardé ce long rang de talus couverts d'herbe fraîche que comme un lieu de promenade destiné à égayer le tour de la ville. Et puis, Lutèce ! C'était, pour nous, la capitale de la civilisation, et, comme disaient les Grecs, le nombril de la terre. Qu'on osât y toucher, c'était un sacrilège dont il ne pouvait tomber sous le sens qu'aucun peuple se rendît jamais coupable. La suite des événements, hélas, allait cruellement nous en détromper.

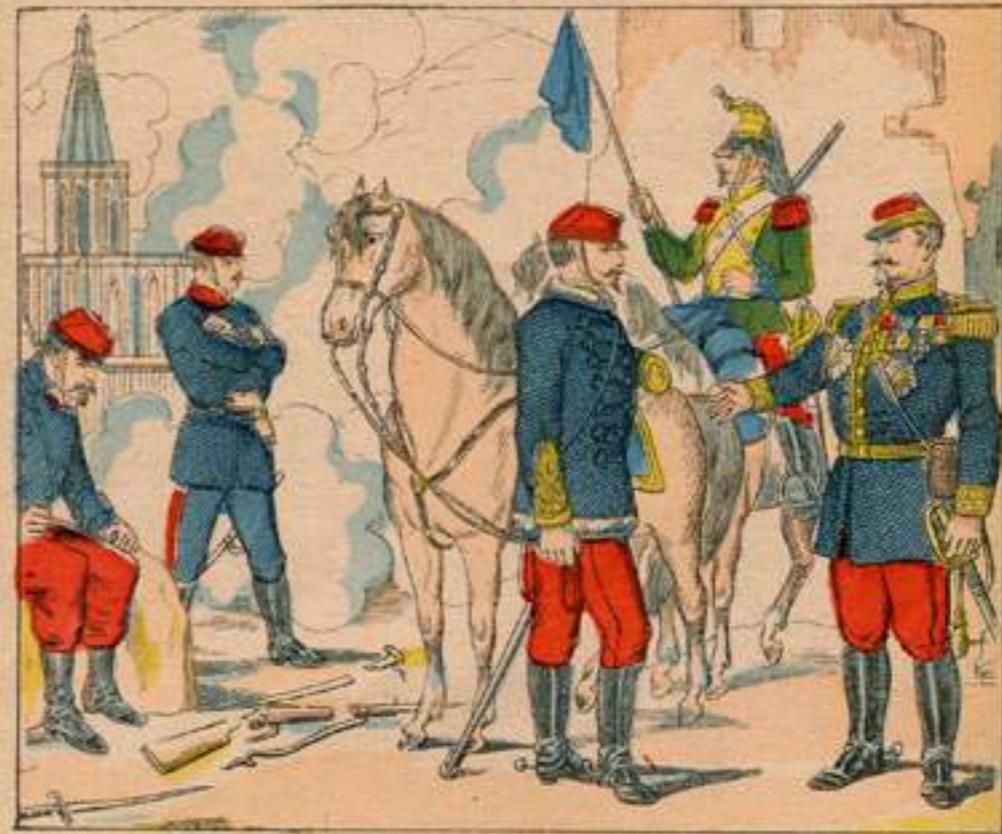


*Jacques, fils de François,
et père de l'abbé Legrand,
photographié à Saint-Lô,
quelques années après
le Siège de Paris*

SIÈGE DE STRASBOURG

Après la bataille de Kœnigsgraben, un détachement de l'armée du prince royal de Prusse s'était porté sur Strasbourg ; bientôt renforcée par de nombreuses troupes venant d'Allemagne, ce détachement forma une armée de 60.000 hommes avec 90 pièces de campagne, 200 canons de siège et 100 mortiers.

REDDITION DE STRASBOURG (28 Septembre 1870)



Le 6 Août 1870, 60.000 ennemis pourvus d'une formidable artillerie, assiégèrent Strasbourg, qui dut capituler après cinquante jours d'héroïque résistance

Protège cahier de Jacques, recouvrant la première partie des souvenirs de son père François Legrand



Dimanche 23 octobre.

Après deux mois de service dans une compagnie de francs-tireurs de l'armée des Vosges, je me trouvais de nouveau libre de mes actions et je rentrais à Paris par petites étapes avec une trentaine de camarades, sans avoir de projet bien arrêté sur ce que nous allions faire. Quelques-uns d'entre nous parlaient de jeter la vareuse aux orties, une fois rentrés chez eux, et de reprendre une vie paisible. D'autres, qui ne rêvaient que plaies et bosses, étaient résolus à former de nouveau une compagnie franche. Quant à moi, j'aurais vu avec plaisir la création d'un nouveau corps, aussi, chemin faisant, discourais-je avec eux de l'avantage que procure à un groupe armé la discipline et la sûreté du tir.

Comme notre conversation s'éternisait, mon voisin, un nommé Leborgne, gémit en claquant des dents :

– Il fait un temps à pas mettre un chien dehors. J'ai les oreilles gelées.

– Moi, rétorquai-je, je ne sens plus mes orteils. Mais, si tu préfères, on peut continuer en empruntant une des tranchées prussiennes qui ont été nettoyées pas plus tard qu'hier. Elles longent la rangée de peupliers, et leurs talus couperont toujours un peu le froid qui nous assaille.

Et, joignant le geste à la parole, je me laissai glisser dans un des boyaux d'où montait une puanteur extrême. Je ramassai au passage un petit accordéon abandonné, et, tout en écrasant avec mes godillots des casques à pointe dont certains contenaient sans doute encore la tête de leur défunt propriétaire, je fixai mes regards sur la campagne environnante. Ce n'étaient que des champs retournés par les tirs d'artillerie, des déserts au milieu desquels se dessinaient, comme du gibier abandonné, des charognes humaines et animales.

Leborgne, qui me talonnait, me fit part de ses craintes :

– Ne faisons-nous pas un peu trop de barouf en piétinant dans ce cloaque ? dit-il en s'arrêtant court.

– Au contraire, Titi, si l'Alboche nous entend, il va croire avoir affaire à une compagnie au grand complet. Tu imagines bien qu'il va déguerpir sans demander son reste !

Nos camarades ne tardèrent pas à nous imiter, et bientôt un bruit de pas régulier, sonore, rompit la monotonie de cette nuit glaciale.

De temps en temps, Leborgne m'adressait des questions.

– Que ferais-tu si un Hussard de la Mort fonçait sur toi, le sabre au clair ?

– Parbleu ! je lui logerais une balle entre les tibias argentés de son Colback. Il n'aurait même pas le temps de crier « Teufel ! ».

– Ah !

Puis, une autre fois, il me demandait si la tabatière de mon fusil jouait bien, ou il secouait sa gourde pour m'inviter à boire à la régalaude un peu du bon pinard de son pays.

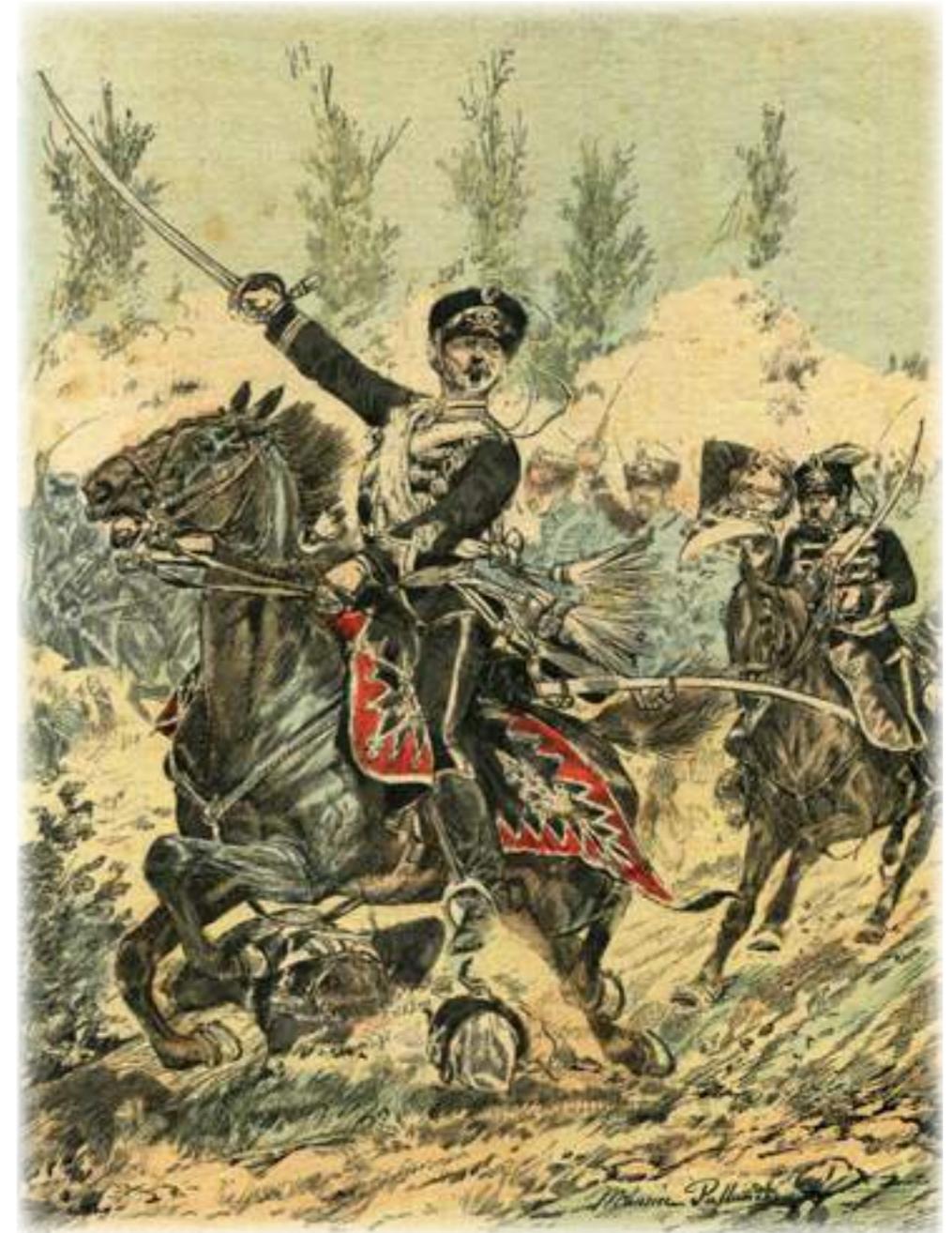
Comme le jour déclinait, un sergent-major de la Garde nationale perché au sommet d'un chêne siffla La Marseillaise pour nous avertir de sa présence. Il dégringola de son perchoir avec une souplesse digne d'un singe et accepta de bon cœur le bout de carotte de tabac que Leborgne lui offrait. Puis il nous mit au courant de ce qui s'était déroulé la veille sur le terrain que nous avions devant nous. Le combat, disait-il, avait été furieux. Il avait fallu déloger les Prussiens de leurs abris, et cela à la baïonnette. À peine s'était-on emparé d'une tranchée que ceux qui s'étaient repliés dans la suivante, cent mètres plus loin, recommençaient leur feu meurtrier. Il fallait de nouveau les en chasser. Aussi, dans cette lutte, plusieurs bataillons perdirent le tiers de leur effectif.

– *Ces diables d'Alboches, ajouta le guetteur solitaire, se battent bien tant qu'ils sont dans leurs trous. Mais dès qu'ils nous voient débouler, ils abaissent leurs armes et lèvent les bras en criant « Kamarad ! Kamarad ! » Peste ! Ce n'est pas pour autant qu'on les a tous faits prisonniers.*

– *Vous n'allez tout de même pas me faire croire que vous les avez zigouillés après qu'ils eurent déposé leurs fusils ? lui dis-je.*

– *Ma foi ! Faut croire que oui, me répondit le moblot en crachant par terre. Ils nous avaient trop fait de mal.*

– *C'est de l'assassinat ! m'indignai-je.*



Un Hussard de la Mort



Franc-Esneur
 tenue de campagne

nous avons sauvé d'une mort certaine dans les bois. Je l'ai invité à venir dormir à la maison, rue Faubourg-Montmartre. Nous possédons, à l'autre bout du palier, une chambre qui fera l'affaire. Comme ce jeune malheureux souffre d'amnésie temporaire, je n'ai pu savoir que ses prénoms : Isidore Lucien.

À ces paroles, plusieurs de mes camarades se retournèrent et me lancèrent des regards mauvais. Le moblot parut lui aussi fâché du terme que je venais d'employer. Puis, enfin, sentencieusement, coupant une nouvelle chique avec ce qui lui restait de dents :

– Les Prussiens le font bien, eux, déclara-t-il. Pourquoi ne leur rendrait-on pas la pareille ?

Il n'y avait rien à ajouter.

Nous pûmes nous procurer un peu de paille pour la nuit, et, après avoir mastiqué deux ou trois biscuits de munition, chacun de nous s'enroula dans sa couverture où il sombra dans le sommeil, assommé par la fatigue et le froid.

Lundi 24 octobre.

Tout en approchant de Paris, nous avons croisé un jeune homme grand, brun, imberbe, qui errait dans un profond état d'hébétude à la lisière du bois de Clamart.

Nous l'avons entraîné d'autorité pour qu'il ne se jetât pas dans la gueule du loup, en l'occurrence dans celle des Prussiens qui grouillaient dans les parages.

Arrivée devant le dépôt de Grenelle, notre petite troupe s'est divisée en deux : dix d'entre nous sont partis retrouver leur famille, et les autres, ne connaissant personne en ville ou ne souhaitant pas renouer avec d'anciennes connaissances, sont restés loger à la caserne.

Nous nous sommes quittés après de cordiales poignées de main en convenant de nous réunir le lendemain matin à 9 heures pour nous concerter sur ce qu'il conviendrait de faire. Je n'ai pas eu le cœur d'abandonner l'infortuné garçon que



LES DÉSASTRES DES DEUX SIÈGES





La nuit est noire comme l'Érèbe. J'ai traversé la Seine et mes yeux se sont abaissés sur sa nappe lugubre. Des serpents de lumière zigzaguaient dans l'eau, mais ils me semblaient plus visqueux, plus troubles que d'ordinaire, et dans les remous, des monstres grimaçants, pailletés d'étincelles, se montraient pour me narguer. C'étaient des figures hideuses, des êtres de légende qui se créaient, se déformaient, se fondaient ou s'enchevêtraient, des expressions de visages de cauchemar, avec des dents démesurées dans des mâchoires de têtes de morts, des squelettes désarticulés aux os phosphorescents qui gesticulaient dans une sarabande infernale. Alors je m'éloignai à grandes enjambées avec le sergent-chef Legrand, titubant légèrement, et je crus que des passants me remarquaient. I.L.

Mardi 25 octobre.

Mes camarades m'ont délégué place Vendôme où siège l'état-major de la Garde nationale, pour demander l'autorisation de former une nouvelle compagnie de francs-tireurs.

– Que voulez-vous ? s'enquiert le général Clément Thomas quand je me présente à lui.

– Nous sommes, dis-je, une trentaine de francs-tireurs évincés, faute de vivres, des éclaireurs de la Garde nationale de la Seine. Nous désirerions nous rendre utiles en marchant en tête d'un bataillon.

– Ce n'est pas envisageable, rétorque la vieille bravache. On ne veut plus de nouvelles compagnies franches. Au contraire, on en dissout autant qu'on peut. Vous nous donnez trop de fil à retordre.

L'entretien est clos. Je salue militairement et sors, dépité. Il ne me reste plus qu'à faire part de l'échec de ma mission à mes camarades et à retourner chacun chez soi.



Portrait d'Isidore Lucien. Ce garçon souffreteux, qui se pique de poésie, va, à l'invitation de François Legrand, agrémenter les marges des premières pages du journal de commentaires lyriques et sombres, paraphés d'un I.L.



En y songeant mieux, je me dis que Clément-Thomas aurait peut-être fait preuve de plus de souplesse si, au lieu d'un lascar sale et dépenaillé, c'était une jolie guerrière qui s'était trouvée en face de lui dans son bureau. En a-t-on vu surgir à Paris et en province de ces francs-tireuses qui devaient faire merveille, et qui trop souvent mirent dans un réel embarras les vrais soldats et les chefs réguliers ! Il y a eu pas mal de femmes déguisées en hommes parmi les Garibaldiens. Il s'est trouvé aussi un homme déguisé en femme. Je ne dirai point comment fut dévoilée la supercherie. On rit beaucoup de l'aventure, encore que ce ne fût guère le moment de rire.

Et pour en terminer, je rappellerai l'arrestation étrange, opérée récemment aux remparts d'Auteuil. Deux gardes nationaux, remarquant les allures suspectes d'une personne costumée en femme, l'abordent. Elle balbutie, ils veulent l'emmener, elle résiste. Ils sont forcés de lui lier les mains pour la conduire devant un

commissaire de police dont elle prétend être connue. Malheureusement, le fonctionnaire n'est pas celui qu'elle pense. Elle se trouble, pâlit, tombe foudroyée, morte. Mais voici qui est plus étrange encore ! En procédant à son autopsie, on découvre que ce n'est ni une femme ni un homme, mais un hermaphrodite.





Mercredi 26 octobre.

Il est bien probable que ceux qui conteront le siège à la postérité ne montreront chez les Parisiens qu'une ferme et inébranlable résolution de vaincre ou de mourir. Ils étaleront l'héroïsme de notre grande Capitale qui vient de rompre avec ses habitudes de luxe et de mollesse, et forme le projet de s'ensevelir sous ses ruines plutôt que de se rendre lâchement.

Au fond de tous les cœurs, il y a – c'est absurde, insensé, ridicule, je le sais – mais enfin il y a comme un secret espoir que les Prussiens vont finir par lever le siège. Sur quoi fonde-t-on ces illusions singulières ? Sur tout et sur rien. Guillaume n'avait-il pas déclaré qu'il ne faisait la guerre qu'à l'empereur Napoléon ? Eh bien ! Voilà le sire de Fisch-Ton-Kan tombé. Pourquoi le roi de Prusse poursuivrait-il la campagne contre une nation qui ne lui a rien fait ?

La prise de Paris nous semble être un monstrueux sacrilège, un attentat épouvantable contre toutes les lois divines et humaines. Il ne peut pas nous entrer dans le crâne que ce crime puisse se commettre. Non, cela n'est pas possible. La terre s'ouvrirait plutôt et dévorerait les maudits qui oseraient porter la main sur l'arche sainte. Je suis convaincu que cette invincible espérance tiendra chez la plupart d'entre nous jusqu'au dernier jour.

Prussiens qui encerchez nos murs, plût au ciel que vous vous en écartiez et poursuiviez votre chemin sans coup férir. Plût aux dieux aussi que vos bottes s'enfoncent dans des marécages sombres et désolés dont les émanations mortelles imbiberont vos corps et vos âmes ! Hordes barbares, entendez bien ce que je dis, tournez vos talons en arrière ! Féroces prédateurs, fuyez les nues d'où souffle un vent ennemi, étrange et fort, précurseur de la tempête ! Loin du charnier natal, le vieux gorfaut qui forme à lui seul votre avant-garde, scrute l'horizon avec la défiance qui ne quitte jamais ses prunelles rouges. Déjà il fait claquer son bec, pousse son cri perçant, tandis que son cou déplumé frissonne, présageant la violence de l'orage qui approche. S'il est habile capitaine, le rapace chenu manœuvrera avec ses puissantes ailes noires et il vous fera prendre une route plus sûre. I.L.



L'empereur Guillaume

Jeudi 27 octobre.

Isidore se plaît beaucoup dans la chambre où je l'ai installé depuis mon retour. Elle se trouve au même étage que notre appartement, 7 rue Faubourg-Montmartre, à l'autre extrémité du palier. Mon hôte apprécie beaucoup les repas que lui porte Marthe, et comme c'est un garçon frugal qui ne touche jamais au moindre morceau de viande, il est facile à nourrir. Il se repaît, midi et soir, d'une ou deux tranches de pain de munition trempées dans le potage au tapioca que lui sert ma chère épouse. Par mes questions, auxquelles il répond chaque fois de bonne grâce lors de ses rares moments de lucidité, je sais maintenant qu'il a vu le jour à l'étranger et qu'il est venu à Paris dans le but d'y suivre les cours de l'École polytechnique. Ayant pris pension dès son arrivée, dans un hôtel de la rue Notre-Dame-des-Victoires, il en a vite été expulsé. Voici pourquoi : friand de poèmes, Isidore rimait uniquement la nuit, assis devant un vieux pianoforte délaissé par quelque musicastre. Il déclamait, forgeait ses phrases, rythmait ses prosopopées en tapant sur les touches disjointes du clavier à la façon d'un danseur de fandango avec ses castagnettes. Cette méthode originale faisait hélas le désespoir de ses voisins qu'il réveillait en sursaut dans leur premier sommeil et qui n'eurent de cesse que de le voir quitter les lieux.

Utilise-t-on, autant que l'on pourrait le faire, les sources du patriotisme de nos habitants ? En voyant comme elles se perdent jour après jour dans le gouffre de l'oisiveté, le doute pénètre dans bien des esprits. Le besoin tout parisien de parader, de processionner, le désir d'entendre parler un membre du gouvernement, d'autres mobiles de vanité personnelle ou de simple curiosité, ont amené à l'Hôtel de ville des foules inoffensives. Que de motifs pour les agitateurs ! Quelles facilités offertes à la malveillance !



L'invasion, cette hydre à la tête plate et aux yeux rouges enfoncés dans l'orbite obscure, s'est glissée, je l'ai dit, jusqu'aux environs de la Capitale. Mais à mesure qu'elle resserre ses anneaux de fer autour des remparts, le désir ardent de la combattre grandit dans les cœurs. Et le soupçon, poison terrible quand il se glisse dans les veines de la multitude, commence à faire bouillonner le sang des faubourgs attentifs aux progrès des Prussiens. Ceux-ci surpassent la dureté du roc, la rigidité de l'acier fondu, la cruauté du requin, même quand on entend au loin leurs orphéons déverser des valse avec l'attrait pervers du criminel et la joliesse homicide de l'hypocrite. I.L.



Dimanche 30 octobre.



Le Bourget a été repris par les Prussiens. Une foule anxieuse regarde du haut de Montmartre depuis l'aube, sans deviner ce qui se passe.

Ce soir, grande surexcitation dans les esprits. Au moment où Paris se réjouissait de l'occupation du Bourget et y voyait un succès de bon augure, l'incurie du commandement militaire a permis à l'ennemi de s'en emparer. Le bon sens public nous dit que, si on voulait garder ce village, il y fallait envoyer des renforts, sinon on ne devait pas y laisser une poignée de soldats exposée à se faire écharper. Le

général Trochu a grandement besoin de se relever par un coup d'éclat. La confiance illimitée du début baisse sensiblement. Des affaires de ce genre déroutent l'opinion et démoralisent la troupe.

Lundi 31 octobre.

On a trouvé ce matin, en se réveillant, les murs de Paris couverts d'affiches. Elles annoncent la reddition de Metz. Stupéfaction générale : « Le maréchal Bazaine et son armée ont dû se rendre, lit-on sur ces placards, après d'héroïques efforts que le manque de vivres et de munitions ne leur permettait plus de continuer. Ils sont prisonniers de guerre. »

On a appris en même temps que quatre grandes puissances neutres, l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et l'Italie se sont ralliées à une idée commune : l'armistice.

Lundi 31 octobre (suite).

La capitulation de Metz, la reprise du Bourget par les Prussiens, ainsi que la proposition d'armistice, ont porté l'émotion publique à son comble. Sous cette impression poignante, des groupes fiévreux se sont formés sur les boulevards et sur les places. On entendait dire, à tort sans doute, que le ministre des Affaires étrangères était allé traiter en secret avec les Prussiens quand tout Paris ne demandait qu'à en découdre.

Une foule immense et un grand nombre de bataillons de la Garde nationale ont convergé vers l'Hôtel de Ville. Leurs unités appartenaient pour la plupart au parti qui, le 8 octobre dernier, s'était présenté pour réclamer la Commune et la levée en masse. Aussi l'agitation sur la place était-elle extrême. Des clameurs mille fois répétées par des groupes toujours croissants ne cessaient de demander « La Commune ! La guerre à outrance ! »

Cependant la mairie a fini par être complètement envahie. Par les fenêtres, des citoyens qui avaient pénétré dans ses différentes salles jetaient à la foule massée sur la place, en dépit de la pluie, des centaines de billets qui portaient les renseignements les plus contradictoires. Un drapeau rouge a été arboré dans l'après-midi sur le faîte du bâtiment.

Tout à coup, Gustave Flourens est arrivé à cheval à la tête d'un des quatre bataillons de Belleville dont il est le chef. Cet enfant terrible, décoré par Trochu du titre de major de rempart, a fait la guerre de Crête avec une bravoure sans égale, aussi est-il choyé par tout le monde depuis le début du siège. Il a reçu de chaleureuses acclamations et est parvenu, non sans peine, à pénétrer dans l'Hôtel de Ville. À sa suite, un nouveau flot d'hommes a réussi à envahir les vestibules et les escaliers où l'on étouffe.

Environ une heure après son arrivée, Flourens s'est montré au sommet du grand escalier. Il a annoncé que l'élection de la Commune aurait lieu dans les quarante-huit heures.



Gustave Flourens



LES DÉSASTRES DES DEUX SIÈGES



Les membres du gouvernement de la défense nationale dans la salle du conseil envahie par les partisans de la Commune, le 31 octobre



Le sergent Hoff, héros populaire du siège de Paris, dont la tête fut mise à prix par les Allemands dont il tuait les sentinelles

Samedi 12 novembre.

Le vent est toujours à l'Armistice, mais comme les journaux ne disent rien, il y a recrudescence de bruits et de confiance. Le canon a grondé toute la nuit, ce n'est pas bon signe. Assez de temps perdu en négociations stériles ! Assez de harangues, assez de proclamations, assez de voyages ! Des actes ! Tous les regards sont fixés sur le général Trochu qui passe pour s'être enfin décidé à d'importantes opérations militaires.

Mais puisque Clément-Thomas répugne toujours à créer de nouvelles compagnies de francs-tireurs, lesquels, comme leur nom l'indique, sont des volontaires qui s'habillent à leur fantaisie, s'équipent à leurs frais, et combattent à leur guise, je vais devenir un corps franc à moi tout seul, à l'exemple du sergent Hoff qui mène une guerre de ruses et d'embuscades dont les détails rappellent les romans de Fenimore Cooper.

Les Parisiens en ont fait leur héros et l'appellent « le chasseur d'hommes ». C'est bien là en effet le type du Mohican, comme il en faut pour harceler l'envahisseur. Seul ou presque seul, il court la campagne, enlevant les sentinelles ennemies, surprenant les postes. Au 10 novembre, n'a-t-il pas déjà tué de sa main plus de trente Prussiens ?

Dimanche 13 novembre.

Ce matin, Isidore est venu toquer à ma porte, et, à ma grande surprise, j'ai constaté que sa léthargie s'était muée en une exaltation quasi hystérique. Il m'a avoué que Marthe, qui ne sait décidément pas tenir sa langue, l'avait mis au courant de mon projet intrépide et il m'a offert de me suivre dans mes dangereuses équipées. Il m'a dit qu'il était né en Uruguay et qu'il avait appris très jeune à jouer du pistolet et du lazo avec les gauchos de la Pampa.

Dois-je croire ce que tu racontes, mon gars ? Bah ! Qu'ai-je à y perdre ? Puisque tu désires tant en découdre, glisse ce Lefauchaux et ce sabre dans ta ceinture, fourre ces cartouches dans ta poche, et puis suis-moi comme l'ombre de mon ombre. Je saurai vite si tu m'as servi des balivernes ou pas.



Les animaux sauvages se précipitent les uns sur les autres et se déchirent en mille lambeaux, avec une rapidité incroyable. Moi, comme eux, j'éprouve le besoin de tuer et je vais enfin pouvoir contenter cet appétit. Je suis le fils de l'homme et de la femme d'après ce qu'on m'a dit. Ça m'étonne, je croyais être davantage. Au reste, que m'importe d'où je viens ? Moi, si cela avait pu dépendre de ma volonté, j'aurais voulu être plutôt le fils de la femelle du requin, dont la faim est amie des tempêtes, et du tigre, à la cruauté reconnue. I.L.

Mercredi 16 novembre.

Il nous a fallu user de mille ruses pour quitter Paris. La locomotive, où nous donnons le coup de main au conducteur en chargeant le charbon dans la chaudière, tire un convoi de lignards dépêchés à la rescousse du général Bourbaki. Elle entre dans Besançon en laissant s'échapper un gros nuage de fumée. Aussitôt sortis de la gare, nous nous présentons devant le capitaine Wolowski sous les ordres duquel j'ai déjà servi avec bonheur dans la région d'Épinal. On vient de lui signaler une colonne prussienne du côté de Boussières et il m'envoie derechef avec mon jeune camarade faire une reconnaissance dans cette direction.

En nous approchant d'Avanne à la tombée de la nuit, noirs comme des diables à cause du charbon et de la suie, des habitants nous avertissent que les Alboches sont peu nombreux. Nous patrouillons, Isidore et moi, pendant quatre grandes heures le long du Doubs. Tout à coup, de Montferrand-le-Château, sur le chemin de halage, par la rue qui de la mairie descend vers le fleuve, débouchent deux Uhlans en reconnaissance, fumant sans défiance et causant entre eux. Au bruit des pas, nous nous jetons à plat ventre, tirons nos sabres et attendons. L'un des ennemis avait mis pied à terre, et, laissant son cheval à son camarade, était parti en avant. Un à un, il suivait les arbres de la route, le dos courbé, prêtant l'oreille. Qu'on juge de son épouvante quand il aperçoit, à trois pas dans l'herbe, deux paires d'yeux ardents qui le regardent. Sans lui laisser le temps de la réflexion, je fonds sur lui et le tue raide. Au même moment, Isidore court à l'autre cavalier, qui, les mains prises dans les rênes, essaie en vain de se défendre, et il l'étend mort également. Les deux chevaux partent au galop. Que de bonnes grillades perdues ! Je le regrette encore.



Un Uhlans en reconnaissance



Samedi 19 novembre.

Un tel début méritait bien une suite. Pendant le reste de la semaine, avec l'autorisation de Wolowski, je n'ai cessé de faire la guérilla aux lisières de la forêt de Chaux, toujours flanqué d'Isidore qui m'a prouvé sa valeur dès le premier affrontement. Sortant de Dôle qu'occupent deux compagnies de corps francs, nous partons à la brune, le fusil sur le dos, un revolver au côté, le sabre nu passé dans la ceinture. Le long des haies, par les sillons, au fond des fossés, nous nous glissons, fouillant des yeux les ténèbres, nous arrêtant au moindre bruit, puis reprenant notre marche.

De temps en temps, Isidore met l'oreille contre terre et écoute. Un arbre, une branche cassée, une pierre, des traces de pas sur l'herbe, tout nous est bon, tout nous sert d'indice ou de point de repère. Nous nous approchons ainsi des lignes ennemies et nous observons à loisir. Parfois, on nous entend. Wer da ? (Qui vive ?) crie la sentinelle. Gut freund ! (Bon ami !) répond-on dans la même langue, et le bon ami aussitôt sort de sa cachette, tombe sur l'Allemand surpris, et d'un seul coup bien asséné lui fend le casque et la tête. Les coups de sabre ne font pas de bruit.

Quelquefois, il est vrai, les choses ne se passent pas aussi simplement. Une sentinelle donne l'alarme, le poste ennemi s'arme, il faut faire jouer la poudre. Isidore est un excellent tireur. Il emporte toujours avec lui une carabine Flaubert, dite « fusil de salon », qui à trente pas peut encore renverser l'adversaire, pourvu qu'on le vise à la tête. Elle lui est précieuse car elle fonctionne presque sans bruit et pratiquement sans fumée. Ainsi, un jour, nous apercevons un Prussien en haut du pont d'Orchamps. « C'est un officier » déclare Isidore qui a le regard perçant. Il règle la hausse de son arme, épaule et tire. L'homme s'affaisse. Un autre accourt. Mon camarade tire une seconde fois et fait mouche à nouveau. Le reste des soldats paniqués par ce double tir fantôme décampe et ne reparaît plus.

Le bruit de machine détraquée, de formidable horloge brisée que produit la mitrailleuse, emplit mon âme d'une ivresse mortifère. Rien n'est plus terrible que ce son de moulin broyant des cailloux, que ce bruit sinistre et brutal. En comparant le canon au lion, on pourrait comparer la mitrailleuse au tigre. Elle est plus féroce et plus implacable. Elle semble broyer l'héroïsme en le niant. Avec elle ce n'est pas le courage qui est roi, c'est la mécanique qui est souveraine. I.L.

Lundi 21 novembre.

Ce que je confie aujourd'hui aux pages de mon journal, me fait encore frissonner d'épouvante. Mais que l'on ne m'interroge surtout jamais sur la chose d'outre-tombe que j'ai vue, de mes yeux vue, car je ne saurais y répondre, et craindrais d'encourir la damnation éternelle.



Nous marchions de nouveau dans la campagne, hier dimanche, au déclin du jour, dans le but de poursuivre notre incessante guérilla. La ville de Dôle s'estompait dans la brume avec son haut clocher au toit arraché par un obus. Une chemise de toile, empesée de sang, était là par terre devant nous, arrachée à un mort. Dans une grange, à notre gauche, on avait abandonné des cadavres, raidis, les mains levées vers le ciel qui s'assombrissait, et les ambulancières avaient jeté dessus des couvertures pour cacher ces agonies. Un peu plus loin, sur une borne de pierre, un lignard imberbe, la joue pleine, presque un enfant, un conscrit de la classe 70, s'était replié sur lui-même. S'appuyant sur son Chassepot, il s'était assis, avait posé sa tête sur son bras comme un oiseau qui s'endort la tête sous son aile, et, se sentant frappé au cœur, il s'était posé pour mourir ainsi, tout doucement. On s'éloigna sur la pointe des pieds, comme si l'on craignait de le tirer de son sommeil.

Nous allions maintenant dans le crépuscule, interrogeant les replis du terrain, les champs couverts de cartouches déchirées ou brûlées. Dans un plant de choux gisait encore, abandonné depuis des semaines, le cadavre d'un maraudeur, le corps parcheminé, desséché par le froid. Une balle lui avait troué le crâne. Son sac était toujours près de lui. La blouse bleue se collait à son torse dont elle dessinait les côtes, et on apercevait la poitrine lacérée, labourée par le bec sinistre des corbeaux. Il tenait dans sa main osseuse, main crispée de squelette, le couteau dont il s'était servi pour couper en hâte les racines. Quelle macabre rencontre ! Et quel était le crime de ce misérable qui avait ainsi risqué sa vie pour gagner quelques sous en fouillant la terre

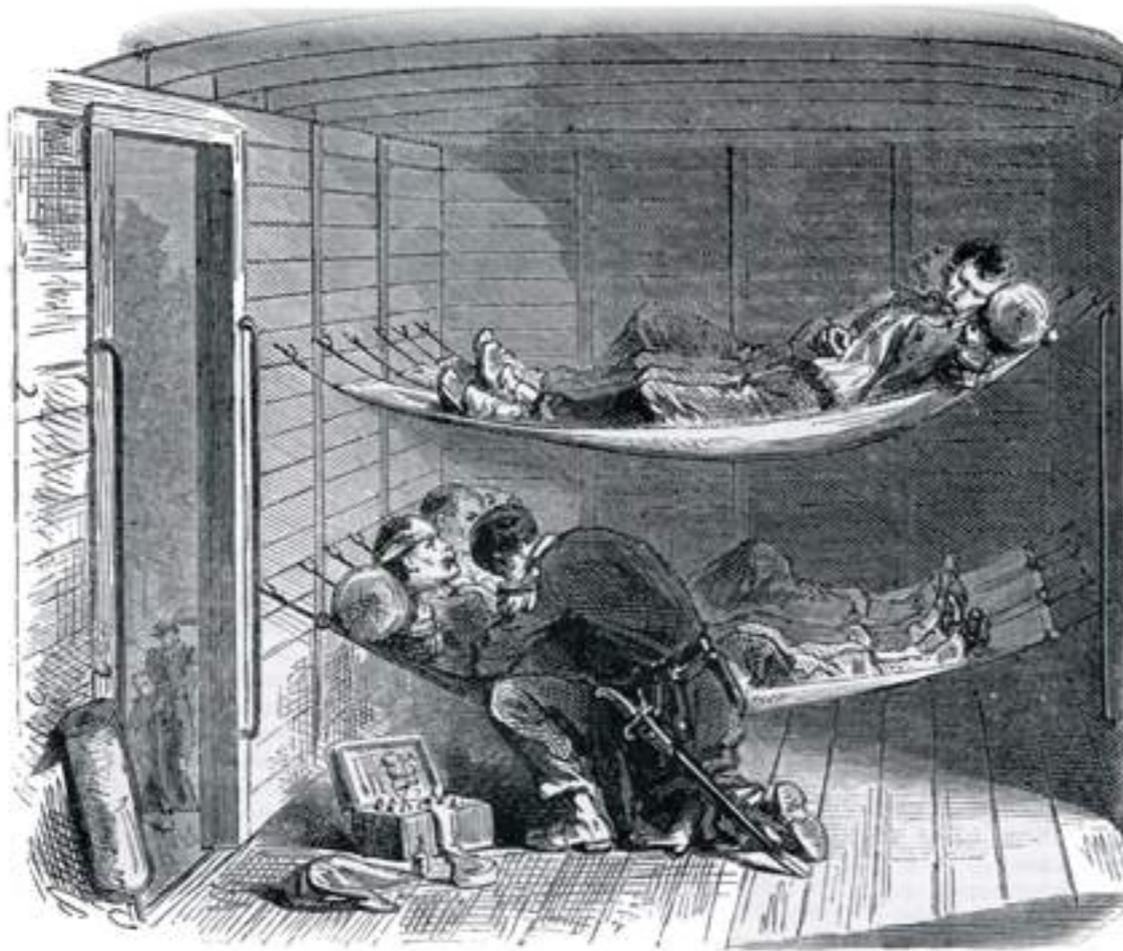




sous la mitraille ? Je regardai avec horreur cette momie, cette face à la peau jaunie et collée aux os, aux orbites creuses, aux paupières sans cil et durcies comme du parchemin, ces jambes croisées, ces pieds sortant nus et rongés de bas troués, et je songeai à la folie des hommes en contemplant cette inutile victime de la guerre, ce pauvre hère vêtu d'un bourgeron de toile et d'un pantalon de treillis.

Or, comme je continuais mon chemin, un rire de dément éclata à mes oreilles et j'entendis des gargouillis sinistres retentir dans mon dos. Je fis volte-face et vis Isidore se débattre avec la dernière des énergies, tel l'alpiniste qui se raccroche désespérément aux rebords du gouffre sans fond qui l'aspire. Un cri d'horreur s'étouffa dans mon gosier. Mon jeune camarade tentait de se soustraire à l'étreinte titanique du maraudeur qui semblait avoir repris subitement vie. Cet être immonde, repoussant, vomi du plus monstrueux des cauchemars de Goya, faisait claquer ses mâchoires garnies d'une double rangée de dents acérées, prêtes à mordre. En même temps, ses longs ongles noirs, fichés sur des phalanges atrophiées, labouraient le cou et le visage d'Isidore. Le sang jaillissait à gros bouillons des plaies qu'il infligeait à sa victime pantelante. On eût cru que la Camarde en personne venait de surgir des Enfers pour l'y entraîner dans une folle danse macabre, semblable à celles que l'on voit peintes sur les retables des monastères. Jamais je n'oublierai l'effroi intense qui courut par tout mon corps, ni le vertige insurmontable qui m'assaillit. Je n'avais brusquement plus ni courage, ni idée, ni voix. Il semblait qu'une peur surnaturelle eût envahi ma pensée.

Ce fut un déluge de mitraille et de balles, cadeau des batteries prussiennes, qui sauva Isidore. Cette pluie de fer et de feu aveugla son tortionnaire d'outre-tombe dont les crocs s'étaient plantés dans sa gorge. Le monstre finit par lâcher prise et disparut dans l'immense geyser de boue et d'acier qui venait de jaillir sous ses pieds, mettant à jour des soldats dont les cadavres étaient rangés côte à côte dans de grossiers cercueils brusquement surgis de la glèbe d'un récent champ de bataille.



Wagon-ambulance servant au transport des blessés

Des ambulancières nous recueillirent, errant hagards dans la plaine. Elles n'étaient pas de ces dames en manteaux fourrés de martre zibeline, qui circulent le brassard au côté, la croix de Genève sur la poitrine, et la lorgnette à la main. Non, elles n'étaient pas du nombre de ces belles perverses qui plantent le bout de leur ombrelle dans l'œil mort d'un Alboche avec une joie maladive et se pavanent au bras des jeunes chirurgiens, fiers de leur expliquer les péripéties des combats. C'étaient de simples plébéiennes, d'authentiques citoyennes, des épouses, des mères et des sœurs de héros. Vêtues de noir, en deuil de leurs morts et de la Patrie, elles soignaient les blessés comme le fit naguère en Crimée miss Florence Nightingale, d'humble et magnifique mémoire, dont les travaux inspirèrent aussi les infirmières américaines durant la récente guerre entre les États.

Mercredi 23 novembre.

Nous avons été rapatriés sans retard à Paris sur l'ordre de mon capitaine. Nous nous sommes faufilets comme des rats dans les égouts de Montsouris pour pouvoir entrer en ville. À ma vue, folle de joie, ma

chère épouse m'a serré dans ses bras en sanglotant. Puis nous avons mené Isidore jusqu'à son lit où elle l'a bordé comme un enfant. Il l'a remercié d'un pâle sourire puis a sombré dans un profond sommeil. Je n'ai pas osé raconter à Marthe ce qui s'était passé dimanche.

Vendredi 25 novembre.

Isidore s'est éteint hier matin dans sa chambre, emporté en deux jours par une fièvre maligne. J'ignore si les morsures du monstre y ont été pour quelque chose. N'y a-t-il pas des gens qui succombent à celles d'un chien enragé ?



LES DÉSASTRES DES DEUX SIÈGES

Mon jeune camarade a été inhumé aujourd'hui, en ma présence, dans une concession temporaire du cimetière du Nord. L'extrait des minutes des actes de décès du neuvième arrondissement porte qu'Isidore-Lucien Ducasse – tels sont ses prénoms et nom – est né à Montevideo le 4 avril 1850 et est décédé à Paris le jeudi 24 novembre 1870, à huit heures du matin.

Mes actives investigations n'ont pas abouti à pénétrer le mystère dont sa vie dans la Capitale semble avoir été entourée avant que je ne le rencontre. Les services de la préfecture de Police se sont refusés à me seconder dans mes recherches, parce que je n'avais aucun caractère officiel pour les leur demander. Voilà, certes, un rigorisme administratif fort regrettable.





SOUVENIRS DU SIÈGE DE PARIS ET DE LA COMMUNE PAR FRANÇOIS LEGRAND

3^e cahier [le 2^e manque]

Vendredi 6 janvier 1871.

Après un blocus de plus de trois mois, à la veille du Jour de l'an, les forts de Montrouge, de Vanves et d'Issy ont été pilonnés par l'artillerie prussienne. À l'heure où j'écris ces lignes, c'est au tour de la Capitale de la subir. On lisait hier soir la proclamation suivante, affichée sur tous les murs :

Le bombardement de Paris est commencé. L'ennemi ne se contente pas de tirer sur nos forts, il lance ses projectiles sur nos maisons, il menace nos foyers et nos familles. Sa violence redoublera la résolution de la cité, qui veut combattre et vaincre. Les défenseurs des forts, couverts de feux incessants, ne perdent rien de leur calme, et sauront infliger à l'assaillant de terribles représailles. La population de Paris accepte vaillamment cette nouvelle épreuve. L'ennemi croit l'intimider, il ne fera que rendre son élan plus vigoureux. Elle se montrera digne de l'armée de la Loire, qui a fait reculer l'ennemi, de l'armée du Nord, qui marche à notre secours.

Vive la France ! Vive la République !

Et ce placard était signé par Trochu et quelques autres.

Au 4 septembre dernier, avant même qu'il ait été nommé gouverneur de Paris, ce grand militaire avait gagné tous les cœurs. À l'approche des Prussiens, il avait dit à ses officiers : « Vous voulez défendre Paris ? C'est une folie héroïque, mais je m'y associe avec vous ! » L'armement rapide des remparts, la confiance et le patriotisme de la population ne tardèrent pas à modifier heureusement son état d'esprit. Ce qu'il regardait au début comme une action insensée lui apparut comme une œuvre possible, et il crut au succès. Mais Paris attend toujours des actes qui soient à la hauteur de sa foi. Le temps joue contre nous et voilà trop de semaines écoulées dans les marches et les contre-marches.

Samedi 7 janvier.

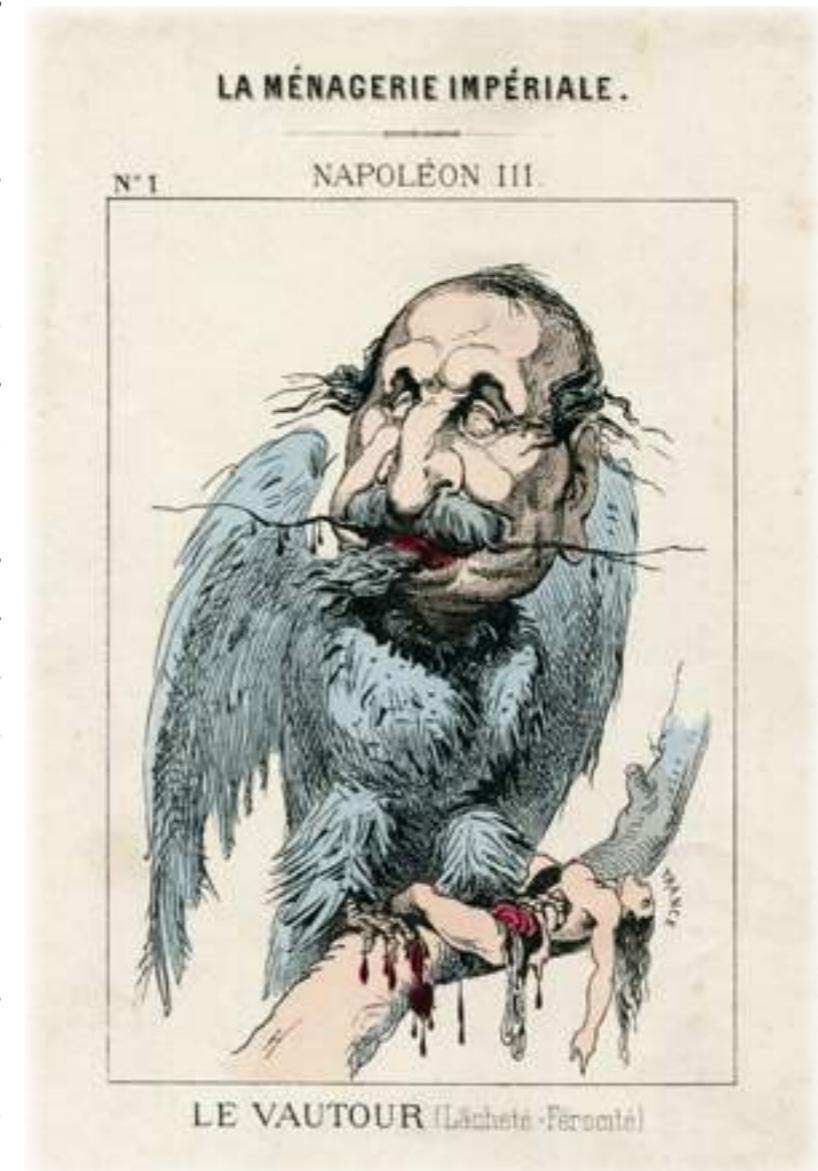
« La Marseillaise a encore sa vertu », aurait dit Lamartine. Hélas ! Il était réservé à l'Empire de déshonorer l'hymne sublime, de le salir dans une orgie de cabotinage patriotard, dans un débordement de chauvinisme salarié. La Marseillaise chantée par les mouchards, par les cocottes et par les sycophantes du journalisme, était écornée par le chœur cacophonique de la ménagerie impériale. Le préfet de police, dressé tel un jeune coq sur ses ergots, tenait le bâton du chef de musique. « À Berlin ! À Berlin ! » hurlaient sur les boulevards des bandes de drôles, stipendiés par les Javerts de la rue de Jérusalem. « À Berlin ! À Berlin ! »

Les Prussiens, eux, n'ont rien dit, mais ils sont arrivés en grand nombre, serrés les uns contre les autres, coiffés de leurs casques à pointe. Ils ont marché au pas de l'oie jusqu'à Paris. Ils ne chantaient pas, ils ne criaient pas, mais ils avaient en poche les cartes topographiques où était dessiné, étape par étape, le chemin de la grande ville. Ses habitants se gaussent encore d'eux parce qu'ils n'ont toujours pas osé la prendre d'assaut, et parce que, avec toute leur science, avec leur subtilité d'espionnage, avec leur état-major, avec leurs grands stratèges, ils sont intimidés par de malhabiles bourgeois, de simples ouvriers, prêts au sacrifice suprême en lui faisant un rempart de leurs corps.

Dimanche 8 janvier.

Les effrontés menteurs de la presse réactionnaire ressassent une odieuse calomnie. Ils prétendent que les bataillons populaires, les gardes nationaux de Belleville et de Montmartre avaient abandonné leur poste de combat à l'approche de l'ennemi. Cela ne s'est produit qu'une fois, une seule, et c'est encore trop pour ces messieurs les pisse-copies qui n'ont seulement jamais humé l'odeur de la poudre.

Un jour, effectivement, un bataillon des faubourgs a lâché pied et est revenu dans son quartier. Le soir même, les filles montraient du doigt ceux qui n'avaient pas su faire leur devoir. « Voilà, raillaient-elles, les couards qui se sont sauvés devant l'ennemi ! » Dans





la nuit, ce bataillon, qui s'était laissé aller à une de ces paniques inexplicables et si fréquentes chez les jeunes troupes, ce bataillon de travailleurs, spontanément et sans ordres, est retourné aux avant-postes. On y trouve encore aujourd'hui ce qu'il reste de ces bons garçons.

Mardi 10 janvier.

Comment, mouchards, petits crevés, putiphars, accapareurs, députés, ministres, sénateurs, ténors de la basse presse, vous ne criez plus : « À Berlin ! » comme à la veille de la guerre ? Vous ne chantez plus Le Rhin allemand ? C'était pourtant un bien bel air aux couplets gaillards que chantaient nos ancêtres. Mais l'avez-vous déjà oublié ce vin du Rhin, versé dans votre verre qui s'est brisé comme un éclat de rire ? Qu'avez-vous donc ? Vous êtes pâles, blêmes, effarés. Où allez-vous, où courez-vous, héros, patriotes d'hier ?

– Où donc ? Mais au ballon monté, pardieu ! Nous ne pouvons séjourner une heure de plus sous cette grêle d'obus.

– Mais Paris ?

– Paris ? Bah ! C'en est bien fini. On ne s'y amusera plus, on n'en jouira plus, et nous, nous voulons continuer à nous amuser, nous désirons jouir en paix. Vite ! Au ballon monté ! Au ballon monté !

– Mais la défense ?

– La défense ! Ah ! ça, est-ce que vous auriez perdu la raison ? Comme s'il était encore temps de repousser l'ennemi ! Armez donc la canaille, pendant que vous y êtes, si ça vous chante. En ce qui nous concerne, nous ne prendrons pas le risque d'être dévalisés. J'aime trop mon portefeuille de maroquin et à ma montre de vermeil.

– Mais l'honneur, qu'en faites-vous ?

– L'honneur ? Soyons clairs, s'il vous plaît. Cela ne nous concerne pas. C'est à l'armée seule que la chose incombe. Les cuirassiers de Reischoffen l'ont défendu, sabrés jusqu'au dernier dans une charge héroïque. En ce qui nous concerne, rien ne nous importe plus que de conserver nos têtes sur nos épaules. Que le tranchet de la veuve en finisse avec les traîtres ! À Monsieur de Paris d'en décider, il a toujours su bien le faire. Allons, pressons ! Au ballon monté ! Au ballon monté !

– Mais le gouvernement, ne le défendrez-vous pas ? L'abandonnerez-vous dans son infortune ?

– Ah ben ouiche ! Il est joli, tiens ! Et puis, dame ! Qu'il se débrouille tout seul, maintenant qu'il nous a fourrés dans le pétrin. Comprenez-vous ? C'est chacun pour soi et Dieu pour tous. Allons, Fifine, accroche-toi à mon bras avec les moutards, et surtout ne lâche pas le panier à provisions. Il nous a coûté bonbon et il fera faim là-haut. Du jarret ! Au ballon monté ! Au ballon monté !

C'est ainsi que le « ballon monté » a remplacé « Berlin ».



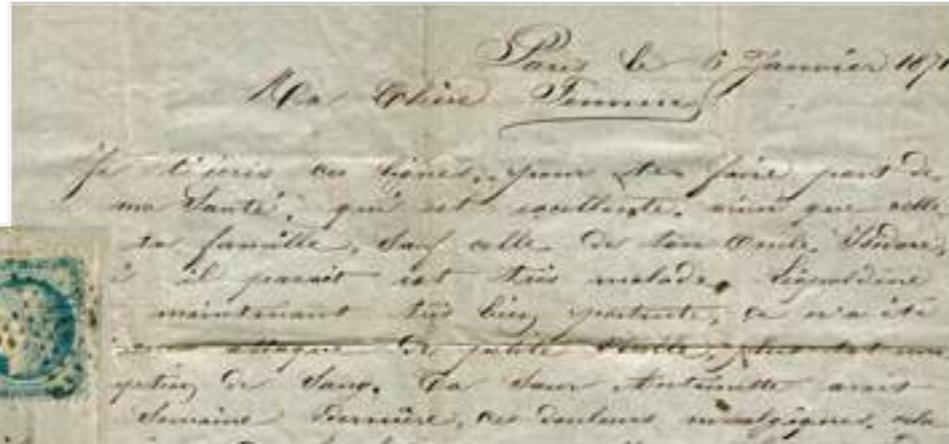
LES DÉSASTRES DES DEUX SIÈGES

*Lettre par ballon monté,
postée à Paris, rue de Cléry, par
Émile Gelée, le 7 janvier 1871*

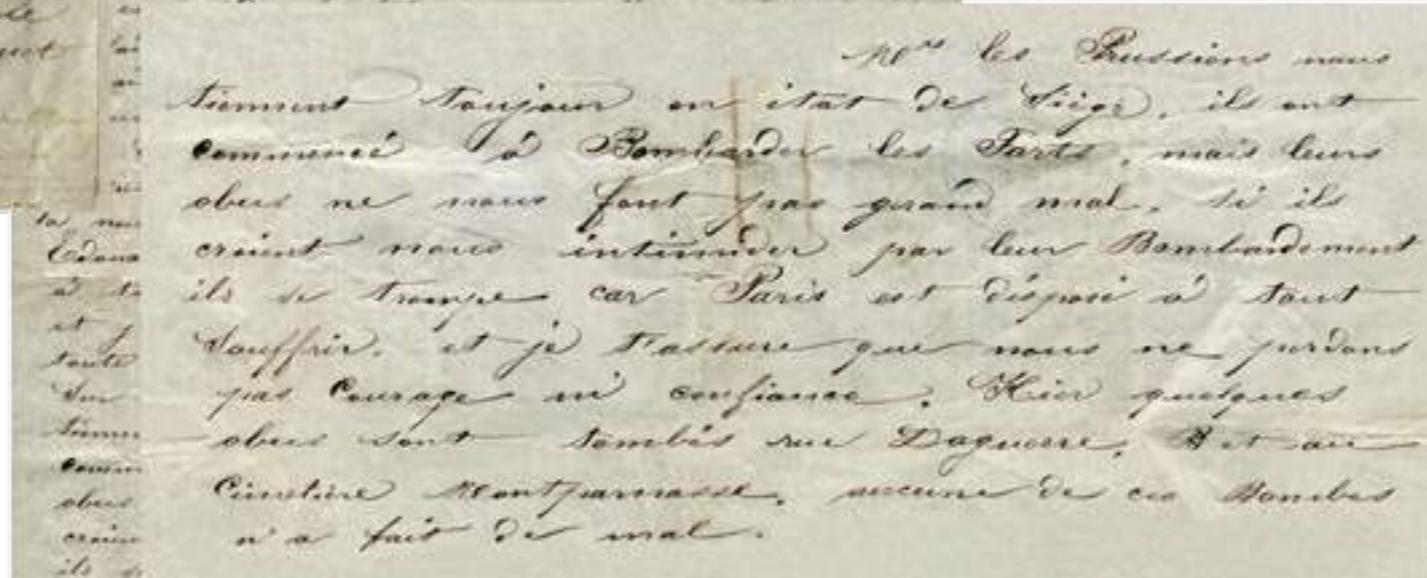


*Cette lettre est partie de la gare
d'Orléans sur Le Duquesne avec
150kg de courrier, 4 pigeons
voyageurs et trois passagers,
le 9 janvier 1871.*

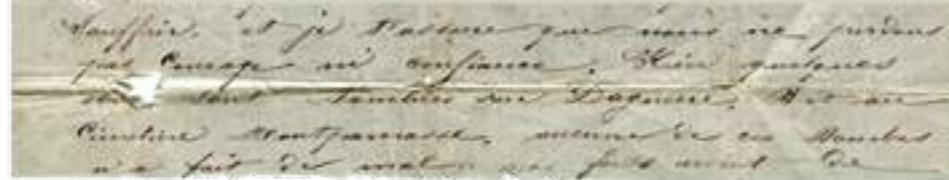
*Le Duquesne, 55^e ballon monté
pour un total de 67, était piloté par
Charles Richard, expérimentant
pour la circonstance une tentative de
direction avec une hélice.*



*Ces aérostats avec nacelle étaient gonflés au gaz d'éclairage
hautement inflammable. Les départs avaient lieu de jour comme de
nuit, essuyant les tirs de barrage des troupes prussiennes.
Le dernier des ballons montés fut baptisé Le Général Cambronne.
Il décolla le 28 janvier 1871, portant haut le mot en cinq lettres
lancé aux Anglais à Waterloo.*



*« Messieurs les Prussiens nous
tiennent toujours en état
de siège, ils ont commencé à
Bombarder les Forts, mais
leurs obus ne nous font pas
grand mal, si ils croient
nous intimider par leur
bombardement ils se trompe
car Paris est disposé a tout
souffrir, et je t'assure que
nous ne perdons pas Courage
ni confiance. Hier quelques obus
sont tombés rue Daguerre et au Cimetière
Montparnasse, aucune de ces bombes n'a
fait de mal. »*





SIÈGE & BOMBARDEMENT DE PARIS PAR LES PRUSSIENS (*Guerre de 1870*)



Mercredi 18 janvier.

La disette dévaste les quartiers de la Capitale, ses faubourgs et ses habitants. Il faut bien reconnaître pourtant que ce n'est pas chose commode que de nourrir, par mesure administrative, deux millions d'individus, frondeurs par tempérament, et qui ne cherchent qu'à tromper la vigilance de l'autorité. En ce moment même, l'organisation est encore très défectueuse. Tel arrondissement est davantage favorisé que tel autre. Mais les gens ont fini par prendre leur mal en patience. On souffre peut-être davantage mais on geint moins haut.

Samedi 21 janvier.

Ce premier mois de l'année est terriblement dur à traverser. Les privations vont croissant, à mesure que diminue le stock de nos approvisionnements. Le pain n'est plus qu'une agglomération de détritrus cuits ensemble. Officiellement, il ne devait contenir que du blé, du riz et de l'avoine, mais il est, en réalité, essentiellement fait de paille moisie, hachée menu. Celui qu'on nous distribue en ces derniers jours de janvier est de couleur grise. Mais avec cette facilité du Parisien à prendre gaiement toutes les misères, on y mord à belles dents, en songeant au bon pain blanc des mouliniers. Ah ! Si l'on avait seulement une goutte de lait pour l'y tremper, ce serait un régal exquis.

Le bœuf est passé à l'état de mythe, de même que le mouton. On ne mange plus que de la viande chevaline. Que sont devenues les répugnances des premiers temps ? On ne songe même plus à plaisanter sur cette nourriture, tant elle est passée dans l'usage commun. Je ne crois pas qu'elle ait jamais eu droit de cité sur les cartes d'aucun restaurant. Un chef qui eût osé afficher du cheval eût fait frémir ses clients. Chacun sait à présent que son bœuf, qu'il soit bouilli ou rôti, a porté la selle, et il n'en mange pas moins de bon appétit.

Dimanche 22 janvier.

Toutes les denrées qui accompagnent le pain et la viande sont montées à des prix exorbitants qui augmentent tous les jours.



**Souvenir historique du Siège
Prix des denrées alimentaires et croûte de pain**



La queue pour la viande de rats

La livre d'huîtres coûte couramment de 6 à 10 francs. Les patates valent 25 francs le boisseau. Elles reviennent beaucoup plus cher aux petits ménages qui les achètent au litre ou bien au tas. Un chou est coté 6 francs et se débite feuille à feuille. L'oignon, le poireau et la carotte sont introuvables. Les graisses les plus immondes sont mises en vente et trouvent acheteurs à des prix insensés. Les gazettes proposent des recettes merveilleuses pour les purifier et leur ôter leur mauvaise odeur.

Le beurre, il n'en faut point parler : 40 ou 50 francs le kilogramme. Le gruyère ne se vend pas, il coûterait trop cher, il se donne en cadeau. Une assiette de fromage est un présent royal. Je connais une cocodette qui, pour son anniversaire, au lieu des chocolats accoutumés, a reçu de son richissime protecteur un sac de pommes de terre nouvelles et deux grands ronds de brie.

Il y a encore à Paris des quantités énormes de lapins et de volailles, mais tout cela est hors de prix. J'ai vu, à la veille du Jour de l'an, une foule de badauds, attroupée à distance respectueuse d'une dinde plumée et ficelée à l'étal d'un marchand du faubourg Saint-Martin, comme autrefois ils l'eurent fait devant un collier de perles rares exposé dans la vitrine d'un grand joaillier de la rue de la Paix. On s'étonne même qu'un morceau aussi tentant affronte, sans même le rempart d'une vitrine, la voracité des regards alléchés.

Lundi 23 janvier.

Les circonstances commandent d'ajouter au courage du cœur l'intrépidité de l'estomac. Déjà de hardis explorateurs s'aventurent dans les régions encore mal connues de l'art culinaire, pour le plus grand bien de leurs semblables. Un dîner de découverte vient d'avoir lieu entre sept ou huit de ces braves. Le menu était composé comme suit :



Potage

Consommé de cheval au millet

Relevés

Brochettes de foie de chien à la maître d'hôtel
Émincé de râble de chat sauce gribiche.

Entrées

Épauls et filets de chien braisés sauce tomate
Civet de chat aux champignons
Côtelettes de chien aux petits pois
Salmis de rats sauce Robert.

Rôt

Gigots de chien flanqués de souriceaux sauce poivrade

Légumes

Bégonias au jus

Entremets

Plum-pudding au rhum et à la moelle de cheval



Allons, mesdames et messieurs, un peu de courage ! Il n'y a que le premier plat qui coûte.

*L'héroïque Paris brave les Prussiens
Il ne sera jamais vaincu par la famine
Quand il aura mangé la race chevaline
Il mangera ses rats, et ses chats, et ses chiens.*



Mardi 24 janvier.

La bourgeoisie commence à voir la fin de ses réserves. Que dire de ceux qui ne possèdent point un petit pécule ? C'est l'immense majorité des Parisiens, il faut bien l'avouer. Toute cette population supporte les rigueurs de la misère avec un indomptable courage et un invincible sentiment de patriotisme. Les femmes, surtout, sont admirables. Par ces abominables froids de janvier, elles font la queue, toute la journée, chez le boulanger, chez le boucher, chez l'épicier, chez le marchand de bois. Aucune ne murmure. Ce sont elles les plus enragées pour que l'on tienne jusqu'au dernier quignon de pain. Et Dieu sait ce que cette malheureuse bouchée leur coûte ! Tout le noir cortège des maladies nées de ces longues stations et d'une mauvaise nourriture s'est abattu sur ce misérable troupeau de créatures humaines. La mortalité monte de semaine en semaine, tramant une effroyable marée de victimes.

Mercredi 25 janvier.

Les cimetières parisiens, déjà trop étroits, regorgent de cadavres qu'on ne sait plus où enterrer. Tel a été le sort de mon pauvre camarade, Isidore Ducasse, qui gît à présent dans une fosse commune du cimetière du Nord. J'ai cependant eu la prudence de lui accrocher une chaîne autour du cou, avec une petite plaque de laiton que j'ai gravée moi-même à ses nom et prénoms, afin qu'il soit possible de l'identifier plus tard, quand on l'exhumera pour l'enterrer convenablement. J'ai graissé la patte à un gardien avec un boisseau de patates d'une valeur de 25 francs. Il m'a promis de tirer Isidore de son trou et de l'ensevelir tout seul à l'écart, dans un coin oublié de Dieu et des hommes. Ainsi, à la Toussaint, je pourrai aller lui rendre visite et déposer sur sa tombe une rose rouge, comme je le lui ai promis à l'instant même où il rendait l'âme, rue Faubourg-Montmartre.

Cette incurie du tombeau est un bien lugubre symptôme qui se retrouve toujours dans les malheurs extrêmes. En cas d'inhumations précipitées, à l'issue d'un combat par exemple, on élève, dès qu'on le peut, un tumulus de terre sur la tranchée remplie de cadavres et on y déverse des baquets de chaux vive et de goudron.

Jeudi 26 janvier.

On a constaté la nuit dernière une certaine recrudescence dans le bombardement, et le nombre d'obus qui a éclaté sur la rive gauche s'est élevé d'un jour à l'autre de soixante-dix-neuf à cent trente-sept. Quinze projectiles sont tombés sur l'hôpital du Val-de-Grâce, ainsi que sur l'asile Sainte-Anne. Trois personnes ont été mortellement atteintes. Quarante-sept maisons particulières ont été plus ou moins endommagées. Quelques-unes déjà ébranlées se sont effondrées.

Aujourd'hui, surtout à partir de onze heures du matin, la canonnade a recommencé, furieuse, incessante, aussi la situation de la Capitale s'est-elle encore aggravée. La cathédrale Notre-Dame a reçu cette après-midi un grand nombre d'obus. Sa flèche a été assez sérieusement abîmée.

Vendredi 27 janvier.

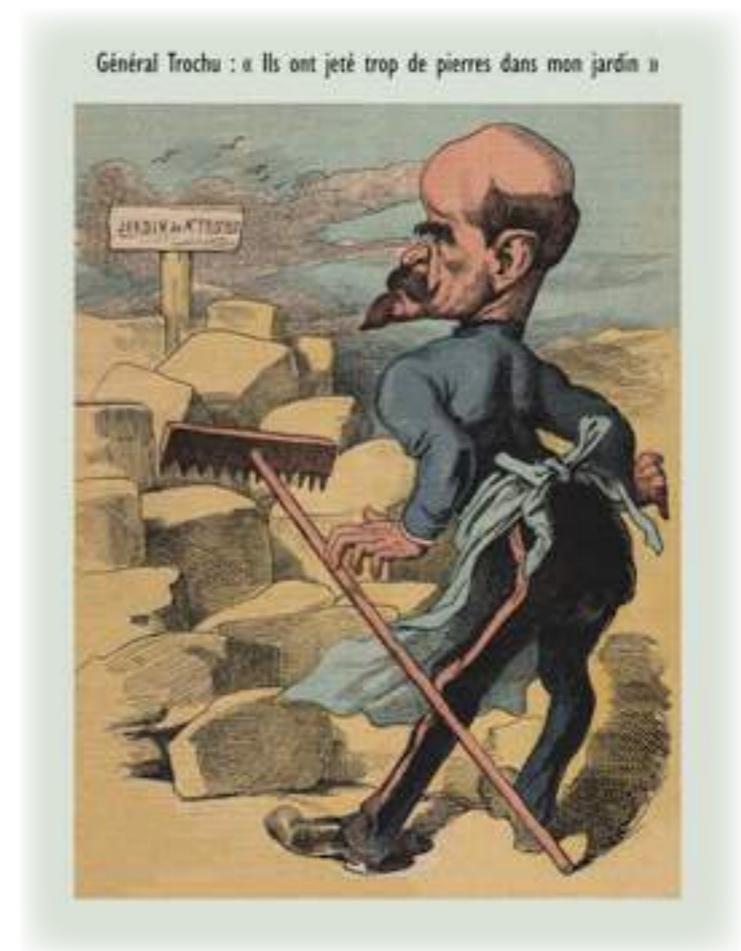
L'inquiétude ne cesse de grandir. Elle revêt plusieurs causes : le remplacement du général Trochu par le général Vinoy, l'ignorance absolue de ce qui se passe dans les départements, après les mauvaises nouvelles que le dernier pigeon a apportées, l'insuffisance de plus en plus grande de nourriture et les souffrances intolérables qui en résultent pour les trois quarts au moins de la population.

Adieu, la confiance, l'espérance ! Malgré tant de privations, tant de dévouement, tant d'épreuves noblement supportées, nous marchons vers la capitulation. Le pain était immangeable, noir et gluant. On s'y résignait cependant. On espérait toujours. Le gouvernement a maintes et maintes fois annoncé que la victoire était acquise. La montagne d'illusions s'écroule et il ne reste dans les esprits qu'une stupeur insurmontable.

Samedi 28 Janvier.

On pouvait lire tôt ce matin dans le Journal Officiel que la convention qui mettait fin à la résistance de Paris n'était pas encore signée, mais que ce n'était qu'un retard de quelques heures. Les bases en étaient fixées ainsi : l'ennemi n'entrerait pas dans l'enceinte de Paris. La Garde nationale conserverait son organisation et ses armes.

Une grande émotion règne après la lecture de cette communication. Sur les boulevards, sur les places publiques, dans toutes les rues, on se rassemble, on discute, on s'échauffe. Aux abords de l'Hôtel de Ville, la foule est considérable. Des officiers de la Garde nationale





vont protester contre la convention qui met fin à la résistance de Paris avant que la Garde nationale n'ait fait tout ce qu'elle pouvait. Les cris de « Vive la République ! » se mêlent aux imprécations contre le général Trochu. On parle de trahison, l'irritation s'accroît. Des orateurs prêchent la guerre à outrance. La population ne peut souffrir la pensée d'avoir enduré de si cruelles souffrances pour aboutir à la capitulation de la Capitale. Dans les conversations, sur les visages, on perçoit tour à tour la colère, l'indignation et l'abattement : colère contre le gouvernement, indignation contre cette force brutale qui bombarde et qui écrase, abattement quand on songe à tant d'efforts vains.

À minuit, suspension d'armes sur toute l'enceinte de Paris.

Dimanche 29 janvier.

C'en est donc fait, après cent trente jours de siège, dont un mois de bombardements intenses, après toutes les souffrances d'un long et rigoureux hiver, endurées avec une résignation admirable dans l'espoir de la délivrance, Paris est contraint à déposer les armes. Il voit cependant ses murs encore inviolés, il sent son courage encore intact, et ses trois cent mille hommes serrent, en frémissant de colère, les armes dont ils ne se sont pas servis. Mais ce n'est pas au moment où la fortune de la France semble s'écrouler que les chefs de l'armée de Paris retrouveront l'énergie qui leur a toujours fait défaut. La situation est sans remède, l'abîme est inévitable, il est trop tard.

La Capitale, vaincue par la famine plus encore que par la Prusse, méritait mieux que les chefs qui ont dirigé sa défense.

Mardi 1^{er} mars (Mardi-gras)

Une dernière épreuve nous était réservée. Le haut commandement allemand tenait à faire défiler ses troupes dans une ville invaincue, dans une cité qu'elles n'avaient pas osé attaquer de front, et dont elles avaient impitoyablement bombardé les asiles hospitaliers.

Mais Paris n'oublie pas ses morts, qu'ils soient tombés pour sa défense ou qu'ils aient succombé aux rigueurs du siège. C'est donc une cité déserte, barricadée, qui attendait la venue de l'ennemi.

Les Prussiens redoutaient une explosion spontanée de haine collective. Bien qu'encadrés par des bataillons de gardes nationaux, ils ne pouvaient ignorer les dangers que présentait leur défilé sur les boulevards. Ils ont donc dû se contenter d'une entrée mesurée dans la Capitale.

Grotesque et pitoyable, la marche triomphale au pas de l'oie des soldats de l'empereur Guillaume s'est muée en un corso carnavalesque, digne des bandes rigolardes de la descente de la Courtille, chère à Milord l'Arsouille.



LES DÉSASTRES DES DEUX SIÈGES





Samedi 18 mars.

Je suis resté une quinzaine de jours avec ma femme et mon fils chez des amis à Formerie dans l'Oise. Mais comme je m'inquiétais de la situation à Paris, je me suis décidé à y retourner hier en avant-coureur. J'ai retrouvé notre logement propre et bien rangé grâce à la sollicitude d'une voisine.

Ce soir, je suis monté à Montmartre pour voir ce qui se passait. Un boutiquier m'a débité les choses à sa façon, un tourneur d'orgue me les a serinées à sa manière. Mais avant de rapporter dans leur chronologie les événements de cette tragique journée, je souhaiterais préciser certains points. Comme on le sait, des canons avaient été pris dans les arsenaux, à la veille du défilé des Prussiens dans Paris, et rangés sur les hauteurs de la Butte. Seulement, il n'y avait aucune gargousse ou presque pour les mettre en service. Ces

fantômes menaçants qui hantaient le cerveau de Thiers n'étaient donc que des fûts de bronze quasiment inoffensifs. Le petit Adolphe, au lieu de céder si volontiers aux exigences des forcenés de la droite, aurait dû avoir la sagesse de se demander s'il ne valait pas mieux abandonner tout cet attirail que de mettre le feu aux poudres. Qu'on me pardonne, au passage, mon mauvais jeu de mots.

À l'aube, une affiche avait été collée sur les murs de la Capitale, proclamant, en substance :

Habitants de Paris, je m'adresse à vous, à votre raison et à votre patriotisme, et j'espère que je serai écouté. Les coupables qui ont prétendu instituer un gouvernement à eux vont être livrés à la justice régulière. Pour exécuter cet acte urgent, d'équité et de raison, je compte sur votre concours. Bons citoyens, séparez-vous des mauvais ! Apportez votre aide à la force publique au lieu de lui résister.

Signé : Adolphe Thiers, président du conseil,
chef du pouvoir exécutif de la République française.



LES DÉSASTRES DES DEUX SIÈGES



Le parc d'artillerie de Montmartre



À la même heure, le drame couvait sur les hauteurs de Montmartre.

Que l'on se figure la situation : les artilleurs ont accroché à leurs rallonges les canons qu'ils sont venus chercher, comme ils en ont reçu l'ordre. Déjà, des servants attellent les lourds percherons qui doivent les tirer jusqu'aux arsenaux, quand la Garde nationale s'interpose. Après maints pourparlers, cajolés par les femmes qui s'accrochent à eux, les brise-murailles, comme on nomme les artilleurs dans l'argot militaire, finissent par céder et fraternisent avec les moblots. Les lignards, de leur côté, mettent la crosse en l'air et vident en riant les pichets de vin gris que des drôlesses leurs servent en abondance. La cavalerie et les gendarmes, ne se sentant plus appuyés, se replient. Les Montmartrois ont reconquis pacifiquement les parcs d'artillerie de leur quartier.

Mais vers midi, voilà que les choses se gâtent. Le général Lecomte, en remontant la rue Lepic à l'aube, avait commandé à la troupe de tirer en cas de rébellion de la part des habitants. À présent, il est à la merci de ses propres soldats. Comme les cris de « À mort ! » se multiplient, le commandant de la Garde nationale juge plus prudent de le conduire à l'abri, au Château-Rouge, pour sa sécurité.

Sur ces entrefaites, le général Clément-Thomas qui, alerté par la rumeur publique, est parti à la recherche de son ancien aide de camp, arrive aux Abbesses. Il est en habit bourgeois. Un ivrogne, en l'apercevant, sort du mastroquet où il s'abreuve, va droit à lui et dit :

– Vous êtes le général Clément-Thomas, hein ?

– Non, lui est-il d'abord répondu.

– Je crois pas avoir la berlue. Vous êtes facilement reconnaissable avec votre grande barbe blanche.

– Eh bien ! Quand ce serait moi, riposte résolument l'officier, n'ai-je pas toujours fait mon devoir ?

– Fichtre non ! Vous n'êtes qu'un misérable et un traître, rétorque l'autre, entre deux hoquets.

Surviennent alors deux trois vauriens qui saisissent Clément-Thomas au collet et l'entraînent d'autorité vers une maison de la rue des Rosiers. En posant le pied à l'intérieur, le général ne se doute probablement pas que son destin est scellé. À six heures, en effet, on le pousse contre un mur du jardin de la bicoque. Dans cet instant horrible et suprême, Clément-Thomas fait preuve de la plus héroïque fermeté. Il se tient debout, face à ses tortionnaires, avec son chapeau à la main. Au lieu de le fusiller par un seul feu de peloton, comme il est d'usage, ils lui tirent dessus l'un après l'autre. À chaque balle reçue, son corps est agité d'un tressaillement convulsif, mais il reste droit, immobile. Après le quatorzième coup de feu, il est encore debout, regardant toujours fixement ses exécuteurs et tenant encore

son couvre-chef. Enfin, une quinzième balle l'atteint au-dessous de l'œil droit et il tombe comme un chêne que l'on abat.

C'est ensuite au tour de Lecomte d'être poussé dans le jardin pour y être passé par les armes. Les protestations du maire du XVIII^e arrondissement, M. Georges Clemenceau, n'y font rien. J'ai entendu dire qu'un ordre de détention en attente du jugement, émis par le Comité de vigilance de Montmartre, avait été remis trop tard.

Lecomte est très pâle. Au nombre de ceux qui vont le fusiller se trouvent quelques soldats du 88^e de ligne. Le général refuse qu'on lui bande les yeux et reste coiffé de son képi. Il meurt avec dignité.

Après que les deux condamnés ont rendu l'âme, les insurgés, pris de fureur, souillent leurs cadavres et les mettent à nu. Un capitaine de la Garde nationale qui assiste à la scène ne peut contenir son indignation. Il s'exclame : « Peste ! J'aimerais mieux finir dans la fosse aux ours, ce serait moins dégoûtant ! »

Les deux aides de camp du général Lecomte, qu'un parti de pégriots vient de faire entrer dans le jardin tragique, s'attendent à subir le même sort que leur supérieur. Ils y échappent de justesse, grâce à l'intervention d'un garçon de quinze ou seize ans, un certain Charles, qui bat du tambour dans les rues pour gagner son écot. Il crie, vitupère, répète bien haut que nul ne sait si ceux qui prononcent ces sentences de mort sont en droit de le faire. Il prédit même, s'ils s'obstinent, qu'ils se balanceront bientôt au bout d'une corde sur ordre de Ferré, de Jaclard et de Bergeret. Les chefs du Comité de vigilance de Montmartre, en effet, ne plaisantent guère, dès qu'il s'agit des débordements d'un simulacre de justice. Est-ce son lourd accent du Jura ou son habileté à jongler avec ses baguettes qui met en joie l'assistance ou bien sont-ce les bourreaux qui ont eu plus que leur compte de sang vermeil et redoutent à présent des représailles à leur rencontre ? Quoi qu'il en soit, le jeune garçon réussit à sauver la vie des deux aides de camp.



Mort du général Lecomte

Lundi 20 mars.

Du 18 au 19, les corps de Lecomte et Clément-Thomas ont été exposés à Montmartre, au lieu même de leur exécution. Pendant une journée entière, les curieux ont défilé dans la pièce où gisaient leurs dépouilles.

J'ai voulu à mon tour les voir. Je suis rentré, ce matin, dans la maison de la rue des Rosiers où j'ai dû acquitter deux sous pour avoir le droit de contempler leurs restes ensanglantés. En guise de couche mortuaire, on avait disposé deux persiennes arrachées au mur. Un



drap de lit, emprunté à une ménagère des environs, servait de linceul. Le dessin paru dans L'Illustration a été très fortement édulcoré par l'artiste. La scène sans fard eût été insupportable pour les lectrices du célèbre hebdomadaire et pour leurs familles. Les cadavres avaient leurs têtes découvertes, mais elles étaient tellement meurtries par des mutilations répétées, qu'on ne pouvait distinguer un général de l'autre. Les mots de dégoût du capitaine de la Garde nationale que m'avait rapportés un témoin oculaire, me sont revenus en mémoire.

Dans l'après-midi, des médecins ont déclaré que la décomposition des deux corps était sur le point de présenter de réels dangers, et il a été décidé de procéder de suite à leur inhumation. À Montmartre, non loin de la maison curiale, se trouve un petit cimetière où

Les cadavres des généraux Clément-Thomas et Lecomte déposés dans une chambre de la maison N° 6, rue des Rosiers

l'on n'enterre plus depuis trente ans. C'est dans un coin du modeste champ de repos que Lecomte et Clément-Thomas ont été ensevelis par ce même courageux garçon dont j'ai parlé, et qui s'est spontanément proposé comme fossoyeur. Aucune cérémonie religieuse ne s'est tenue pour les deux suppliciés.

Depuis, la Garde nationale ne cesse de patrouiller dans les rues et les ruelles de la Butte, dans les allées du moulin de la Galette, et jusque dans la moindre sente du Maquis.

Mardi 21 mars.

Je suis profondément troublé par ce que j'ai vu et entendu. Les crimes d'hier dépassent l'imagination. Je me dis que le comité d'énergumènes, qui ne craint pas de semer l'épouvante et le deuil dans un Paris déjà ravagé par le Siège, ne peut être que stipendié par les Prussiens ou par les Ultras. Moi, si indulgent jusqu'ici pour les insurgés, puis-je fermer les yeux sur de telles infamies, sans risquer de me sentir complice ? Dois-je pour autant rejoindre Thiers et ses affidés qui ont quitté précipitamment Paris pour Versailles ? Je ne sais plus, je l'avoue, quelle décision prendre.

Mercredi 22 mars.

Je me trouve par hasard sur le boulevard au moment où passent des messieurs en fureur. Je leur emboîte le pas. Ils crient et gesticulent beaucoup. Tous sont bien vêtus. À leur boutonnière est un ruban violet. Ils brandissent leurs cannes, et crient « Vive l'ordre ! » Au passage, ils houspillent, en l'appelant « canaille », un inoffensif marchand de lacets. Un hercule qui soulève des poids de fonte en compagnie d'un jeune tambour, celui qui a enterré Clément-Thomas et Lecomte, clame à la ronde qu'un de ces « gentlemen » lui a offert cinquante francs pour qu'il se mette à son service comme garde du corps.

Des curieux suivent le cortège. En première ligne, un gros bourgeois brandit un drapeau sur lequel je lis très distinctement « Amis de l'Ordre ». Ils enfilent la rue de la Paix, atteignent la place Vendôme et abordent les gardes nationaux qui se sont rangés sur deux





rangs. Tout à coup, trois balles de Chassepot partent avec ce bruit assez semblable à un rapide bourdonnement d'abeille. Elles sont immédiatement suivies d'un feu de peloton. En un clin d'œil, la chaussée est vide. Les manifestants refluent, criant « Vengeance ! » Le vide fait, au milieu de la rue il reste deux cadavres. Des curieux entourent un capitaine qui s'exprime avec beaucoup d'animation. Il répète que les gardes ont tiré sans qu'il en donne l'ordre. Il a eu beau leur commander de cesser le feu, il n'a pu les retenir devant les provocations dont ils étaient l'objet. Il ajoute avec une grimace, essuyant la sueur qui coule de son képi : « Ces exaltés étaient déjà venus nous narguer hier, quel besoin ont-ils eu de remettre ça aujourd'hui ? »

Mardi 28 mars

Les élections communales ont été couronnées par une des plus magnifiques cérémonies qu'il m'ait été donné de voir, la proclamation de la Commune sur la place de l'Hôtel de Ville.

À deux heures de l'après-midi, les tambours et les clairons sonnent de tous les côtés, et de la rue de Rivoli, de la rue du Temple, des quais, du pont, les bataillons débouchent, joyeux, alertes. La Garde nationale se masse et bientôt emplit l'antique place de Grève. La foule accourt. Immense, elle se tasse sur les trottoirs, sur les parapets. On voit des têtes à toutes les fenêtres, des femmes agitent leurs mouchoirs.



Quatre heures sonnent. Les membres du Comité central s'avancent sur une vaste tribune. Tous portent l'écharpe rouge en sautoir. Aussitôt, les canons placés sur le quai de Gesvres tonnent, ébranlant l'air. Les fanfares des bataillons jouent Le Chant du départ et La Marseillaise. Un cri formidable de « Vive la République ! » s'élève. L'enthousiasme est à son comble.

Silence. Un membre du Comité lit le résultat des élections. Deux discours sont prononcés. La Commune est proclamée. Les tambours battent aux champs. Un grand cri de « Vive la Commune ! » sort de toutes les poitrines. Et les bataillons défilent devant l'estrade. Le soleil fait reluire vingt mille baïonnettes.



Jeudi 30 mars.

Je n'arrive pas à quitter mon lit. Je suis en proie à un malaise insurmontable. Sont-ce les horreurs auxquelles j'ai assisté ou toutes celles que l'on m'a rapportées, depuis que je suis de retour à Paris, qui troublent à ce point mon sommeil et assombrissent ma pensée ? J'ai l'étrange impression que l'air de ma chambre est empli de puissances mystérieuses qui ont des effets maléfiques sur mes idées.

Mais que sais-je réellement de ce que je vois sans le regarder, de ce que je frôle sans le connaître, de ce que je touche sans le palper ? Comme il est angoissant ce secret de l'invisible ! Je ne puis le sonder avec mes sens, avec mon œil qui ne sait même pas discerner l'infiniment petit, avec mon ouïe qui me dupe quand elle transforme, pour me les transmettre, les vibrations des cordes d'un violon en notes sonores.

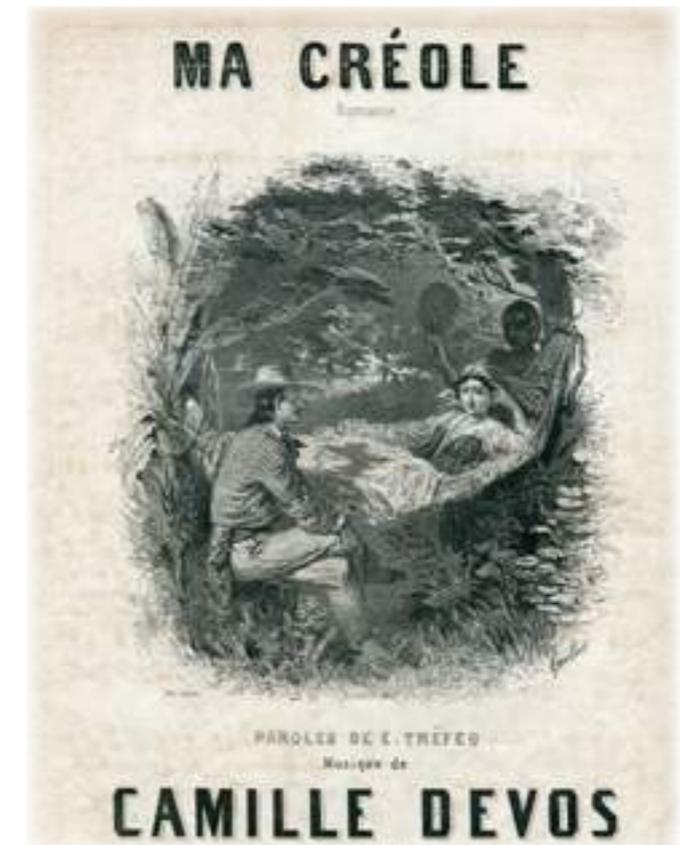
Vendredi 31 mars.

Je suis souffrant, sans contredit. Un énervement fiévreux assaille tant ma tête que mon corps. J'ai le sentiment affreux d'un péril occulte imminent, la crainte insupportable d'une menace qui approche en rampant, la sensation effrayante d'un malheur qui se prépare en secret.

Dimanche 2 avril.

J'ai fermé à double tour la porte de ma chambre, hier soir. Puis j'ai pris le carafon posé sur la table de nuit et rempli un gobelet d'eau de mélisse. C'est en cet instant que je me suis aperçu que mon journal ne se trouvait plus à l'endroit où je l'avais laissé. J'ai cherché partout, systématiquement, et j'ai fini par le trouver, clos par sa bande élastique, sur le lutrin gothique qui orne un angle de la pièce et expose la partition de Ma Créole, une romance d'Étienne Tréfeu que Marthe aime tellement chanter. J'ai donc reposé le cahier à sa place sur la tablette de marbre, à mon chevet, et je me suis mis au lit. J'ai aussitôt sombré dans les bras de Morphée. Las ! J'en ai été tiré, une couple d'heures plus tard, par une secousse épouvantable.

Que l'on se figure quelqu'un, en proie à un sommeil agité, qui rêve que des dents aiguës se plantent dans sa veine jugulaire et que deux lèvres vermeilles en aspirent le flux vital. Que l'on imagine un dormeur, sorti en sursaut d'un cauchemar, qui râle, qui étouffe, et qui ne comprend pas. Quelle infortune que la mienne !





Ayant enfin réacquis un peu de calme, j'ai voulu me désaltérer. J'ai allumé la bougie, soulevé le carafon et je l'ai penché sur mon verre. C'est à cet instant que j'ai vu que mon cahier était grand ouvert et qu'une main étrangère y avait tracé ces lignes à l'encre brune, comme un post-scriptum à ma dernière entrée :

Lorsque je bois à la gorge le sang de celui sur lequel je me penche, j'en rejette une partie par la bouche. C'est à tort que l'on me suppose vampire, puisqu'on appelle ainsi un mort qui sort de son tombeau. Or, moi, je suis un vivant.

J'ai ressenti une émotion si terrible que j'ai bondi hors de mon lit pour lancer des regards anxieux à la ronde. Il n'y avait personne dans la chambre, évidemment. J'ai fini par me laisser tomber sur une chaise, éperdu de stupeur et d'effroi, tenant mon cahier entre mes mains tremblantes.

Je contemplai avec des yeux fixes les pleins et les déliés en sépia, cherchant à comprendre. Qui donc avait pu griffonner ces mots alarmants ? Moi ? Si c'était le cas, j'étais un somnambule. Je vivais, sans m'en rendre compte, une double existence. Une force invisible, profitant de mon âme engourdie, animait mon corps captif qui lui obéissait comme à moi-même... plus qu'à moi-même !

Mais à la seconde lecture, je réalisai que je connaissais cette écriture... Horreur ! c'était celle d'Isidore... d'Isidore Lucien Ducasse dont j'avais vu le modeste cercueil de sapin disparaître sous des pelletées de terre au cimetière du Nord, en novembre dernier !

Un flacon de laudanum traînait dans une armoire. Je m'en suis emparé et j'ai vidé d'un trait ce qui restait de son contenu. Le sédatif a fait son effet car j'ai dormi enfin, avec calme, jusqu'à l'aurore.

En me réveillant ce matin, lorsque j'ai enfin osé poser mes regards sur la page maudite, les phrases en sépia avaient disparu, comme si on eût utilisé une encre sympathique pour les écrire. Peut-être n'étaient-elles que les ultimes lambeaux du cauchemar qui m'avait réveillé en sursaut. Sans doute mon cerveau embrumé avait eu besoin d'un court laps de temps supplémentaire pour démêler rêve et réalité.

Mercredi 5 avril.

Mon état est alarmant. À mesure que le jour décroît, une inquiétude mortelle m'envahit, comme si Morphée préparait pour moi des épreuves insurmontables. J'arpente le tapis de mon salon, saisi d'angoisses. Je redoute le sommeil et le lit. Vers une heure du matin, pourtant, je regagne ma chambre. À peine déshabillé, je donne deux tours de clef et je pousse les verrous. La peur s'empare de moi. Je



fouille mes armoires, je m'agenouille sur le plancher et regarde sous le lit. Je prête l'oreille, je la colle à la cloison. Mais qu'est-ce donc que je cherche à entendre avec un tel acharnement ? N'est-ce pas singulier qu'un léger dérèglement cérébral, un problème superficiel de circulation sanguine, une minime inflammation des circuits nerveux, un dysfonctionnement bénin de notre machine vivante si fragile, puissent faire un poltron du plus brave ? Enfin, je m'allonge et j'attends le sommeil comme on attendrait la grande Faucheuse. J'anticipe sa venue avec épouvante. Mon cœur bat la chamade et tout mon corps frissonne dans la moiteur des draps, jusqu'au moment où je plonge dans l'oubli, comme on se jetterait, pour s'y engloutir, dans des sables mouvants. Je ne la sens pas venir, comme avant, cette léthargie profonde, cette torpeur pénétrante qui me clôt les paupières, me submerge, m'anéantit. Je dors une ou deux heures à peine, puis un cauchemar m'assaille. Je sais bien que je suis dans mon lit et que je sommeille, mais je sens bien aussi qu'une créature perfide s'approche, me contemple, saute sur ma couche, me comprime le thorax de tout son poids, me prend la gorge avec ses griffes et serre... serre... pour m'étrangler. Moi je me démène, entravé par cette impuissance cruelle qui nous immobilise dans nos songes. Je veux crier : je n'y parviens pas. Je veux bouger : je n'y arrive pas davantage. Pantelant, je tente de me redresser, de repousser cette goule qui me broie le cou et m'asphyxie les poumons : je ne le peux point. Et puis soudain, j'ouvre les yeux, en transe, ruisselant de sueur. J'allume la bougie. Je suis seul.

Vendredi 7 avril.

Mon état s'est encore aggravé. Le laudanum ne me fait plus guère d'effet. Cette après-midi, pour éreinter mon corps pourtant déjà si courbatu, je me suis obligé à traverser Paris à pied et j'ai franchi les grilles du Luxembourg. Je croyais que l'air frais, les senteurs printanières m'insuffleraient une énergie nouvelle. Marchant au pas de promenade, j'ai remonté une allée qui serpentait dans la portion du jardin si joliment modelée à l'anglaise, entre deux rangées de marronniers. Brusquement, un frisson m'a saisi. Non pas un tremblement de froid, mais un tressaillement de peur. Peut-être étais-je alarmé de n'avoir encore croisé personne dans cette partie habituellement envahie par les bonnes d'enfants avec leurs poussettes. Tout était possible dans mon agitation.

Puis soudain, j'ai cru lire sur le fronton de la fontaine Médicis, cette phrase tracée en lettres de sang :

Ne te désespère point, car tu as un ami dans le vampire, malgré ton opinion contraire.

J'ai fermé les yeux, puis je me suis mis à faire la toupie, très vite, comme un derviche tourneur. Pourquoi ? Je ne saurais le dire. Un passant m'aurait certainement pris pour un fou, mais il n'y avait personne. J'ai failli tomber dans l'herbe. J'ai rouvert les yeux.



Les arbres dansaient, la terre flottait, mais les pierres du monument étaient redevenues vierges ! Les mots écarlates ne s'y trouvaient plus. Réprimant un cri d'effroi, je me suis précipité vers le premier portail venu, sans même saluer le gardien en le traversant. J'ai ensuite pris mes jambes à mon cou jusqu'à la place Saint-Sulpice où j'ai sauté dans un fiacre en stationnement, criant mon adresse au cocher et lui promettant un pourboire royal pour qu'il me ramène au plus vite chez moi.

Mardi 11 avril.

C'est décidé, je fuis Paris tantôt. J'avais donc perdu la tête les jours derniers. J'ai dû être le jouet de mon imagination enfiévrée, à moins que je ne sois vraiment somnambule, ou que j'aie subi une de ces influences constatées, mais inexplicables jusqu'ici, qu'on appelle suggestions, provoquées par les drames de l'insurrection. En tout cas, mon affolement touchait à la démence, il n'est que temps de me remettre d'aplomb.

Trois gardes réfractaires m'attendent sur un talus des fortifications, non loin de la barrière de Neuilly. Je vais donc me joindre à ces fuyards. Rien qu'à cette idée, un air nouveau et vivifiant passe dans mon âme. C'est, à côté de la tragédie sanglante, la comédie drolatique qui se joue tous les jours à la barbe de la Commune.

Dire les déguisements sans nombre employés par tous ceux qui quittent Paris pour ne pas prendre part à la lutte fratricide, serait une narration trop longue. Les remparts, que faut-il donc pour les franchir ? Une simple corde. Latude est bien descendu ainsi dans les douves de la Bastille, et nos « francs-fileurs » n'ont pas besoin de trente ans pour tresser un câble de salut. Ce moyen de prendre la



poudre d'escampette est le plus simple. Suspendus comme des saucisses à leur cordon, on descend, l'un derrière l'autre, dans le fossé.

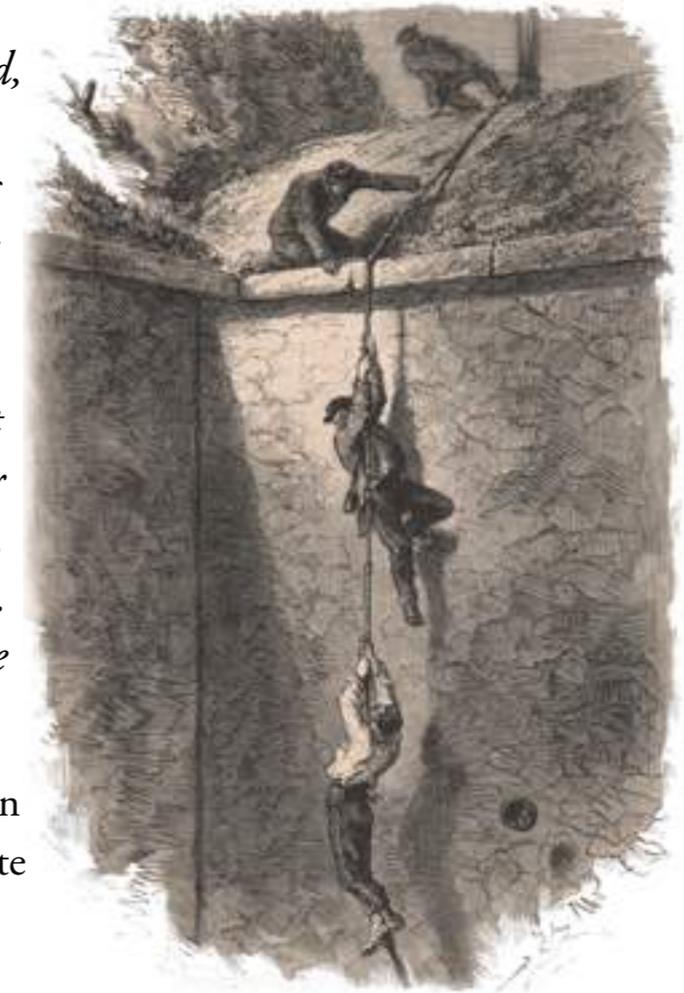
Il existe cependant d'autres méthodes. On m'a parlé de certains ténébreux voyages dans les Catacombes labyrinthiques dont certaines communiquent avec les égouts, et conté des histoires de gendarmes surgissant comme des diables hors des bouches du grand collecteur. Cependant, les récits que l'on a faits de ces Odyssées souterraines me paraissent inventés à plaisir.

Pour peu que les « francs-fileurs » persistent à abandonner Paris, la capitale ne va bientôt plus être que l'ombre d'elle-même. Si cette émigration s'intensifie, elle va finir par ressembler au Père-Lachaise. Je vois déjà d'ici s'allonger les boulevards où erreraient, tels des fantômes, quelques rares habitants. Mais les absents, que deviennent-ils ? Bah ! Ils ne sont pas loin. Derrière l'armée de Versailles s'étend une immense ceinture de petits bourgs, à présent peuplée de Lutéciens en villégiature.

Les pages suivantes du journal sont exclusivement emplies de cantiques, soit découpés dans un vieux recueil à l'usage des missions et collés à la farine, soit recopiés d'une main tremblante, telle cette invocation au Saint-Esprit :

*Je viens à vous, Seigneur, instruisez-moi,
L'homme, sans vous, ne peut rien nous apprendre,
Vous seul pouvez enseigner votre loi,
Vous seul aux cœurs pouvez la faire entendre.
...*

François Legrand est de toute évidence en proie à de nouvelles crises de démence qu'il tente à présent de conjurer par la prière. Il faut attendre la Semaine sanglante, que certains auteurs ont nommé le sabbat rouge, pour trouver de nouveau une entrée narrative. Il y est question d'une séance d'hypnose chez un grand aliéniste de la Capitale.



*Une fuite de garde nationaux
réfractaires au service
de la Commune*



Mercredi 31 mai.

Un ancien franc-tireur de ma connaissance, Louis Lucien, bien qu'encore mal remis d'un méchant coup de sabre d'un Saxon, m'a fait pénétrer dans Paris par le chemin des égouts. Dès que nous en sommes sortis, il m'a conduit à l'hospice de la Salpêtrière chez le professeur Leopold Schwartz avec lequel il avait été en relation.



Ce grand aliéniste s'occupe des maladies nerveuses et des manifestations extraordinaires auxquelles donnent lieu en ce moment les expériences sur l'hypnotisme et la suggestion. Peut-être parviendra-t-il à me défaire de mes accès de fièvre chaude.

Il nous a fallu user de mille ruses pour éviter les patrouilles versaillaises qui rodent encore dans la Capitale et qui, au cours de la semaine dernière, ont fusillé à tout va dans les rues et collé parfois au mur des innocents, sous prétexte qu'ils avaient des têtes qui ne leur revenaient pas.

Jedi 1^{er} juin.

Leopold Schwartz a semblé très surpris de voir entrer Louis Lucien à ma suite dans son cabinet. Il nous a offert des sièges et a commencé par s'enquérir de ce qui était arrivé à mon infortuné camarade. Puis, quand ce dernier eut fini de lui conter, assez vaguement d'ailleurs, sa rencontre avec un détachement de Prussiens qui a failli lui être

fatale, le professeur s'est tourné vers moi et m'a questionné, poliment mais froidement, sur les raisons de ma visite. Mes réponses l'ont visiblement satisfait car ses traits se sont détendus et il m'a fait part avec chaleur des résultats auxquels il était parvenu.

« Je suis, disait-il, sur le point de découvrir un des plus importants secrets de la nature. Depuis que l'homme pense, depuis qu'il sait exprimer et écrire sa pensée, il se sent frôlé par un mystère impénétrable pour ses sens imparfaits, et il tente de suppléer à la faiblesse de ses organes par la force de sa réflexion. Quand celle-ci était encore à l'état rudimentaire, la hantise des phénomènes invisibles a



pris des formes effarantes. Mais, depuis un peu plus d'un siècle, on pressent quelque chose de neuf. Mesmer et quelques autres nous ont mis sur une voie inattendue, et nous sommes parvenus à des résultats surprenants. »

Louis Lucien, raidi sur sa chaise, ne semblait pas comprendre grand-chose à ce discours. L'aliéniste lui dit :

– Permettez-vous que j'essaie de vous endormir, mon ami ?

– Faites donc, Professeur.

Leopold Schwartz s'est assis sur un tabouret en face de lui et a commencé à le regarder fixement, tel un serpent qui fascine sa proie. Je me suis senti soudain mal à l'aise, le cœur battant, la gorge serrée. J'ai vu les paupières de Louis Lucien s'alourdir, sa bouche se crispier, sa poitrine haleter. L'instant d'après, il dormait profondément.

– Placez-vous derrière lui, M. Legrand, m'a demandé le professeur.

Ce que j'ai fait.

Il lui a alors mis dans les mains un rectangle de bristol en expliquant :

– Ceci est un miroir. Que voyez-vous dedans ?

– Je vois mon camarade François.

– Que fait-il ?

– Il se gratte la tête.

– Et maintenant ?

– Il sort sa montre.

– Et puis ?

– Il l'ouvre et contemple le portrait qui se trouve à l'intérieur.

– Que représente-t-il ?

– Une femme.

– Comment celle-ci se tient-elle ?

– Elle sourit.

C'était vrai ! Je venais de tirer ma montre de mon gousset et d'ouvrir sa face arrière pour contempler tendrement le visage de Marthe en médaillon. Mon camarade voyait donc dans ce carton blanc comme il eût vu dans une glace.



Le professeur lui a dit ensuite :

– Vous vous lèverez demain matin à sept heures. Vous mettrez votre blouse et votre képi, vous vous armerez d'un revolver et vous irez réveiller M. Legrand. Vous lui demanderez qu'il prenne une arme et qu'il vous accompagne dans les Catacombes.

Puis il l'a réveillé.

En retournant chez moi, je songeai à cette curieuse séance et des doutes m'assaillirent, non point sur la bonne foi de mon camarade pas très finaud, mais sur une supercherie possible du professeur. Ne pouvait-il dissimuler dans sa main une glace qu'il montrait à Louis Lucien, en état d'hypnose, en même temps que le rectangle de bristol ? Les illusionnistes de métier utilisent des trucs bien plus astucieux.

Vendredi 2 juin.

Mon sommeil, pour une fois, n'a pas été entrecoupé de cauchemars, mais ce matin, vers sept heures et demie, j'ai été réveillé en sursaut par un coup de sonnette. J'ai passé une robe de chambre et je suis allé ouvrir. Louis Lucien était là, devant moi. Il portait sa blouse, était coiffé de son képi et avait un Lefauchaux glissé dans sa ceinture.

– François, me dit-il avec une voix que je ne lui connaissais pas, j'ai un sacré service à te demander.

– Lequel, mon cher ?

– J'ai besoin, absolument besoin que tu m'accompagnes dans les Catacombes.

– Dans les Catacombes ? Allons donc !

– Je me moque pas de toi, je te le jure. Habille-toi vite, arme-toi et viens ! Un fiacre attend en bas pour nous conduire à la barrière Denfert.

J'étais tellement stupéfait que je ne pus que balbutier un oui de consentement. Je me demandais une fois de plus, en descendant mes escaliers, si Leopold Schwartz ne s'était pas gaussé de nous. N'étais-je pas le jouet d'une mystification ? Mais, en y réfléchissant davantage, mes doutes s'évanouirent. Non, Louis Lucien ne plaisantait pas. Il était seulement sous la coupe de son hypnotiseur à qui il continuait d'obéir docilement. Je me dis, sans pouvoir toutefois m'en expliquer les tenants et aboutissants, que l'histoire échafaudée par le grand aliéniste était faite pour me guérir des crises qui empoisonnaient mon existence. Aussi grimpai-je sans hésiter dans la voiture à la suite de mon camarade, me promettant de ne plus lui poser de question, comme si ce périple dans les Catacombes était une chose qui allait de soi.



Samedi 3 juin.

La peur est une sensation atroce, comme une décomposition de l'âme, un spasme affreux de la pensée et du cœur. Mais cela n'a lieu, quand on a assez de bravoure, ni devant une attaque humaine, ni devant toutes les formes connues du péril. La vraie peur se manifeste devant une menace anormale, extraordinaire, insensée, et il y a peu de personnes, même parmi les plus pondérées, qui n'aient été envahies par une vague mais saisissante croyance au surnaturel. J'en ai fait l'effroyable expérience dans les Catacombes.

En 1793, année de la Grande Terreur, les tombeaux de la noblesse et ceux de la roture furent profanés pareillement. Les cimetières des pauvres ne furent pas davantage épargnés. On arracha les cercueils du sol et on jeta au vent toute cette poussière. Or, comme la pioche arrivait près des fondations du mur entourant celui de la Tombe Isoire, on fut surpris de ne plus rencontrer ni bières pourries, ni vertèbres rompues mais des corps entiers, desséchés et conservés par l'argile qui avait fait office de linceul. Ce spectacle peu commun sema le trouble dans les rangs des profanateurs qui s'écartèrent superstitieusement. Les gamins du quartier purent donc jouer aux osselets avec les débris épars des défunts. Cependant, la Révolution passée et l'ordre rétabli par Bonaparte, on les leur reprit des mains. On recueillit aussi tout ce qu'on put retrouver de restes humains dans divers quartiers de Paris, et on les entassa dans des Catacombes aménagées tout exprès à la barrière Denfert, dans d'anciennes carrières où l'on avait jadis extrait la pierre pour bâtir Notre-Dame, le Louvre et d'autres grands monuments. Y était rangé maintenant, dans un ordre parfait, l'ossaille qu'on y avait déversée au fil des années. Des chapelets de crânes se combinaient avec des bottes de fémurs dans certaines dispositions variées et symétriques, tandis que des inscriptions en latin rappelaient que ces amas funèbres reposaient là « en attendant la vie bienheureuse ».

L'escalier dans lequel je me suis engagé à la suite de Louis Lucien s'enfonçait à travers le massif de calcaire, assise colossale des grands immeubles construits par M. Haussmann. À soixante pieds environ au-dessous du sol, les parois se sont resserrées et les marches ont pris une





VIUX PARIS — Les Catacombes. — L'Ossuaire
Escalier descendant à la Basse Carrière

coupe irrégulière. La descente a été longue, pénible, car je n'avais pour m'éclairer que la chiche lueur de la lanterne que mon camarade m'avait fourrée dans les mains. Enfin, nous sommes parvenus au fond d'un vaste puits de roche, orné de crânes et de tibias, où nous avons fait halte. Ce bref instant de repos a décidé de la suite. En effet, Louis Lucien a abaissé un fémur comme on le ferait avec un levier, et une porte s'est ouverte dans la montagne d'ossements. Il l'a franchie d'un bond et elle s'est refermée derrière lui, tandis qu'une grille glissait dans mon dos comme une herse de château fort et heurtait le sol rocheux dans un bruit de tonnerre. Dieu du ciel ! J'étais pris au piège comme un rat. Je passe sur la terreur qui m'envahit. Oh ! Combien de temps a duré la tentation de me laisser glisser par terre, fermer les yeux, et attendre la mort ?

À ma gauche s'ouvrait une galerie voûtée, tapissée de corps desséchés. Menait-elle à une sortie ? Cette issue existait-elle seulement ? Refusant de m'abandonner au désespoir, j'ai puisé tout ce qui restait de force en moi pour me redresser, et j'ai pris cette direction incertaine, en solitaire cette fois, d'un pas que je me suis efforcé d'affermir.

J'ai marché longtemps, très longtemps. Devant moi l'interminable passage semblait prolonger à l'infini ses sombres détours, tantôt se relevant, tantôt dévalant vers d'inquiétantes profondeurs. Parfois aussi, il se rétrécissait, formant un tunnel dans lequel je ne pouvais avancer qu'en me pliant presque en deux.

Fréquemment, je me suis arrêté pour reprendre haleine, raviver la flamme de ma lanterne, éteindre ma soif ou rafraîchir mon front avec l'eau de ruissellement qui sourdait des parois, de loin en loin. Quant à l'issue hypothétique, objet de mon exténuante recherche, elle continuait à se dérober à mes regards. Allais-je la trouver, cette ouverture salutaire qui me rendrait l'air pur, la liberté, la vie, ou bien allais-je mourir de faim et d'épuisement dans ces souterrains où la vilénie m'avait enterré vivant ? Combien de temps s'est poursuivi ce supplice mental ? Combien de fois me suis-je meurtri aux





saillies de la roche ? Mais mon énergie m'a permis de surmonter le découragement. Malgré tous les obstacles rencontrés, je n'ai cessé d'avancer, allant toujours, les oreilles bourdonnantes, les joues brûlantes, les yeux rougis et comme obscurcis par des vapeurs surnoisées.

Cependant, et sans que je l'aie d'abord remarqué, le passage s'élargissait. N'était-ce que pour mieux endormir ma méfiance ? Après un coude, en effet, il s'est brusquement interrompu. L'instinct m'a fait me figer sur place, et bien m'en a pris car, abaissant ma lanterne, j'ai découvert avec effroi que mon pied s'était posé sur le bord d'une fosse profonde. C'était un charnier rempli de corps de soldats portant encore cuirasse et casque, et qui, entassés là par centaines, formaient une sorte de pyramide macabre. Un pas de plus et j'aurais chuté dans cette masse de cadavres enchevêtrés, vestiges des combats de rues de 1830 et 1848 dont les gouvernants, en ces époques d'insurrection, s'étaient appliqués à effacer les traces afin de minimiser les chiffres officiels des pertes militaires. Mais, vision



plus horrifiante encore, la plupart de ces braves possédaient toujours leur peau que le temps avait desséchée. Groupés dans toutes les postures imaginables, ils avaient l'air de me fixer avec rage, comme s'ils m'en voulaient de venir troubler leur sommeil éternel. De stupéfaction, j'ai laissé échapper un cri, et l'écho de ma voix a fait choir un casque qui était demeuré en équilibre au sommet du tumulus. Il a bondi vers moi, entraînant à sa suite une avalanche de plastrons de fer dont les chocs engendraient des sonorités de cloches fêlées. J'aurais pu croire que ces squelettes belliqueux, d'un mouvement unanime, s'étaient redressés pour m'interdire de pénétrer plus avant dans leur sanctuaire.

Quittant cet endroit insupportable, j'ai poursuivi mon chemin avec une prudence accrue. J'ai grimpé de nouveaux escaliers, sans que leurs volées de marches usées me conduisent au dehors. Elles menaient seulement à une autre galerie, et ainsi de suite.



Après avoir erré dans ces souterrains pendant des heures, j'ai fini par m'affaler sur une banquette de pierre. « Crénom ! ai-je juré en tendant l'oreille, on tue, là derrière ! » Aiguillonné par les cris, les gémissements, les détonations que j'entendais dans mon dos, j'ai sondé la muraille funèbre. Soudain, celle-ci s'est écartée. Je venais à mon tour d'actionner un mécanisme secret.

– Oh, murmurai-je, c'est épouvantable !

Je venais de comprendre que la chasse à l'homme, après les rues et les carrières, avait gagné les Catacombes. La meute versaillaise avait dû y descendre par l'entrée donnant sur la plaine de Montsouris. Brandissant des torches, les valets de Mac-Mahon s'étaient égaillés dans l'immense ossuaire, laissant des sentinelles à chaque issue. Ce qui se déroulait se devine sans peine. Horrible était cette lutte à mort aux rouges lueurs des flambeaux, qui éclairaient les farouches combattants. Cris de colère, hurlements de douleur, râles d'agonie, corps à corps furieux, coups de baïonnette et décharges de Chassepot. Quel spectacle apocalyptique, dans cette crypte sinistre, que cette lutte acharnée, en présence de squelettes grimaçants !



LA CHASSE A L'HOMME DANS LES CATACOMBES. — Peinture d'insurgés réfugiés dans les Catacombes.



Est-ce l'épuisement, la rareté de l'air, le souffle de la poudre ou les vapeurs méphitiques s'exhalant des souterrains ? J'ai perdu un moment la réalité des choses, et, dans la torpeur profonde qui venait de m'envahir, j'ai cru voir des spectres défilier devant moi en légions, en cohortes, en centuries fantômes. Des flammèches sanglantes dansaient dans leurs orbites vides. Les murs s'écartaient par enchantement, tandis qu'ils marchaient en bon ordre, sus à l'ennemi. Une voix sans corps les menait au combat. Elle psalmodiait, d'un timbre rauque :

Malheur aux bourreaux attardés ! Les fantômes des charniers vont se jeter sur eux, les déchirer, les broyer avec leurs mâchoires d'où tombe du sang. Justiciers des bien-pensants, écartez-vous de moi, comte de Lautréamont, car mon haleine exhale un souffle empoisonné. Aucun vivant ne peut décrire les rides vertes de mon front, ni les os en saillie de ma face maigre. Quand je rôde autour de la couche de vos êtres chers pendant les nuits d'orage, les yeux ardents, les cheveux flagellés par le vent des tempêtes, je recouvre leur visage avec un morceau de velours, noir comme la suie qui tombe de vos cheminées. Il ne faut pas que leurs regards soient témoins de la laideur dont l'être suprême, avec un sourire de haine puissante, m'a doté. Chaque matin, quand le soleil se lève pour vous, je suis, moi, accroupi dans la nuit de ma caverne aimée, dans un désespoir qui m'enivre comme le vin, et je meurtris de mes puissantes mains la poitrine en lambeaux de vos femmes et de vos maîtresses, sans qu'aucun de mes traits ne bouge.

Une lumière mystérieuse, jaillissant des voûtes, est venue enluminer le parchemin des spectres belliqueux. Ils marchaient en rangs serrés, et leurs ombres géantes s'allongeaient sur le sol empierré, telles celles d'araignées monstrueuses, à mesure que leur armée décimait les soldats de Mac-Mahon. Longtemps, les spectres se sont mus entre les hommes mutilés, parmi lesquels gisait Louis Lucien, la gorge ouverte. Jamais personne, je crois, n'a contemplé spectacle plus abominable.

Enfin, à l'heure où les matines sonnaient, à peine perceptibles, loin, très loin là-bas au-dehors, les fantômes ont entrepris un vaste demi-tour pour retrouver la tombe. Gravement, ils sont redescendus dans les entrailles de la terre, en files interminables, ils ont regagné leurs fosses, et je les ai vus se glisser un par un dans les obscurs orifices qui trouaient les montagnes d'ossements. Le dernier de ces spectres a disparu au moment où j'émergeais de ma torpeur, aussi me suis-je demandé, en entrouvrant les yeux, si je n'avais pas été victime d'un nouvel accès de fièvre, plus violent encore que les précédents.

C'est alors qu'un rat-de-cave a roulé à mes pieds, tandis que la voix sans corps résonnait de nouveau dans les ténèbres :



Allumez cette chandelle. Les souterrains s'étendent, tournent, se croisent et se recourent. Dirigez-vous à gauche, puis à gauche et encore à gauche, jusqu'à une patte d'oie où s'ouvrent plusieurs galeries. Si vous n'empruntez pas le bon passage, vous serez bientôt des nôtres. Prenez le deuxième couloir à droite, puis le suivant. Il débouche au-dehors. Surtout ne vous attardez pas. Vous avez encore une longue distance à franchir... Je vous salue.

Le journal de François Legrand se termine abruptement après ces paroles d'adieu. Les pages suivantes de son cahier ont été arrachées jusqu'à la dernière. Ainsi, on ne pourra jamais en savoir plus. Mais n'est-ce pas préférable ?

Le grand Shakespeare fait dire à Hamlet, prince de Danemark :

– Il y a plus de choses au ciel et sur la terre, Horatio, qu'il n'en est rêvé dans votre philosophie. Mais allons, jurez que jamais, si étrange et si bizarre que je puisse me montrer, vous ne secouerez la tête, ni ne prononcerez quelque une de ces phrases équivoques, comme : « Bien, bien, nous savons... » Ou : « Nous pourrions, si nous voulions... » Ou telle autre parole ambiguë donnant à entendre que vous n'ignorez rien de certaines choses. Jurez-vous cela ?

Et le fantôme, sous la terre, d'ordonner :

– Jurez !



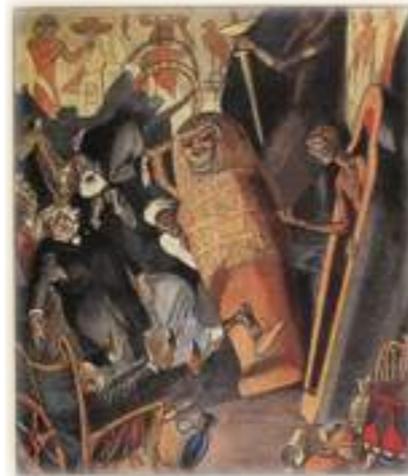


LES DÉSASTRES DES DEUX SIÈGES



LES MOMIES DE BONAPARTE

UN PHARAON « HÉROS DE JUILLET » EN 1830



VOICI un fait curieux, et que je tiens de bonne source. Il remonte d'un côté à l'histoire des anciens Égyptiens, et de l'autre à celle de notre révolution de 1830. Apprenez, sans autre préambule, qu'un Pharaon est enterré sous la colonne de la Bastille avec les héros de Juillet. Quelle plaisanterie ! direz-vous. Comment croire qu'une momie se soit trouvée mêlée aux glorieuses journées de cette époque ?

C'est positif. On avait transporté dans les combles du Louvre deux ou trois momies mûrement endommagées. Elles y étaient reléguées depuis quelque temps et fort mécontentes de leur position. Le gouvernement, qui les avait fait venir à grands frais, les traitait avec un dédain offensant et dont les momies les moins susceptibles auraient pu se blesser. Celles-là étaient de race royale. Elles avaient habité les pyramides. Un pareil procédé leur paraissait

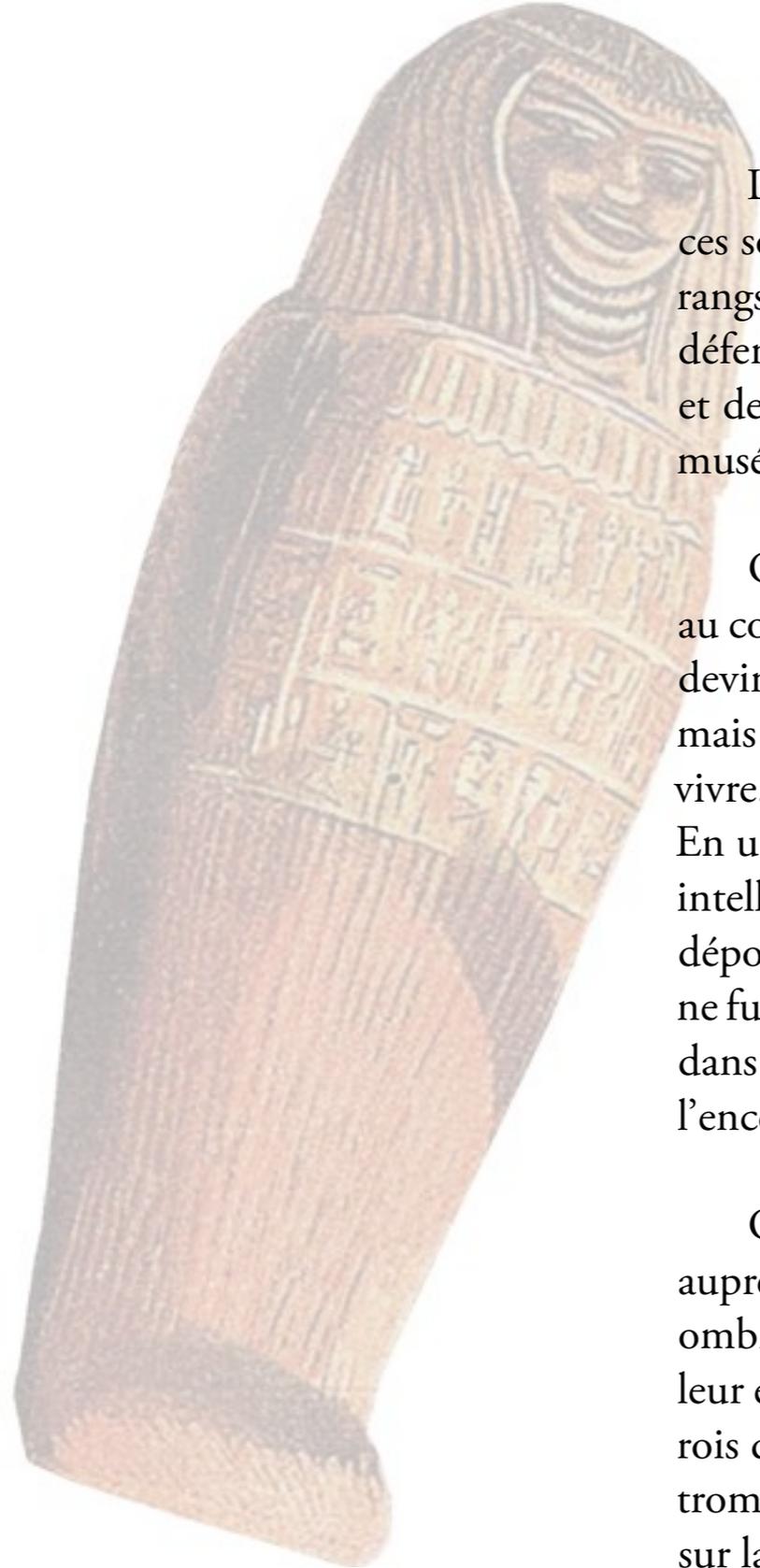


absolument contraire à ce que méritaient des têtes qui avaient porté la couronne, et elles reconnaissaient dans ce manque d'égards cet esprit de vertige et d'erreur qui précède les révolutions.

Il y avait surtout un Pharaon qui s'agitait dans ses bandelettes, et les chaleurs du mois de juillet aidant et le pénétrant jusqu'aux os, tout le baume dont il avait été revêtu finit par s'aigrir, et son humeur s'exhala de manière à attirer l'attention d'un des gardiens du musée. Celui-ci, homme pratique, ne vit dans cette indignation mal contenue du Pharaon, qu'un accident matériel. Il en parla dans ce sens au directeur du musée, lequel, sans plus ample information, et sans s'inquiéter des causes morales que nous venons de développer, donna ordre qu'on enterrât la momie dans l'espace entouré de grilles qui précède le Louvre, et dont on a fait depuis de beaux jardins. Voilà bien les conservateurs !

À peine la momie eut-elle été déposée dans une fosse vulgaire et recouverte de sable, que de tous côtés on vit s'avancer de légers et hardis tirailleurs, hommes du peuple, jeunes gens des écoles, gamins de Paris à l'assaut du Louvre et des Tuileries. Les Pharaons ont tous été un peu sorciers : la vengeance de la momie irritée y était-elle pour quelque chose et poussait-elle les événements ? On pourrait presque le penser, tant l'affront qui était fait à ce Pharaon fut suivi de près de la chute d'un pouvoir aveugle.





Le trône des Bourbons succomba au bout de trois jours, mais ces sortes de victoires ne laissent pas que de coûter fort cher, et les rangs des vainqueurs populaires s'étaient éclaircis sous les balles des défenseurs de la royauté. Les morts tombés aux alentours du Louvre et des Tuileries furent inhumés à l'endroit même où le gardien du musée avait englouti son Pharaon.

Quelle dut être la première impression de l'orgueilleuse momie, au contact des vestes et des blouses des héros de Juillet ? Je le laisse à deviner. Il est probable que le voisinage ne lui plut pas tout d'abord, mais elle n'en témoigna rien. Quarante siècles lui avaient appris à vivre. Elle regardait d'ailleurs ces braves gens comme des vengeurs. En un mot, le Pharaon et les nouveaux venus parurent en si bonne intelligence, que, lorsque s'opéra la transition des corps des victimes déposées au pied du Louvre, sous la colonne de la Bastille, la momie ne fut pas oubliée. Elle participa à tous les honneurs funèbres rendus dans cette religieuse cérémonie, elle respira avec complaisance l'encens de la révolution.

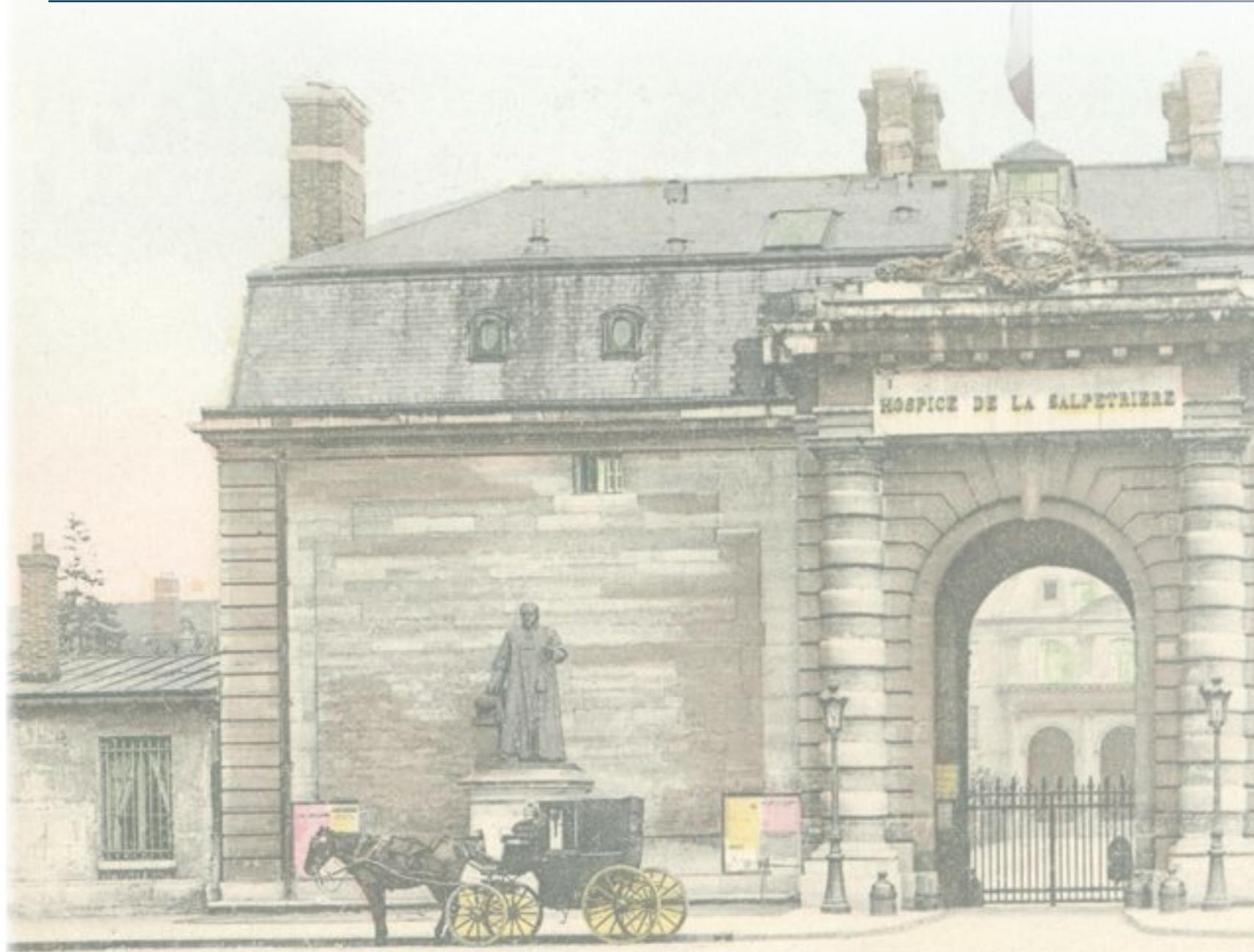
Quelquefois, lorsque je passe le soir, par un beau clair de lune, auprès de la colonne de Juillet, il me semble que je vois toutes ces ombres réunies, et que j'entends le Pharaon, trônant au milieu d'elles, leur expliquer les mystères d'Isis ou les anciennes magnificences des rois d'Égypte, ou la vanité de toutes les choses de ce monde. Je me trompe fort si, une certaine nuit, je n'ai pas aperçu un ibis perché sur la colonne, et qui écoutait leur grave entretien.





MARIE DÔLE

LA SALPÊTRIÈRE, NEKHBET ET LE GÉNIE DE LA LIBERTÉ



Mon arrière-grand-tante, Marie Dôle, s'était rendue à Paris en 1890 pour chercher de l'ouvrage. Sur recommandation écrite de sa sœur aînée Joséphine, infirmière entrée en religion, elle avait été engagée à la Salpêtrière comme fille de salle dans le service des aliénées.

Passée surveillante au Laboratoire d'électrologie pendant la Grande Guerre, elle s'était vu confier la tâche délicate de s'occuper des blessés souffrant de traumatismes cervicaux et avait obtenu l'autorisation de partir à Calais afin de seconder Joséphine à l'hôpital militaire belge. Les deux sœurs y étaient restées ensemble jusqu'à la fin du conflit et Marie était ensuite retournée vivre à Dôle.



Mon père me contait qu'à l'occasion des grands dîners familiaux auxquels était conviée la branche dijonnaise, mais où s'éternisait rarement son frère Charles *dit* Jésus-Christ, en ermite qu'il était, Marie évoquait souvent sa vie parisienne à la Belle Époque, l'agrémentant à chaque fois de détails plus extraordinaires. Il est vrai que le livre de chevet de la matinée n'était autre que les *Histoires grotesques et sérieuses* d'Edgar Poe qu'elle disait avoir jadis reçu des mains du grand Charcot, en gage du respect et de la patience dont elle avait fait preuve à l'égard des hystériques.

Marie, qui avait un réel talent de conteuse, préluait invariablement son récit en faisant mine de lire à haute voix un carton d'invitation :

« Vous êtes invité au bal costumé de la mi-carême qui aura lieu le 28 mars 1891, à huit heures. »

Elle expliquait ensuite que cet événement était connu du grand monde de



La Salpêtrière – Les cellules des Aliénées

la capitale sous le nom de « Bal des folles ». Cette brillante soirée récréative était offerte tous les ans, à date fixe, par l'administration de l'Assistance publique à une partie des pensionnaires de la Salpêtrière. Puis, de sa voix douce et sereine, Marie faisait revivre l'événement pour le plus grand plaisir des convives qui l'entouraient.

Figurez-vous une longue et vaste salle, brillamment illuminée, décorée de plantes vertes et de fleurs. Au milieu, sur une estrade, un grand orchestre finit d'accorder ses instruments. Au fond est dressé un buffet généreusement garni de gâteaux, de douceurs, de limonade fraîche, mais où le champagne et les vins capiteux sont proscrits. Deux rangs de



banquettes courent le long des parois tendues de velours cramoisi. Les surveillantes, vêtues de noir, sont très dignes. Il y a enfin les invités, amateurs de sensations fortes, que la curiosité pousse à se mêler aux aliénées. Ce sont les dames du monde qui, je dois vous l'avouer, s'agitent et font le plus de bruit. Pour un peu, un observateur impartial les prendrait pour les patientes de l'établissement.

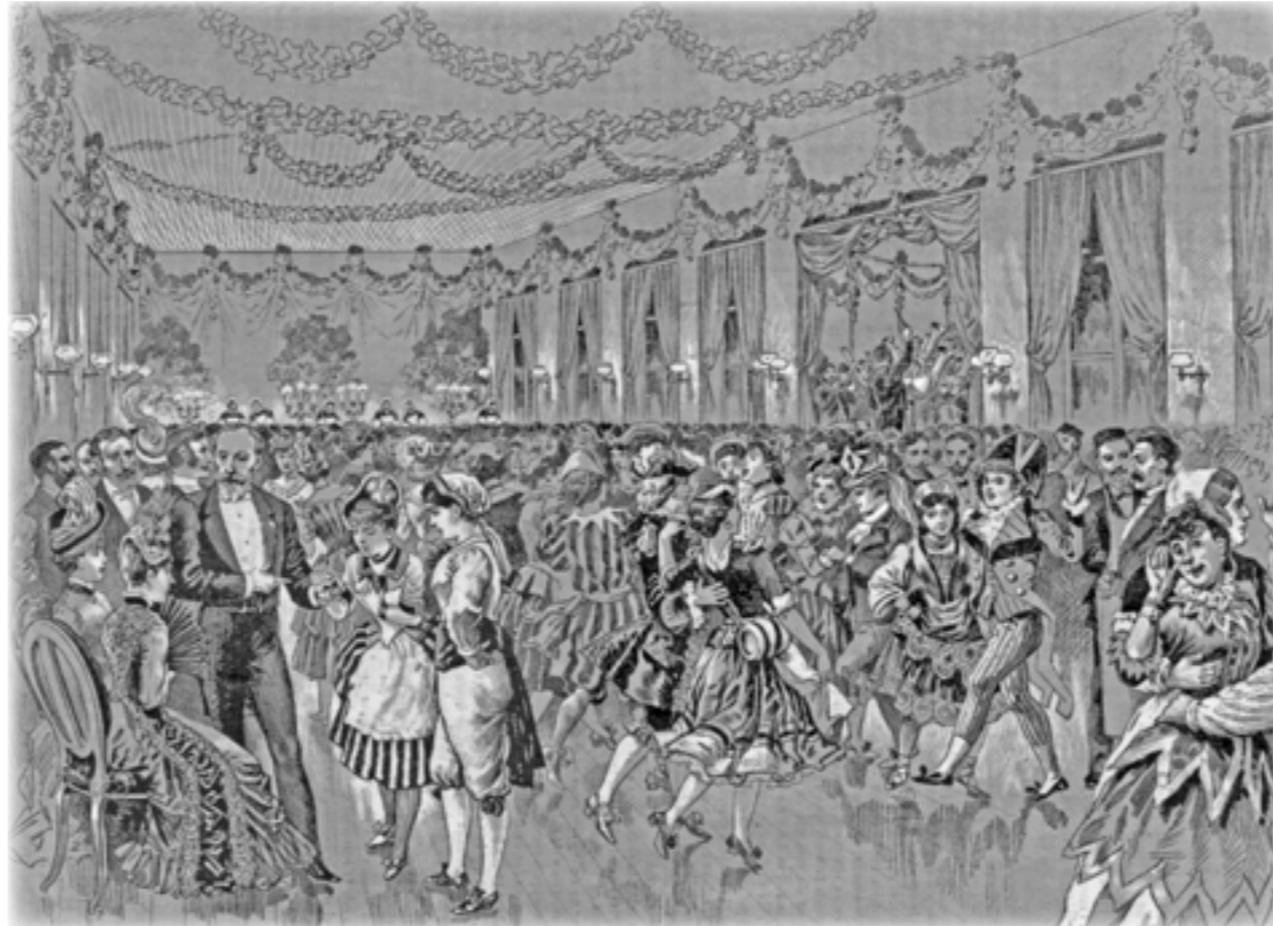
La fête bat déjà son plein, car les bals commencent et finissent de bonne heure à la Salpêtrière. Ne faut-il pas montrer que l'on est raisonnable? La salle est à présent garnie d'une foule bigarrée. Il y a là environ cent cinquante pensionnaires, jeunes pour la plupart, et dont quelques-unes sont fort belles. Elles sont revêtues des costumes les plus variés, les plus pittoresques, les plus beaux, et certaines les portent, je dois le dire, avec une modestie, une élégance toute aristocratique.

Ces demoiselles vont, viennent en souriant, causent entre elles ou avec les spectateurs, et se mettent en place dès que l'orchestre prélude.

On remarque au passage une marquise, une merveilleuse, une marjolaine, une bayadère, une princesse circassienne. Une autre encore, travestie en paysan normand, est coiffée

d'un haut feutre gris qui fut le couvre-chef du docteur Legrand du Saulle, célèbre aliéniste disparu il y a longtemps. Son chapeau, depuis, est de toutes les fêtes.

Pendant les deux mois qui le précèdent, ce bal costumé est le sujet de conversation des pensionnaires. Elles y songent, s'y préparent, se mettent en frais pour créer un costume gracieux. Leur choix arrêté, elles le taillent, le cousent et l'essayent avec amour. C'est une sorte de pâture jetée à leur imagination malade qui s'en repaît et s'en nourrit. Mais qui sont donc celles que l'on admire ici? Les plus agitées ont été exclues de leur nombre, cela va de soi. On a affaire, ce soir, aux grandes et petites hystériques, victimes d'une existence débridée, d'un cruel abandon, ou héritières du triste lot de nervosisme paternel ou maternel. Ce sont, en un mot, « les déséquilibrées ».



« Bal des folles » à la Salpêtrière



Elles appartiennent à différents services, mais, tout le monde, dans ce milieu singulier, surveillantes, internées même, accordent le pas et la préséance à celles du professeur Charcot. Qui prononce son nom, dit La Salpêtrière. Ce grand aliéniste couvre tout de son ombre.

Je reconnais dans l'assistance quatre ou cinq jeunes hystériques – les fameux sujets du maître – porteuses de costumes plus élégants que les autres. C'est avec elles, c'est sur elles qu'il fait ses expériences d'hypnose si curieuses et si renommées. Ce sont elles l'objet de ses leçons du mardi qui ont éclairé d'un jour nouveau cette question de physiologie restée jusque-là dans l'obscurité la plus profonde. Ces quatre ou cinq demoiselles sont souriantes, pleines de force et de fraîcheur, causant avec tous, ne manquant pas une danse qu'elles exécutent d'ailleurs d'une manière irréprochable. Elles forment, au milieu du reste de leurs compagnes, une sorte d'aristocratie, une sorte de caste supérieure que les autres acceptent volontiers. Elles se font un titre de gloire d'être les grandes hystériques, et elles proclament volontiers avec emphase qu'elles sont « de chez Charcot ».

À un signal donné, le directeur de l'Assistance publique entre en grande pompe dans la salle de bal. Les danseuses, aussitôt, se forment en cortège, deux à deux, et ce sont toutes celles du service du professeur Charcot qui marchent en tête. Il ne s'élève pas la moindre contestation. On dirait que cette primauté leur est due et que c'est un droit absolu qu'elles exercent.

La fête suit son cours, et tout irait pour le mieux si, de temps à autre, au milieu d'une danse, l'on n'entendait monter un cri perçant. On s'empresse, on se rassemble. C'est une patiente qui est subitement prise d'un spasme ou d'une crise. On l'entoure, on l'étend sur une banquette, on lui donne à respirer des sels. Un interne arrive, lui fait une compression sur un point précis de l'abdomen et ses troubles cessent. Tout à coup, j'en aperçois une autre en pleine extase, les mains tendues et levées, les yeux au ciel. Vite, le jeune médecin lui applique la pulpe des doigts sur ses paupières, lui fait une friction légère sur le sommet du crâne, et la voilà endormie. On l'assoit, elle reste ainsi la tête penchée, assoupie sur l'épaule d'une

surveillante. Au bout de quelques minutes, l'interne lui souffle sur le visage et elle se réveille, calme et sereine, pour reprendre ses exercices chorégraphiques interrompus.

Cette jeune personne est l'une des danseuses les plus connues du Moulin Rouge, surnommée « Jane la Folle » ou « La Mélinite ». Ce soir, elle distribue à chacun des petits rectangles de bristol sur lesquels elle a inscrit en belles lettres rondes les noms de ses partenaires du quadrille naturaliste : Grille d'Égout, Nini-Pattes-en-l'air, la Sauterelle, la Môme Fromage et la Goulue. C'est, en somme, son carnet de bal.

« Toutes ces demoiselles qui nous entourent sont hypnotisables », murmure l'interne du professeur Charcot à l'oreille de sa jolie voisine, une Russe de la plus ancienne noblesse. « Venez me rendre visite un matin dans mon service, Princesse, et je me ferai un plaisir de vous montrer avec quelle facilité je les endors. Si ce soir, l'orchestre s'arrêtait brusquement et que le timbalier frappait un violent coup de gong avec sa mailloche, vous verriez la plupart



d'entre elles tomber en catalepsie, s'arrêter immobiles et conserver la posture dans laquelle elles auraient été surprises par ce bruit éclatant et inattendu. »

Mais laissons là tous ces détails saugrenus, voulez-vous, et, voyons quel est le résultat moral et psychologique que l'on obtient par l'institution de ce bal. Ce serait pour les pensionnaires une trop grande privation que de ne pas y participer, aussi les fautes commises contre la discipline sont-elles moins nombreuses. Ce qui semble donner raison à cette argumentation, c'est que les crises hystériques sont moins fréquentes, plus espacées ensuite, parce que la danse a apaisé pour un temps cette soif d'agitation et de plaisir qui est l'apanage de leur âge. Ne l'appelle-t-on pas, d'ailleurs, « la folle jeunesse » ?

Ce bal costumé calme tant le système nerveux que beaucoup de médecins pensent, non sans raison, qu'une fête analogue répétée plus souvent, trois ou quatre fois l'an, produirait des effets salutaires sur l'imagination vagabonde et dérégulée des

hystériques de la Salpêtrière. Et si l'on ajoute au plaisir de la danse, l'influence bienfaisante de la musique qui détend les nerfs et allège la mélancolie, n'est-on pas en droit de dire que l'administration hospitalière, en agissant ainsi, agirait sagement? Ne sommes-nous pas heureux nous-mêmes, à qui la Providence a dévolu un cerveau bien équilibré, d'entendre de la musique quand l'ouvrage nous a épuisés, quand les soucis nous oppressent? Ne

sentons-nous pas, sous les souffles harmonieux, notre âme s'alanguir et se détendre? C'est, sans aucun doute, inspirée par ces causes multiples, que la Salpêtrière donne chaque année ce bal aux pauvres névrosées, aux pauvres détraquées de l'intelligence qu'elle soigne et protège. Et ce n'est pas une des moindres curiosités de ce Paris, si vivant et si remuant, que d'assister à ce bal que l'on pourrait plus justement nommer « le bal des incohérentes »..



Souvenir d'un bal costumé à La Salpêtrière



Le professeur Charcot à la Salpêtrière

Une des histoires que l'on réclamait le plus souvent à Marie était celle qu'elle appelait « Les momies de Bonaparte ». Elle faisait patienter son monde jusqu'au dessert, puis, après avoir quitté sa chaise, elle s'adossait au buffet Henri II en chêne luisant et contait posément sa surprenante mésaventure, en y mettant tout l'art d'une tragédienne de la Comédie Française.

À l'époque, quand on quittait la Salpêtrière et que l'on s'aventurait vers la barrière d'Italie, on passait par des coins où Paris semblait avoir disparu. Ce n'était pas la campagne, puisqu'il y avait des maisons et des rues. Ce n'était pas un bourg, car les immeubles comportaient pour la plupart cinq étages. C'était, pourrais-je dire, un quartier habité où l'on croisait rarement âme qui vive, un endroit solitaire empli d'habitants, un coin écarté de la capitale, plus obscur la nuit que la forêt de Chaux, plus maussade le jour que le cimetière du Poiset.

Le maquignon du Marché aux chevaux à qui je venais de demander s'il pouvait

m'indiquer la maison de Friedrich von Fildig me désigna du doigt une grosse masse de moellons qui donnait d'autant plus l'illusion d'un fortin que l'on ne distinguait ni porte ni fenêtre sur toute sa surface.

– Tenez, mademoiselle, fit-il, la voilà.

– Cette espèce de tour carrée aussi large que haute ?

– Dame oui.

– Mais par où y entre-t-on ?

– Oh ! Ce que vous voyez n'est que le dos de ce que l'on appelle ici « la casemate ». Trois côtés sont des murs aveugles, mais le quatrième est une immense verrière où ni la lumière ni l'air ne font défaut. Le soir, on entend glisser de grands volets de fer sur les parties vitrées. Ils offrent la meilleure des protections. Je crois bien que le vieux fou qui y vit n'a jamais été cambriolé.

Le maquignon haussa ensuite les épaules et s'en fut. Peut-être regrettait-il d'en avoir déjà trop dit.

Friedrich von Fildig me reçut avec empressement.

– Mon gîte tient plus du capharnaüm que d'autre chose, s'excusa-t-il avec un lourd accent



Marie Dôle



germanique en me jetant des regards contrits par-dessus ses lorgnons aux verres légèrement fumés.

Un geste de sa main droite me conviait en même temps à bien m'en rendre compte. Mais je n'avais pas attendu qu'il m'y invitât. Déjà, toute la singularité de sa demeure s'était inscrite dans ma rétine. Très vaste et très haute, la salle où je venais de pénétrer tenait à la fois du solarium et de l'atelier de photographe. Elle rappelait aussi un ancien relais de poste que l'on avait complètement remodelé, en garnissant d'un immense vitrage le côté sans mur où devaient jadis être alignées les diligences. Cette baie translucide était bordée, à droite et à gauche, par deux cloisons de bois qui montaient du sol jusqu'au plafond, tels deux panneaux de paravent, et derrière lesquelles avaient été aménagées, se faisant face, deux loges dont l'une devait lui servir de cabinet de toilette et l'autre de chambre à coucher. Dans les deux pans de mur qui mordaient parallèlement sur le vaste quadrilatère du plancher ciré, s'encadraient deux portes par où l'on pouvait pénétrer dans ces deux petites pièces symétriques. Il y en avait également une

troisième, celle par laquelle j'étais entrée, qui se découpait dans la surface vitrée et faisait corps avec elle. Cette dernière ne devait servir pour ainsi dire jamais, car, comme me l'avait dit tantôt le maquignon, les visiteurs étaient rares.

Pour ses entrées et sorties, Friedrich von Fildig passait soit par son cabinet de toilette, soit par sa minuscule chambre à coucher. Il n'empêche que cette installation rompant l'harmonie – si harmonie il y avait – de cette immense nef avec ses deux cabines surajoutées, choquait un peu. Ce qui heurtait aussi le regard, c'était une espèce de large balcon qui courait tout le long du mur du fond, à hauteur du premier étage. Une balustrade toute simple bordait son avancée au-dessus du vide. Mais à quoi rimait ce balcon ? Certes, il existait des ateliers d'artistes qui en étaient pourvus, mais celui-ci était toujours l'aboutissement d'une volée de marches et avait une utilité nettement définie. Or, ici, il n'y avait rien qui permit de grimper jusqu'à cette mezzanine encombrée d'un invraisemblable amas d'objets hétéroclites : sacs de voyage éventrés, malles sans couvercle, laissant échapper des habits

poussiéreux, paniers d'osier saturés de journaux jaunis, et j'en oublie. Rien non plus, au milieu de cet invraisemblable bric-à-brac, ne laissait supposer la présence d'une momie. Oui, un cadavre parcheminé, logé dans un sarcophage dressé parmi toutes ces choses disparates. Cette dépouille millénaire ne se fût pas signalée plus que cela à l'attention du visiteur si sa tête, émergeant de l'enchevêtrement des bandelettes, n'avait joui d'un faciès grimaçant, pire que celui des suppliciés de cire du musée Grévin.

La momie de Friedrich von Fildig était penchée imperceptiblement en avant, juste à l'aplomb de son bureau de travail, et ses yeux mi-clos semblaient attendre le mouvement de la plume courant sur le papier.

– Vous admiriez Nekhbet, mademoiselle ? questionna mon hôte qui avait surpris mon regard qui s'attardait sur la macabre relique.

Puis, comme je restais muette, il poursuivit :

– C'était une princesse de la Basse Époque. Bonaparte la rapporta de la vallée du Nil avec plusieurs autres. Il paraît qu'elle a porté malheur à tous ceux qu'elle a honorés de

sa présence. Aussi l'ai-je isolée par mesure de précaution, la reléguant à un étage où rien ne conduit. Car avez-vous remarqué que l'escalier brille par son absence ?

– Oui. Et je me suis demandée le pourquoi de cette originalité.

– Oh ! Il n'y a pas de raison sérieuse.

Puis, baissant le ton, mon hôte ajouta :

– Hormis la peur. Car je tremble de peur quand la nuit tombe, mademoiselle !

Je le regardai avec surprise. Ses yeux ne cillèrent pas quand ils rencontrèrent les miens.

– C'est stupide, n'est-ce pas ? dit-il en caressant machinalement sa barbe à double pointe. Mais, que voulez-vous, c'est plus fort que moi. Logiquement, nul ne peut me surprendre dans mon abri. Pas de cave, pas de grenier, pas de placard où l'on puisse se cacher pour m'assaillir à l'heure propice. Des parois pleines sur trois côtés. Et sur la quatrième, dont la fragilité pourrait sembler alarmante, bien que le verre utilisé soit épais et très résistant, des panneaux de fer recouvrent automatiquement ses châssis au crépuscule. Je suis le seul à pouvoir actionner de l'intérieur ces volets qui ne s'écartent qu'à mon commandement, quand



Nekhbet

j'actionne une manette fixée au mur, à mon chevet.

– Mais l'interrompis-je, quelqu'un ne pourrait-il s'introduire ici le jour, pendant que vous êtes assis à votre bureau, en passant par l'une ou l'autre des deux portes secondaires ?

Von Fildig hocha la tête négativement :

– Personne ! Vu que les épais panneaux de chêne qui les composent sont toujours hermétiquement clos et que moi seul connais le secret par lequel on peut les ouvrir mécaniquement du dedans ou du dehors, auquel cas une sonnerie se déclenche et dure jusqu'à ce que je la suspende.

Je souris.

– Il me semble, dis-je, que vous ne pouviez plus efficacement assurer votre sécurité, et je me demande quelle garantie supplémentaire ma présence peut vous apporter.

Von Fildig fourragea dans sa barbe épaisse :

– Peut-être est-ce aussi ridicule de ma part de vous avoir fait venir que d'avoir supprimé l'escalier qui menait au balcon, concéda-t-il. Mais que voulez-vous, mademoiselle, la peur ne se raisonne pas. Et puis Sœur Saint-Pierre – je veux bien sûr parler de votre chère parente, Joséphine Dôle avec qui j'entretiens une relation épistolaire, m'a maintes fois vanté votre grande sagacité.

Je réfléchis, et enfin m'évadant de mon silence :

– Avec tout le respect que je vous dois, dis-je avec une moue, j'ai du mal à croire

que ce soit pour éviter à Nekhbet la tentation de descendre jusqu'à vous que vous avez ôté l'escalier conduisant au balcon. Ai-je tort ?

– Non, mademoiselle. Rassurez-vous, je ne fais pas partie de ces malades dont vous vous occupez à la Salpêtrière. D'ailleurs, ce n'est pas de la momie dont j'ai peur.

– Même après ce que vous m'avez confié à propos de son pouvoir maléfique ?

– Bah ! Cette faculté a dû s'évaporer avec les ans. Et puis, je ne la crois pas capable de se servir d'une plume pour écrire. Or, voyez, mademoiselle, ce mot que j'ai reçu, il y a quelques jours.

Sur la carte que Friedrich von Fildig me tendait s'étalaient les trois lignes manuscrites suivantes : « As-tu songé, misérable, à restituer ce qui nous revient ? Peut-être serait-ce une sage précaution de le faire, car ta fin est proche. »

Sans me soucier – et j'eus bien tort – de ne point m'étonner de la signification de cette brève missive, je demandai à mon hôte en lui restituant le rectangle de carton :

– Par quel biais cette carte vous est-elle parvenue ?

– Le plus banalement du monde : par la poste.

– Hum ! Dans ce cas, le timbre devrait nous permettre d'apprendre d'où elle vient, or il n'y en a pas.

La déconvenue se peignit sur le visage de mon hôte.

– J'avoue ne point avoir remarqué ce détail, répondit-il, penaud.

– C'est dommage. Notez que je n'attache pas une importance particulière à l'oblitération. Ces lignes peuvent être sorties du cerveau d'un déséquilibré ou d'un farceur au goût douteux qui gîte dans n'importe quel coin de Paris.

« Que cette lettre ait pu vous paraître alarmante, repris-je après une pause, je le comprends, même s'il ne s'agit que de simples divagations. Avec les déraillés, on ne peut jamais prévoir. Leurs idées fixes les entraînent parfois fort loin. Ainsi, à la mi-carême, au bal des folles, une hystérique qui se prenait pour Messaline a provoqué un bel esclandre. N'a-t-elle pas fait un croc-en-jambe à son cavalier pendant la valse et commencé à le piétiner ? »

Puis, après un silence :

– Mais enfin, dis-je en désignant la carte déposée sur le bureau et qu'un souffle



Friedrich von Fildig en 1890

d'air agitait comme une aile d'oiseau blessé, pourquoi ne pas avoir appelé sur-le-champ la police, quand l'émotion de cette lecture était encore toute fraîche ?



– Je n'ai pas eu envie de faire appel à la loi pour une menace qui, somme toute, comme vous le dites si bien, est probablement celle d'un déraillé.

– Soit, mais ne m'avez-vous pas dit, tout à l'heure, que vous étiez en possession de ce courrier depuis plusieurs jours ?

– C'est exact. Depuis une semaine, très précisément.

– Et vous ne m'avez alertée qu'hier ? Dois-je en conclure que l'ultimatum a brusquement pris plus de consistance, peut-être à cause d'un événement imprévu survenu la veille ou l'avant-veille ?

Friedrich von Fildig fit oui de la tête.

– Je ne saurais jamais vous remercier assez de la rapidité avec laquelle vous êtes venue, mademoiselle, articula-t-il. Et je vous sais gré aussi de votre sûreté de raisonnement qui m'évite la peine de vous faire part des raisons du retard que j'ai mis à vous contacter. J'aurais peut-être laissé les choses en l'état après réception de cette carte si, ensuite, une voix inconnue ne m'avait crié à travers la porte que l'on me connaissait un notaire tout prêt à coucher sur le papier timbré mes

volontés dernières. « Dans vingt-quatre heures, ajoutait-elle, il sera trop tard. » La phrase fut répétée une seconde fois, plus lentement. Après quoi, elle se tut. Je pris garde de ne pas ouvrir, vous vous en doutez bien.

– C'est ce que l'on appelle la guerre des nerfs, dis-je.

– Les menaces proférées en pleine nuit par un fou, se récria Von Fildig, ne furent pas la seule cause de mon appel à l'aide. Vers l'aube, un étrange événement se produisit.

– Où cela ?

– Ici même, dans cette salle. Je fus tiré de mon sommeil, léger il est vrai, par un bruit de pas glissant doucement sur le plancher. Puis un bruit sec, comme celui d'une théière qui se brise, retentit.

– Le bois parfois, quand il travaille, produit des craquements bizarres. Il ne faut peut-être pas chercher plus loin.

– Hélas ! Le bruit en question n'avait aucun rapport avec celui auquel vous faites allusion, mademoiselle. C'était un peu comme si le couvercle de mon encrier s'était rabattu, ou comme si une bouteille de cidre avait explosé. Bref, un son tout à fait anormal. De nouveau,

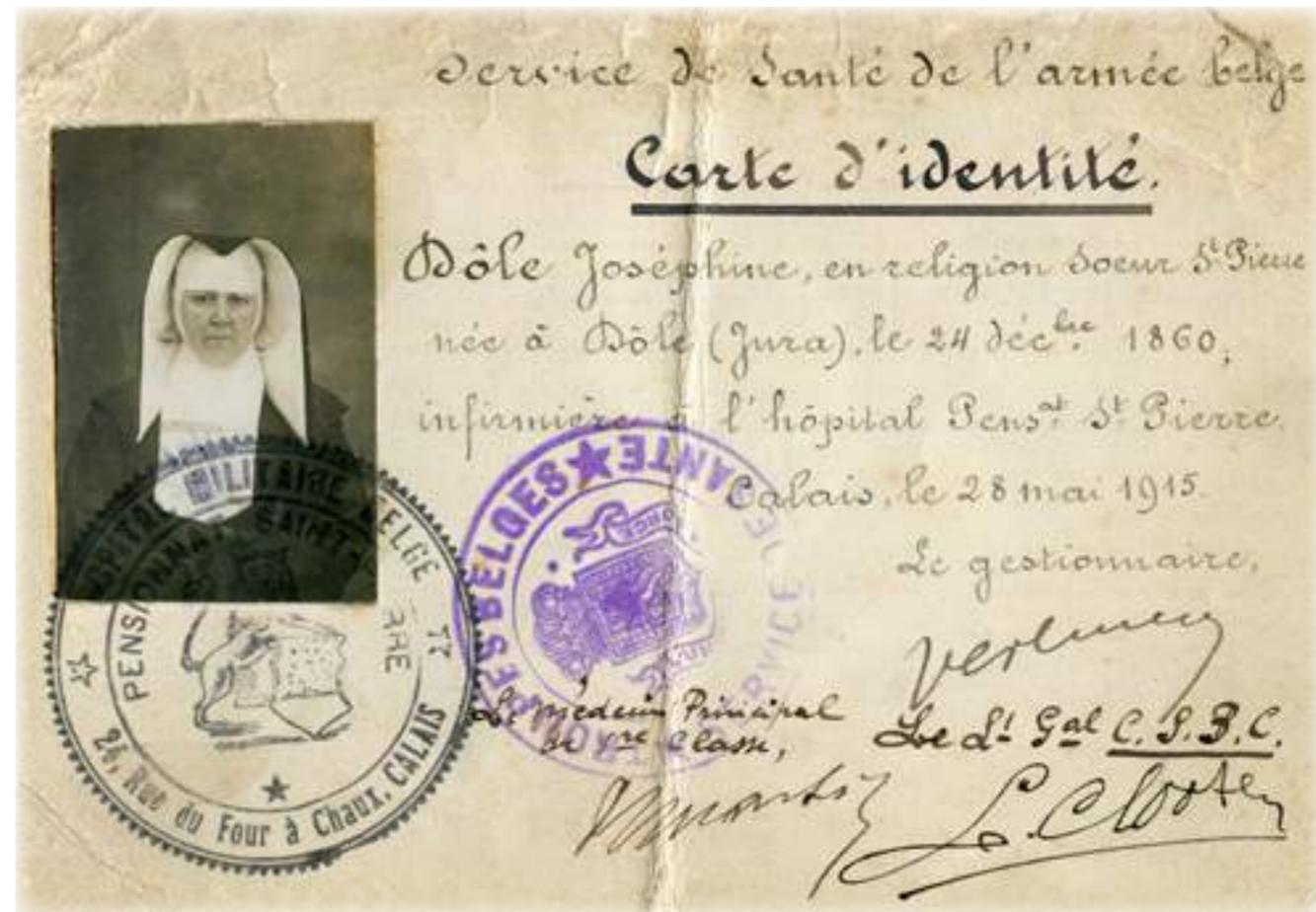
j'eus l'impression de pas furtifs qui s'éloignaient. Une angoisse me paralysait. Puis la paix se fit en moi, insensiblement. J'imaginai avoir rêvé. C'était, en effet, la seule hypothèse concevable. Mais dès que je me fus levé et installé à ma table de travail, ne pouvant me rendormir, ma tranquillité retrouvée fit place à un nouveau désarroi. Un dossier contenant des documents de première importance avait disparu. Il se trouvait dans un tiroir fermé à double tour. Et la clé était dans la poche du tricot de corps que je porte toujours en dormant. C'est pourquoi le lendemain matin de bonne heure, je mandai un garçon de courses et je le chargeai d'un pli dans lequel je vous priais de venir me voir le plus tôt possible.



Ce ne fut qu'une bonne heure plus tard que je sortis enfin de chez Friedrich von Fildig. J'avais continué à le questionner afin de bien posséder toutes les données du problème, mais je m'étais heurtée à des réticences, à des

dérobades assez incompréhensibles. J'aurais aimé par exemple savoir quelle était la nature des pièces qui composaient le dossier qui lui avait été dérobé. Mais mon hôte avait temporisé, prétextant qu'il devrait retrouver dans ses archives les doubles ou les brouillons permettant de le reconstituer avec exactitude, et il était resté inébranlable dans son entêtement. « C'est assez ardu, mademoiselle, m'avait-il affirmé, et j'aimerais mieux que vous consultiez vous-même l'ensemble de ces papiers. » Quelle puérité, songai-je, dans son obstination. Quel enfantillage aussi d'avoir supprimé l'escalier qui menait au balcon intérieur. Personne n'aurait pu se cacher au milieu de ce fatras, et quiconque y eût cherché refuge eût tout fait s'écrouler. À quoi rimait donc cet excès d'inutiles précautions ?

Quelle idée aussi avait eue ma sœur Joséphine de faire mon apologie à ce vieux solitaire ? Certes, elle connaissait mon goût immodéré pour les histoires de mystère, mais de là à me contraindre à jouer les Chevalier Dupin ! Le plus beau, c'est que l'affaire commençait à m'intéresser.



Joséphine Dôle, en religion Sœur Saint-Pierre





Le lendemain matin, ce fut à grand-peine que les sapeurs-pompiers parvinrent à forcer l'une des épaisses portes de chêne, celle du cabinet de toilette, par lequel on pénétrait dans l'étrange demeure de Friedrich von Fildig. Quand on leur avait signalé qu'une fumée épaisse couronnait le toit, ils étaient arrivés en toute hâte. Faute de pouvoir s'introduire dans la maison dont la façade vitrée était close par les volets métalliques qu'ordinairement son vieil occupant n'utilisait que la nuit, ils avaient dressé leur grande échelle et entrepris la lutte contre l'incendie en l'attaquant par le haut. En peu de temps, ils s'en étaient rendus maîtres, car il n'y avait qu'un seul foyer, et le faite de la bâtisse n'avait commencé à brûler que sur sa partie nord, celle opposée à la façade.

Alertée par un voisin dont la fille était soignée à la Salpêtrière, je me précipitai à mon tour chez Von Fildig. Ce qui avait si soudainement flambé, c'était, ce ne pouvait être que l'amoncellement disparate qui encombrait le balcon intérieur. Au reste, quelle autre pitance le feu aurait-il pu trouver dans cet endroit sommairement meublé, sans

tentures, sans tapis, sans rien enfin qui puisse satisfaire sa fringale de destruction? Bien sûr, il y avait ce grand plafond de sapin sur lequel le toit plat était directement posé. Si les pompiers n'étaient pas intervenus aussi promptement, cette immense surface de bois brut se serait embrasée puis effondrée en écrasant tout ce qui se trouvait en dessous. Alors, le pire eût été à craindre. Mais, Dieu merci, les secours étaient arrivés à temps pour maîtriser le sinistre.

Les dégâts ne devaient pas se chiffrer bien haut, car le bric-à-brac du balcon n'avait guère de valeur, et il y avait tout lieu d'espérer que Friedrich von Fildig n'éprouverait aucune amertume de la perte de sa momie. Cependant, en pensant à lui, je ne pouvais me défendre d'une réelle inquiétude. Pourquoi n'avait-il pas répondu à l'appel des soldats du feu juchés sur le toit, tout à l'heure? Fallait-il supposer qu'à moitié asphyxié par la fumée, il avait été victime d'un malaise? Le sinistre avait été de trop courte durée pour que l'évanouissement du vieillard puisse être irrémédiable. Avec des soins appropriés et surtout immédiats, on parviendrait sans doute à le ranimer.

C'était donc avec une certaine anxiété que j'assistais à l'acharnement des pompiers sur l'épais panneau de chêne qui résistait à leurs efforts. Aussi, dès que la porte fut suffisamment entrouverte pour leur permettre de se glisser dans la place, je les suivis crânement, sous prétexte que j'étais l'infirmière personnelle du vieillard. Je portais encore ma blouse de travail, ce qui donnait toute crédibilité à mes affirmations fallacieuses.

L'étroite salle de bains était vide. L'air y était très respirable, la fumée l'ayant épargnée. Si Von Fildig était en train de faire la sieste dans la chambre parallèle quand le feu avait éclaté – et c'était là une hypothèse vraisemblable – j'étais certaine maintenant qu'il n'avait pu être incommodé par les nuées toxiques. Au reste, l'immense salle où je me portai ensuite n'était pas très enfumée non plus, le trou qui perçait la toiture, au-dessus de la galerie, ayant fait appel d'air. Son bureau de travail était resté tel que je l'avais vu lors de ma première visite. Un cadre, dont le verre s'était fendu, et quelques débris de bois calcinés parsemaient cependant sa surface vernie. De



« J'assistais à l'acharnement des pompiers
sur l'épais panneau de chêne qui résistait à leurs efforts. »

l'eau noirâtre avait dégouliné, également, de la galerie et sali les papiers rangés sur ce bureau. Tout autour, par terre, cette même eau avait fait de petites mares brunes. Au premier coup d'œil, il me parut que les dommages se bornaient là. Le feu avait ravagé l'entassement hétéroclite au milieu duquel se dressait la momie, avait tout consumé en un clin d'œil, et les flammes étaient montées ensuite à l'assaut du toit qu'elles n'avaient entamé que partiellement. Par chance, l'assise de fer sur laquelle avait été posé le plancher de la galerie leur avait barré le chemin du rez-de-chaussée. Tout était donc pour le mieux. Mais du vieillard, nulle trace. Sans doute, avait-il cherché refuge dans sa minuscule chambre à coucher. À moins qu'il n'y fût déjà quand l'incendie avait pris naissance. En deux bonds, j'atteignis cette cellule toute monacale meublée d'une tablette, d'une chaise et d'un petit lit. Là non plus, il n'y avait personne. Je n'avais pas réalisé que, tandis que je me dirigeais vers la chambre où j'espérais trouver le vieil homme, les pompiers avaient couru au plus pressé, c'est-à-dire qu'ils s'étaient tous précipités vers la galerie où le feu avait pris. Ce ne fut qu'au moment où, revenue



vers le centre de la salle, je m'étonnais de la disparition du fauteuil dans lequel s'asseyait habituellement Friedrich von Fildig, qu'une femme tout de noir vêtue, qui était entrée je ne sais ni par où ni comment, émergea de derrière son bureau. La capuche de sa cape dissimulait en partie son visage. « À la bonne heure, ce monsieur est sauf ! » se réjouit-elle. En même temps, elle remit à sa place le fauteuil qui avait basculé par terre avec son occupant.



La chambre de Friedrich von Fildig

L'apparition brusque de l'inconnue m'avait surprise. Celle-ci avait été la première à apercevoir le vieillard et à se pencher sur lui. Elle examinait à présent d'un regard discret, mais qui ne m'échappa pas, la gravure que contenait le cadre lézardé.

– Puisque tout danger est écarté, dit-elle enfin en se détournant, je puis m'en aller l'esprit tranquille.

Elle s'en fut et je demeurai seule avec le lieutenant des pompiers. Ses hommes étaient sortis replier la grande échelle et ranger leur matériel. Les débris de toutes tailles, encore fumants, qu'ils avaient empilés au milieu de la salle, dissimulaient Von Fildig à leurs

regards, comme ils l'avaient caché aux miens. Je ne pouvais donc me rendre compte si celui-ci s'était redressé en manifestant par quelques signes son retour à la vie si hardiment proclamé par la dame en noir. Quelle ne fut donc pas ma surprise et celle du lieutenant dès que nous eûmes contourné les décombres ! Friedrich von Fildig gisait sur le sol. Il était mort... bel et bien mort, la nuque brisée.

Qui, donc, m'interrogeai-je, lui avait administré le coup du lapin après être parvenu à pénétrer dans cette bâtisse hermétiquement close ? Qui, donc, avait pu franchir ce

quadrilatère que le toit coiffait comme un couvercle où n'était même pas percée une cheminée par laquelle on eût pu se laisser glisser ? Inutile de chercher à découvrir un tunnel souterrain soigneusement camouflé, l'ancien relais de poste ayant été bâti à même la roche qui effleurait dans le quartier. De même, l'immense plancher dont on l'avait revêtu était sans faille.



De retour dans ma chambre à la Salpêtrière, je me mis à réfléchir. Les bruits familiers, un à un, s'étaient éteints comme ceux du brasier qui, si peu d'heures auparavant, avaient crépité dans l'étrange demeure où un vieil homme avait connu une fin tragique. Qui, donc, l'avait assassiné ? Mystère ! J'avais appris de la bouche du docteur Leopold Schwartz, chef du service de pharmacie de l'hospice, que Friedrich von Fildig, malgré toute sa science, n'avait jamais réussi à amasser le moindre pécule. Sa pauvreté était bien connue. Il ne

risquait donc pas d'avoir été victime d'un crime ayant le vol pour motif. Il était de même à l'abri des convoitises d'un membre de sa famille, puisqu'il n'en possédait point.

Le mystère planait aussi sur l'inimaginable histoire que Von Fildig m'avait contée... sur l'évocation d'un être impalpable rôdant dans sa demeure en pleine nuit... sur les lumières défaillantes... sur la prescience qu'il avait eue de sa fin prochaine... sur son inexplicable entêtement à ne pas vouloir me divulguer le contenu des documents subtilisés... et, évidemment, sur l'éclosion soudaine de l'incendie dans cet endroit inaccessible. Le mystère se trouvait encore dans la présence de la mystérieuse dame en noir. À ce propos, j'eus la curiosité d'inspecter le cadre brisé sur lequel ses regards s'étaient posés. Il contenait une gravure intitulée : « Le drapeau rouge de la Commune bat au sommet de la colonne de Juillet. » Je le retournai et au verso, sur le carton d'encadrement, il était griffonné à la mine de plomb la pochade que voici : « Le Génie de la Liberté change de pied au premier coup de minuit. » Hum ! Pas de quoi casser trois pattes à un canard, comme on dit chez nous.

Le mystère résidait encore dans l'éparpillement des petits disques de plomb, de la taille d'un louis d'or, trouvés par terre autour du cadavre, ainsi que dans les morceaux de porcelaine brune qui s'étaient mêlés aux rondelles de métal ou avaient rejailli plus loin, un peu de tous les côtés.

Le mystère demeurait enfin dans la découverte du corps de la momie que le feu avait épargné et qui s'était retrouvé dans un coin de la salle après avoir dégringolé de son perchoir, perdant au passage sa tête grimaçante. Ce fut en réfléchissant à toutes ces énigmes que je sombrai dans le sommeil.



*Inauguration du Monument aux Morts de juillet 1830
Place de la Bastille, 1831*

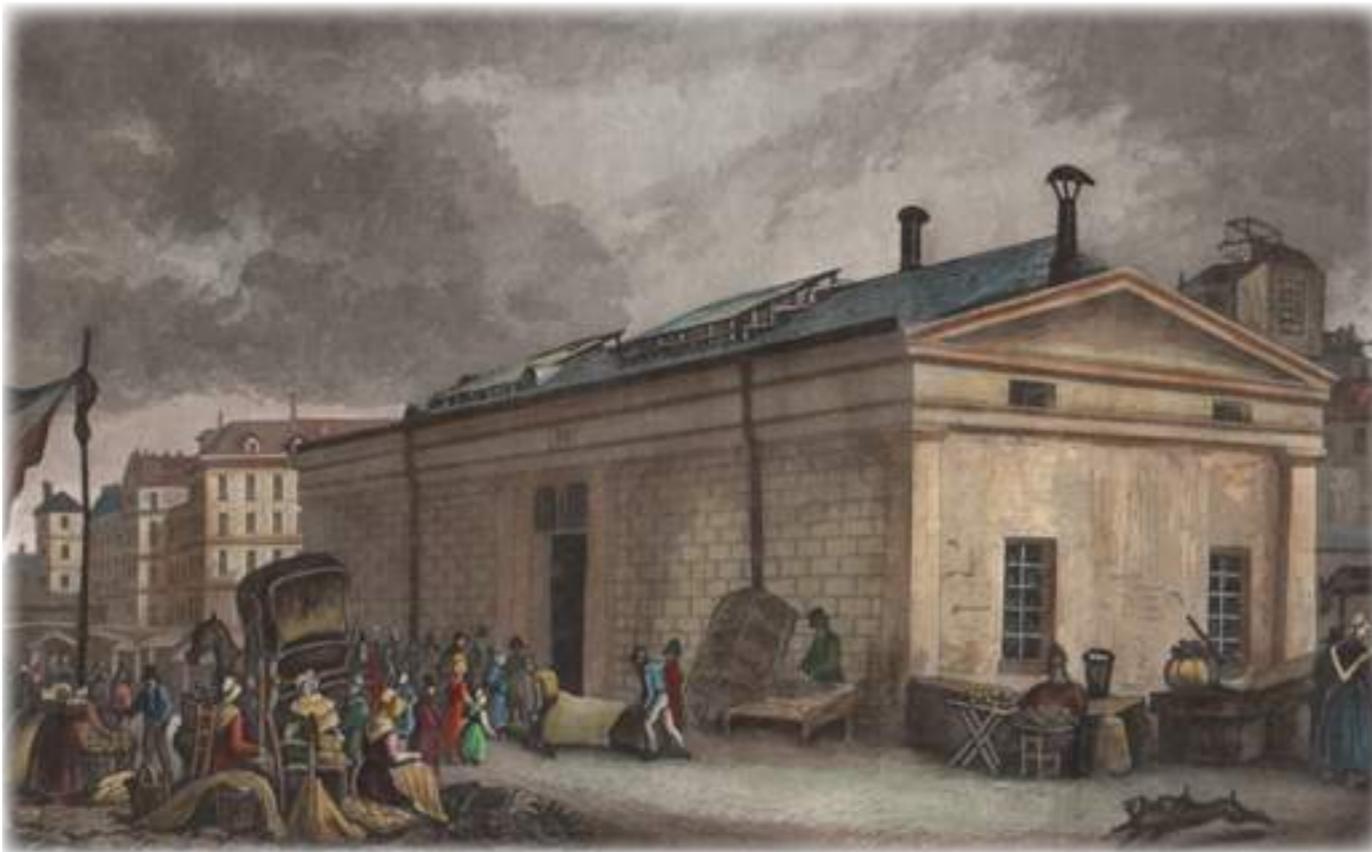
Trois jours s'étaient écoulés quand arrivèrent les résultats de l'autopsie à laquelle avait procédé le docteur Brunier qui officiait à la morgue de Paris. C'était en effet en ce lieu que le corps de Friedrich von Fildig avait été transporté.

Le médecin, dans son court rapport dont il avait eu l'obligeance de m'adresser une copie, ne faisait pas de phrases. Sa prose avait la sécheresse de tous les factums

officiels, cette neutralité impersonnelle et inhumaine des constats ou des arrêts de cour. Elle disait que Friedrich von Fildig avait été assommé avec un objet contondant très lourd, vraisemblablement arrondi, sans aspérités, qui l'avait atteint à la base du crâne et avait provoqué le décès immédiat.

Fort bien. Je m'appliquai aussitôt à la tâche pour laquelle j'avais secrètement pénétré, dans

l'entre-temps, à l'intérieur de la maison du vieillard. J'y avais méticuleusement recueilli tous les petits morceaux de porcelaine qui avaient entouré son cadavre, tous les fragments de cette poterie sans nuances, si fine et si frêle, dont la couleur rappelait celle du parchemin. Je les étalai sur un guéridon, les disposai comme les pièces d'un puzzle, pour reconstituer l'objet que tous ces débris minuscules avaient formé... Eureka ! Ce n'était autre que la tête de la momie qui se trouvait sur la galerie, juste au-dessus du bureau de travail de Friedrich von Fildig. Mais elle était faite de porcelaine, creuse évidemment, qui avait été remplie à ras bord de rondelles de plomb dont le poids total avoisinait les quarante livres. La momie, on s'en souvient, penchait un peu à la façon de la tour de Pise. Elle se trouvait logée dans un sarcophage sans couvercle, solidement fixé au sol, de sorte qu'une secousse d'une certaine force pouvait faire basculer son corps dans le vide. Mathématiquement, il était aisé de prévoir l'endroit exact où sa tête de porcelaine atteindrait la cible prévue. En l'occurrence, une nuque offerte passivement, comme au merlin dont on se sert pour assommer les bœufs.



La morgue de Paris



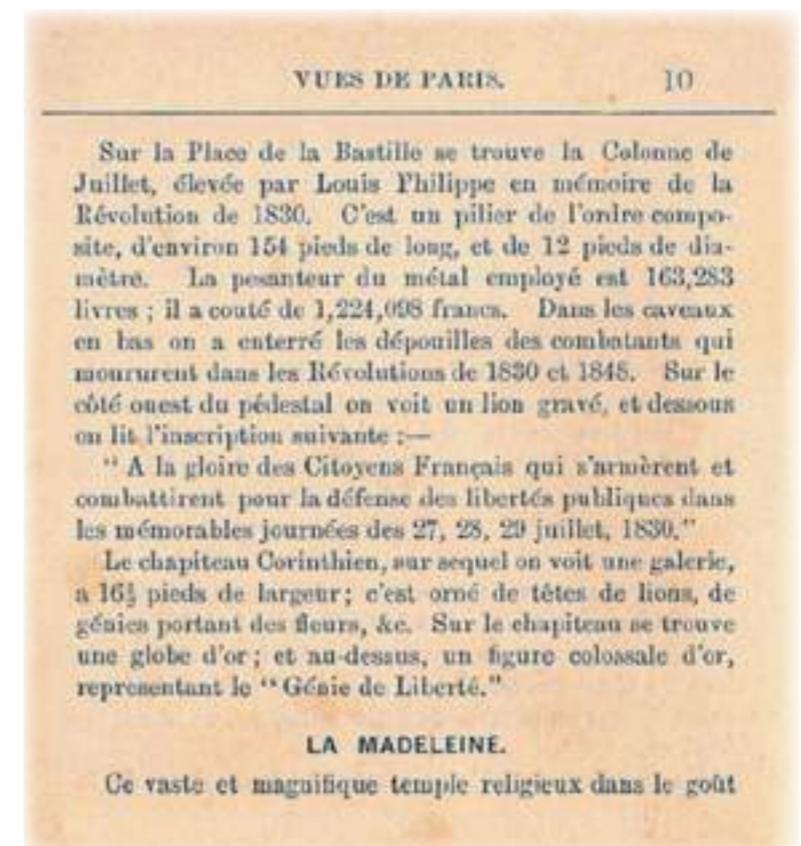
Ce réceptacle, rappelant les réalistes modelages de Bernard Palissy, s'était brisé en mille morceaux, mais sur l'un de ces morceaux, un cheveu s'était collé.

Ainsi, pour se donner la mort, Friedrich von Fildig avait utilisé cet aberrant stratagème, digne d'un cerveau détraqué. Le problème avait dû le préoccuper depuis un certain temps. Soigneusement, il avait accumulé sur sa galerie une quantité d'objets inflammables. Les montants du sarcophage, enduits de poix, devaient prendre feu rapidement aussi et déséquilibrer son antique contenu. Quand il eut terminé d'édifier cette sorte de bûcher, le vieux fou supprima l'escalier menant à l'étage afin que personne n'allât rien déranger de son installation. Pour allumer l'incendie, qui déclencherait le coup de grâce, je vais vous expliquer comment, à mon avis, il s'y prit. J'étais la dernière personne qui l'ait vu vivant. Peut-être m'avait-il fait venir pour que mes soupçons se portent vers un individu imaginaire, ce qui lui permit de maquiller son suicide en assassinat. Bizarre n'est-ce pas ? À peine avais-je pris congé qu'il se mettait à

l'œuvre... à l'œuvre de mort, dirais-je. Or, pendant notre entretien, mes regards s'étaient portés machinalement sur trois bouts de ficelle qui pendaient du rebord de la galerie. Quand je dis « bouts », je m'exprime mal. C'était, de fait, trois menus pelotons de chanvre que l'on pouvait aisément atteindre en montant sur une chaise et dérouler. C'est ce que Friedrich von Fildig a fait, je pense, après mon départ. Ces ficelles ont servi de mèches par lesquelles le feu s'est propagé jusqu'au cercueil de la momie. Deux se sont éteintes prématurément. La troisième, par contre, a rempli congrûment son office et l'étrange bonhomme a eu la curieuse mort qu'il s'était choisie.

Arrivée à ce point de l'histoire, Marie marquait invariablement une pause, toujours trop longue au goût de son public qui n'avait cessé de boire ses paroles depuis le début. C'était en général la cousine de Dijon qui avait l'audace de la prier de poursuivre. Malicieusement, Marie faisait alors apparaître entre ses longs doigts, à la façon d'une magicienne, une brochure datant de son séjour à la Salpêtrière. Posément, elle

ouvrait à la page 10 ce petit guide jauni, intitulé *Vues de Paris en 24 planches*, et le faisait circuler à la ronde. Puis, après s'être assurée que chacune et chacun avait bien lu – relu, serait-il plus juste d'écrire – le passage consacré à la Bastille, elle brossait un historique de la colonne de Juillet :

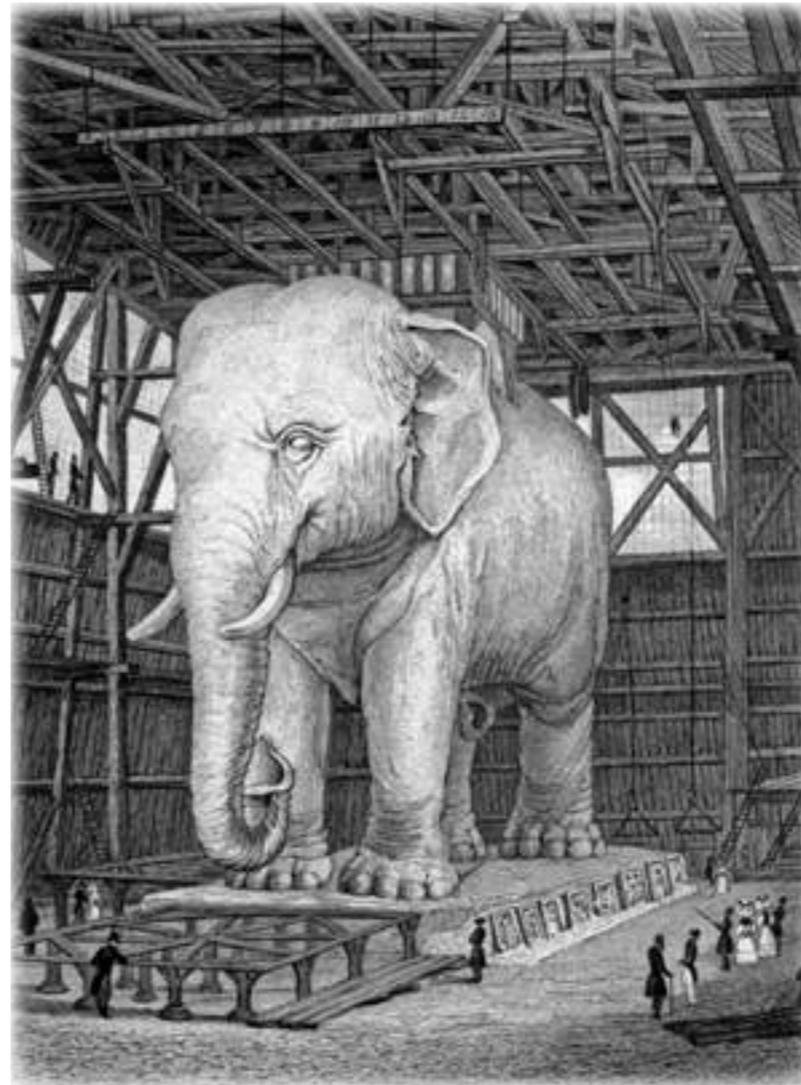


Trois ans après son accession au trône, le roi Louis-Philippe décida d'ériger un monument

commémorant la révolution de juillet 1830. Une colonne de bronze serait dressée au centre du rond-point de la Bastille. À cause du canal souterrain de l'Ourcq, qui coulait juste en dessous, le poids du fût ne devrait pas dépasser celui du gigantesque éléphant commandé jadis par Napoléon I^{er} et dont seul un simulacre de plâtre subsistait encore aux lisières du chantier. Le colosse factice était toujours visible, en 1831, mais il se trouvait dans un tel état de délabrement qu'on ne le visitait plus. La nuit, avec son front géant, sa trompe immense, ses défenses démesurées, le pachyderme se métamorphosait en un fantôme sombre et terrible qui semblait barrir muettement à la lune. Sa carcasse ne devait être mise à bas que bien longtemps après et de son ventre lézardé surgirent alors des hordes de gros rats bleus qui propagèrent l'effroi dans tout le quartier.

En 1834, un nouvel architecte reprit et modifia le projet initial. Un escalier intérieur de cent quarante marches devait assurer la stabilité de la colonne, mais cet agencement se révéla médiocre. On imagina donc d'ajouter un lourd chapiteau pourvu d'un belvédère au

sommet du monument. Le tout serait couronné par une sphère sur laquelle prendrait pied la jambe gauche du Génie de la Liberté. Personne n'avait songé que cette magnifique statue de bronze doré, œuvre d'un grand sculpteur, allait rendre la colonne encore plus sensible au vent.



Projet de l'éléphant de la Bastille

Le programme fut révisé au bout de cinq ans, car l'architecte du moment avait omis de prévoir une crypte pour y rassembler les corps des héros de 1830. Ils étaient au nombre de cinq cent quatre. Ce fâcheux oubli réparé, leurs restes furent exhumés des charniers de la rue Fromenteau, du marché des Innocents, du Champ-de-Mars, de la plaine de Grenelle, ainsi que des fosses du jardin de la Bibliothèque nationale et du Louvre. Ils furent ensuite mis en bière, chargés sur des fardiers à vapeur et conduits à la Bastille où on les descendit dans la crypte aménagée à leur intention. Mais dans la précipitation, les préposés aux transports des cadavres mêlèrent innocemment plusieurs momies pharaoniques rapportées par les missions scientifiques du Directoire et du Consulat. L'état de décomposition avancée de ces dépouilles parcheminées rendait la confusion plausible, voire tentante pour les gardiens de musée, las de supporter leurs exhalaisons putrides. Il semble vraisemblable qu'un bon nombre de ces fonctionnaires municipaux aient encouragé cette bévue sacrilège. Les jeunes tâcherons qui se présentaient à eux n'étaient-ils pas ravis de reprendre leur souffle en lichant



La crypte des victimes des révolutions de 1830 et de 1848 dont les dépouilles furent mêlées par inadvertance à celles des momies de Bonaparte

les bouteilles de ginguet dont on les régalaient ? En même temps, les gardiens galonnés, pas fiers pour deux sous, poussaient la complaisance jusqu'à les remplacer afin d'extraire les corps des jardins du musée. Quelle aubaine, non ?

C'est ainsi que vénérés prêtres de Thèbes et modestes barricadiers de Ménilmontant reposent maintenant de conserve dans l'attente de la Résurrection. Gageons que le juge Suprême saura reconnaître les siens.

La colonne votive fut inaugurée solennellement en juillet 1840 pour célébrer le dixième anniversaire des Trois Glorieuses. Mais l'histoire populaire se répète lorsqu'il s'agit de la Liberté. La révolution de 1848 se devait de fournir son pourcentage de sang versé. Les corps des héros du jour furent descendus dans la crypte et accotés à ceux de leurs prédécesseurs. « On commence à se sentir à l'étroit dans ce coincetot », aurait pu grommeler un vieux brave de 1830 réduit à l'état de squelette.

Le nouveau ministre de la Justice présida, comme il se devait, à ces émouvantes funérailles. Il prit la parole pour proclamer que l'on venait

de vivre la dernière révolution et que les générations futures conserveraient le culte pieux de tous ces héros qui avaient enfin assuré à la France un gouvernement républicain. Mais le coup d'État du Prince-Président, émule de son oncle Napoléon Bonaparte, allait démentir ce généreux optimisme.

Plus tard, pendant la Semaine sanglante de mai 1871, des prisonniers bellevillois tentèrent un coup d'audace en assistant au massacre des membres de leur famille – père, mère, femme, enfant – et à l'exécution sommaire de centaines de leurs camarades. Jouant leur va-tout en attendant leur tour d'être fusillés, ils bousculèrent leurs gardiens et s'enfuirent à toutes jambes sous une grêle de balles. Plus tard, ils prirent à l'abordage une canonnière versaillaise qui croisait sur la Seine, puis jetèrent par-dessus bord son équipage, à l'exception du pilote qui ne rechigna pas trop pour leur donner la main et les aider à arrimer leur prise au pont d'Austerlitz. Aveuglés par la soif de vengeance, les Fédérés prirent pour cible le premier monument venu, en l'occurrence la colonne votive de la Bastille sans se soucier



de son symbole révolutionnaire. Mais leur tir mal ajusté – trente obus au total – ne fit que pulvériser les abords de l’Arsenal. En désespoir de cause, ils débarquèrent le pilote, firent un brûlot de la canonnière, et périrent jusqu’au dernier en la faisant pénétrer sous la voûte du canal Saint-Martin. Des pans de muraille s’écroulèrent, le haut fût de bronze vacilla sur sa base, mais le Génie de la Liberté, un drapeau rouge au poing, demeura debout, en équilibre, au sommet du grandiose édifice.

Quelle absurdité que cet acte suicidaire, me direz-vous ? Mais il faut concevoir le désespoir de ces insurgés qui voulaient tout détruire derrière eux. À peine eurent-ils le privilège de trouver le repos aux côtés de leurs glorieux prédécesseurs, les révolutionnaires de 1830 et de 1848. Quelques mois plus tard, des maçons découvrirent leurs restes calcinés et les enfouirent dans les tombeaux de la crypte avant de boucher son entrée par ordre des méprisables zéloteurs du gouvernement Thiers.



*Le drapeau rouge de la Commune bat au sommet
de la colonne de Juillet*



La Bastille en feu - Flammes jaillissant de la voûte du canal Saint-Martin

Lorsqu'elle en eut fini avec son vibrant exposé sur l'histoire de la colonne de Juillet, Marie reprit son récit d'une voix égale.

Un soir d'hiver, après mon ouvrage, me sentant d'humeur à mettre le nez dehors malgré le mauvais temps, je fis un brin de conduite au chef du service de pharmacie à la Salpêtrière, le docteur Leopold Schwartz. C'était un homme de grand savoir que ce vieux praticien, un égyptologue émérite aussi. Comme il était très volubile, il m'entretint des hystériques qu'il avait vues chez Charcot au cours des trente dernières années. Bien qu'il eût largement dépassé l'âge de la retraite, il était resté fidèle au poste et continuait à s'intéresser aux problèmes scientifiques les plus récents et les moins connus.

Un petit crachin pas franchement plaisant griffait les épais nuages de brume. Cinq heures sonnaient à une horloge voisine. Autour de nous, des formes humaines surgissaient du néant et y replongeaient dans une atmosphère chimérique. C'est à ce moment qu'Elle traversa rapidement le pont, là-bas en contrebas, avant

de disparaître, happée par le brouillard. Lorsque je dis « Elle », je veux parler de cette mystérieuse créature dont allait en grande partie dépendre la suite de ma fantastique aventure.

Je la revois comme si c'était hier, sans manteau, en cheveux, une main posée sur la tempe, l'autre levée vers le ciel, sa fine silhouette à peine éclairée par quelques rares réverbères aux flammes amoindries. J'aurais juré que c'était la mystérieuse dame en noir qui était entrée subrepticement à ma suite dans la maison de Friedrich von Fildig après son incendie.

– Avez-vous remarqué la jeune femme qui courait presque, là-bas en traversant le pont, Docteur ? m'enquis-je en faisant halte, prise par une subite quinte de toux.

Schwartz m'observa intensément de derrière ses lorgnons.

– Je ne l'ai point vue, j'en suis navré, me répondit-il enfin. Tenez, goûtez à une de ces pastilles au miel. Elles sont excellentes pour la gorge. Il vous faut veiller à ne pas prendre un coup de froid par ce temps polaire.

Le vieux praticien ajouta quelques judicieux conseils médicaux et nous nous séparâmes. Pourquoi fallut-il, à ce moment, qu'au lieu de rebrousser chemin et rentrer à l'hospice, je descendisse à petits pas jusqu'au quai d'Austerlitz ? Hasard ? Destinée ? Car ce simple changement d'itinéraire allait provoquer le drame. Mais n'anticipons pas.



“ Elle ”



J'avais besoin d'air frais et il me semblait que respirer l'odeur de la Seine me ferait du bien. Accoudée au parapet, je me penchai sur l'eau sombre où se reflétaient des lumières mouvantes et tortueuses. Ces ondulations de serpent de feu, que le brouillard rendait trouble et visqueux, avaient quelque chose d'hallucinant. Je restai ainsi un bon moment, fascinée par cet étrange miroitement. Puis il me sembla qu'une voix grave prononçait mon nom. Je levai les yeux, interloquée. Elle semblait venir de là-bas, tout là-bas, de la colonne de Juillet. N'était-ce pas place de la Bastille qu'habitait le docteur Schwartz ? Pour quelle raison cherchai-je à repérer ses fenêtres parmi tant d'autres, après que j'eus franchi le pont ? Car je venais de le traverser machinalement, comme si une force irrésistible m'attirait sur l'autre rive.

Il y avait de la lumière chez le vieux praticien. Je franchis la porte de son immeuble, interrogeai son portier qui m'informa qu'il vivait sous les toits pour ne pas avoir à subir de voisins, grimpai cinq étages, et tirai son cordon de sonnette. Leopold Schwartz vint aussitôt m'ouvrir.

– Bonsoir Marie ! fit-il. Entrez, entrez. Me prenant par le bras, il me conduisit dans un vaste grenier, contigu à son appartement, dans lequel il avait entassé maints objets des temps de l'Égypte pharaonique. Les poteries et les statuettes qui garnissaient les bibliothèques, entre les rares intervalles laissés libres par des momies alignées le long des parois lambrissées, constituaient un ensemble des plus remarquables.

Mon hôte tenait une lampe coiffée d'un globe en opaline verte, et à mesure qu'il avançait, sa lumière déplaçait des ombres, si bien que les petits dieux bizarres posés sur les rayonnages donnaient l'illusion de s'animer. Des amphores se déformaient aussi, s'enflaient ou s'amincissaient, et je croyais vivre un songe.

Schwartz s'approcha d'une longue planche d'ébène posée horizontalement sur des tréteaux, non loin de son grand bureau encombré d'antiques papyrus.

– Regardez, Marie ! me dit-il.

Je me penchai sur l'occupant – l'occupante, devrais-je plutôt dire. Son corps de déesse

reposait sur des coussins de soie. Un linceul à demi translucide, que mon hôte avait écarté pour mieux me le faire admirer, lui conférait un aspect fantomal.

– Elle ! m'exclamai-je, au comble de l'étonnement. Elle ! La femme que j'ai aperçue tantôt, courant dans le brouillard.

C'étaient bien ses traits, sa forme de visage, le même style de cheveux, mais soigneusement noués en chignon maintenant. Sa peau de pêche faisait ressortir ses lèvres rosées, finement arquées dans une ébauche de sourire qui découvrait des dents blanches, impeccablement plantées. Quant à ses deux grands yeux morts, j'aurais juré qu'une vie intérieure les faisait briller. Je regardais son corps sculptural, me courbant un peu plus, et je crus voir sa poitrine se soulever comme sous l'emprise d'un rythme secret.

– Ne croirait-on pas qu'elle respire, Docteur, fis-je ?

Mon hôte ne prit pas en compte mon trouble.

– Tout est possible, dit-il seulement avec un haussement d'épaules.

Je passai une main moite sur mon front. La lumière verte de sa lampe me donnait le tournis.

Schwartz s'en aperçut et m'entraîna dans son salon. Je m'effondrai dans un fauteuil, en proie à une violente migraine.

– Accordez-moi un instant, Marie, me dit-il, je vais vous préparer une boisson chaude qui apaisera votre mal de tête.

Je n'osai protester, mais avaler sa tisane ne m'enthousiasmait guère. Il reparut bientôt, portant sur un plateau une théière, une timbale d'argent, ainsi qu'un petit coffret de santal. Il s'assit sur une chaise, me faisant face.

– Avez-vous déjà goûté à ce thé d'Égypte ? demanda-t-il. Je ne pense pas, car il est fait d'un mélange quasiment introuvable, très prisé jadis par les Pharaons. Tenez, Marie, humez le parfum troublant qui s'en exhale.

Il me plaça sous le nez le coffret de bois précieux dont il avait entrouvert le couvercle. Je respirai l'odeur dégagée par les herbes séchées qui remplissaient le fond de la boîte. Elles sentaient la vieille couronne mortuaire, et la politesse seule me retint de le lui faire remarquer.



Leopold Schwartz

– Dégustez cette boisson rare, ma chère, m'encouragea-t-il, vous allez voir, c'est très bon.

Le thé une fois sucré avait en effet un goût qui n'était point déplaisant. J'avalai lentement le contenu de la timbale, posant en même temps mes regards sur la planche d'ébène, et le

souvenir du visage de la dame en noir de chez Von Fildig et de celle aperçue dans la brume se confondit avec celui de la gisante.

– Quelle... quelle ressemblance troublante ! balbutiai-je.

– Vous êtes convaincue d'avoir déjà rencontré cette femme-là, n'est-ce pas ? demanda Schwartz, comme s'il eût le pouvoir de lire à page ouverte dans mes pensées. Rien n'est impossible. Les prêtres de Thèbes professaient que le double d'une défunte pouvait rôder autour de sa dépouille terrestre pendant des millénaires.

« Et il n'est point de croyance qui ne puisse être expliquée scientifiquement », ajouta-t-il en me regardant de ses yeux étincelants qui prirent soudain une fixité pénétrante, rapidement insoutenable. Ce furent d'ailleurs les derniers mots qui parvinrent à mes oreilles. Je fermai les paupières, prise d'une incoercible envie de dormir, et je ne me souvins plus de ce qui se passa à partir de cet instant.



Quel ne fut pas mon ahurissement, en rouvrant les yeux, de me trouver place de la Bastille sous une pluie battante. Je ne gardai aucun souvenir de quand et comment j'avais pris congé du docteur Schwartz. Peut-être les émotions de la soirée avaient-elles déclenché une de ces crises de somnambulisme dont je souffrais quand j'étais petite fille.

Onze heures sonnaient. Le brouillard s'était dissipé et la lune se trouvait au zénith. Mais un grand rideau liquide la masquait à demi. Je courus m'abriter sous la marquise modern style d'une boutique de mode, et c'est là que je vis que la porte d'airain de la colonne de Juillet était grande ouverte. Un gardien, pressé de rentrer chez lui, avait-il omis de la fermer à clef ? Le vent violent avait-il fait le reste ? Il me sembla de nouveau qu'une force incoercible me poussait à traverser la place pour m'engouffrer à l'intérieur de la colonne. C'est ce que je fis, insouciant du déluge. Le vestibule était désert. Un escalier à vis se dessinait dans la pénombre. Je gravis d'une traite les cent quarante marches qui me séparaient du belvédère dont les débords inclinés vers l'extérieur étaient plus

incitateurs au suicide qu'à la contemplation panoramique. Son centre était garni d'un immense globe de métal doré. En équilibre sur son pied gauche, le génie ailé semblait prêt à s'en détacher et prendre son envol. Mais je n'eus guère le loisir de l'admirer car je sentis subitement une présence dans mon dos. Je fis volte-face et c'est là que je vis la Furie.



Le belvédère et le Génie de la Liberté

Si j'utilise ce nom qui désigne habituellement une des trois divinités infernales chargées d'exécuter la vengeance divine, ce n'est pas pour chercher à dramatiser exagérément mon récit, car l'épisode que je suis en train de vous conter est assez tragique en soi pour que je ne sois pas tentée de me servir de mots qui pourraient encore en augmenter l'atmosphère oppressante. Je considère seulement, que « Furie » prend ici toute sa valeur symbolique. Je ne pouvais de toute façon trouver d'autre mot pour celle qui se mouvait lentement, silencieusement, à ma rencontre. Sa silhouette me glaçait d'épouvante, et la lune pleine, émergeant des nuages, auréola ses formes serpentine, comme pour la rendre encore plus menaçante. Un long manteau noir l'enveloppait, et sa tête était couverte d'un voile que l'astre nimbait de vif argent.

La Furie avançait toujours sans bruit dans ma direction et je reconnus la dame en noir croisée dans la brume en sortant de la Salpêtrière puis que j'avais cru voir morte chez le docteur Schwartz. Venait-elle de ressusciter ? Je reculai vers l'escalier à vis dont je cherchai



à pousser le vantail d'un coup d'épaule, mais il semblait s'être bloqué. Situation alarmante ! Je ne pouvais plus reculer et Elle continuait d'avancer. C'est alors que des piétinements sourds retentirent dans les profondeurs de l'escalier, allant en s'amplifiant.

Les claquements lugubres de pieds chaussés de sandales se mêlaient maintenant à des respirations courtes. Plus que quelques marches... Quatre, cinq secondes s'écoulèrent, puis le vantail de fer s'ouvrit et les arrivants surgirent, l'un après l'autre. C'étaient des êtres cadavériques, couverts d'amples lévites qui semblaient taillés dans des draps mortuaires. Mais que me voulaient donc ces spectres ? Je devinais leurs imprécations silencieuses que leurs bras maigres accompagnaient dans d'implacables menaces. Pour finir, une voix, grinçante comme une lime, vitupéra : « Insensée ! Tu as eu tort d'approcher du Génie. Nous arrivons à temps. Nous ne te laisserons pas le profaner. Nous ne te pardonnerons jamais le sacrilège que tu allais commettre, nous, redoutables serviteurs d'une puissance

infiniment malfaisante dans ses éphémères résurrections vengeresses. Jamais tu n'auras l'or, entends-tu ? Pas le moindre napoléon, pas le moindre louis ! »

Comme par magie, l'incrédulité remplaça brutalement la peur qui me secouait. Mes yeux s'étaient arrondis d'étonnement en entendant cette apostrophe triviale, malvenue dans la bouche d'un revenant aux dents noires que ne pouvaient plus affecter les biens terrestres, et encore moins des pièces d'or dont il connaissait pourtant l'appellation courante. Je réalisai dans un éclair que j'avais été la dupe d'une sinistre mise en scène orchestrée par un scélérat dont j'ignorais tout encore.

La suite se déroula comme dans un cauchemar – un cauchemar qui allait connaître une fin heureuse, rassurez-vous. Alors que je croyais ma dernière heure venue, Elle me dépassa, une hache à deux taillants dans la main droite, frappa d'estoc et de taille, et fit une moisson meurtrière. Décontenancés par sa force, terrifiés par sa sauvagerie, les pseudos

spectres battirent en retraite, s'engouffrant dans l'escalier par lequel ils étaient montés. Longtemps, la vis de bronze résonna du bruit de leur fuite éperdue.

Elle essuya ensuite placidement son arme dégoussante de sang dans le linceul abandonné d'un de mes assaillants et dit :

– Ces malandrins ne terrifieront plus jamais personne. Ils sont attendus en bas. Repêchera-t-on seulement jamais leurs corps dans le canal ou dans la Seine ? J'en doute.

Puis, plantant ses yeux dans les miens, Elle ajouta en souriant : « Je ne suis pas votre ennemie, loin s'en faut. On m'appelle Blanche et j'aimerais que vous vous adressiez dorénavant à moi par mon prénom. »

– Volontiers, Blanche, répondis-je en lui rendant son sourire.

Les douze coups de minuit s'égrenèrent dans le silence. À l'instant même, une phrase jaillit sous mon crâne comme la foudre. C'était celle que j'avais lue au dos du cadre brisé, sur

le bureau de Friedrich von Fildig : « Le Génie de la Bastille change de pied... »

– Hourra ! J'ai compris ! criai-je en arrachant l'épingle qui fixait à mon chignon le grand chapeau en drap rouge et velours noir dont j'étais coiffée. J'ajoutai sur le même mode :

« Vite, Blanche, passez-moi votre hache. Tenez ! Prenez en échange mon chapeau et tendez-le à bout de bras au-dessus de votre tête, comme une chanteuse de rue qui quête aux fenêtres. Vous allez comprendre. »

Par chance, j'étais très agile à l'époque. J'escaladai donc sans mal la grande sphère dorée qui occupait le centre du belvédère et poursuivis mon ascension. Je grimpai d'abord,

comme après un mât de cocagne, le long de la jambe gauche du Génie. Ensuite, j'allai m'asseoir sur son mollet droit. Enfin, à grands coups redoublés, je martelai, avec une des extrémités de la hache, son talon suspendu dans le vide.

Celui-ci finit par se

fendre en deux comme le sabot d'un cheval à l'équarrissage, et une cascade de pièces d'or en jaillit.

Blanche avait déjà compris la signification de mon geste. Recueillir dans la coiffe du chapeau le déluge étincelant ne fut qu'un jeu pour elle. Enfin, lorsque la dernière pièce eut chu dans son escarcelle improvisée, elle se redressa, palpitante de joie. Puis elle lança à la lune, triomphalement, comme l'eût pu faire la belle insurgée au drapeau rouge qu'a si bien su représenter le peintre André Gill : « Victoire ! Vive la Commune ! »



Un pan de voile du mystère venait de se soulever. L'heure n'était-elle pas venue d'en écarter le restant ? Et pourquoi ne pas improviser un médianoche dans le « ventre de Paris » à l'ambiance pittoresque et bigarrée. Nous quittâmes donc la Bastille et prîmes un



fiacre qui allait trotinant, cahin-caha, comme dans la chanson de Xanrof. Lorsque son cocher nous eut déposées au Carreau des Halles, nous entrâmes dans une grande brasserie de nuit et choisîmes une table à l'écart. On nous présenta la carte emplie de mets succulents, et après qu'un maître d'hôtel raide comme un hareng



saur eut pris notre commande, Blanche me dit en se penchant un peu :

– Je crois que vous ne me connaissez pas, Marie, mais moi si. Je suis la fille d'Henri Hébert, ancien briqueteur à Vaugirard. J'ai grandi rue Pourtour-du-Théâtre, et mes parents avaient hébergé votre frère Charles Dôle pendant le terrible hiver de 1870. Cet adolescent se sentait à l'aise dans notre famille, mais il nous quitta bientôt, gêné de rogner sur le peu de nourriture que nous grappillions à grand-peine en ces mois de disette. Nous fîmes tout pour le retenir, croyez-le, mais il était têtu comme un mulet. C'est dommage, nous l'apprécions énormément. Je crois que papa aimerait beaucoup le revoir.

– Je ne manquerai pas de le lui dire quand j'irai passer des vacances dans le Jura, dis-je, fortement émue par ce que je venais d'entendre.

« Quant à votre nom de famille, Blanche, ajoutai-je après un silence, il me semble maintenant me souvenir que je l'ai entendu une fois dans la bouche de mon frère. C'était, je crois, à propos du siège de Paris. Mais sitôt qu'on l'interroge sur sa vie pendant



Henri Hébert en 1870

l'insurrection qui suivit, il se ferme comme une huître. “ Jésus-Christ ”, c'est ainsi qu'on le surnomme. C'est sans doute parce qu'il porte une longue barbe – rousse comme celle de notre Seigneur – et qu'il a toujours l'œil sur un feuillet de sa Bible ou une page du livre de prières qu'un prêtre lui a offert jadis.

Blanche hocha la tête et admit :

– Ces explications sont plausibles. La Commune était activement anticléricale. Elle ne se contenta pas de proclamer la séparation de l'Église et de l'État, elle exerça ou laissa faire de nombreux pillages dans les églises et les couvents. La première semaine d'avril 1871, Monseigneur Darboy, archevêque de Paris, prélat connu pour son gallicanisme et ses démêlés avec le pape Pie IX, son grand vicaire, l'abbé Lagarde, un autre ecclésiastique attaché à l'archevêché, et enfin l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, furent arrêtés et emprisonnés. Les jours suivants, les captures se multiplièrent, principalement opérées dans les milieux religieux. Avant la fin du mois, une centaine de prêtres étaient écroués au dépôt de la préfecture de police, à Mazas, à la Grande Roquette ou à Sainte-Pélagie.

« L'arrestation de l'archevêque avait naturellement eu un grand retentissement et nombreux furent les fidèles qui s'employèrent à obtenir sa mise en liberté. La Commune songea alors à utiliser cet otage de marque pour obtenir l'élargissement d'Auguste Blanqui,

l'illustre socialiste qui était au pouvoir des Versaillais. Pression fut faite sur Darboy qui se décida à écrire une lettre indiquant que le président Bonjean, doyen des magistrats de la Cour de cassation et ancien sénateur de l'Empire, l'abbé Deguerry et lui-même seraient élargis si, de son côté, Blanqui était libéré. Elle fut transmise à Thiers qui, en la lisant, déclara que rendre Blanqui aux Insurgés serait leur offrir une force égale à un corps d'armée. Il soumit ensuite la requête du prélat au Conseil des ministres et à la Commission des Quinze qui se rangèrent à son opinion et décidèrent de la laisser sans réponse.

« Bientôt, autour de Paris, l'étreinte se resserra. Les troupes versaillaises avaient progressé en avant de Châtillon, de Villacoublay, de Nanterre, et occupaient définitivement la tête de pont de Neuilly. Les Prussiens qui, en vertu des préliminaires de paix, tenaient toujours les forts de la rive droite, assistèrent sans broncher au développement du drame. Pourtant, Bismarck feignit de reprocher à la France son excès de temporisation et dit qu'il songeait à mettre fin à cet imbroglio en

occupant Paris, soit par un accord avec les Communeux, soit par la force. Il laissa aussi entendre, dans un chantage supplémentaire, qu'il avait entamé des négociations avec Badinguet. En réalité, son but était de s'assurer un avantage sur le plan diplomatique et d'obtenir que le traité définitif soit plus avantageux pour son pays que ne l'étaient les préliminaires. Craignant que les Prussiens ne prennent en main l'avenir de la capitale, Thiers décida d'agir au plus vite. S'il s'était montré moins pressé d'aboutir, le chancelier eût moins aisément gagné la partie.

« Le 25 avril 1871, la ligue d'Union républicaine pour les droits de Paris arracha aux forces en présence une suspension d'armes de douze heures, destinée à permettre l'évacuation de la population de Neuilly. C'est pendant ce court répit que se déroula l'épisode inouï, ignoré des historiens, que je vais vous rapporter. Il donne en effet tout son sens aux événements qui ont bouleversé récemment notre vie, à vous comme à moi, chère Marie. Je m'explique : une bande de pendants, revêtus d'uniformes puisés dans je ne sais quel

entrepôt d'effets militaires, entrèrent en scène. Ils s'étaient autoproclamés Les Vengeurs de Flourens, en référence à un illustre officier de la Garde nationale mort au combat, alors que leur conduite aurait fait frémir d'indignation



Les Vengeurs de Flourens

celui-là même dont ils prétendaient honorer la mémoire. On ne trouvait malheureusement pas que des hommes d'honneur parmi les révoltés. La réputation des Vengeurs de Flourens était telle que la vue seule de leurs képis donnait froid dans le dos. On raconte que l'un d'eux poussa un jour la porte de la loge du vieux concierge du Louvre. Il lui jeta un morceau de viande et aboya : « Fais-la-moi cuire, Pipelet, en attendant que je foute le feu à ton palais. » Le pauvre employé, tremblant, n'eut d'autre choix que d'obéir.

« Mais que pouvaient donc bien avoir en tête les incontrôlables sbires du capitaine Blairvack, un énergumène qui mangeait du curé à tous ses repas ? C'était simple : profiter de la trêve pour soutirer le plus d'or possible à la Banque de France, se partager les lingots, et prendre la poudre d'escampette. Ces scélérats n'ignoraient pas que Thiers entretenait des espions à l'intérieur de Paris et qu'il recevait volontiers ceux qui se glissaient de temps à autre à travers les lignes et proposaient leurs bons offices. Mais ce dont ils ne se doutaient pas, c'est que les Prussiens n'étaient pas en reste.

Un de leurs agents se nommait... Je sens d'ici votre surprise, Marie... Tenez-vous bien : Il se nommait Friedrich von Fildig.

– Dieu du ciel ! L'ours mal léché de la barrière d'Italie ! m'écriai-je, au comble de l'ahurissement. Le vieux paranoïaque qui s'adressait des cartes postales de menaces et affirmait que des cambrioleurs s'introduisaient la nuit dans son blockhaus.

Blanche acquiesça d'un mouvement de tête et se délecta lentement, en connaisseuse, du gewurztraminer qu'un sommelier venait de verser dans son verre. Puis elle continua :

– Depuis la fin du siège de Paris, Bismarck l'avait apparié avec un autre espion à sa solde. Préparez-vous à tomber de Charybde en Scylla, ma chère. Ce gremlin s'appelait, s'appelle toujours d'ailleurs... Leopold Schwarz.

– Crotte ! ne pus-je m'empêcher de jurer.

– Aucun mot ne saurait mieux désigner la matière avec laquelle le Créateur l'a pétri, railla Blanche.

« Von Fildig, poursuivit-elle dès que je fus remise de ma stupéfaction, était un bravache

certes, mais c'était surtout un homme d'honneur, un officier mû par son idéal patriotique. À l'inverse, Schwarz, médecin haut placé à la



Le capitaine Friedrich von Fildig en 1870



Salpêtrière, auteur d'une étude savante sur les drogues de l'Antiquité et brillant égyptologue, n'était qu'un scélérat dénué de scrupules. Le Veau d'or était son dieu, et il était capable de tout pour mener à terme ses fructueux desseins. Une telle vilenie, que la justice eût jugée nuisible pour la Société en temps de paix, devenait une qualité inestimable dans cette époque troublée. Bismarck, qui le savait bien, lui avait laissé la bride sur le cou pour qu'il remplisse son escarcelle en bonne espèce sonnante et trébuchante au détriment de l'ennemi. Le praticien ne s'en privait pas. Comme avant lui Fouché, craint de Robespierre et admiré par Napoléon, Leopold Schwarz s'était entouré d'une bande de mouchards infiltrés tant parmi les Versaillais que les Communards. Tous ces informateurs suivaient ses directives au doigt et à l'œil, sous peine des pires sanctions. Chacun d'eux avait ordre de déposer le soir sur sa table un rapport détaillé de ses activités du jour, accompagné d'une retranscription minutieuse des moindres renseignements qu'il avait pu recueillir. Schwarz faisait penser au féroce prédateur baptisé "araneus quadratus", un arachné dont la particularité est de tisser sa

toile au ras du sol, pour ne pas perdre les proies les plus minimes. Le praticien avait donc été vite informé du plan des Vengeurs de Flourens et s'était appliqué à leur faire croire qu'un extraordinaire concours de circonstances allait leur permettre de le mettre à exécution.

Blanche marqua une pause avant que de poursuivre, d'un ton plus animé :

« Les Vengeurs de Flourens viennent d'accueillir dans leur sein un certain Louis Lucien, soldat au 36^e d'infanterie pendant la guerre contre la Prusse, et, par-dessus tout, excellent faussaire en écriture. Ce sacripant, suivant leurs directives, s'est abouché avec un officier bavarois qui n'est autre que Von Fildig, lequel de son côté, encouragé par Schwarz, a pris ses habitudes chez les Bonvalot. Ces braves Alsaciens, dont je suis devenue depuis la compagne de leur fils, servent avec répugnance les Prussiens qui s'alcoolisent dans leur modeste établissement bâti hors de la ville à une portée de lance-pierre de la barrière d'Italie. Par suite de sa situation topographique privilégiée, leur taverne en planches est devenue le lieu de rencontre de toute une faune interlope :

espions, mouchards, zoniers, et j'en passe. Le capitaine Friedrich von Fildig a confié l'autre soir à son compagnon de beuverie, ce si sympathique Mossieu Louis Lucien, qu'il était résolu à désertir dès que l'occasion se présenterait. Tout ce qui lui manque, ce sont des vêtements civils de bonne coupe et assez d'argent pour prendre passage dans un train à destination de la frontière espagnole. La trêve qui est prévue le 25 avril tombe à pic et leur rencontre est une aubaine. Notre faussaire ne laisse pas passer l'occasion et offre aussitôt ses services au Teuton galonné. Il lui propose une garde-robe bourgeoise et un portefeuille bien rempli, en échange d'un service. Le capitaine doit seulement s'engager à porter son plus bel uniforme quand Louis Lucien le convoquera.

« Le 25, de bon matin, Friedrich von Fildig se présente en grande tenue au rendez-vous. Le faussaire lui confie aussitôt une enveloppe cachetée en lui disant qu'elle renferme une lettre de première importance. Il exige du Bavarois qu'il fasse en sorte de la remettre en main propre à Adolphe Thiers dans les heures qui suivent, et de lui rapporter immédiatement la réponse

écrite de ce dernier. Ce que le capitaine ignore, c'est que le document dont il a la responsabilité est un faux portant le paraphe habilement imité de Théophile Ferré. Dans cette lettre, le délégué de la Commune propose au chef du pouvoir exécutif de Versailles d'élargir sine die Monseigneur Darboy ainsi que tous les otages religieux enfermés à la Roquette et ailleurs, en échange d'une certaine quantité de lingots d'or. Il est moins que jamais question d'accommodements, précise-t-il. Les Fédérés sont prêts à mourir, mais non sans se venger, et les ecclésiastiques sont des victimes désignées. Ferré ajoute – et c'est fictif aussi, bien sûr – que l'on en a déjà passé quatre par les armes à Sainte-Pélagie.

« Thiers, qui redoute de perdre le soutien de ses partisans en répondant par un nouveau refus, se plie au chantage. Ce ne sera de toute façon qu'un jeu d'enfant de récupérer l'or après la chute de la Commune – ce qui ne devrait plus tarder. Il rédige donc, signe, date et tamponne un ordre enjoignant Monsieur de Plœuc, directeur de la Banque de France, d'extraire de ses coffres le nombre de lingots

requis et de les remettre contre quittance aux fondés de pouvoir de Théophile Ferré dès qu'ils se présenteront devant lui. Il confie ensuite le pli soigneusement cacheté à l'émissaire



Théophile Ferré

Bavarois en lui recommandant de le porter sur le champ à qui de droit. Le capitaine claque des talons, salue, fait volte-face, et s'éloigne d'un pas mécanique. L'affaire est conclue. Je devrais plutôt dire qu'elle "est dans le sac".

« Pendant ce temps, les Vengeurs de Flourens pénètrent en tempête dans le relais de poste désaffecté qui se trouve intra-muros, à la lisière de la barrière d'Italie. Ils en expulsent à coups de crosse les gueux qui y gîtent en leur promettant de les transformer en écumoires s'ils osent y pointer à nouveau le bout de leur nez. La menace est claire et la débandade générale. Satisfaits, les Vengeurs s'extasient devant la grande allure de Louis Lucien qui vient de les rejoindre. Il porte en effet à merveille la livrée de croque-mort qu'il a acquise au décrochez-moi ça, et il prend la pose sur le siège avant d'un corbillard réquisitionné avec ses deux rosses au dépôt des pompes funèbres municipales. Ses complices l'ont chargé d'une nouvelle mission qui nécessite cette lugubre mise en scène : se rendre chez l'entrepreneur de Vaugirard qui a autrefois maçonné les tombes des victimes de 1848 sous la colonne

de Juillet. L'encre avec laquelle Louis Lucien a rédigé le commandement dont il a besoin est à peine sèche. Il l'a signé avec le nom du délégué aux cimetières parisiens qui donne ordre que les travaux requis à l'intérieur du monument de la Bastille soient réalisés – secret d'État oblige – par un seul ouvrier. C'est mon père, Henri Hébert, briqueteur de son état, que délègue son patron, trop heureux d'en être quitte à si bon compte. J'imagine bien la tête que fait papa dans la crypte chichement éclairée par la flamme dansante d'un quinquet fumeux, quand, après l'ouverture du premier tombeau venu, le pseudo-morticole pointe son doigt sur une momie égyptienne, au lieu de faire son choix parmi les corps des révolutionnaires. « Ordre de la Commune ! » décrète-t-il. C'est bon, il n'y a pas à y revenir.

« Le même soir, une heure avant la tombée du jour, le corbillard, escorté par trois Vengeurs de Flourens, s'immobilise dans la cour intérieure de la Banque de France. Son directeur, en homme prudent, vient de brûler ses notes personnelles les plus compromettantes. Il exécute servilement l'ordre de Thiers que

lui a remis Louis Lucien. À peine s'étonne-t-il si les lingots d'or qu'il vient de fournir aux Insurgés sont aussitôt enfouis dans les entrailles d'une momie pharaonique dont ils ont soigneusement déroulé les bandelettes et qu'ils remmaillotent comme le ferait une nounou avec le nouveau-né dont elle a la garde. Le corps parcheminé est ensuite replacé dans son cercueil, le couvercle est revissé, et on charge le tout dans le char funèbre. Bah ! Qu'importe ? Monsieur de Plœuc a bien d'autres chats à fouetter. L'heure est grave. Il vient juste de vider son logement de fonction installé sur place, craignant un coup de force de la populace qui rôde autour de la Banque de France. Sa tête est encore emplie des échos de leurs chants barbares et des tirs de leurs chassepots. Il a hâte de rentrer dans son nouvel appartement et de s'y claquemurer avec sa femme et ses enfants en attendant que les choses se calment.

« La nuit est noire quand le corbillard atteint la barrière d'Italie avec son macchabée millénaire truffé d'or. Les Vengeurs de Flourens poussent les portes de l'ancien relais de poste et le noir véhicule s'y engouffre, suivi de tous. Mais

comme les francs-tireurs vont pour refermer les grands vantaux de chêne, le capitaine Friedrich surgit de l'ombre avec ses Bavarois. « Feu ! rugit-il dans la langue de Goethe. Pas de quartier ! Abattez tous ces chacals ! Je me charge du croque-mort ! » Et, joignant le geste à la parole, il plante son sabre dans le ventre de Louis Lucien qui s'écroule sans faire « ouf ! » ».





Louis Lucien conduisant le corbillard réquisitionné au dépôt des pompes funèbres municipales





Un mois plus tard à Paris, la lutte prend un caractère atroce. Les obus que lancent les artilleurs des deux camps tombent un peu partout dans les rues, multipliant les victimes innocentes. Des femmes, des enfants, des vieillards mêmes, se rebiffent et font le coup de feu depuis leurs fenêtres. Les soldats versaillais, assourdis par le vacarme, décimés par le tir des barricadiers, aveuglés par la fumée âcre de la poudre noire, commencent à ne plus obéir aux ordres. Rue Saint-Jacques, quarante habitants, tous âges et sexes confondus, combattants ou non, sont fusillés sans jugement. Rue Gay-Lussac, le procureur Raoul Rigault est collé au mur et abattu. Les Insurgés, de leur côté, sont en proie à un délire sacré. Le conseil de la Commune, exaspéré par l'avance des troupes adverses, s'avise qu'il a sous la main des otages précieux dont il conviendrait de grossir les rangs. Il met en application le décret érigeant en crime toute complicité, même morale, avec Thiers. La mort d'un fédéré sera immédiatement punie par l'exécution de trois otages.



La place de la Bastille en ruine

Et voici que la populace en furie envahit la Roquette où sont détenus Monseigneur Darboy, le président Bonjean, l'abbé Deguerry, et d'autres encore.

– Il nous les faut ! Qu'on les fusille !

Le directeur de la prison cherche à temporiser, mais il reçoit un ordre signé par Ferré – le vrai, celui-là – qui lui enjoint de faire passer par les armes l'archevêque, le président, et quatre otages de son choix.

Comme il se refuse à opérer ce sinistre tri, les deux émissaires de la Sûreté générale désignent au hasard un abbé et trois autres religieux. Les six condamnés sont collés au mur du chemin de ronde sous les injures et les sarcasmes des soldats. Un officier tente de les faire taire : « Vous êtes ici pour fusiller ces gens-là, pas pour les engueuler ! » crie-t-il. Cette saillie a au moins le mérite d'être authentique. À huit heures du soir, les



Delescluze

six otages tombent sous un feu de peloton. Monseigneur Darboy, frappé de plusieurs balles, est resté un instant debout, esquissant un geste de bénédiction.

D'autres exécutions sommaires ont lieu. C'est Rue Haxo, dans le XX^e arrondissement, que l'horreur atteint son comble. Des dizaines de malheureux, hués par une foule ivre de vengeance, sont poussés dans un enclos. Les membres du Comité central, chassés de l'Hôtel de ville, se trouvent justement sur place. Loin d'ordonner ou de laisser faire cette mise à mort, ils s'efforcent de l'empêcher, au risque de voir des forcenés retourner leur haine contre eux. Jules Vallès, le futur auteur de *L'insurgé*, et l'internationaliste Eugène Varlin qui a remplacé Charles Delescluze, délégué civil à la Guerre tombé la veille, font vainement preuve d'un remarquable courage.

Le représentant des États-Unis avait suggéré à Delescluze de requérir la médiation des Prussiens. Le vieux révolutionnaire

dont l'état physique se dégradait d'heure en heure se prêta à son conseil et voulut franchir la porte de Vincennes, de l'autre côté de laquelle campait l'armée adverse. Mais les gardes nationaux qui montaient la garde le repoussèrent, persuadés qu'il cherchait à prendre le large. De désespoir, de dégoût aussi, Delescluze marcha derechef, froidement à la rencontre de sa mort. Coiffé d'un chapeau de soie, une écharpe rouge nouée sur son pardessus clair, il avança doucement, d'un pas digne, en s'appuyant sur sa canne, insensible aux balles qui pleuvaient autour de lui. Il finit par atteindre la redoute qui barrait l'entrée du boulevard Voltaire. C'était miracle qu'il fut sauf. On le vit, à travers la fumée, gravir l'entassement de pavés. Sa haute taille, un instant, se dressa au sommet de la barricade, puis il s'écroula, foudroyé. La Commune n'avait plus de chef.





Exécution de Monseigneur Darboy et des prisonniers de la Roquette

Marie tapota coquettement son chignon, satisfaite de le savoir impeccable, et reprit :

Notre médianoche aux Halles touchait à sa fin. Blanche grignotait du bout des dents les fines tranches de vacherin fribourgeois qui garnissaient son assiette.

– L'aspic de foie gras au poireau et truffe était succulent mais bien trop copieux, minaуда-t-elle. J'ai peine, maintenant, à terminer ce fromage. Sa saveur de résine noisetée est pourtant délectable. Mais dites-moi, chère amie, auriez-vous plaisir à goûter à une timbale de sorbets aux fruits ? Pour ma part, j'en raffole.

– Volontiers, répondis-je, c'est mon péché mignon.

Blanche passa commande à un garçon qui s'empressait, puis, tandis que l'on désencombra notre table pour le dessert, elle poursuivit :

– J'imagine que vous aimeriez savoir ce qu'il advint des lingots d'or après le massacre des Vengeurs de Flourens.

– J'en meurs d'envie, en effet.

– Bien. Figurez-vous que le capitaine Von Fildig fut assez sot pour porter la lettre à Adolphe Thiers sans en avoir préalablement pris connaissance. La vapeur d'eau fait pourtant merveille sur le gommage d'une enveloppe.

« Comme je vous l'ai dit, Schwarz avait été informé à temps du plan ingénieux des Vengeurs de Flourens. Il suffisait de tirer les

bonnes ficelles pour s'emparer du magot. C'est ce à quoi il s'employa, tout en donnant un fameux coup de pouce au gouvernement de Versailles où il avait ses entrées, permettant à Thiers de souligner le comportement criminel des membres de la Commune. Ensuite, sans l'aval de Bismarck – et Von Fildig l'ignorait, évidemment – il pria le capitaine de suivre ses instructions à la lettre. C'est la raison pour laquelle le Bavarois débuta sa mission en



Un déserteur prussien

trinquant avec Louis Lucien dans l'estaminet des Bonvalot et la termina en le transperçant de part en part avec son sabre dans le relais de la barrière d'Italie. La bâtisse vola en éclats avec tous ses occupants, morts ou vifs, quelques instants plus tard, et, dans son incrédulité, Von Fildig crut qu'elle venait d'être frappée par un obus versaillais. Il se trompait. La veille, Schwarz s'était personnellement chargé d'y disposer secrètement un chapelet d'explosifs extrêmement puissants, à base d'acide picrique. Il ferait tout sauter, le moment venu, grâce à un ingénieux système de mise à feu commandé à distance. C'est ainsi que Communeux et Bavarois finirent en miettes, pêle-mêle, comme il avait été prévu, dès que Von Fildig se fut suffisamment éloigné avec le corbillard et son précieux contenu.

« Le feu appelle le feu comme le sang invite le sang. Tandis que les incendies, allumés les jours précédents par les insurgés, continuaient à rougeoyer, d'autres étaient provoqués par l'artillerie adverse. Les flammes montaient, de plus en plus hautes, et le centre de Paris finit par se transformer en un immense brasier.

Plus tard, la fumée dissipée, les vainqueurs eurent beau jeu de dénoncer les exactions des " pétroleuses ", fanatiques en jupons dont l'existence ne fut jamais prouvée. Ces beaux messieurs passèrent aussi cyniquement sous silence le dévouement des cantinières qui s'affairaient nuit et jour, en compagnie de médecins et d'infirmières bénévoles, au chevet des blessés des deux bords. Certaines furent même confondues avec les chimériques Amazones de la Seine, décrites comme des goules assoiffées de sang, massacrant les soldats de la ligne qui avaient eu le malheur de tomber entre leurs griffes.

« Guidé par les sinistres lueurs écarlates qui illuminaient le ciel, Von Fildig descendit le boulevard de l'Hôpital avec son corbillard et atteignit le portail secondaire de la Salpêtrière où l'attendait Schwartz. Le praticien l'accueillit fourbement à bras ouverts et lui procura une retraite sûre dans un pavillon à l'écart.





Incendie du Palais des Tuileries

« Quelques années après, Friedrich von Fildig sortit de l'hospice avec l'esprit déraillé. On peut croire que les "bonnes tisanes" du docteur Schwartz y avaient été pour beaucoup. Entre-temps, le pharmacopiste avait acquis les ruines de l'ancien relais de poste de la barrière d'Italie et y avait conduit d'importants travaux de transformation. Dès qu'il libéra "son protégé" devenu un grand paranoïaque, il l'incita à s'y claquemurer avec Nekhbet. Tel était le nom que Leopold Schwartz avait donné à la momie en lui en faisant présent. C'était la même que celle de la Bastille, jadis choisie par Louis Lucien et exhumée par mon père Henri Hébert. Il va sans dire que l'ancien espion de Bismarck avait ôté les lingots d'or de ses entrailles et l'avait coiffée d'une tête de porcelaine, truffée d'épaisses rondelles de plomb.

« Mais même les plus fins criminels ne peuvent tout prévoir. Figurez-vous que par un hasard miraculeux, Louis Lucien, bien que grièvement blessé, échappa à l'incendie de la remise. Il se traîna jusqu'à une maison ouvrière où une famille de briqueteurs le prit en pitié et le soigna. L'artisan qui lui avait sauvé la vie

rapporta plus tard à mon père les confidences de Louis Lucien qu'il croyait n'être qu'un délire provoqué par la fièvre. Contrairement à son compagnon de chantier, papa les prit avec le plus grand sérieux et les mémorisa. Il me conta cette histoire plus tard quand je fus grande, et je décidai de me mettre en quête de Von Fildig. Après bien des recherches, j'appris qu'il était interné à la Salpêtrière. Pour pénétrer dans la place, je mimai la grande hystérie et brillai aux leçons du mardi du professeur Charcot. Je ne sais pas si c'est moi que l'on voit, en pâmoison dans les bras d'une infirmière, dans un coin du grand tableau de Brouillet qui fut exposé au Salon de 1887. Mais peu importe, je pus ainsi entrer en contact avec le docteur Schwartz et gagnai sa confiance. Ce triste individu avait heureusement une faille : la nécrophilie. S'entourant de mille précautions oratoires, il me proposa de contrefaire une jeune morte dans son grenier-musée. Je fis mine d'être à la fois choquée et troublée, me dérobaï, et finis par accepter après m'être fait longtemps prier. Je posais chez lui deux ou trois fois par semaine, et le vieux nécromant se bornait à m'observer, les yeux mi-clos, en murmurant dans sa

barbe je ne sais quelles patenôtres sataniques. C'était ce que l'on appelle familièrement "du billard" par rapport à ce à quoi il fallait se "plier" – excusez le mauvais jeu de mots – chez Charcot. Les autres pensionnaires m'avaient d'ailleurs surnommée la Môme Caoutchouc, à cause des extraordinaires contorsions dont j'étais capable et qui m'auraient assuré gloire et fortune au cirque Barnum. Trop rarement, au cours des séances de nécrophilie, Leopold Schwartz piquait du nez, mais j'en profitais à chaque fois pour me glisser en tapinois jusque dans les moindres recoins de sa



Schwartz, nécrophile de sinistre mémoire

demeure. Hélas ! Jamais je ne pus trouver le moindre indice susceptible de révéler la cache de l'or des Vengeurs de Flourens.

« Plus tard vint l'incendie du blockhaus de Von Fildig. Je me glissai hardiment derrière vous en espérant que vous ne me reconnaîtriez pas, car je savais que vous travailliez à la Salpêtrière. La suite, vous la connaissez presque aussi bien que moi. J'ajouterai seulement que les anciens Fédérés, dont les proches ont jadis été fusillés à cause des dénonciations de l'égyptologue criminel, ont la rancune tenace. À l'heure où je vous parle, sa garde pharaonique doit flotter entre deux eaux dans le canal Saint-Martin. Quant à Leopold Schwartz lui-même, j'ai suggéré de le jeter en pâture aux momies de Bonaparte et de refermer hermétiquement la dalle de leur tombeau sous la colonne de Juillet. S'il est vrai qu'elles n'y sont qu'endormies, j'en connais un qui va passer un méchant quart d'heure en leur compagnie.

« Pour ce qui concerne le butin des Vengeurs de Flourens, je propose, si vous

êtes d'accord, que nous déposions tout cet or entre les mains de Louise Michel. Elle saura le redistribuer équitablement entre les Fédérés, les Amazones et les cantinières dont la misère empoisonne les vieux jours. »



La colonne de la Bastille et le port de l'Arsenal avec les marques des boulets de la Commune

Marie but à petites gorgées le moka que grand-maman Dôle venait de lui servir dans une fine tasse de porcelaine, et dit à son auditoire toujours tout ouïe :

« Je ne puis faire autrement, pour la clarté du récit, que de revenir en arrière, quelques mois seulement après la chute de la Commune, à l'époque où les cours martiales condamnaient chaque semaine des centaines de Fédérés. Paris se remettait amèrement des exactions de la Semaine sanglante et les ouvriers réparaient, vaille que vaille, leurs modestes logements endommagés par la canonnade Versaillaise. La place de la Bastille, quant à elle, n'était plus qu'un vaste champ de ruines et le bronze doré d'Auguste Dumont qui couronnait la colonne depuis 1836 avait souffert à cause d'un obus qui avait fait mouche. Sa blessure la plus grave était celle de son pied droit dont le talon avait été à moitié arraché. Un jeune sculpteur du faubourg Saint-Antoine s'était rendu sur place, mandé par les Beaux-Arts, pour réparer promptement cette cassure. Mais il n'avait à disposition, pour mener à bien son travail de restauration, qu'un sous-verre déniché chez



un brocanteur. Je vous ai déjà parlé de cette curieuse image. Elle s'intitulait : « Le drapeau rouge de la Commune bat au sommet de la colonne de Juillet. » En l'observant de plus près, le rapin se rendit compte que l'auteur de cette œuvrette avait facétieusement dessiné le colosse en équilibre sur sa jambe droite, alors que c'était sur la gauche qu'il s'appuyait en réalité. Il faut croire que le dicton qui faisait la joie des petits Bastillois lui revint en mémoire : « Le Génie de la Liberté change de pied au premier coup de minuit. » Il le griffonna en effet au verso du cadre qu'il offrit le lendemain à la jeune bouquetière avec qui il avait passé une nuit d'amour. Penchée à la fenêtre de sa mansarde, elle lui lança un doux baiser de la main, tandis qu'il s'éloignait. Ensuite, personne n'entendit plus jamais parler de son bel amant. Pourtant, lorsque trois jours plus tard, un rond-de-cuir de l'Académie des beaux-arts, soufflant comme un phoque, atteignit le belvédère de la colonne de Juillet, il constata que la réparation avait été accomplie et que le chef-d'œuvre de Dumont jouissait à nouveau d'un beau pied droit délicatement redoré. Le fonctionnaire

ne chercha pas plus loin et redescendit en maudissant Léonard de Vinci qu'il tenait pour l'inventeur de l'escalier à vis.

« Que s'était-il passé ? Leopold Schwartz avait évidemment fait disparaître le jeune sculpteur et s'était chargé d'effectuer secrètement lui-même la réparation du Génie. Il avait reconstitué son « talon-tirelire » – appelons-le ainsi, faute de mieux – en y laissant un trou assez grand par lequel déverser le butin des Vengeurs de Flourens qu'il avait converti en louis d'or. Il n'avait plus eu ensuite qu'à reboucher soigneusement l'orifice et redorer le pied entier. Schwartz pouvait voir de sa fenêtre la précieuse sculpture et la faisait jalousement surveiller, jour et nuit, par sa « garde pharaonique », quarteron d'anciens hommes de main à qui il avait fait perdre la raison en versant dans leur gnôle un puissant concentré de belladone, d'hyocyamine, de jusquiame, de datura et de mandragore. J'eus moi-même droit à une dose heureusement minime de cette drogue infernale qu'il avait mêlée à du thé, ce qui lui permit de m'hypnotiser facilement.

Blanche, qui avait assisté au début de la scène, profita de la concentration de Schwartz pour quitter sa couche, se vêtir et s'éclipser. Mais ce que l'aliéniste ignorait, c'est qu'au cours du sommeil artificiel dans lequel il me plongea pour me faire perdre le souvenir de la dame en noir, je fis un rêve dans lequel le Génie de la Bastille perdait l'équilibre et brisait son talon droit d'où jaillissait une cascade de louis d'or.

Permettez-moi, pour finir, de vous soumettre une charade : Mon premier est un mauvais rêve dans lequel un colosse de bronze perd l'équilibre. Mon second, un dicton au dos d'un cadre qu'une marchande de violettes offre au vieil Allemand qui n'est pas chiche quand elle fleurit sa boutonnière. Mon troisième, un épisode tragique au sommet d'une colonne d'airain où je manque d'être précipitée dans le vide par une bande de déments squelettiques. Et mon tout, une énigme que n'auraient jamais su résoudre le Chevalier Dupin et Vidocq réunis ! »





Les derniers héros des Trois Glorieuses, immortalisés par le photographe



LES VOUDOUS DE MARIE LAVEAU

LA REINE DU VOUDOU, LE PIRATE BORDELAIS ET L'AIGLE ENCHAÎNÉ



LE VOYAGEUR de ce début du XXI^e siècle qui visite la Nouvelle-Orléans, sera sans doute surpris de trouver de manière récurrente, jusque peints sur des enseignes du Vieux Carré, les noms de deux célébrités locales auxquels est associé, moins fréquemment il est vrai, celui d'un illustre personnage dont la notoriété dépasse largement le continent américain. Le premier élément de cette trinité, a priori disparate, est Marie Laveau « la reine du Voudou » ; le second Jean Laffite « le pirate » ; le troisième, et non le moindre, Napoléon 1^{er}.

Mais que vient donc faire un empereur avec une idolâtre et un boucanier ? En cette circonstance, Napoléon se trouve dans la position de celui dont on souhaite ardemment la venue mais qui ne viendra jamais, comme dans *En attendant Godot* de Samuel Beckett, ou bien qui tarde à venir et finit par arriver trop tard – situation qui rappelle symboliquement celle du *Désert des Tartares* de Dino Buzzati. La suite permettra de comprendre pourquoi.



Mais d'abord, présentons succinctement les deux premiers personnages, le troisième étant trop célèbre pour que l'on retrace sa vie.

LA REINE DU VOUDOU

On trouve une source de première main sur l'éminente prêtresse dans *New Orleans As It Was*, au chapitre VI intitulé « *The Voudous* », ainsi qu'au chapitre suivant. L'auteur de ce livre, Henry Castellanos, y livre ses réminiscences en ne s'encombrant pas d'égards envers ceux qu'il appelle « les serviteurs du Dieu-Serpent ». Castellanos a vu, de ses yeux vu, Marie Laveau puisqu'il est né à la Nouvelle-Orléans en 1827 et a vécu une partie de son enfance dans la rue Saint-Philippe, au cœur même du Quartier Français. Voici ce qu'il écrit sur elle en 1895 :

Qui n'a pas entendu parler de Marie Laveau, ancienne reine des Voudous, une infâme créature qui, mêlant les superstitions et les mystères africains à l'adoration de la Sainte Vierge, fut considérée pendant tant d'années comme une grande figure alors qu'il s'agissait en réalité d'une fourbe consommée ?

Dans sa jeunesse, c'était une jolie femme et une entremetteuse bien connue. S'introduisant sans mal dans les bonnes familles en qualité de coiffeuse, elle se faisait la messagère des amours clandestines, tant auprès des jeunes filles que des vieilles coquettes, de sorte qu'elle connaissait bien des secrets intimes.

Marie Laveau fut la première à populariser – je devrais dire vulgariser – le voudouisme à la Nouvelle-Orléans. Elle avait coutume d'inviter les journalistes, les chefs de la police, le gratin des fêtards aux danses et aux bacchanales de ses



sectataires, dans un endroit public où étaient exhibés un reptile lové dans un coffre, un coq blanc sans tête et d'autres emblèmes de leurs croyances. Ces festivités singulières se tenaient chaque année à la veille de la Saint-Jean, non loin du bayou du même nom. Mais ce n'étaient là que vils artifices pour embobeliner l'imprudent.

Par contre, les conclaves secrets de la reine des Voudousse déroulaient ordinairement sur le bord du lac Pontchartrain, dans un lieu retiré dit Les Figuiers. C'était un ancien verger au-delà duquel elle s'était fait construire une maison créole, sa villégiature estivale. À la Nouvelle-Orléans, sa résidence de la rue Saint-Anne – entre la rue du Rempart et la rue de la Bourgogne – était une des plus anciennes bâtisses de la ville. Ce n'est plus aujourd'hui qu'uneasure décrépite en retrait.



*Villégiature estivale présumée
de Marie Laveau*



Marie Laveau vendait aussi des charmes pour conjurer les mauvais sorts, et elle prétendait guérir bien des maux, particulièrement ceux que provoquaient les gris-gris et autres maléfices. La superstition des habitants, en ces jours heureux, était telle que des visiteurs de tous rangs et de tous quartiers se pressaient dans ses appartements pour bénéficier de ses prétendus pouvoirs surnaturels. Les dames de la haute société n'hésitaient pas à acquérir, pour un prix exorbitant, des amulettes porte-bonheur. On n'ignorait pas que nombre de politiciens, candidats à des postes importants, lui achetaient cher ce que nous appellerions aujourd'hui de banales mascottes. Les noctambules, de leur côté, payaient une fortune pour attacher à leur chaîne de montre des bouts d'os ou de bois exhumés du cimetière, et ornés de mystérieux motifs fantasmagoriques. Ces breloques, croyaient-ils, les protégeraient du mal de Vénus. Il est inutile de souligner que Marie Laveau n'était qu'une usurpatrice. L'or, cependant, tombait en cascade dans son escarcelle.

Il était habituel en ce temps-là, et cet usage prévaut toujours, qu'un condamné à mort pût recevoir l'ultime consolation de la religion, et, s'il était catholique, assister à la messe qu'un prêtre célébrerait dans sa prison. Une femme était toujours chargée de dresser l'autel. Marie Laveau, intime avec l'homme qu'on allait exécuter, fut tout naturellement choisie. Elle avait accès à la cellule du prisonnier qu'elle distrayait par ses propos enjoués. Comme le jour de la pendaison approchait, elle lui dit dans son parler créole coutumier :

"Ti moun, avan to mouri, mo fé to bon diné. Mo fé to gombo filé comm' jamai to mangé dan tou ta vie."

"Mon cher, avant que tu ne meures, je vais te faire un bon dîner. Je vais te faire un gombo filé comme tu n'as jamais mangé de toute ta vie."



Ces paroles étaient prophétiques. À peine le condamné avait-il fini de saucer son excellent plat qu'il poussa un profond soupir d'aise et tomba raide mort. Poison, sortilège ou coup de sang ? Qui eût été capable de le dire ? Telle est en tout cas l'histoire que m'a jadis contée un gardien. Je la rapporte ici pour ce qu'elle vaut. Nombreux sont les secrets de la vieille prison de la Paroisse, et celui-ci n'en est qu'un parmi bien d'autres.



Cérémonie voudoue - Nouvelle-Orléans, 1885



LE PIRATE BORDELAIS

On trouve de précieuses informations sur l'illustre écumeur des mers et sa bande de rufians dans *The Creole of Louisiana*, au chapitre XIX intitulé « *The pirates of Baratavia* ». L'auteur de ce livre, George Washington Cable, a vu le jour à la Nouvelle-Orléans et le réalisme avec lequel il décrit la vie créole dans sa Louisiane natale est remarquable. Signalons pour la petite histoire que l'abbé Rouquette, poète et pamphlétaire local, l'a accusé de s'être livré à des danses voudous dans les bras de Marie Laveau. Pauvre Cable qui considérait même la valse comme un péché.

S'il n'a pas pu rencontrer Jean Laffite et son frère Pierre, étant né en 1844, il a eu tout loisir d'interroger de vieux marins qui avaient jadis servi sous leurs ordres.

Voici ce que Cable écrit en 1885 :

En 1806 vivaient à la Nouvelle-Orléans les frères Jean et Pierre Laffite. Jean, le cadet et plus bel homme, avait des façons courtoises, bien qu'il fût irascible et même impitoyable dans les moments graves. Il parlait couramment l'anglais, l'espagnol, l'italien et le français, usant tour à tour de chacune de ces langues avec beaucoup d'aisance. Son accent chantant montrait qu'il était né dans le sud-ouest de la France, près de Bordeaux.

Ce fut à l'époque des lois sur l'embargo votées par le Congrès en 1807-1808, selon lesquelles aucun bateau étranger ne pouvait entrer dans les ports américains, que Jean Laffite se fit marchand. Son commerce s'étalait au vu et au su de tous dans la rue Royale où, sous couvert de respectabilité, il se livrait à la vente



de marchandises de contrebande et au trafic d'esclaves fraîchement débarqués d'Afrique. C'était un homme intrépide et de grand sang-froid, toujours soucieux d'éviter les tribunaux. Ses activités illégales n'empêchaient pas son nom de figurer en bonne place sur les listes officielles des organisateurs de bals de société, ni ne grevaient ses relations avec d'éminents législateurs.

En 1810, les réfugiés de Saint-Domingue se mirent à affluer en Basse-Louisiane. Le Gouvernement américain dénonça bientôt les plans "de l'ensemble des corsaires, venus à leur suite des Caraïbes, qui infestaient la côte et envahissaient le pays". Leur trafic se faisait impudemment au grand jour. Les commerçants donnaient et prenaient commande d'objets de contrebande dans les rues de la Nouvelle-Orléans, aussi ouvertement que s'il se fut agi de marchandises en provenance de Philadelphie ou de New-York. Les saisies opérées par les gabelous pimentaient ces opérations illicites sans vraiment nuire aux profits extravagants d'un négoce qui se jouait des droits de douane.

Les frères Laffite furent d'abord les agents commerciaux de ces « corsaires ». Bientôt ils devinrent leurs chefs. Les prises étaient abondantes et souvent fastueuses, les cargaisons d'esclaves toujours excessivement rentables. Jean Laffite n'écumait pas encore les mers à cette époque. Il armait des vaisseaux pour la course, revendait les prises et le « bois d'ébène », se déplaçant sans cesse dans tout le delta du Mississippi pour administrer ses affaires avec hardiesse et sagacité. Ses capitaines favoris, Beluche et Dominique You, étaient tous deux d'habiles marins. Il y avait aussi Gambi, un bel Italien qui est mort il y a seulement quelques années à la



Chênière Carminada, et Rigoult, un Français à la peau bistre dont la cabane se voit encore à Grande Île.

Plus d'une fois, des expéditions punitives furent menées contre les contrebandiers, mais à l'époque, le gouvernement américain avait des préoccupations autrement plus importantes. Il renonça dans ses entreprises après avoir vainement harcelé les gens de Barataria qui fortifièrent peu après leur repaire du golfe du Mexique.

La révolution d'indépendance des États colombiens de l'Amérique du Sud débutait. Le Venezuela déclara son indépendance en juillet 1811. Les Laffite en profitèrent pour obtenir des lettres de marque des patriotes de Carthagène. Ils abaissèrent le drapeau français, hissèrent le nouveau pavillon, et conservèrent Barataria comme leur base principale, avec le lucre pour seul objectif.



Barataria en 1884



Les deux frères atteignirent le sommet de leur richesse en 1813. Leur but avéré était d'écumer la haute mer et de multiplier les actes de piraterie contre des pays souvent en paix avec les États-Unis. Une de ces nations était la Grande-Bretagne, et plus d'une fois ses navires de guerre dépêchèrent des chaloupes à travers les marais de Basse-Louisiane. Mais les matelots gaspillèrent leur poudre et leurs boulets, contraints de virer de bord après avoir essuyé des pertes sévères. Bien que les Espagnols, les Anglais et les Américains fussent maintenant leurs ennemis, les pirates de Baratavia étaient encore plus téméraires. Leur contrebande augmenta de façon outrancière.

« Je me souviens, lit-on dans un vieux manuscrit aimablement prêté à l'auteur, que les autorités furent ouvertement mises au défi quand trois bateaux espagnols remontèrent le bayou Têche jusqu'au poste des Attakapas (aujourd'hui Saint-Martinville). Ils étaient chargés de barriques de vin de Castille que les Acadiens de la région s'empressèrent d'acheter sans sourciller. Il ne subsistait aucune trace des équipages d'origine. »



Jean Laffite
*Esquisse probablement fantaisiste d'un certain
Lacassinier qui prétendait l'avoir connu à Galveston
vers 1819*



De nos jours, malgré toutes les études qui leur ont été consacrées, un voile de mystère enveloppe toujours les deux grandes figures emblématiques de la Nouvelle-Orléans, et on ne possède aucun portrait certifié de Marie Laveau ni de Jean Laffite.

En ce qui concerne le boucanier, les vingt années suivant sa naissance présumée en 1782 à Pauillac (Gironde) demeurent une énigme. De même, sa fin en haute mer au mois de février 1823, donne à penser que son corps fut immergé dans la baie du Honduras.

Quant à la reine du Voudou, certains auteurs écrivent qu'elle était née en 1794, d'autres en 1801. De son vivant, il semble qu'on l'appelait « la veuve Paris », du nom de son mari, Jacques Paris, un quarteron disparu (qu'il soit mort ou non) entre mars 1822 et novembre 1824. Il n'est fait mention d'elle qu'en juillet 1850 dans le *Daily Picayune*.

Marie Laveau est de nouveau citée dans la presse locale en juillet 1859, suite à la plainte d'un voisin :

Marie et ses drôlesses troublaient continuellement la paix du voisinage avec leurs querelles, leur obscénité et leurs chants et cris infernaux... [dans] l'observance infernale des rites mystérieux du Voudou... une des pires formes du paganisme africain.



Si la date de son décès, le 15 juin 1881, est incontestable, au moins deux tombes du Premier Cimetière Saint-Louis de la Nouvelle-Orléans se disputent l'honneur d'abriter ses restes. Quant à sa maison de la rue Sainte-Anne, elle a été rasée en 1903.

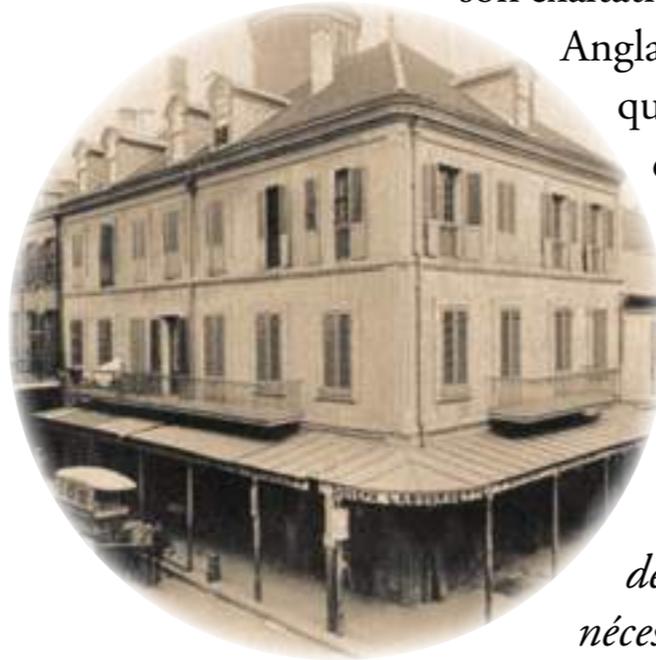


*Marie Laveau
Mère et fille en 1885*



L'AIGLE ENCHAÎNÉ

Au 124 de la rue de Chartres, jouxtant le coin de la rue Saint-Louis, dans le Vieux Carré, se dresse une maison de belle apparence que fit jadis construire un grand bonapartiste. L'histoire court qu'il la destinait à Napoléon, car, dans son exaltation, il avait juré de tirer l'Empereur des griffes des Anglais par un habile coup de main. « Aussi insensé que ce projet puisse nous paraître, l'expédition avait été réellement planifiée, et si elle échoua, ce fut à cause de la mort prématurée de Napoléon », écrit Henry Castellanos qui eut la chance de recueillir les confidences des derniers conjurés.



Il ne peut y avoir de doute sur ce projet. Nicholas Girod, millionnaire et ancien maire de la Nouvelle-Orléans, devait fournir les sommes nécessaires, et Dominique You, le fidèle lieutenant de Jean Laffite, à la tête d'un équipage de risque-tout, n'attendait qu'un signe de son maître pour lever l'ancre. « Avec Captain Dominick à mes côtés, disait le général Andrew Jackson, enthousiasmé par les prouesses du flibustier à la bataille de la Nouvelle-Orléans, je pourrais forcer les portes de l'Enfer ! »

Selon une autre version de la même histoire, qui tient, elle, du conte de nourrice, c'est Jean Laffite en personne qui se serait chargé de l'évasion de l'illustre prisonnier. Son navire battant pavillon allié aurait jeté l'ancre dans le port de Sainte-Hélène et l'hardi flibustier aurait secrètement fait monter



Les bouches du Mississippi au temps de Jean Laffite

Napoléon à bord, au nez et à la barbe de Hudson Lowe, après avoir abandonné un sosie à Longwood. Par malchance, l'Empereur gravement malade serait mort sur la route du retour sans avoir pu bénéficier des pratiques magiques de Marie Laveau, la grande prêtresse Voudou qui l'attendait à la Nouvelle Orléans et aurait certainement su le guérir. Après avoir regagné son repère au plus profond du delta du Mississippi, Laffite aurait ordonné qu'on inhume secrètement le défunt dans le cimetière de la famille Perrin, à la jonction du bayou des Oies et du bayou Barataria. Ce modeste champ de repos, apprend-on dans *Gumbo Ya-Ya, A Collection of Louisiana Folk Tales*, a servi de support à la légende la plus abracadabrante qu'on puisse imaginer. La dépouille du boucanier aurait été ensevelie, des années plus tard, à côté de celle de Napoléon.



Il n'y a pas de stèle, pas la moindre inscription. La propriétaire du cimetière, Madame Toinette Perrin, explique simplement en créole : « Mo j'to dis jusça ma mom et ma grand-mom m'a dit. Capitaine Laffite reste là, dessous la terre. To demande mon s'y a un aut' boug' qui reste avec li ? Quoi ti dis ? Napoléon ? Mé oui, cher ! C'est ça son nom. Mo vieille, j'me rappelle pas tout bien, mais ti vois, tous les ans, y a une femme qui vient icite pour le jour de la Toussaint. Li allume des chandelles et pis li fait ses prières. Li m'a dit qu'eux z'aut' y z'étaient parents. J'connais pas y où li reste, mais j'crois li vient joliment d'loin. Li m'donne chaque fois cinq piastres pour mo garder la place propre. »



Cimetière Perrin

Il est certain, par contre, que l'étrange et excentrique Prince Achille Murat, neveu de Napoléon, a habité en 1826 une maison palatiale de l'avenue de l'Esplanade. Les mauvaises langues colportaient qu'il n'avait jamais pris un bain ni changé de chemise de sa vie. Cela ne l'empêcha ni d'épouser l'arrière-petite-nièce du président George Washington, ni d'être un des aristocrates les plus estimés de la haute société nouvelle-orléanaise qu'il conviait à ses fêtes somptueuses.



NAPOLÉON I^{er}



CHARLES GOUGET

LA CAMPAGNE D'ESPAGNE, L'ALABAMA ET LA LOUISIANE



Autrefois, toutes les familles avaient un héros, et les Dôle, comme les autres, vénéraient le leur : Charles Gouget, officier d'Empire, grand-oncle de Charles Dôle *dit* Jésus-Christ. Le capitaine avait un faible pour son petit-neveu qu'il promenait avec fierté, serrant délicatement sa menotte dans sa puissante main d'ancien sabreur. Certains après-midi, quand il ne jouait pas du tambour, le petit Charles soufflait dans sa sarbacane pour décimer des rangées de soldats de plomb, sous l'œil attendri du vénérable brisquard. Récits, exemples, traditions, tout incitait l'enfant à des rêves de grandeur.



Commencer son existence comme simple boulanger et la terminer comme capitaine, chevalier de la Légion d'honneur, sous le règne de Louis-Philippe, après avoir fidèlement servi l'Empereur Napoléon 1^{er} et être sorti indemne ou presque de maintes de ses campagnes, tient certes du prodige.

Charles Gouget est né le 19 décembre 1784 à Chaussin (Jura). En remplacement d'un conscrit qui a "tiré un mauvais numéro", il entre au 21^e régiment de Chasseurs à cheval le 1^{er} décembre 1805. Il est nommé brigadier le 2 décembre 1808, maréchal des logis le 5 février 1814. Il passe au 5^e régiment de Chasseurs à cheval le 1^{er} août 1814.

Absent en date du 24 juillet 1815, il est rappelé au service dans le 9^e régiment de Chasseurs à cheval le 4 novembre 1817. Il est nommé sous-lieutenant le 5 mars 1823, lieutenant le 8 octobre 1830, capitaine le 30 mai 1837. Il reçoit son congé définitif l'année suivante et obtient sa retraite le 1^{er} février 1839. Il se retire à Dôle (Jura) où il réside jusqu'à sa mort, le 13 novembre 1863.

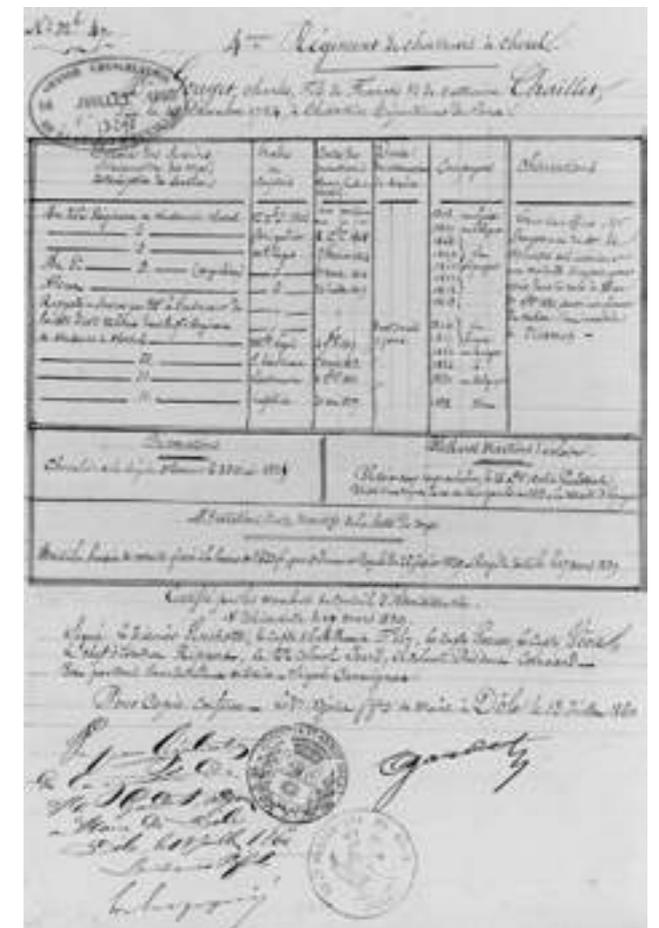
Campagnes :

- ~ 1806 en Prusse.
- ~ 1807 en Pologne.
- ~ 1808, 1809, 1810, 1811, 1812, 1813 en Espagne.
- ~ 1814, 1815 en France.
- ~ Interruption de service d'une durée de 2 ans, 3 mois et 21 jours.
- ~ 1823, 1824 en Espagne.
- ~ 1831, 1832 en Belgique.

Blessures :

- ~ Deux coups de sabre, le 26 décembre 1806, à la bataille de Pulstuck.
- ~ Un autre, le 14 octobre 1807, à la bataille d'Iéna.
- ~ Un coup de lance au sein gauche en 1813, à la retraite d'Espagne.

Distinction honorifique : Chevalier de la Légion d'honneur, le 23 mai 1825.





*Sarbacane contre soldats de plomb
sous l'œil d'un vieux fidèle de l'Empereur*

Certains soirs, à la veillée, assis devant l'âtre, le petit Charles blotti dans ses bras, le fidèle épagueul Roustan enroulé autour de ses pantoufles, Gouget tirait d'énormes bouffées de pipe en contant ses souvenirs de l'épopée napoléonienne, du temps où il servait dans la Grande Armée. Les siens, qui l'entouraient, l'écoutaient avidement, passionnés par ses récits de gloire.

Comme jadis au bivouac avec ses camarades, c'était la campagne d'Espagne et ses horreurs qui revenaient le plus souvent dans ses réminiscences.

Le long des routes poudreuses, combien de fois n'ai-je vu des camarades crucifiés, sciés entre deux planches ou cloués comme des hiboux sur la porte des granges, le corps déchiqueté à coups de pic et de pioche. On croisait aussi des fantassins qui n'en finissaient pas d'agoniser dans les fossés, la langue, le nez, les oreilles sectionnés, les yeux crevés et les



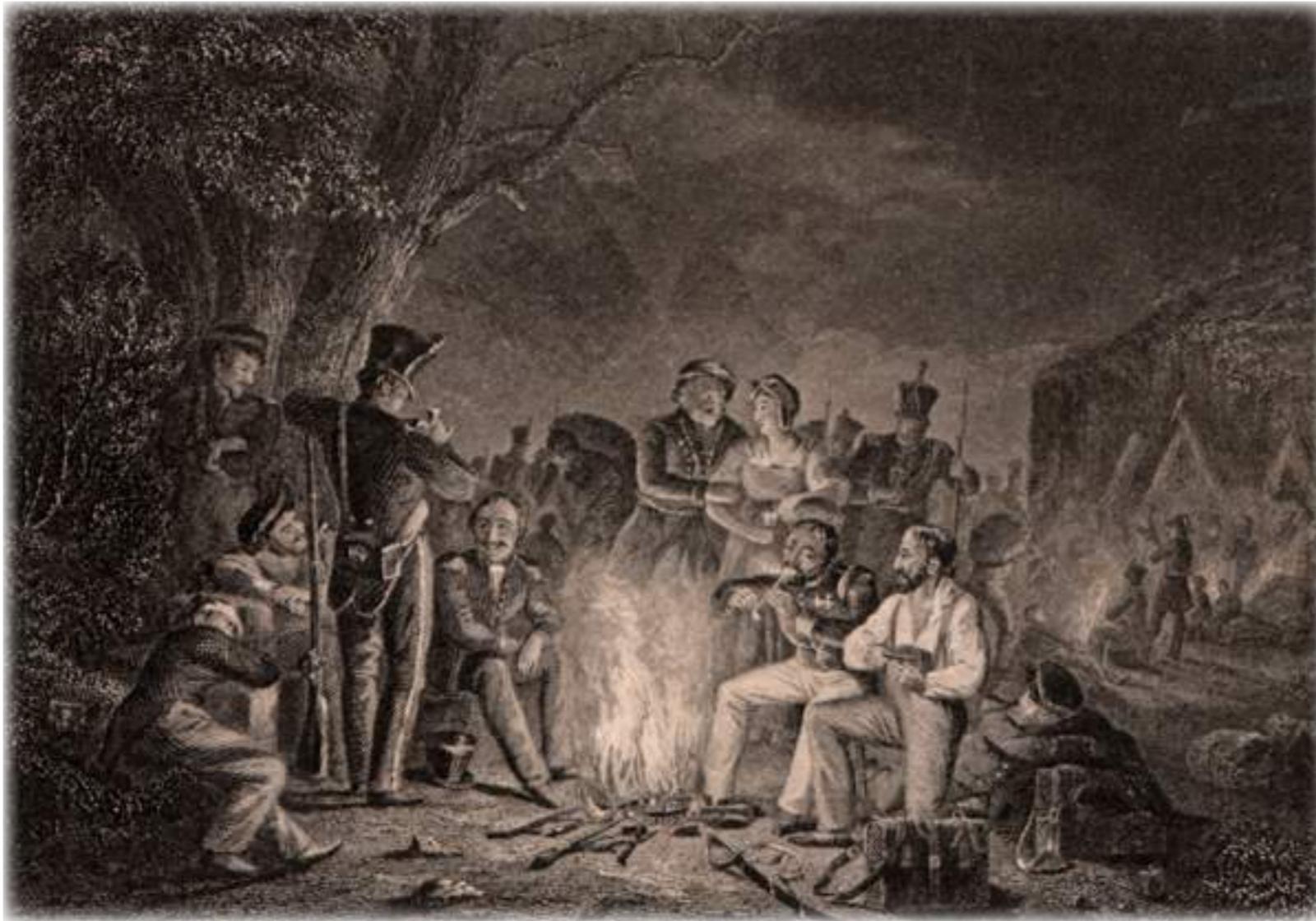
ongles arrachés. À Burgos, un général avait été précipité vif dans une cuve d'huile bouillante et un lieutenant suspendu à une poutre, la tête en bas. On l'avait découvert fendu comme un porc, ses viscères éparpillés sur le sol.

Les représailles infligées par les nôtres rivalisaient souvent avec celles de l'ennemi. Après la prise de Saragosse, les hussards de Lannes avaient fait un très mauvais parti aux moines et aux religieuses dans tous les couvents,

à l'heure où les notables de la ville tombaient sous le feu nourri des pelotons.

Du premier jusqu'au dernier, du plus jeune jusqu'au plus vieux, nous nous serions tous sacrifiés pour l'Empereur, mais les hidalgos faisaient preuve de la même abnégation vis-à-vis de leur monarque. Ainsi, à Séville, le comte Pacheco de Villena, retranché dans une citadelle et menacé d'assister à l'exécution de son fils captif si lui-même ne consentait pas à se rendre, avait jeté avec mépris sa navaja par-dessus les créneaux. L'enfant était mort fusillé sous ses yeux. Depuis, la devise de cette famille, Mon roi avant mon sang, glorifiait l'épisode tragique.

Les Français, qui avaient affaire à une hydre à mille têtes, ne manquaient pourtant pas de partisans qu'on appelait afrancesados et qui constituaient la classe libérale du pays. Ces intellectuels espéraient que l'occupation française mettrait à bas la féodalité et l'absolutisme espagnols, mais les défaites napoléoniennes qui suivirent anéantirent leurs espérances.



Le bivouac



Prise de Saragosse



Charles Gouget rapportait parfois sa rencontre avec ces afrancescados. Transmise de génération en génération dans la famille, l'histoire me fut contée naguère par ma tante Mathilde qui mourut à cent quatre ans.

– Voici comment, disait-elle, le grand-père Dôle l'a racontée à mon père. Le vieux capitaine s'installait dans une bergère en caressant pensivement du regard la statuette de bronze de Napoléon qu'il avait prise sur son bureau et la conservait entre ses mains jusqu'à la fin de son récit.

En Espagne, à l'époque, les vieilles maisons, les châteaux, et bien sûr les cimetières passaient pour être emplis de revenants. Les vieilles femmes rapportaient les mille circonstances de leurs apparitions, en se lamentant de la terreur et des maux qu'ils causaient. Avec le temps, on a compris que tous ces prodiges n'étaient que chimères.

Pour une fois, je vais vous narrer ma rencontre, non pas avec des guérilleros, mais avec des fantômes ou prétendus tels.



Trois afrancescados



Cela me rappelle, en passant, le fantôme de la grande peste de Dôle. Son histoire a rempli l'escarcelle des chanteurs de complaintes, et Dieu sait s'ils étaient nombreux par les rues et les ruelles ! En 1636, notre pauvre cité fut ravagée par la mort noire. Tandis que riches et pauvres succombaient à d'horribles souffrances, le bruit courut qu'un spectre criait vengeance dans l'ossuaire attenant à la collégiale. On entendait, chaque fois, une voix lugubre qui venait de dessous terre, accompagnée de bruits rappelant les grondements de l'orage. C'était, disait-on, celle d'un esprit adjurant les vivants de trancher le cou aux diacres et aux sous-diacres qu'il désignait comme des semeurs de peste. Il n'en fallut pas davantage pour que les habitants fussent en proie à une panique folle. On commençait à croire au bien-fondé de ces accusations car la voix était parfaitement distincte. D'où pouvait-elle venir ? On chercha longuement et on finit par l'apprendre. C'était celle d'un pauvre illuminé qui se cachait le soir sous les cadavres jetés pêle-mêle dans une fosse commune, creusée en toute hâte près du charnier des seigneurs de Franche-Comté, et plaçait sa tête à l'intérieur d'un chaudron pour

produire l'effet du tonnerre. On s'assura de sa personne et il fut un moment question de le pendre.

Je ne connais pas aujourd'hui une personne de bon sens qui prête foi à ces terreurs superstitieuses. Cependant ces anciens préjugés ne sont pas totalement éteints parmi les ignorants, et on entend encore occasionnellement de semblables fables. Lorsqu'elles parviennent aux oreilles d'un homme sage, il se contente d'en rire. D'autres, aimant à faire parade de leur courage, vont hardiment braver le danger qu'ils méprisent.

Pour en revenir à la campagne d'Espagne, l'exemple que je veux soumettre doit engager ces matamores à agir avec prudence, afin de ne pas être victimes des embûches qui peuvent être dressées contre eux dans certains lieux solitaires, tantôt par des moyens naturels, tantôt par la méchanceté de ceux qui s'y cachent.

Murat avait reçu le commandement de cinquante mille hommes. Il avait ordre d'occuper Madrid. Mon capitaine m'y dépêcha

en avant-coureur pour reconnaître l'état des routes. Au retour, en traversant la Sierra de Guadarrama, je fus surpris par la pluie et par la nuit à la lisière d'une forêt. Mis à part quelques misérables huttes de charbonniers, je ne trouvai pas de gîte pour me reposer. Apercevant sur une hauteur proche un château d'assez belle apparence, je m'imaginai que je pourrais y loger plus commodément. Je demandai en conséquence si quelque noble personnage l'occupait et si je pouvais espérer y être reçu. Les gueux me répondirent avec alarme qu'il appartenait aux comtes de Manzanares, mais que personne n'osait plus s'en approcher, à cause des cris horribles qui sortaient de ses murs et de la dame blanche enveloppée dans un linceul qui se pavanait sous la lune au sommet de ses tours. Je me mis à rire de leur candeur.

— J'aurai grand plaisir à voir ces fantômes et à entendre leurs clameurs épouvantables ! fanfaronnai-je.

Je fis allumer un bon feu pour me sécher, dévorai une part congrue de ragoût infect et avalai un gobelet de vin aigre. Puis, pour montrer combien je me moquais de pareils



épouvantails, je me remis en selle et chevauchai jusqu'à l'antique demeure.

Je choisis une chambre dans les étages et je disposai soigneusement ma paire de pistolets d'arçon sur une table à portée de main. J'avais déjà passé la moitié de la nuit sur un divan poussiéreux, emmitouflé dans un épais poncho trouvé là, quand j'entendis des hurlements et des grincements de chaînes. Sans m'étonner, je me mis en défense. Tout cet horrible fracas qui semblait s'approcher davantage à chaque seconde ne savait encore m'ébranler. J'en attendais la suite avec intrépidité. Mais, tout à coup, un bruit plus affreux que les précédents retentit et l'entrée de la pièce où je me trouvais s'éclaira. J'aperçus une jeune morte drapée dans un suaire tavelé de sang séché et de glaires jaunâtres. Elle ricanait effroyablement et fut bientôt rejointe par d'autres fantômes tout aussi inquiétants. Je ne pus m'empêcher d'esquisser un geste de protection.

Le hideux cortège s'avança, fit halte à courte distance, et la créature qui le menait me lança d'une voix d'outre-tombe :



– Impudent, comment as-tu osé pénétrer dans ces lieux maudits ? Va-t'en ! Sauve-toi, ou bien tremble pour ta vie.

– Moi, trembler ? répondis-je, recouvrant tout mon sang-froid, je vais vous montrer de quoi est capable un soldat français !

D'un bond je fus debout et fondis sur elle en brandissant mes pistolets. La revenante fit volte-face et s'enfuit, imitée par les autres spectres. Je me lançai hardiment à leur poursuite, mais en traversant la salle des gardes, je sentis le pavage se dérober sous mes pieds et je chus dans une oubliette où régnait une obscurité profonde.

Vous pouvez aisément imaginer quelles furent mes craintes et mon agitation en cette heure tragique. Heureusement, le sol était couvert d'une épaisse couche de paille, de sorte que je ne me fis guère de mal en tombant. Mais je compris vite qu'il n'y aurait pas moyen pour moi de sortir de cette souricière.

Après être resté en proie à mille alarmes, j'entrevis enfin une lueur d'espoir.



L'étroit soupirail qui m'apportait un peu d'air fit brusquement office de porte-voix et j'entendis parler en Castillan. Je prêtai une oreille attentive et je compris, à mon grand étonnement, qu'on se consultait sur mon sort. Après plusieurs débats qui me firent frissonner d'horreur, je perçus une voix féminine qui disait :

– Non, chers frères, il n'est pas dans nos habitudes d'égorger les voyageurs. Ce n'est qu'une estafette de passage dans la contrée. Le retenir ici serait la pire sottise. Ses camarades finiront par se mettre à sa recherche, fouilleront le château de fond en comble, et nous serons découverts. Mon avis est qu'on lui rende sa liberté.

Encouragé par ces paroles, je criai aussitôt :

– Je suis attendu par le maréchal Murat. Ma disparition ne pourra rester ignorée. Laissez-moi partir et je vous promets à tous le secret.

Après que mes geôliers eurent tenu conseil encore un moment, ils résolurent de me

relâcher, m'obligeant à jurer solennellement sur la Bible que je m'en tiendrais à dire que j'avais vu et entendu des choses terribles – et vraiment, je pouvais l'affirmer avec raison.

En garnison à Madrid, à l'issue du soulèvement du Dos de Mayo écrasé dans le sang, je vis venir à moi un petit

homme qui me salua avec déférence et me dit :

– Je suis envoyé à vous, Monseigneur, par la personne à qui vous aviez promis un secret que vous avez su tenir fidèlement. Elle vous délie de votre serment aujourd'hui, car elle vient de gagner Londres avec les siens et n'a plus rien à craindre.



Soulèvement du Dos de Mayo



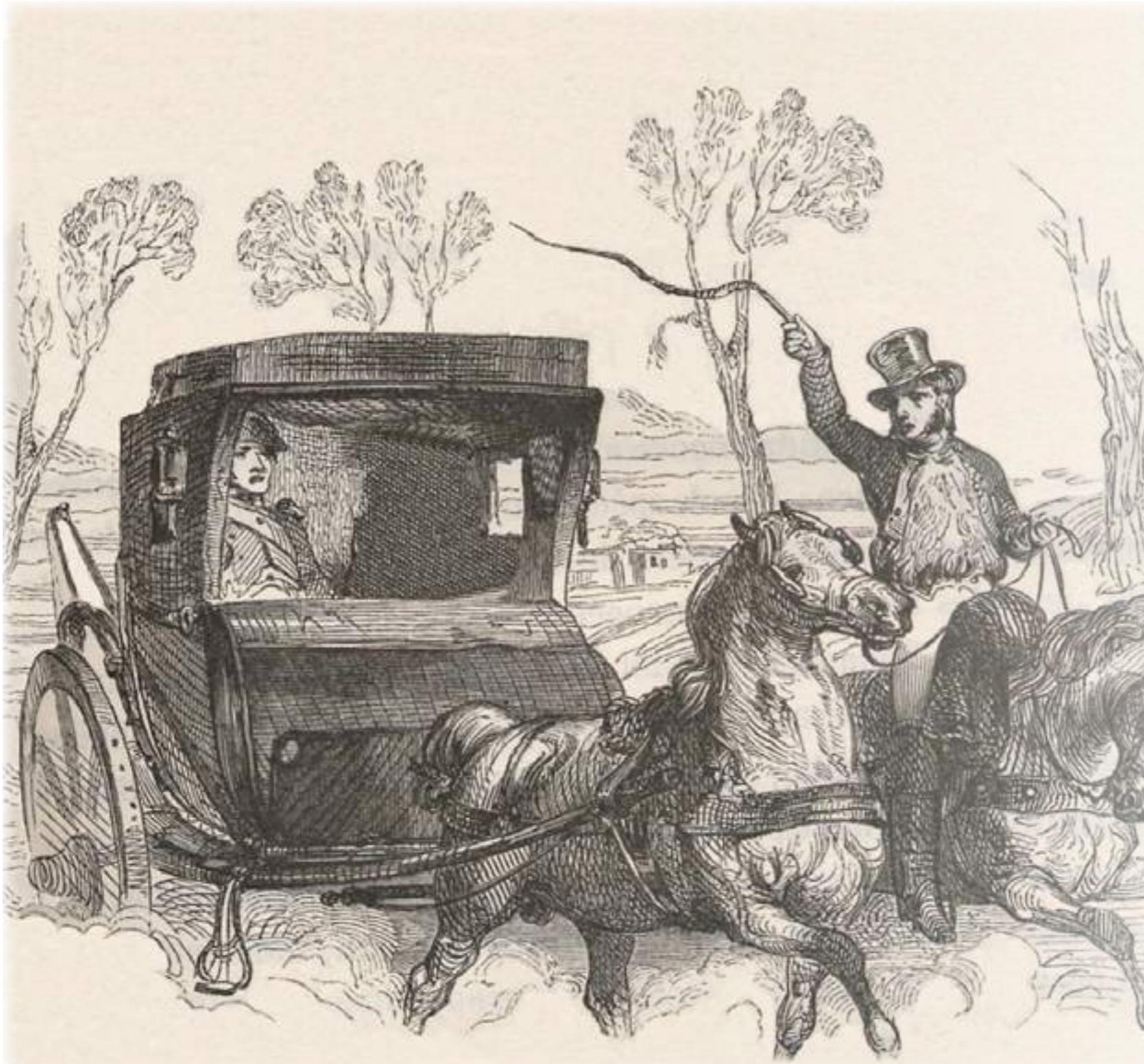
Le messenger s'inclina une fois encore et ajouta à voix très basse, en prenant congé :

– Si votre Empereur se rend maître de la puissante Albion, la grande dame qui m'envoie suggère que vous lui présentiez vos hommages au château de Balmoral où elle réside.

grâce aux yeux d'une belle Espagnole de haut rang, mais pour vous donner une preuve du péril auquel expose un courage inconsidéré.

Je reste persuadé que celle qui avait chargé le petit homme de cette mission délicate n'était autre que la comtesse de Manzanares. Ses frères avaient été ruinés par les dépenses extravagantes de leur défunt père, vieux libertin bien en vue à la Cour. Ils s'étaient fait faux-monnayeurs et aussi revenants occasionnels. Ils frappaient clandestinement de l'or dans les souterrains de leur château, et leur funèbre cavalcade servait à écarter les curieux. Quant au pavage qui s'était enfoncé sous mes pieds, tandis que je courais à leur poursuite, c'était une trappe secrète qu'un de leurs ancêtres avait eu la précaution de faire aménager dans le sol. Trop heureux d'être sorti de l'oubliette construite en dessous, je ne songeais jamais à cette tragique expérience sans blâmer mon excessive témérité. Et si je vous rapporte ma mésaventure ce soir, mes enfants, ce n'est pas pour me glorifier d'avoir trouvé





Le 3 juillet 1815, une calèche escortée par une escouade de Chasseurs à cheval atteint Rochefort. Son occupant en descend avec dignité. Son visage ne trahit pas les émotions qui déchirent son âme. Pourtant, il se sait suivi par un misérable dont les comparses n'ont cessé d'épier une occasion favorable pour lui faire un mauvais parti. Ce voyageur de marque qu'on s'empresse d'accueillir n'est autre que Napoléon. L'Empereur demande aussitôt si les deux frégates ancrées dans le port sont à même d'appareiller pour l'Amérique. Car telle semble être la préoccupation majeure de celui qui, trois mois plus tôt, quittait secrètement l'île d'Elbe, débarquait à Golfe-Juan et traversait la France en triomphateur.

Pour la seconde fois en deux ans, le sort des armes a conduit Napoléon à renoncer au trône. Le 18 juin 1815, à Waterloo, son armée a été défaite par les troupes anglo-prussiennes. La route de Paris est à nouveau ouverte aux Alliés, comme elle l'avait été un an auparavant. Le 22 juin, pressé par les événements, l'Empereur s'est résigné à abdiquer.



Waterloo, la chute de l'Aigle

Les édiles de Rochefort estiment que la promptitude de son embarquement sera garante de la réussite de l'aventure. Des vaisseaux de guerre britanniques croisent au large des côtes. On propose au proscrit de prendre passage sur un navire battant pavillon neutre qui saura tromper la vigilance des Anglais. Mais à la stupeur de tous, l'Empereur refuse. Il attend le laissez-passer que le gouvernement provisoire a requis pour lui à ses anciens adversaires, ne souhaitant pas quitter le sol de France comme un fugitif.



L'Empereur s'apprête à monter à bord du Bellerophon

Cependant, le risque se précise d'être arrêté par la police de Louis XVIII qui est à la veille de reprendre sa place sur le trône. Comme le sauf-conduit n'arrive pas, la seule alternative qui s'offre à l'Empereur pour éviter cette honte est de se placer sous la protection de la Grande-Bretagne. Après avoir obtenu l'assurance qu'il sera débarqué en Angleterre, il se rend à bord du *Bellerophon* le 15 juillet. Le commandant du navire l'accueille avec tous les égards dus à son rang. Cette déférence lui sera sévèrement

reprochée par l'amirauté, car le Congrès de Vienne a retiré tous ses titres au vaincu, stigmatisé comme le perturbateur de la paix du monde et l'ennemi du genre humain.

Charles Gouget, maréchal des logis au 5^e régiment de Chasseurs à cheval en garnison à Libourne (Gironde), est resté dévoué à l'Empereur jusqu'au dernier jour. Il quitte l'armée le 24 juillet 1815.

À la même date, une ordonnance royale condamne les « traîtres » qui ont rallié Napoléon pendant les Cent-Jours, courte épopée dont Louis XVIII attribue le succès initial à une vaste conspiration militaire. À Paris, les officiers félons sont traduits devant des conseils de guerre. Le maréchal Ney, principale victime de la réaction monarchiste sera condamné et passé par les armes.



Exécution du Maréchal Ney, le 7 décembre 1815 à Paris



*Un Mameluck de la Garde
1813-1815*

L'ordonnance du 24 juillet 1815 est aussi le premier acte légal de la Terreur Blanche. En marge des procès officiels, les actions sauvages se multiplient pendant l'été dans les provinces de l'Ouest et dans le Midi de la France. À Marseille, les Mamelucks qui ont suivi Napoléon dans toutes ses campagnes sont massacrés. À Avignon, le Maréchal Brune est lynché par la foule. Ici et là, des soldats de la Grande Armée tombent dans des guets-apens et sont lâchement abattus. La liste de ces assassinats haineux est longue.

Après mûres réflexions, Charles Gouget décide de quitter la France et de gagner l'Amérique du Nord. Il possède une cagnotte : l'argent qu'il a perçu en remplacement d'un conscrit de l'an XIV. Un passeport sous un nom d'emprunt fourni par un civil solidaire, des effets de voyage de bon bourgeois, un air insouciant, et le tour est joué.



*Un chasseur à cheval
1813-1814*

L'ex-sous-officier du 5^e Chasseur apparaît à Philadelphie comme par enchantement, un jour de printemps 1816. Il se présente à *Point Breeze* devant Joseph Bonaparte qui a fait édifier une magnifique demeure sur un promontoire dominant le fleuve du Delaware. Après l'entretien que lui accorde l'ancien roi d'Espagne, son séjour à Philadelphie est ponctué par de multiples déplacements dont les destinations demeurent inconnues.



Joseph Bonaparte



*Philadelphie
Vue de la seconde rue
et de l'église du Christ*

Non moins énigmatiques sont les lettres reçues et aussitôt dissimulées par celui qui se fait simplement appeler M. Charles. Son comportement intrigue la société française de la ville, incitant à l'indiscrétion. Quand, de temps à autre, un curieux vient à l'interroger sur ses origines, le nouveau venu répond sèchement : *L'obscurité est ma gloire. Je ne suis pas inscrit sur le registre commun*, plongeant son interlocuteur dans un abîme de perplexité. Il admet seulement avoir servi l'Empereur pour qui il affiche un culte sacré. Il cite souvent aussi les mots de révolte que son héros a écrits à bord du

Bellerophon, et qui sont à jamais restés gravés dans sa mémoire :

Sainte-Hélène, l'idée seule m'en fait horreur ! Être relégué pour la vie sur une île entre les tropiques, c'est pis que la cage de fer de Tamerlan !

Au cours de l'hiver 1816, M. Charles vit une romance avec une jeune Française, Félicie, qui vient d'arriver à Philadelphie. Elle a servi chez la cousine de Napoléon, Stéphanie Rollier qui doit rejoindre en Amérique son époux, le comte Charles Lefebvre-Desnouëtte, condamné à



mort par contumace, selon l'ordonnance royale du 24 juillet 1815. Mais la perspective d'une si longue traversée affole la noble dame, au point d'implorer qu'on la ramène au port après avoir vogué seulement quelques miles sur les flots agités. La comtesse laisse sa dame de compagnie Léontine Desportes, originaire de Bordeaux, poursuivre le voyage avec sa fidèle camériste Félicie, sans doute proche parente de Léontine.

L'arrivée à Philadelphie des deux femmes, soupçonnées d'apporter à Joseph Bonaparte certains papiers concernant un mystérieux projet d'évasion, inquiète les édiles de la ville. Ils se doutent que la petite Cour qui gravite autour du frère de Napoléon conspire pour trouver les moyens de tromper la vigilance des Anglais et ramener le célèbre prisonnier de Sainte-Hélène. Le complot est finalement percé à jour et il doit cesser *sine die*. Aux yeux de tous, le comte Charles Lefebvre-Desnouëttes et plusieurs autres éminents officiers d'Empire se tournent résolument vers la création d'une colonie agricole qui se situera de préférence quelque part aux confins méridionaux du

pays. Leur souhait tombe à point nommé. Washington désire renforcer sa mainmise sur les territoires américains qui bordent le golfe du Mexique, et plus particulièrement sur l'enclave portuaire de Mobile dont les Espagnols n'ont été chassés qu'en 1813. En conséquence, le 3 mars 1817, le Congrès vote l'attribution de 92 000 acres de terre arable dans le sud de l'Alabama actuel, à condition que les colons français s'engagent à y faire pousser du raisin et des olives.

Lefebvre-Desnouëttes a tout mis en œuvre pour que son projet aboutisse. Il sait le parti que lui et les siens peuvent tirer de la situation géographique privilégiée de cette importante concession. Mobile et ses environs sont largement peuplés d'exilés dont le cœur bat pour l'Empereur et la Nouvelle-Orléans est facilement accessible par la mer. Elle va servir de point de ralliement à tous les fomenteurs du complot mis en veilleuse mais jamais abandonné.

La Société coloniale de la vigne et de l'olivier vient de naître, porteuse d'un souffle d'espoir pour tous les fidèles de Napoléon.

Avec un premier groupe de défricheurs et leurs familles, M. Charles s'embarque sur un schooner affrété pour les conduire en Alabama. Le 14 juillet 1817, après avoir laissé derrière eux Mobile où ils ont reçu un accueil chaleureux, les colons remontent la rivière Tombigbee et s'arrêtent à l'*Écore Blanc*, une falaise de craie d'environ un mile de longueur. Comme le site leur convient bien, ils débarquent et se répartissent les terres.

Après avoir aidé à tracer les contours d'une petite ville baptisée Demopolis, « la cité du peuple », M. Charles quitte la colonie naissante pour se rendre à la Nouvelle-Orléans.



L'Écore Blanc vers 1860



Vue du Golfe du Mexique au début du XIX^e siècle

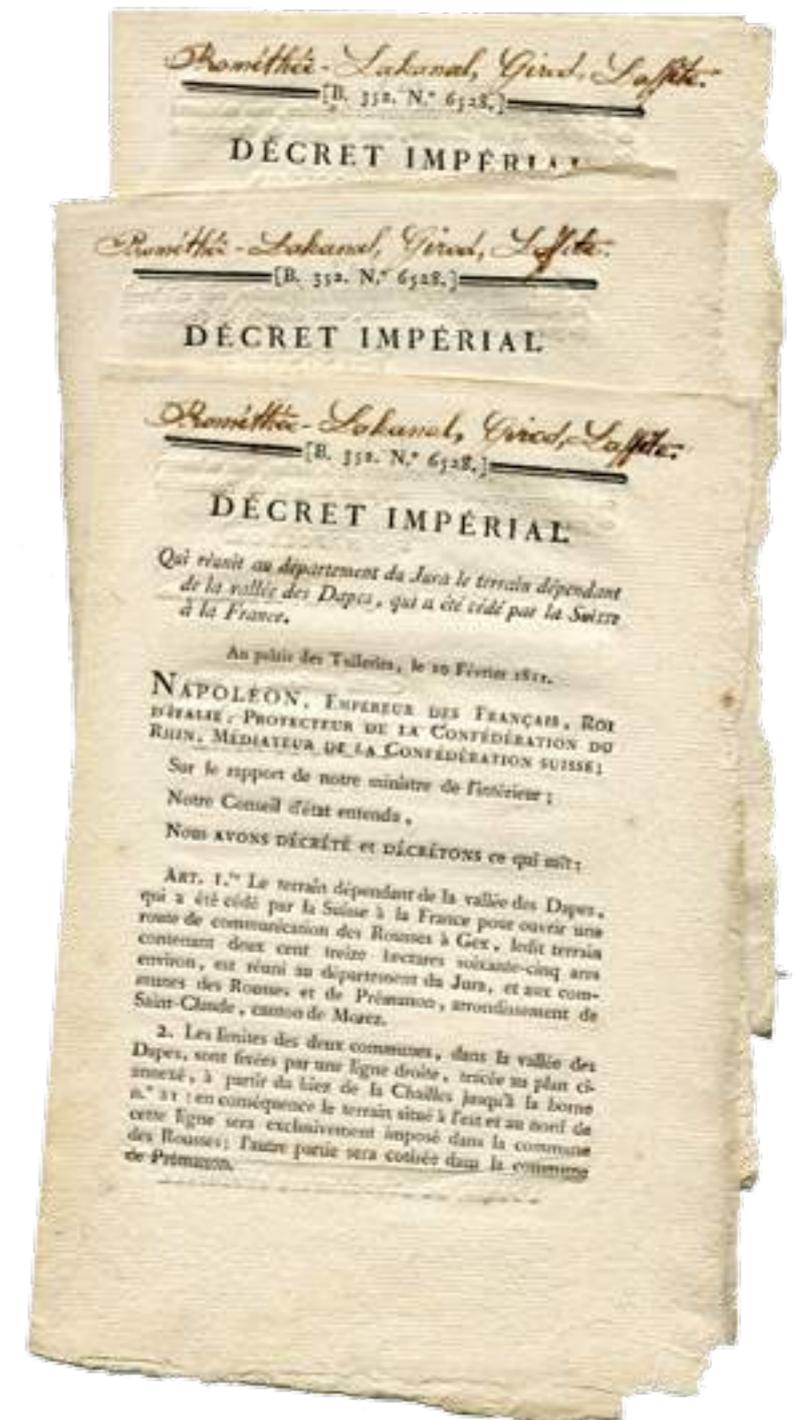
Le voyageur descend à l'Hôtel Tremoulet, au coin de la Place d'Armes où se sont naguère déroulées les cérémonies de cession de la Louisiane à la jeune République américaine. L'établissement est tenu par madame Castillon qui a la réputation d'être aussi bonne qu'honnête. Les chambres sont toutes d'une propreté parfaite et la table d'hôte est toujours couverte d'une grande abondance de mets succulents. C'est le rendez-vous des étrangers, et plus particulièrement des Français.

M. Charles consacre-t-il le premier soir de son arrivée aux plaisirs poivrés qu'offre la Subure du Sud ? C'est peu imaginable car une épidémie de fièvre jaune y fait rage en cet été 1817. Même le bal des quarteronnes, temple de la galanterie, a dû interrompre ses nuits dansantes. Mais supposons que l'ancien maréchal de logis ait l'audace de s'aventurer dans les bas quartiers de la ville, n'est-ce pas comme une voix lointaine, portée par les vents, qui vient lui rappeler son devoir et lui demander s'il ne devrait pas plutôt se consacrer à sa mission ? Car il a

en une, dictée par le frère de l'Empereur en personne. Les documents qui subsistent et que m'a remis André Bernard, petit-cousin de ma tante Mathilde, en font foi.

« Prométhée », suivi de « Lakanal, Girod, Laffite » sont inscrits sur plusieurs exemplaires d'un décret impérial daté du 10 février 1811. Ces feuillets, avec leurs noms soigneusement tracés à la plume, sont tous identiques. Ils doivent permettre à M. Charles de montrer patte blanche aux intéressés, sachant qu'en la circonstance, le Prométhée d'Eschyle symbolise le destin de Napoléon exilé à Sainte-Hélène.

Encouragé par Joseph Lakanal qui préside l'université de la Nouvelle-Orléans, Nicolas Girod, maire de la ville, a fait construire une splendide demeure, rue de Chartres, dans le Vieux Carré. Il compte y accueillir Napoléon si le projet audacieux de Jean Laffite aboutit.



Décrets impériaux du 10 février 1811



LES DÉSASTRES DES DEUX SIÈGES





Laffite le Pirate
Imagerie populaire française

Bordelais de naissance, ce gentleman de fortune et d'honneur, qualifié tour à tour de corsaire et de pirate, possède une âme d'acier dans un corps de fer. Il est décrit comme étant un bel homme, aux formes athlétiques et de haute taille.

« Il a de grands yeux très expressifs, une magnifique chevelure noire et des moustaches élégantes. Ses manières sont polies et de bon ton. Réservé dans son maintien et ses paroles, il montre du savoir-vivre et beaucoup de générosité de cœur. »

La guerre entre la France et l'Espagne a suivi de près la cession de la Louisiane et a peuplé le golfe du Mexique de flibustiers qui ruinent à leur profit le commerce maritime hispanique. Conquis par l'énergie sauvage de Jean Laffite, ces rudes aventuriers le prennent comme chef suprême. Sous son intrépide commandement, ils écument le golfe et la mer des Caraïbes avec des navires rapides et puissamment armés.

Pour abriter son immense butin, Laffite fait fabriquer, dans la baie de Barataria, de vastes entrepôts où viennent s'approvisionner les négociants de la Nouvelle-Orléans et du reste du pays.

L'Amérique, en paix avec l'Espagne, ne peut tolérer plus longtemps ce fructueux commerce en marge de toute légalité. Ordre est donné de l'expulser. C'est alors qu'une escadre anglaise fait son apparition dans le golfe du Mexique. L'amiral qui la commande lui offre une somme considérable et un brevet de capitaine s'il consent à l'aider



à prendre la Nouvelle-Orléans. Laffite laisse entendre que l'offre lui sourit mais demande à réfléchir. Et pendant qu'il retient les Anglais par ses semblants d'hésitation, il alerte William Claiborne, gouverneur de la Louisiane, et met à sa disposition son importante cache d'armes.

Grâce à son aide, les milices créoles bénéficient d'une artillerie inespérée. Ils fourrent les bouches des canons dans des trous percés dans les balles de coton qui leur servent de rempart et ils attendent l'ennemi en compagnie des hommes de Laffite, sceptiques sur la maigre armée du général Andrew Jackson qui tarde à arriver.

La bataille a lieu le 8 janvier 1815. Elle débute dans les ténèbres et un épais brouillard. Les assaillants ont oublié les échelles et les fascines nécessaires pour traverser le canal asséché par les Louisianais et escalader ses hauts murs végétaux qui se montrent extrêmement solides. Comme les Anglais s'en approchent, le brouillard se lève. Ils sont aussitôt fauchés par la

combinaison des coups de mousquet des pirates, des gerbes de mitraille des Créoles et du feu nourri des soldats américains qui ont fini par les rejoindre. La plupart des officiers britanniques sont rapidement mis hors de combat. L'affolement s'empare des « homards », comme on les nomme à cause de leurs tuniques rouges, et huit mille d'entre

eux s'éparpillent dans un sauve-qui-peut général.

Laffite a grandement aidé à sauver la Nouvelle-Orléans. La reconnaissance publique lui décerne le titre de « pirate patriote » et sa popularité s'étend rapidement dans toute la vallée du Mississippi.



*La bataille de la Nouvelle-Orléans
Gravure américaine*



*La bataille de la Nouvelle-Orléans
Imagerie populaire allemande*



Un petit Français, en jabot et manchettes de mousseline, raclait un violon et faisait danser Madelon Friquet aux Iroquois

Charles Gouget, en certaines occasions, sortait son violon, un vieil instrument lézardé dont il manquait la corde basse, et se mettait à jouer *Madelon Friquet*, à l'instar du maître à danser que cite Chateaubriand dans son *Voyage en Amérique* et qui enseignait le cotillon aux Iroquois. Puis il contait l'histoire extraordinaire qui avait débuté quelques jours seulement après son arrivée remarquée à la Nouvelle-Orléans. La société créole de la ville, en effet, était en effervescence dès qu'un voyageur venait à se présenter, surtout s'il arrivait de France.

Répondant à l'invitation qui m'avait été adressée par une mystérieuse jeune dame, je m'étais fait conduire au Bayou Saint-Jean, à quelques miles vers l'est.

La nuit tombait. Le brouillard de chaleur, que le voisinage des marais épaississait encore, estompait tout de son étoupe moite. Je distinguais à peine la grande maison de campagne où m'avait été fixé l'énigmatique rendez-vous. Cependant, mon cocher parvint à lire, grossièrement tracé sur l'écorce d'un chêne : « Métairie de la Guineraye ». C'était bien ce nom que je lui avais lancé en grimpant dans son coche.

Un peu plus tard, je tirai une sonnette et une porte aux ais massifs tourna sur ses gongs. À peine étais-je entré qu'une grosse femme noire, la silhouette à peine ébauchée par le tremblement d'une chandelle, me salua muettement. Son index s'allongeait pour désigner au fond d'un corridor une porte couverte de signes cabalistiques. Je l'ouvris sans y avoir toqué, suivant en cela les instructions reçues, et je pénétrai dans un boudoir où je trouvai une jeune quarteronne alanguie sur une méridienne. Elle pouvait avoir seize ans et son visage était paré de l'aura que génère la beauté singulière des sang-mêlé du pays.

Dès qu'elle m'aperçut, elle se souleva à demi et me dit d'une voix langoureuse :

– Je suis Louise-Marie et j'ai des choses terribles à vous révéler, M. Charles. S'il est quelqu'un au monde à qui je puis me confier, assurément c'est vous.

La demoiselle s'interrompit, comme si ses pensées étaient bouleversées par des souvenirs blessants, et des larmes coulèrent dans le sillon de ses joues. Je n'osai lui demander qui avait pu m'adresser à elle car ses grands yeux lançaient



Louise-Marie

les éclairs furtifs qui font songer aux regards des hallucinés.

– C'est de celui que j'aime dont je veux vous entretenir, M. Charles, poursuivit-elle. On prétend qu'il a disparu en mer. Je n'en crois rien car c'est un homme audacieux et un navigateur accompli. Il a quitté la Nouvelle-Orléans sur son navire avec une riche cargaison. Il disait que les bénéfices de son voyage aux Caraïbes lui permettraient d'augmenter sa fortune et d'en déposer une part à mes pieds, en gage d'attachement. Il était parti depuis une semaine, et je devais l'attendre pendant six autres. Un soir, dans cette chambre, je m'assis dans mon lit et me mis à lire car il faisait grand vent, et par un temps pareil, je ne dors guère. Il était minuit passé. Au vent succéda une pluie torrentielle. Brusquement, une violente rafale enveloppa la métairie. En même temps, les fenêtres s'ouvrirent, la lumière s'éteignit, et je me trouvai dans l'obscurité la plus complète. Surmontant mes craintes, je me levai quand je vis une ombre qui s'approchait lentement, portée par un nuage. La peur m'ordonnait de reculer, mais la surprise me clouait sur place. Un cri s'étrangla dans ma gorge. Cet inconnu, c'était mon adoré, c'était Jean Laffite.



La jeune femme essuya son front baigné de sueur et continua :

– Dès qu'il fut entré, les fenêtres se refermèrent d'elles-mêmes, et, bien que la chambre fût dans la pénombre, sa forme et ses traits m'apparurent. Mon adoré semblait triste, infiniment triste, et il ne disait pas un mot. "Amour, l'encourageai-je, parlez donc à votre chère Louise-Marie". Il eut un pâle sourire et dit : "Je vais le faire avant de retourner à bord". Ces mots me chagrinerent. "Non, non, m'écriai-je, vous avez été spolié de votre or, certes, mais vous me revenez sain et sauf. Je ne veux pas que vous repreniez la mer !" Il hocha la tête douloureusement et me répondit : "Hélas ! j'aimerais accéder à votre requête, mais je ne le puis. Séchez vos larmes et accordez-moi votre attention". Et mon aimé m'apprit qu'il avait tenté en vain de s'ouvrir un passage à travers la fureur des éléments. Pendant des heures, il avait fait voile contre vents et courants sans gagner un pouce d'avance. Quand l'équipage, épuisé par tant d'efforts inutiles, le supplia de virer de bord, Jean entra dans une terrible colère. Il jura hautement, par Saint-Elme et ses aigrettes de feu, qu'il tiendrait tête à la tempête, à la



Golfe du Mexique - Le feu Saint-Elme

foudre pour revenir en Louisiane et se venger. Ce serment blasphématoire retentit au milieu d'éclats de tonnerre et de torrents d'éclairs. L'ouragan se déchaîna alors sur le vaisseau, les voiles se déchirèrent, les membrures craquèrent, et, au centre d'une nuée noire qui se déployait au-dessus du pont, Jean crut voir trois gigantesques démons aux ailes flamboyantes. À l'écoute de cet effroyable récit, un tremblement nerveux agita tout mon corps. Mon aimé

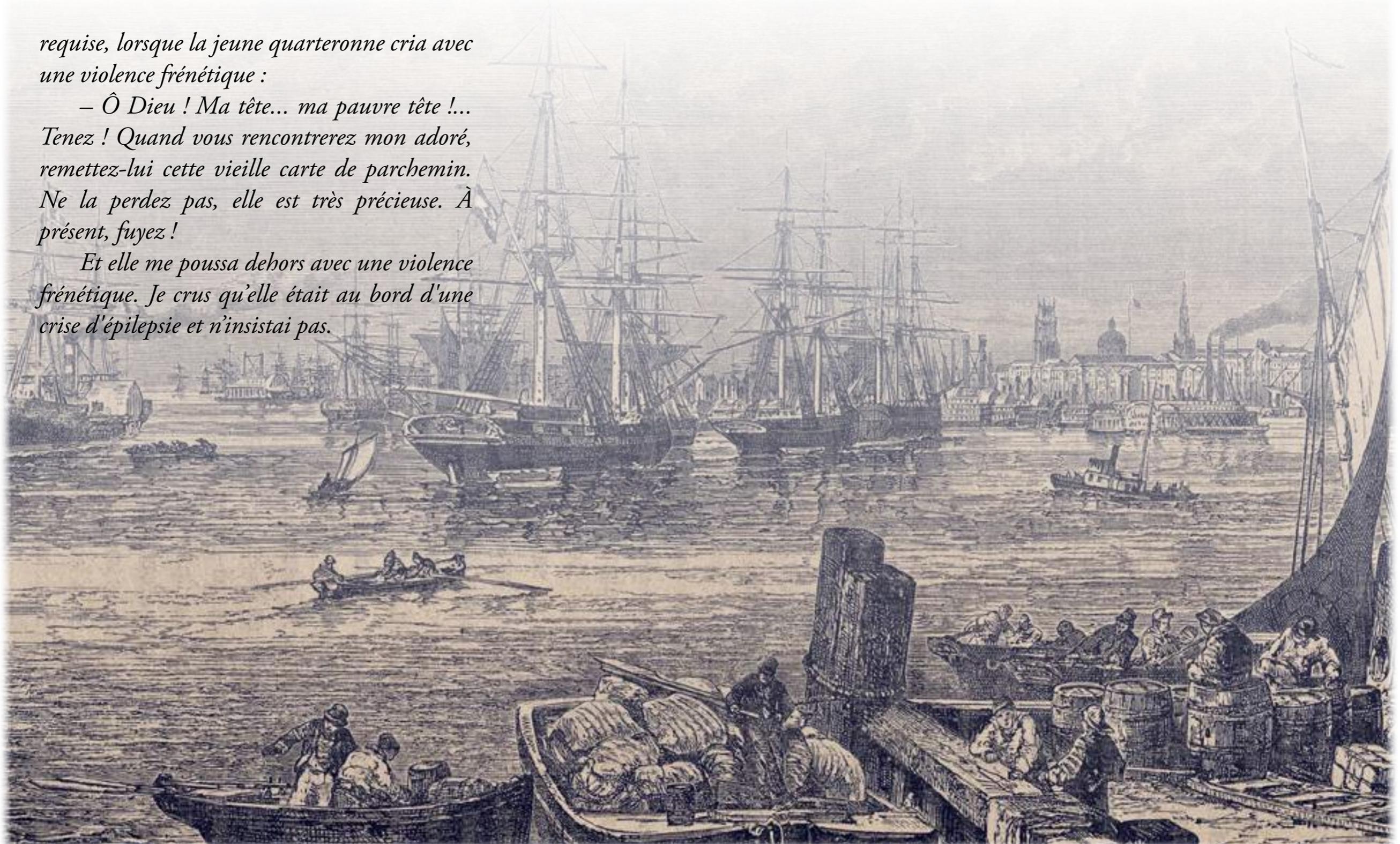
m'encouragea à dompter mes nerfs. "Je n'ai pas encore dit mon dernier mot, murmura-t-il mystérieusement. Maintenant au revoir, ma douce amie". Aussitôt les fenêtres se rouvrirent, la lumière s'éteignit, et les contours de Jean se dissipèrent dans les ténèbres. L'instant suivant, je me retrouvai seule.

J'avais écouté patiemment cette logorrhée dont je ne comprenais goutte, et je m'apprêtais à le lui dire en usant de toute la politesse

requis, lorsque la jeune quarteronne cria avec une violence frénétique :

– Ô Dieu ! Ma tête... ma pauvre tête !... Tenez ! Quand vous rencontrerez mon adoré, remettez-lui cette vieille carte de parchemin. Ne la perdez pas, elle est très précieuse. À présent, fuyez !

Et elle me poussa dehors avec une violence frénétique. Je crus qu'elle était au bord d'une crise d'épilepsie et n'insistai pas.



Le lendemain, Joseph Lakanal, qui était venu me rencontrer à mon hôtel, me dit que j'avais eu une fameuse idée de porter une cuirasse sous mon manteau.

– Bah ! Simple précaution d'un soldat qui s'est battu en Espagne pour l'Empereur, répondis-je en lui contant ma mésaventure. Je ne dus mon salut qu'à ce plastron d'acier. L'assaut des bandits qui me guettaient sur le chemin du retour fut d'une violence inouïe et leur mitraille d'une force telle que je roulai sur le sol. Je ne perdus connaissance qu'un très bref instant, mais cela me valut la vie. En me voyant gésir, inerte, au milieu du chemin, les assassins ne doutèrent plus de m'avoir transpercé la poitrine. Ils déguerpirent sans me donner le coup de grâce. J'en fus quitte pour une bosse et quelques contusions.

– Savez-vous qui étaient ces assassins ?

– Ma foi, j'ai remarqué que l'un d'eux portait, tatoué sur son bras gauche, « Bourguignon à Miquette ». Je suis donc allé trouver Girod qui a identifié sans mal l'individu en question. C'est un gremlin qui fait partie de la bande à Nicaise.

– Nicaise ? Ce scélérat qui vole, viole et tue sans le moindre remords ?

– En effet, il semble bien qu'il s'agisse de lui. Il me rendra gorge, je vous le promets.



Joseph Lakanal





LES DÉSASTRES DES DEUX SIÈGES



Le château des z'haricots au fond, et deux cases d'esclaves au premier plan, vers 1890

Passé le corps de garde, au-delà du rempart, sur une immense friche qui borde le lac Borgne, se dressait une grande bâtisse qui avait tour à tour abrité, disait-on, une mûrissierie de bananes, un atelier d'épinage, une fabrique de couteaux et un pressoir d'huile de pieds de bœuf. Aucun des négociants qui s'y étaient succédé n'y avait fait fortune car tous avaient vite déménagé. D'où le nom de "château des z'haricots" qu'on lui avait octroyé. Le chemin qui y conduisait n'était plus qu'un sentier envahi par les ronces. C'était pourtant sur cette maigre voie à peine distincte que j'avancai à la nuit close. Comme je n'étais plus qu'à courte distance de la lugubre maison, une voix me cria "Halte !" En même temps, un individu à la face patibulaire se dressa devant moi. Il brandissait un pistolet dont les rayons argentés de la lune caressaient le canon.

– Fais-moi voir sentir l'odeur de ton gousset, et vite ! ordonna-t-il.

Sans hésiter, je lui tendis ma bourse.

– Nom d'un chien ! Y a pas seulement de quoi se payer une chique !



– Désolé, c'est tout mon bien.
Et j'ajoutai en désignant le violon que je portais en bandoulière : J'ai que ça pour vivre.
– Compris !... Mais dis voir, qu'est-ce qui t'amène ?
– Ben, j'venons ici comme qui dirait pour débayer la joie. Paraît que Nicaise en pince pour le passe-pied et le cotillon.
– C'est qui qui te l'a dit ?
– Une marchande de pain-patate au marché français.
– Mettons !... Et puis ?
– Nicaise pourra m'entrôler dans sa bande.
– T'emballe pas, c'est lui qui décide. Ton nom ?
– Ménétrier.
– Eh bien, suis-nous !
D'autres misérables venaient en effet de surgir de l'ombre.
– En marche !
À peine cet ordre fut-il lancé que des mains vigoureuses me saisirent sous les bras, et tantôt me poussant, tantôt me soulevant, me forcèrent à couvrir rapidement la distance qui nous séparait du château des z'haricots. Les gredins, à plusieurs reprises, frappèrent son huis massif

de leurs casse-tête. Sans doute, ce mouvement exécuté avec précision était-il un code, car la porte s'ouvrit aussitôt et un Hercule parut.
– Qui c'est, çui-là ? grasseya-t-il.
Je devançai crânement la réponse de ceux qui m'accompagnaient.
– C'est moi, le ménétrier ! Un gouspin qui esponce son crin crin !
Cette expression imagée amena un sourire sur les lèvres du géant.
– Tiens, tiens ! fit-il. Et qu'est-ce qu'il esponce, le ménétrier ?
– L'pas d'gricotton, tla, tre, la, tra ! Et pis Madelon Friquet, la Sabotière, la Grisette...
– C'est bon ! Entre !
La porte évolua sur ses gonds criards et je pénétrai dans une grande pièce plus longue que large, engloutie sous un plafond crevassé qu'on touchait presque de la tête. Elle était éclairée à son extrémité par des quinquets fumeux. Autour d'une table dressée avec quatre voliges et autant de futailles, s'agitait un ramassis d'échappés de la corde, ainsi que quelques-uns de ces jolis messieurs qui vivent des libéralités des dames. Dans leur nombre, je

remarquai un gaillard renversé sur sa chaise, fumant une longue pipe d'écume, dans la pose du pacha savourant la fumée d'un narghileh au milieu de son sérail. Ses traits aquilins, sa moustache plus noire que de l'encre, ses dents éblouissantes et sa forêt de cheveux devaient agrémenter les rêves voluptueux des femmes flétries qui l'entouraient. L'une d'elles était particulièrement laide, de cette laideur qui respire la méchanceté et inspire le dégoût. Ses voisines l'appelaient la Chevêche car elle était tout le portrait de ce vilain rapace nocturne.
Dès que la lumière, tombant sur moi, lui permit de voir que je transportais un violon, la vieille lança d'une voix grinçante :
– Sacré tonnerre ! Il aboule un piaillard !
À cette annonce, un vigoureux hurrah ! ébranla les profondeurs sonores du château des z'haricots.
– Un passe-pied ! Un cotillon ! Une sauteuse ! crièrent en même temps les drôlesses.
Sans me faire prier, je fis voltiger mon archet sur les cordes du violon et des couples se formèrent aussitôt. À l'issue d'une suite de rigaudons chaudement applaudis, la Chevêche me demanda :



– Ton nom ?

– Ménétrier.

– Eh ben, Ménétrier, t'es un bougre à l'huile !

Je souris et proposai d'interpréter quelques-uns des plus beaux morceaux de mon répertoire. Mon offre fut accueillie avec l'enthousiasme que l'on devine, et la danse reprit. On entendait des frôlements d'étoffe, des craquements d'escarpins, des chuchotements obscènes, des soupirs étouffés. Enfin, lorsque j'en eus terminé avec mon violon, un homme se leva et me dit en me présentant un verre de vin :

– Tiens, gobelote-moi ça à ma santé !

Je secouai la tête.

– Merci. J'ai pas soif.

Ce refus sembla hautement contrarier le gredin. Le ton de sa voix se durcit :

– Pas soif ?... C'est-y que tu voudrais pas boire un coup à la santé de Nicaise !

Je pris un air renfrogné.

– Nicaise ?... C'est toi ? grognai-je.

– Comme je te le dis. Allons ! Rince-toi la cornemuse !

– Non !

Il y eut un silence. Le misérable me toisa des pieds jusqu'à la tête. Brusquement, il se cabra. Une lueur sinistre venait de s'allumer dans ses prunelles. La farce virait au drame.

– De quoi ? glapit-il. C'est pas un blanc-bec qui va faire la loi chez moi !

Je haussai les épaules, mais j'eus l'imprudence d'oublier la Chevêche. Ses yeux flambaient rouge, ses doigts se crispèrent, sa gorge soulevée rendait des rauquements sauvages. Elle bondit sur moi en allongeant la tête et je jetai un cri de douleur. Elle venait de



me planter ses dents en plein dans le cou. Alors, je happai par la nuque cette furie, ainsi que je l'aurais fait d'un dogue – dont elle avait les crocs – et la rejetai sur la table qui croula sous le choc avec un fracas de verres et de bouteilles brisés.

Aussitôt de l'ombre une clameur monta :

– Faut le saigner !

– Faut l'effiler !

– Faut le mettre en charpie !

Un cercle de figures haineuses s'était formé autour de moi. Je fis face aux braillards avec un visage calme et résolu, et, d'un ton ferme qu'accentuait un geste de commandement, j'ordonnai :

– Reculez-vous !

Les vociférations redoublèrent. Le danger était terrible, mais je n'eus pas une minute de défaillance. Un flot de forcenés se rua sur moi. Vingt bras s'abattirent sur mes épaules. En un instant, je fus renversé sur le sol.

Nicaise cria :

– Empoignez-le aux cheveux, camarades, aux oreilles ! Et sonnez, sonnez fort ! Un carillon à toute volée ! Dig ! ding ! dong !... Dig ! ding ! dong !



Cependant, par un effort surhumain, j'avais secoué la grappe vivante qui me couvrait et m'étais redressé. Mes yeux, qui parcouraient la pièce, cherchant une aide ou une issue, rencontrèrent ceux du gaillard à la longue pipe d'écume. Et l'appel éperdu, désespéré qui jaillit de mes prunelles le fit réagir. D'un bond, il trouva le cercle. Puis, une fois à l'intérieur, il se retourna prestement, et, d'un coup de pied circulaire dont les meilleurs adeptes de cette technique de combat primitif possèdent seuls le secret, il fit le vide autour de lui.

– Hardi ! bravo ! hurrah, mes frères ! clamait-il tandis qu'il déblayait la place, dépêchons-nous de faire aux autres ce que nous ne voulons pas qu'ils nous fassent... Ah ! tu en es donc, moule à huître ? Et toi aussi, l'Acadien ? C'est bon, il n'y aura pas de jaloux. Attrapez et partagez ! Patatras ! Ramassez vos os, camarades !

La horde des assaillants était en désarroi. Certains gisaient par terre, d'autres se retiraient en geignant. Le gaillard profita du répit pour me dire à l'oreille :

– Décampons et vite !

On prétend que le danger donne des ailes : c'est certainement vrai car, en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, nous avions franchi la porte du château des z'haricots et disparu dans la nuit.



Lakanal partit d'un grand rire.

– Je ne savais pas que vous musiquiez, M. Charles, me taquina-t-il.

J'avais troqué mes nippes contre un habit de ville et je venais de le rejoindre dans un établissement de la rue Bourbon, après lui avoir fait parvenir une lettre contant par le détail les péripéties de la soirée précédente.

– Mon cher, permettez-moi de vous présenter mon sauveur, dis-je en désignant le gaillard qui m'avait aidé à m'enfuir du château des z'haricots et qui attendait à quelques pas en retrait. Celui-ci, alors, s'avança jusqu'à la table du savant et s'inclina.

Lakanal lui rendit son salut et dit courtoisement :

– Nous avons déjà eu le plaisir de nous rencontrer. Me ferez-vous l'honneur de vous asseoir à ma table, M. Laffite ?

Quelle ne fut pas ma surprise de trouver là le « pirate patriote » et, pour reprendre l'expression créole, « le beau » de Louise-Marie, la jeune quarteronne du Bayou Saint-Jean. Je m'étonnai en même temps qu'un homme de sa trempe pactisât avec Nicaise, et j'eus l'audace de le lui faire remarquer.

– Rassurez-vous. Ce n'était qu'un stratagème pour endormir la méfiance de ce scélérat, me dit-il. Nicaise me doit un navire, un navire chargé d'or. Par le diable et sa corne, devrais-je descendre le chercher jusqu'en Enfer, je vous jure qu'il me le rendra !

Quand Lakanal eut pris congé, je m'entretins un long moment à voix très basse avec mon nouvel ami, puis sortis de ma poche la carte que Louise-Marie m'avait remise à son intention. Laffite la déplia et l'étudia avec intérêt.

– Puis-je vous convier à une chasse au trésor dans les bayous, M. Charles ? me demanda-t-il enfin.

– Vous m'en voyez flatté, M. Laffite, répondis-je. Mais appelez-moi simplement Charles.

– Et moi simplement Jean, mon cher.

– C'est entendu. Par ailleurs, permettez-moi de vous dire que je me fais une joie de vous suivre dans cette équipée.

Nous conclûmes l'accord par une solide poignée de main.



La mer était belle et calme quand nous quittâmes la Nouvelle-Orléans. Des myriades d'oiseaux quittaient leurs gîtes de la nuit et s'avançaient dans le golfe du Mexique. Le demi-jour ajoutait à la tristesse du rivage plat et désert, quelque chose de vague et d'indécis qui donnait à la terre l'aspect désolé d'une lagune couverte d'herbes jaunes.

– Combien de temps faut-il pour atteindre cet endroit, Jean ? demandai-je en jetant mes regards sur la vieille carte et en y désignant une croix tracée à l'encre violette.

Laffite étudia la chose en détail. Longtemps son doigt courut sur le parchemin, allant et venant au gré des rivières, des bayous et des lacs, cherchant le meilleur chemin entre la côte et le grand bassin marécageux de l'Atchafalaya.

– Ma foi, me répondit-il enfin, nous sommes là, dans cette crique. Seule une pirogue est capable de se faufiler dans les marais. Nous nous en procurerons une au village de pêcheurs qu'on aperçoit là-bas dans le lointain.





Sept ou huit cabanes s'élevaient sur une langue de sable, au milieu d'une plaine de roseaux où nichaient des harles et des hérons. Elles étaient occupées par des maraîchins qui se transformaient volontiers en naufrageurs, les nuits de tempête, expliqua Laffite.

– Voilà notre affaire, dit-il en désignant une pirogue couchée à côté de carrelets et de filets de pêche. Quelques piastres feront le reste.

Le marché fut vite conclu. Nous déposâmes notre maigre bagage dans l'esquif et y prîmes place sous le regard indéfinissable des pêcheurs.

À la pagaie, nous nous éloignâmes par un bayou bourbeux qui filait vers le nord, en direction de l'Atchafalaya. Après des heures de morne navigation dans une vastitude lunaire uniquement peuplée d'oiseaux aquatiques, nous fîmes halte. La nuit tombait.

L'endroit que mon compagnon avait choisi pour établir notre campement était une petite butte de sable à un point où le bayou s'élargissait jusqu'à former une sorte d'étang. Sur son pourtour, des arbres géants, chênes et cyprès chauves, croissaient si près du bord que la mousse argentée qui pendait à leurs branches griffait l'eau brune. Dans la vase poussaient

des joncs énormes dont les tiges jaunâtres, terminées en épis, semblaient une moisson de blés démesurés. Au-delà, la forêt était sombre et mystérieuse, peuplée de mille bruits méchants.

Je dus me défendre toute la nuit contre les maringouins, ces moustiques géants qui hantent les marais et vous piquent cruellement



Jean Laffite dans les marais

même à travers l'étoffe la plus épaisse. Et pendant tout ce temps, d'affreux hiboux me

frôlaient en poussant leur cri lugubre. Ce n'est qu'au petit jour que l'infamale sarabande prit fin et que je pus prendre un peu de repos. À mon réveil, j'aperçus d'autres oiseaux d'aspect plus agréable. C'étaient des flamants dont le plumage rosissait aux rayons du soleil matinal. Près d'eux, des pélicans avec leur grand jabot et leur bec démesuré, se tenaient dans des attitudes mélancoliques, en compagnie d'ibis blancs et rouges, et de gallinules pourpres.

– Bon, dit Laffite, un café noir et en route ! Je demandai en avalant son breuvage :
– Sommes-nous encore loin du but ?
– Ma foi, sept ou huit heures. Nous devrions arriver en fin de journée, si Dieu le veut.

Le point marqué par une croix sur la vieille carte était le lac Cocodrie, une vaste étendue d'eau où confluaient les mille et un bayous du grand bassin marécageux de l'Atchafalaya. Nous y parvînmes comme le soleil déclinait, après de longs détours occasionnés par des amas de bois flottant, ancrés dans la vase.

Le lac Cocodrie portait bien son nom. Il était infesté d'alligators. Les uns nageaient



avec aisance à la surface de l'eau, les autres ne laissaient paraître que les nœuds de leurs longues épines dorsales, si bien qu'on pût les confondre avec des troncs de bois mort.

– Brr ! murmurai-je, il ne ferait pas bon de nager en leur compagnie.

– Bah ! On ne vous en demande pas tant, répartit Laffite en riant, je compte vous ramener entier à la ville et...

Il s'interrompit brutalement pour m'ordonner :

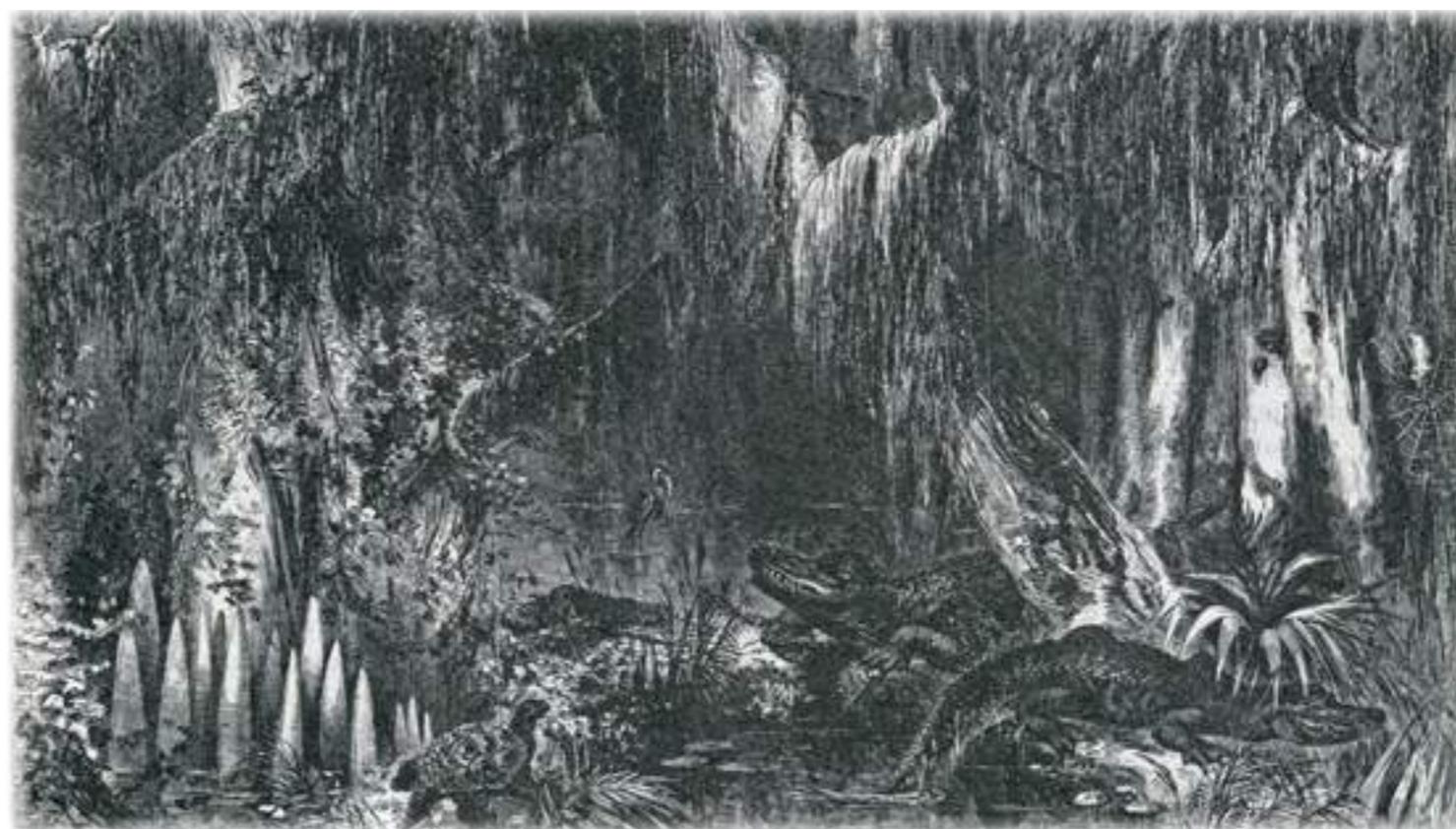
– A couvert, vite !

J'obtempérai, tandis que mon compagnon faisait virer la pirogue et pagayait pour la mettre à l'abri sous les lourds rideaux de mousse qui pendaient des grands arbres.

– Qu'avez-vous vu, Jean ? murmurai-je.

– Là ! répondit-il en pointant un doigt sur la rive opposée du lac.

Je tournai mes regards dans la direction qu'il m'indiquait et ne distinguai d'abord que de vagues silhouettes. Mais ma vision s'accoutumant à la pénombre, j'étouffai un cri de surprise : des formes hideuses se découpaient dans la clarté crépusculaire. Puis, comme la



Le lac Cocodrie

lune émergeait des nuages, je les distinguai mieux et je sentis mon cœur battre plus vite.

C'étaient des êtres démoniaques, vêtus de longues camisoles blanches tavelées de sang. Ils brandissaient ou traînaient chacun des restes humains, s'en régaland par avance, à en croire les ricanements qui sortaient de leurs bouches cruelles. L'un déjà rongea un fémur, l'autre mâchait un poumon, un troisième

croquait des doigts coupés... Je souhaite ne pas m'étendre davantage sur cet atroce spectacle de cannibalisme. Sachez seulement qu'ils se mouvaient tous lentement sur la grève, secouant par saccades leurs têtes enturbannées.

– Zombies ! murmura Laffite sans se départir de son calme.

– C'est... c'est abominable ! balbutiai-je. Mon compagnon haussa les épaules.



Zombies, sectaires hallucinés du dieu voudou, capturés par la milice louisianaise et condamnés à être pendus pour crime d'anthropophagie

– Domptez vos nerfs, Charles, dit-il, nous sommes en Louisiane, le pays du dieu voudou. Vous n'êtes pas encore au bout de vos surprises.

Mais comme j'allais le questionner, il m'arrêta d'un geste.

– Non, non, vous saurez tout bien assez tôt. La nuit sera longue.

– Que... que devons-nous faire ?

– Suivre les traces de ces créatures dans la forêt. Nous allons leur accorder un peu d'avance.

– Mais c'est... c'est de la pure folie !

– De grâce, ne dites plus rien.

Je me contentai donc de garder mes regards rivés aux silhouettes spectrales qui disparaissaient une à une dans les bois. La

seule idée de les suivre dans ces profondeurs obscures me faisait frissonner. L'affite tira sa montre de son gousset et la consulta à plusieurs reprises. Puis, jugeant que le temps était venu, il m'invita à le suivre, laissant notre pirogue cachée dans un fourré.

Nous fîmes le tour du lac par la grève couverte d'une couche perfide de végétaux rampants et de mousses verdâtres. Puis nous pénétrâmes dans la sylve obscure où seul le grésillement perpétuel des insectes troublait le silence. Mon compagnon avait allumé un bout de suif qui guidait nos pas sur une étroite bande de terre ferme, entre les troncs massifs des cyprès chauves, semblables à de sombres colonnes. À une hauteur de cinquante ou soixante pieds, leurs branches se déployaient pour former une voûte à travers laquelle nul rayon de lune ne pouvait se frayer passage. L'air s'épaississait rapidement et les exhalaisons des vases et des fongosités putrides devenaient étouffantes. Cependant, nous avançons toujours sur le sentier qui s'étirait comme un câble au milieu du marais grouillant de reptiles dont on entendait les sinistres friselis.

Soudain, une saute de vent apporta un son grave qui enfla, s'éteignit, reprit en se répétant,



puis en se multipliant. Laffite me fit signe de faire halte et souffla la petite chandelle. Il écoutait.

– Tamtams ! murmura-t-il, après quelques secondes.

Je compris qu'il s'agissait des battements étouffés de tambours lointains. Par ailleurs, je crus distinguer une clarté rougeâtre filtrant à travers le rideau de végétation dense qui s'étendait devant nous.

– C'est parfait, poursuivit Laffite, la fête a commencé. En avant !

Guidés par la seule lueur qui scintillait au loin, nous progressions lentement dans ces profondeurs ténébreuses où le moindre faux-pas pouvait être fatal. Après un parcours d'un mille environ, nous parvînmes à l'orée du bois où nous attendait un spectacle effarant. Figurez-vous d'abord la ronde hagarde, horrifiante, des zombies aperçus précédemment sur les rives du lac. Le moindre détail de ces créatures se révélait à la lueur sanglante du brasier qui occupait le centre de la clairière. Cette danse

macabre était soutenue par le martèlement sourd des tamtams, invisibles dans la nuit.

Imaginez-vous ensuite une horde d'esclaves à moitié nus, dansant au rythme des tambours. Et les cris, les rires, les râles sourds se mêlaient aux crépitements du feu et aux roulements des tamtams, dans une sorte de fin du monde. J'observais cette scène apocalyptique comme dans un cauchemar éveillé. Laffite, par contre, contemplait tranquillement ce spectacle qui eût pourtant fait frémir le nécromant le plus endurci.

– Hum ! fit-il après un temps, j'ai vu ce que je voulais voir. Ils en ont pour des heures. Allons-nous-en !



C'est à vive allure que nous fîmes le chemin en sens inverse par l'étroit sentier qui serpentait à travers les marécages. Mille questions brûlaient mes lèvres, mais je n'avais guère loisir de les poser. Mon compagnon avançait à grandes enjambées, et j'étais bien forcé de suivre son allure malgré les risques de glisser ou de trébucher, ce qui signifiait à coup sûr un plongeon dans les sables mouvants. Mais Laffite ne s'en souciait pas, tout à l'idée, semblait-il, de regagner le plus rapidement possible le lac Cocodrie. Enfin ses rives apparurent, et il ordonna :

– À la pirogue !

Nous battîmes les fourrés où était dissimulé l'esquif.

– Ouf ! il est encore là.

En même temps, Lafitte tira deux pistolets de sa large ceinture et les vérifia.

– Faites comme moi, Charles, me dit-il, mais j'espère que nous n'aurons pas à nous en servir.

Mon compagnon empoigna ensuite une pagaie et, à coups brefs, fit glisser la pirogue vers le centre du lac. À mesure qu'elle avançait, fendant les eaux noires, parsemées d'herbes et de branchages, je distinguai plus nettement les masses sombres et immobiles des grands reptiles amphibiens qui semblaient s'être rassemblés en ce lieu.

– Attention ! criai-je, on va frapper droit dans les alligators !

– C'est bien mon intention.

La pirogue se rapprochait des sauriens. Je distinguais, à présent, leurs longues silhouettes stagnantes, cuirassées d'écailles brunes. Et tout à coup, Laffite se dressa et bondit sur le dos des alligators. Il disparut aussitôt, comme happé par leurs mâchoires géantes.

J'ouvris des yeux ronds, mais là où je crus que ma raison allait chavirer c'est lorsque mon compagnon réapparut. Sa tête, son torse émergèrent d'entre les alligators, puis son bras et sa main qui brandissait une lanterne. Parfaitement, une lanterne allumée ! Et Laffite de rire devant ma mine hagarde.

– Allons, mon cher, faites comme moi, sautez là-dessus ! C'est du bois sculpté, rien

d'autre. Venez me rejoindre, vous n'avez pas fini d'être surpris, je vous l'assure.

Je me hissai sur l'étrange îlot artificiel et découvris en son centre une sorte de puits, celui par lequel mon compagnon était entré et sorti. Un étroit escalier en bois moussu filait vers des profondeurs insondables. Les marches étaient poisseuses, et plus on descendait, plus la moiteur des lieux s'accroissait. Enfin, l'escalier se termina et nous nous trouvâmes sur le seuil d'une vaste salle circulaire qui évoquait un néant froid, noir, affreusement humide. Or, comme nous avions fait quelques pas d'aveugle à notre droite, je lâchai un cri : la langue de feu de la lanterne révélait un visage creux, décharné, aux yeux morts, et dont la bouche s'ouvrait dans un rictus abominable... un faciès cadavérique emmaillotté dans des linges pourris... une tête de squelette où adhérait encore un masque de peau parcheminée.

– Attendez au moins d'avoir tout vu, ricana Laffite en

balançant la lanterne de droite à gauche. Le long des parois, la flamme révélait à présent une macabre théorie de corps difformes, serrés les uns contre les autres.

– Ce ne sont que des cadavres embaumés. Nous nous trouvons au cœur d'un antique sanctuaire vaudou. Et voici ce que je suis venu chercher si loin ! ajouta mon compagnon en s'emparant d'un disque de métal étincelant





qu'une momie présentait entre ses doigts griffus comme une offrande muette.

– Jean, prenez garde !

Mon cri d'alerte se termina par un hoquet d'horreur. Un événement inattendu, abominable venait de se produire : une forme géante, hideuse, cauchemardesque avait soudainement jailli d'entre les corps desséchés. C'était une masse gélatineuse, d'une indicible viscosité, une somme de mucus verdâtre où palpitaient des zones embryonnaires atrocement humaines. Et cette monstruosité

déployait ses membres démesurés en direction de mon compagnon. Celui-ci fit un bond en arrière et lâcha sa torche. Ce geste le sauva car le feu, prenant vivement à la paille qui tapissait le sol, dressa à la seconde même une herse de flammes entre la créature et lui.

– Reculez, Charles ! clama-t-il en agrippant mon bras. Reculez ! Attention !

Laffite accompagna ces mots brefs par un violent coup de pied dans la litière en feu, projetant ainsi une sorte d'emplâtre ardent sur le monstre putride. Une écœurante odeur de cuisson nous monta au nez, tandis que des hurlements de douleur se faisaient entendre au-delà des flammes.

- Fuyons !

En courant, guidés par les lueurs du brasier, nous traversâmes une suite de galeries rectilignes qui semblaient s'entrecroiser à l'infini.

– Courage ! cria mon compagnon, du diable si nous ne trouvons pas une issue.

En effet, à un moment donné, nous rencontrâmes une cheminée artificielle. Laffite poussa un cri de joie.

– Hola ! fit-il en désignant une corde qui pendait en son centre, elle va peut-être nous mener au-dehors.





– *Oui, oui, jubilai-je en levant les yeux et apercevant le ciel piqué d'étoiles.*

– *J'ouvre le chemin, Charles. Grimpez à ma suite, après quelques secondes. Prêt ?*

– *Prêt !*

Mon compagnon s'élança et disparut dans des hauteurs obscures. Puis ce fut à mon tour de me hisser à la force des poignets.

– *Nous avons réussi ! exultai-je en émergeant à l'air libre.*

– *Bigre ! murmura seulement Laffite avec une grimace.*

Nous nous trouvions à quelques centaines de pas du lac Cocodrie dont les eaux stagnantes miroitaient à la clarté lunaire. À perte de vue, sur ses rives, les chênes géants déployaient leurs ramures tentaculaires. Or, comme nous nous apprêtions à partir à la recherche de notre pirogue, une longue plainte traînante monta dans la nuit.

– *Armez votre pistolet ! ordonna Laffite, tandis que cette clameur roulait dans les ténèbres, soutenue par le battement sourd des tamtams.*

D'un même mouvement, nous avons reculé dans l'ombre, à l'abri d'un rideau de palmettos. Il était temps. La lisière du bois se brisa en dix brèches simultanées et, sous la clarté qui tombait de la lune, une horde démoniaque surgit dans une immense et lugubre clameur. À leur vue, un long frisson me zébra l'échine et Laffite se raidit. Nous venions d'apercevoir les zombies que nous avons vus quelques heures plus tôt sur les bords du lac.

– *N'ayez crainte, ils vont s'en aller avec le jour, me souffla mon compagnon. Mais surtout ne vous faites pas voir.*

Maintenant, au-delà du lac Cocodie, les tamtams avaient l'air de sonner la retraite. Et tout d'un coup, avec la soudaineté de règle à la Louisiane, le soleil se montra : les rives du lac étaient désertes. À croire que les zombies venaient de se dissoudre dans la lumière.

À ce point du récit – devrais-je plutôt dire du conte ? – Charles Gouget marquait invariablement une longue pause afin de ranger son violon et d'allumer sa pipe. Il concluait enfin, en tirant une épaisse bouffée

de tabac, pour la plus grande joie de toute la famille qui buvait ses paroles :

Le disque de métal étincelant que tenait entre ses doigts squelettiques la momie du sanctuaire secret était un précieux objet de culte. La jeune quarteronne qui m'avait attiré dans sa demeure au Bayou Saint-Jean voulait à tout prix s'en emparer dans le but d'affermir son pouvoir sur les zombies et de faire à jamais cesser les sacrifices humains qui avaient encore lieu en grand secret sur les rives du Mississippi ou dans les champs de cannes. C'est pourquoi elle me remit la vieille carte de parchemin qui permettrait de le retrouver, me chargeant du même coup de la porter à « son adoré ». Cela me valut l'indéfectible amitié de Jean Laffite et la reconnaissance éternelle de la grande prêtresse voodoo que l'Histoire, depuis, a appelée Marie Laveau.

Au retour de son équipée avec Jean Laffite dans les marais de Basse-Louisiane, Charles Gouget est fortement déçu de l'attitude des conjurés français qui se



réunissent journallement à la maison Coquet, dans le centre de la ville, et jouissent égoïstement de tous les plaisirs offerts par la vie créole.

Comme l'écrit un ancien colon de Saint-Domingue :

« Aux coins de presque tous les carrefours de la ville et du faubourg, on ne voit que des cabarets sans cesse ouverts, où gens de toutes conditions et de toutes couleurs, indistinctement mêlés ensemble, se gorgent de liqueurs fortes, et non loin de là d'obscurs tripots où, sans mystère et sans honte, chacun se livre à la passion du jeu et écorne ses médiocres ressources. »

À son arrivée à la Nouvelle-Orléans, Gouget est allé présenter ses respects au général Simon Bernard, natif de Dôle. Homme de grande sagesse, ce dernier garde ses distances envers les exilés français de la ville. Selon lui, leurs désirs secrets sont de prendre possession des mines d'argent qui

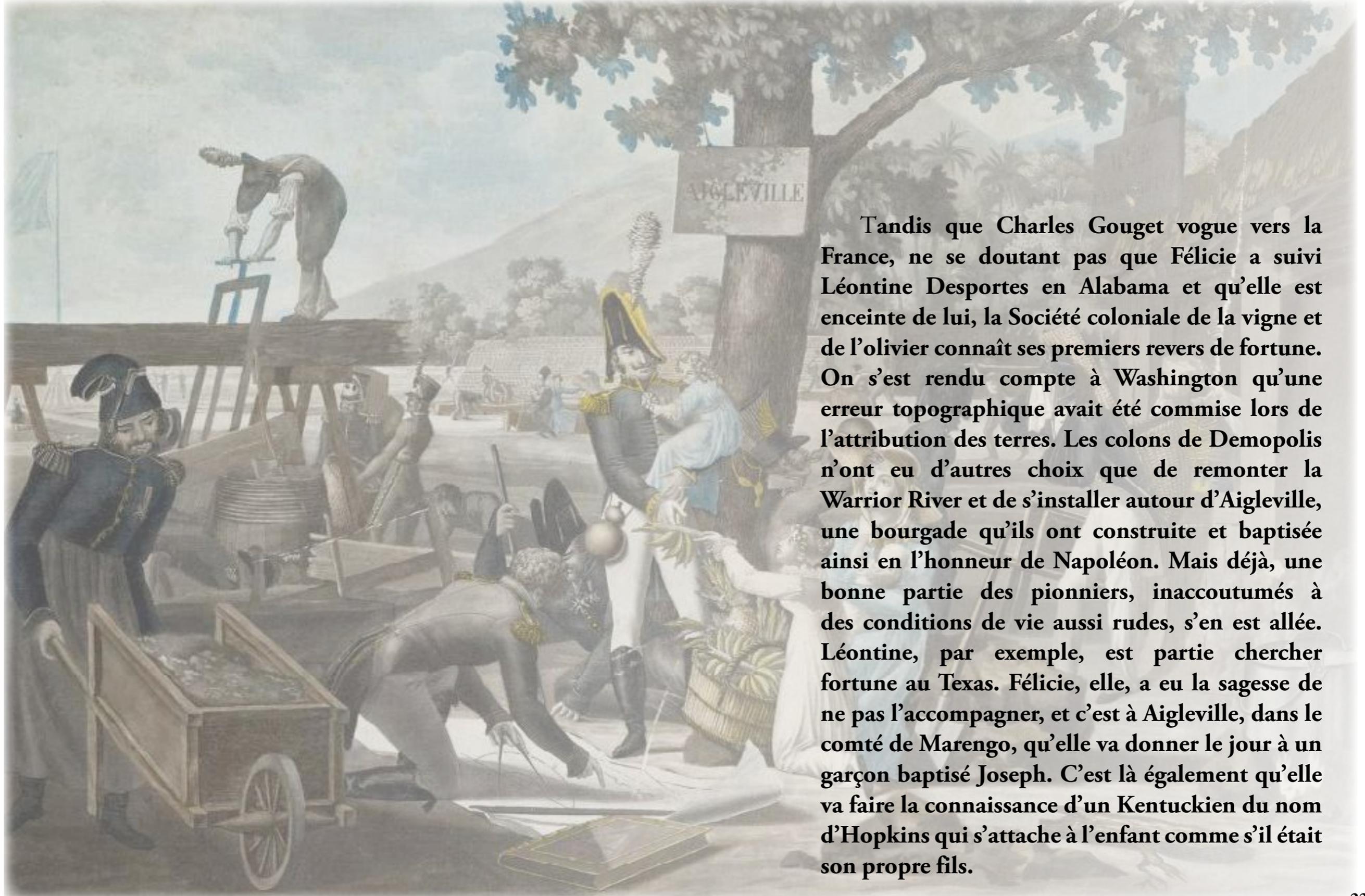
se trouvent quelque part dans les montagnes au-delà du Rio Grande, comme Robert Cavelier de la Salle l'avait envisagé en son

temps. Tirer Napoléon de son exil lointain pour le sacrer empereur du Mexique, ajoute-t-il, tient de la pure invention.



Le général Simon Bernard

Ayant activement participé à la désastreuse campagne d'Espagne de 1808 à 1813, Charles Gouget connaît la farouche attitude de Madrid vis-à-vis du pillage de ses colonies. Il partage l'opinion du général Simon Bernard sur l'utopie des desseins des exilés et sur le peu de cas qu'ils font du prisonnier de Sainte-Hélène. Bernard qui a gardé des appuis à Paris, malgré le changement de régime, lui suggère sans doute de retourner en France. Il ne serait pas surprenant qu'il fasse jouer ses relations pour que Gouget, originaire comme lui de Franche-Comté, soit rappelé au service dans le 9^e régiment de Chasseurs à cheval, après une interruption de deux ans, trois mois et onze jours.

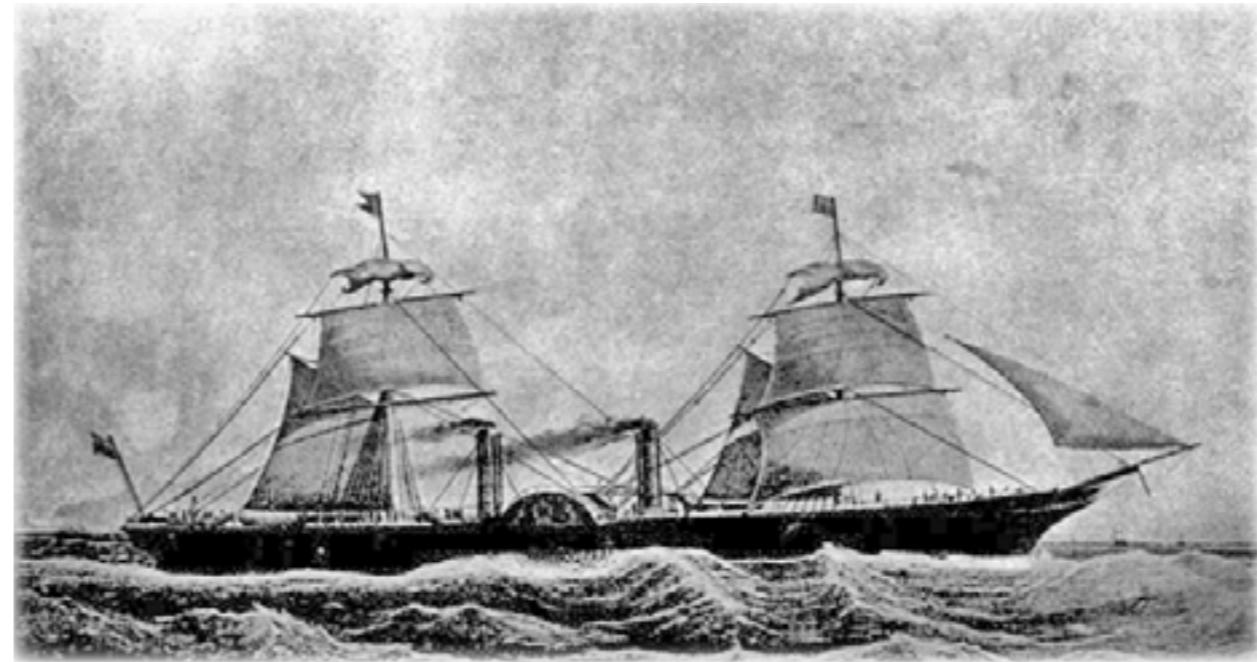


Tandis que Charles Gouget vogue vers la France, ne se doutant pas que Félicie a suivi Léontine Desportes en Alabama et qu'elle est enceinte de lui, la Société coloniale de la vigne et de l'olivier connaît ses premiers revers de fortune. On s'est rendu compte à Washington qu'une erreur topographique avait été commise lors de l'attribution des terres. Les colons de Demopolis n'ont eu d'autres choix que de remonter la Warrior River et de s'installer autour d'Aigleville, une bourgade qu'ils ont construite et baptisée ainsi en l'honneur de Napoléon. Mais déjà, une bonne partie des pionniers, inaccoutumés à des conditions de vie aussi rudes, s'en est allée. Léontine, par exemple, est partie chercher fortune au Texas. Félicie, elle, a eu la sagesse de ne pas l'accompagner, et c'est à Aigleville, dans le comté de Marengo, qu'elle va donner le jour à un garçon baptisé Joseph. C'est là également qu'elle va faire la connaissance d'un Kentuckien du nom d'Hopkins qui s'attache à l'enfant comme s'il était son propre fils.



Le capitaine Charles Gouget, en retraite à Dôle, n'apprend que très tardivement l'existence de Joseph, de fait quelques mois seulement avant son décès qui surviendra le 13 novembre 1863.

Félicie, sa belle de Philadelphie, est à présent une vieille dame qui vit à Mobile. Par un échange de lettres avec le Baron de Vincent, ancien préfet du Jura, elle a retrouvé la trace du vieux soldat toujours célibataire, et a appris que sa santé déclinait. Félicie est prête à remuer ciel et terre, avant qu'il ne soit trop tard, pour partager les souvenirs chéris de sa jeunesse avec celui qui est resté l'amour de sa vie. Ayant acquis une fortune par des décades de spéculations foncières en Alabama, l'argent n'est pas un problème pour elle. Faisant fi de la guerre entre les États, elle traverse les lignes ennemies, gagne New York et prend passage à bord du *Scotia*, un paquebot qui assure la liaison régulière avec la Grande-Bretagne. Elle débarque en Angleterre en janvier 1863, traverse la Manche, et pose le pied sur sa terre natale



SS. Scotia, 1860

qu'elle a quittée quarante-sept ans plus tôt. Elle entreprend ensuite un voyage en chemin de fer et en coche pour se rendre en Franche-Comté.

On se doute de l'émotion qui étreint Charles Gouget en retrouvant Félicie et en apprenant par la même occasion qu'il est père. On imagine aussi sa fierté de savoir que son fils a embrassé à son tour la carrière des armes et qu'il sert en ce moment même dans les rangs de l'armée confédérée. Il peut

voir les traits de Joseph grâce au portrait photographique que Félicie lui a offert.

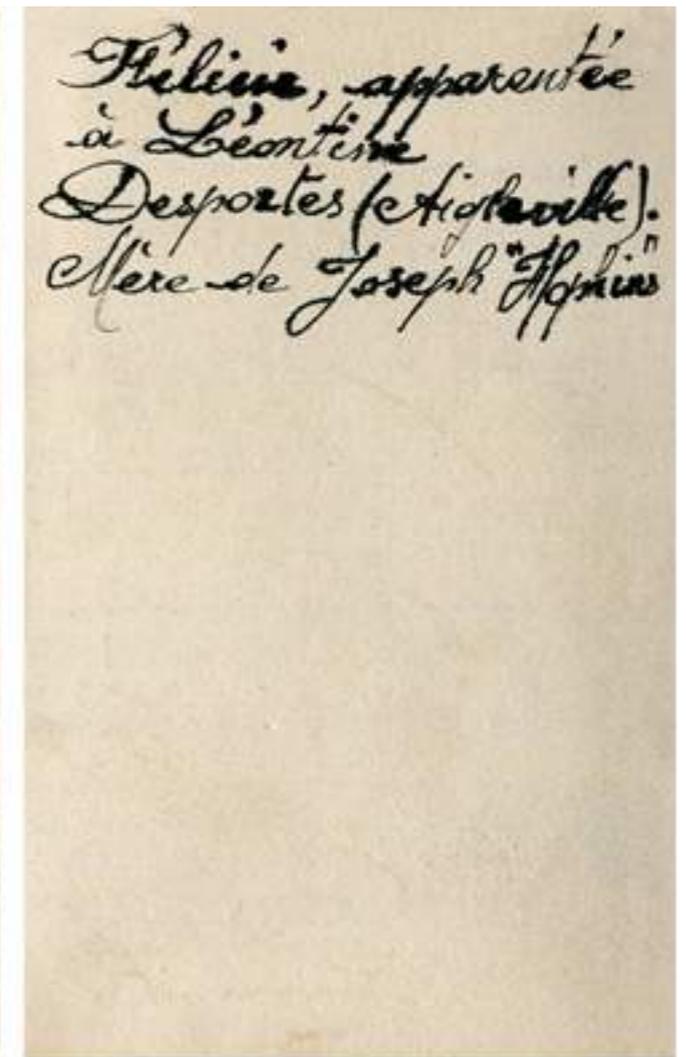
En 1840, le vétéran des guerres napoléoniennes a assisté aux cérémonies du retour des cendres de l'Empereur. Son rêve est de retourner à Paris pour s'incliner et se recueillir devant le tombeau du Petit Caporal, érigé en 1861 sous le dôme des Invalides. Ainsi, réunis à nouveau, c'est main dans la main que Charles et Félicie vont entreprendre le solennel pèlerinage.

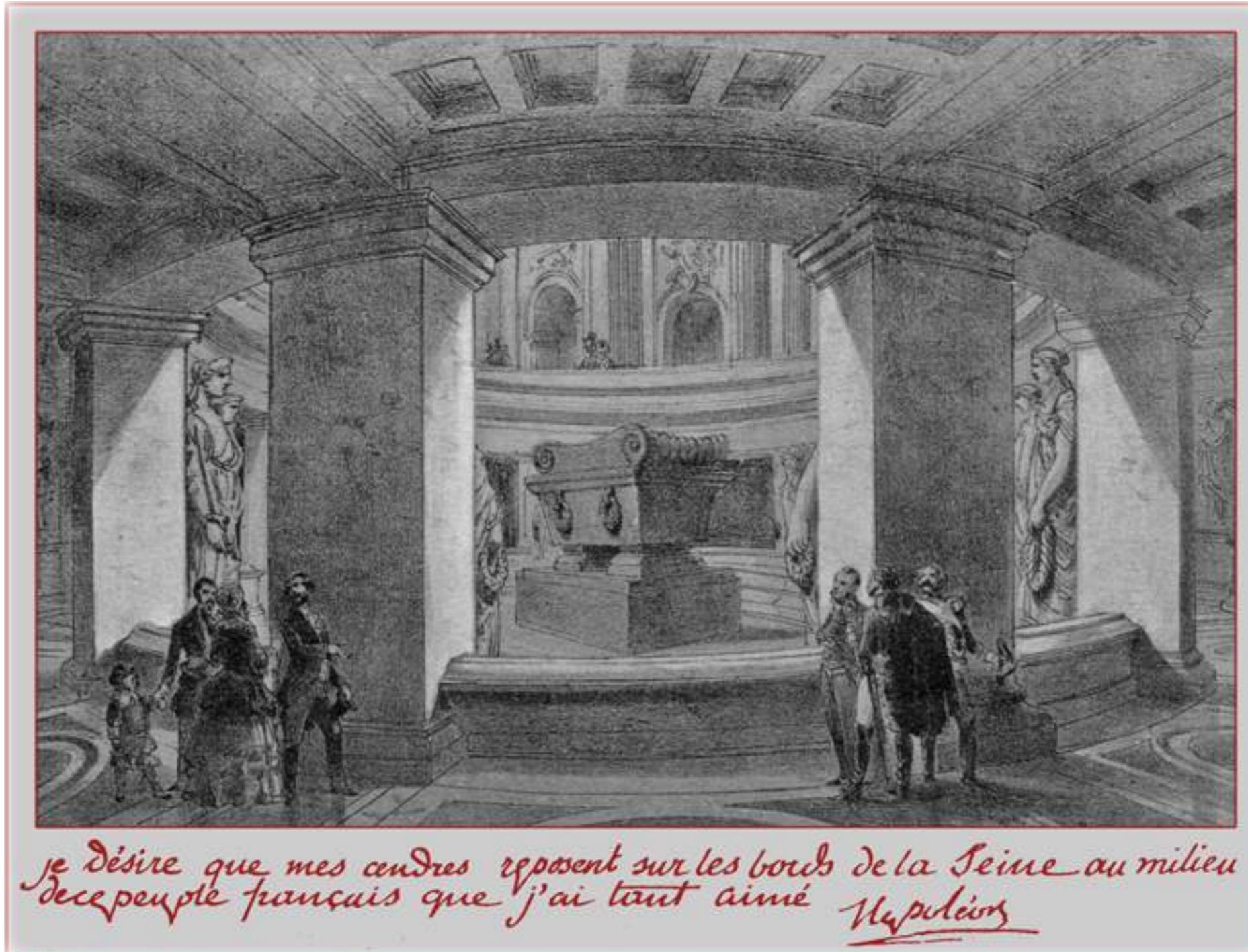


Charles Gouget



Félicie



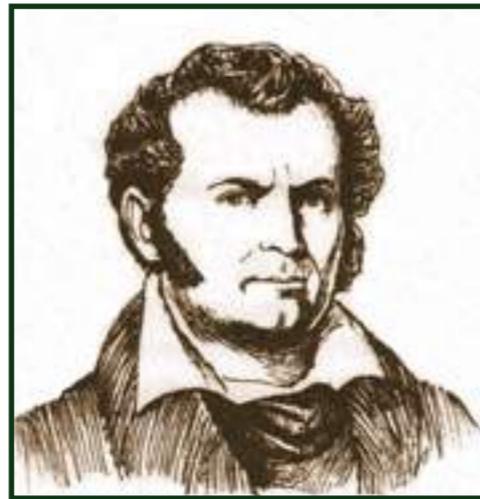


Le tombeau de Napoléon dans la chapelle des Invalides



LA MUERTA VIVA DE JIM BOWIE

LE DOMPTEUR D'ALLIGATORS ET LE VIOLONEUR ORNITHOLOGUE



JIM BOWIE naît au Kentucky en 1796, mais il passe toute sa jeunesse en Basse-Louisiane. En janvier 1830, il se rend au Texas avec l'intention de s'y installer. Il y prête serment d'allégeance et devient officiellement citoyen mexicain à l'automne suivant. Le 25 avril 1831, il épouse Ursula de Veramendi, fille du vice-gouverneur de la province de *Coahuila y Tejas*.

La vie du jeune Jim dans les bayous et ses visites à la Nouvelle-Orléans expliquent certainement son goût pour la danse et le jeu, comme plusieurs de ses compagnons du fort Alamo, tels le Louisianais Charles Despallier et l'Alabamien Joseph Gouget Hopkins.

À la fin de l'année 1814, la guerre avec l'Angleterre atteint la basse vallée du Mississippi. Jim s'engage en janvier 1815 dans le *Louisiana Militia Regiment*. Sa compagnie est composée d'un mélange d'Espagnols, de



Français, de Portugais, d'Acadiens et vraisemblablement même de gens libres de couleur. Selon la tradition familiale, Jim est sur le point de rejoindre Andrew Jackson quand les Anglais battent en retraite à l'issue de la bataille de la Nouvelle-Orléans.

Sa première visite dans ce grand port, où il arrive très exactement le 24 janvier 1815, est brève. Son régiment doit rallier Donaldsonville, à



l'ouest de la ville. Jim y cantonne deux semaines et, à carême prenant, il fréquente les bals de maison des Acadiens. Le voyageur Charles-César Robin les a rencontrés à l'époque de la cession de la Louisiane. Il écrit qu'ils sont « amis de la joie », qu'ils « dansent par dessus tout, et plus que tout le reste de la colonie », ce qui n'est pas peu dire.

Une partie de l'année ils se donnent des bals entre eux, font dix et quinze lieues pour y courir. Tout le monde danse, grand-père et grand-maman. Un ou deux violons, vaillent que vaillent, animent la joyeuse assemblée.

Après avoir reçu son congé de l'armée, Jim retourne à la Nouvelle-Orléans et y séjourne tout le mois de mars 1815, profitant des plaisirs nombreux et variés qu'elle offre. Quand ils ne vont pas à la chasse, les Louisianais organisent des fêtes, se jettent dans les jeux de hasard ou courent au bal, passant successivement de l'une à l'autre de ces passions, de crainte d'en perdre le goût.

Un autre voyageur, Berquin-Duvallon, remarque :

Aux coins de presque tous les carrefours de la ville et du faubourg, on ne voit que d'obscurs tripots où le père d'un côté et le fils de l'autre vont, sans mystère et sans gêne, se livrer à la passion du jeu et écorner leurs médiocres ressources.



Les Créoles blanches, écrit encore Berquin-Duvallon, ont une passion extrême pour la danse et elles passeraient les jours et les nuits à s'y livrer. C'est durant l'hiver que cette ardeur est dans sa force.

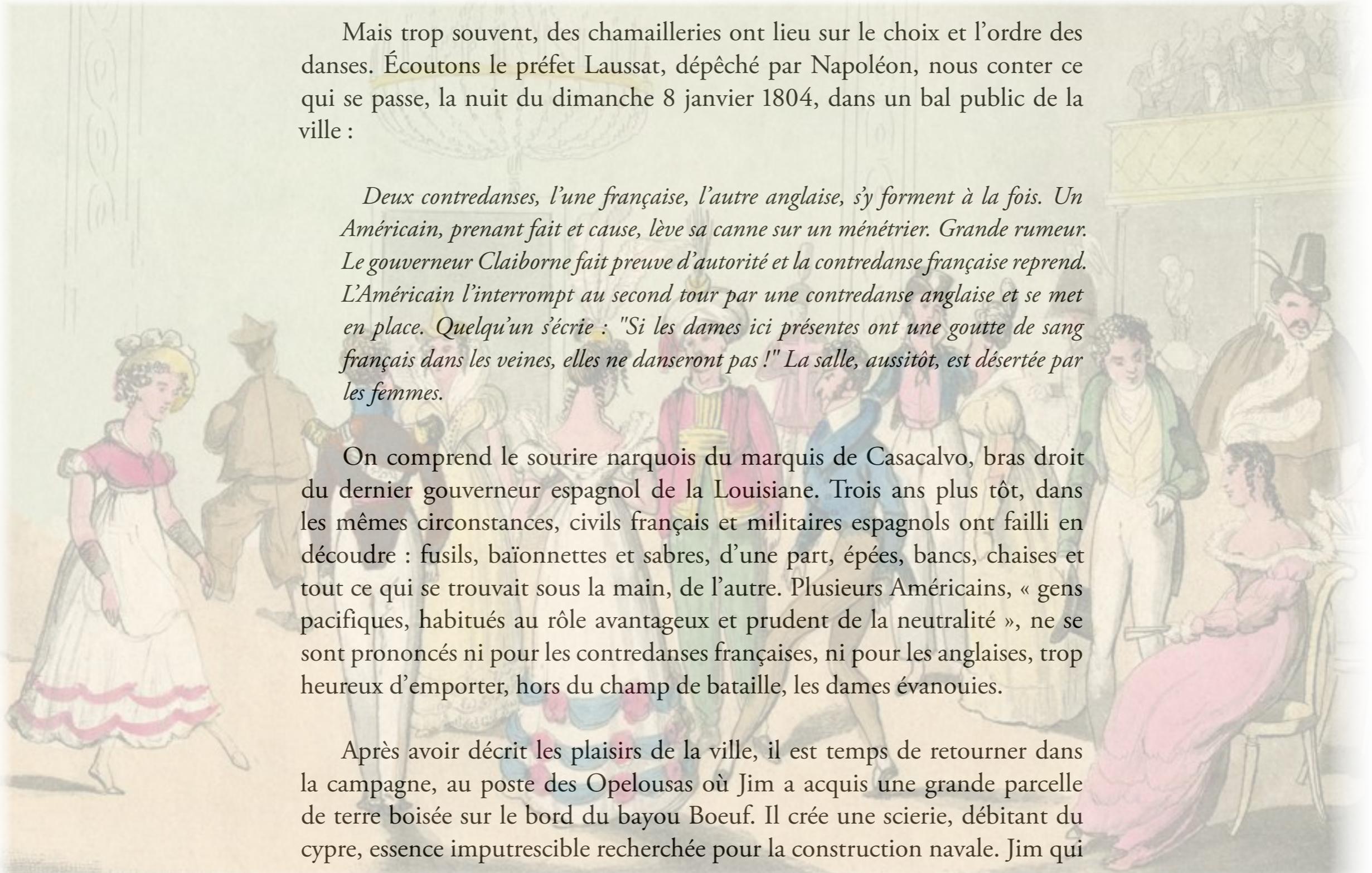


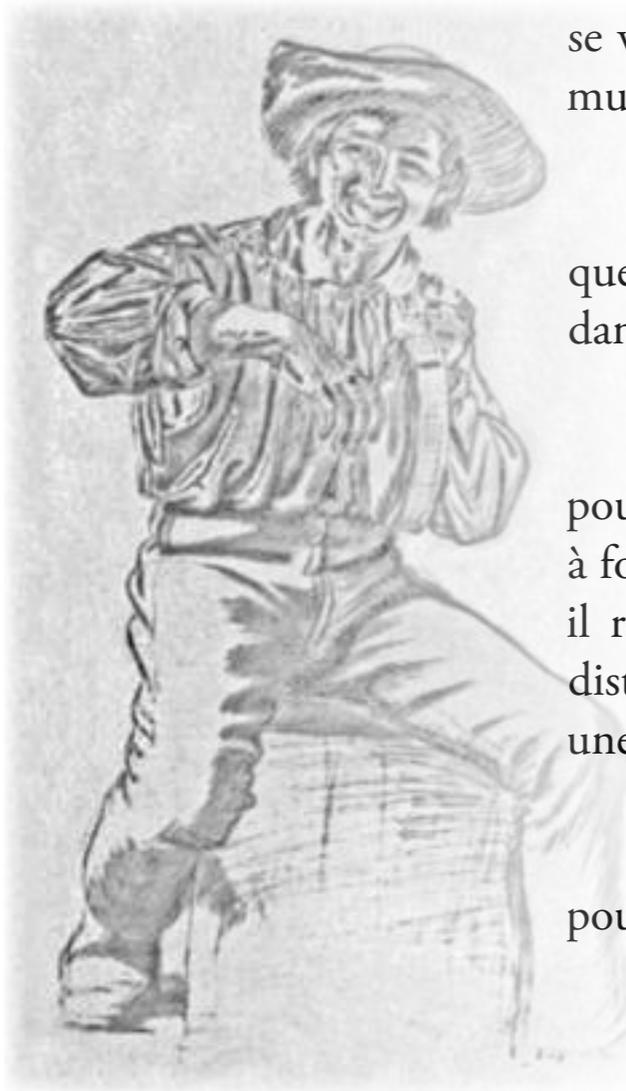
Mais trop souvent, des chamailleries ont lieu sur le choix et l'ordre des danses. Écoutons le préfet Laussat, dépêché par Napoléon, nous conter ce qui se passe, la nuit du dimanche 8 janvier 1804, dans un bal public de la ville :

Deux contredanses, l'une française, l'autre anglaise, s'y forment à la fois. Un Américain, prenant fait et cause, lève sa canne sur un ménétrier. Grande rumeur. Le gouverneur Claiborne fait preuve d'autorité et la contredanse française reprend. L'Américain l'interrompt au second tour par une contredanse anglaise et se met en place. Quelqu'un s'écrie : "Si les dames ici présentes ont une goutte de sang français dans les veines, elles ne danseront pas !" La salle, aussitôt, est désertée par les femmes.

On comprend le sourire narquois du marquis de Casacalvo, bras droit du dernier gouverneur espagnol de la Louisiane. Trois ans plus tôt, dans les mêmes circonstances, civils français et militaires espagnols ont failli en découdre : fusils, baïonnettes et sabres, d'une part, épées, bancs, chaises et tout ce qui se trouvait sous la main, de l'autre. Plusieurs Américains, « gens pacifiques, habitués au rôle avantageux et prudent de la neutralité », ne se sont prononcés ni pour les contredanses françaises, ni pour les anglaises, trop heureux d'emporter, hors du champ de bataille, les dames évanouies.

Après avoir décrit les plaisirs de la ville, il est temps de retourner dans la campagne, au poste des Opelousas où Jim a acquis une grande parcelle de terre boisée sur le bord du bayou Boeuf. Il crée une scierie, débitant du cypre, essence imputrescible recherchée pour la construction navale. Jim qui





se vante de dompter les alligators et de les chevaucher comme de vulgaires mustangs, se lance aussi dans le trafic d'esclaves et les spéculations foncières.

Selon la tradition, et il n'y a aucune raison d'en douter, c'est à cette époque que Jim fait la connaissance de John Audubon, le futur grand ornithologue, dans un bal de la paroisse de Feliciana.

Ayant quitté le Kentucky en octobre 1820, Audubon s'est mis en route pour la Nouvelle-Orléans. Il descend l'Ohio et le Mississippi sur des bateaux à fond plat, bien décidé à croquer sur le vif tout ce qui porte des ailes. Mais il range volontiers papier et crayon pour sortir son violon ou sa flûte et distraire les bateliers. "J'adorais la musique, confie-t-il, et je ne perdais pas une occasion d'en faire."

Le fleuve est rempli de joyeux bateliers. Tout prétexte leur est bon aussi pour se mettre à danser au son du violon. Un voyageur note :

L'équipage du bateau qui a jeté l'ancre la nuit précédente, commence toujours sa journée de travail en accordant un violon et jouant un air guilleret pour faire fuir le diable et attirer la chance.

Si Jim Bowie n'était pas mort tragiquement lors de la bataille de l'Alamo, il aurait pu retrouver au Texas John Audubon, quand ce dernier visita Galveston, Houston, et le champ de bataille de San Jacinto en 1837.





Joyeux bateliers sur le Mississippi



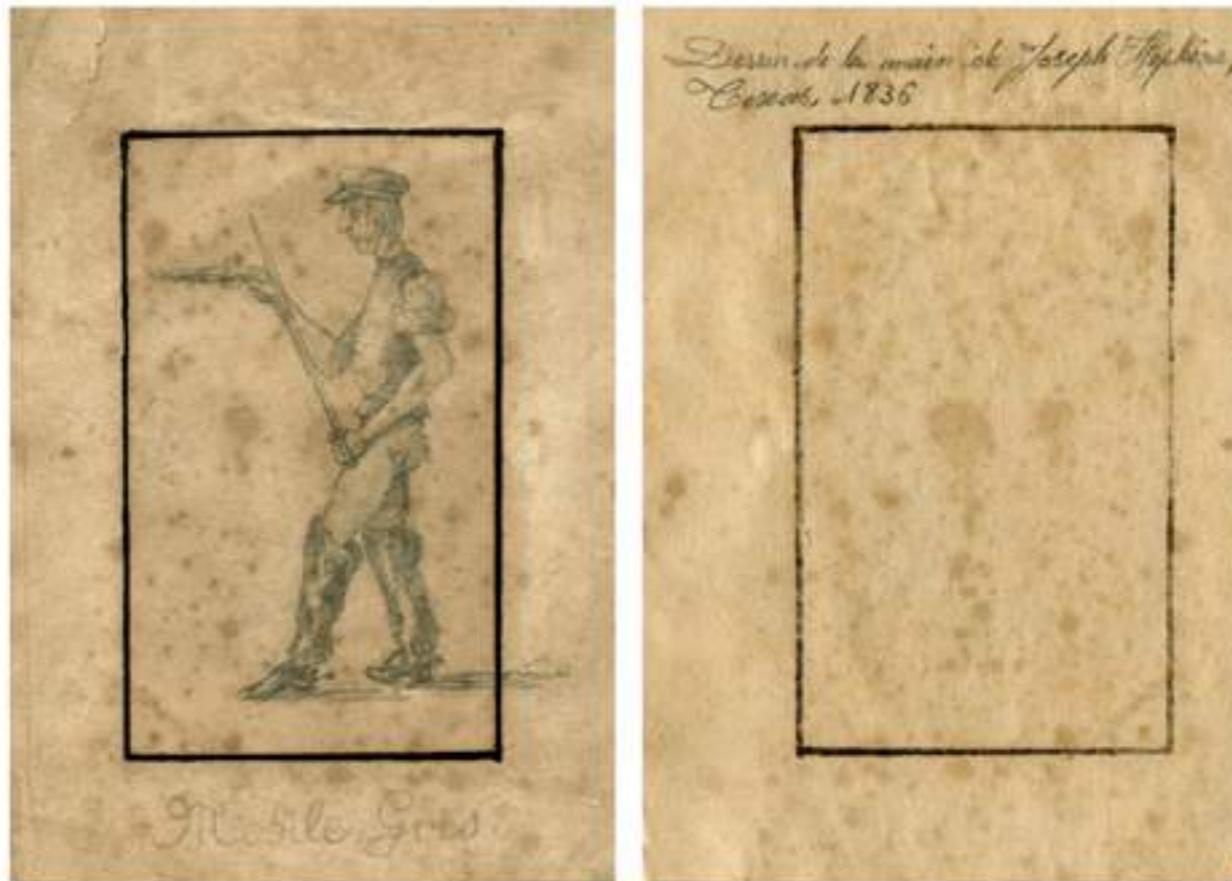
JOSEPH GOUGET HOPKINS

LE TEXAS, LA LOUISIANE, LA FRANCE ET LE MEXIQUE



Joseph, fils naturel de Charles Gouget, vient d'avoir dix-sept ans quand il quitte Demopolis et s'engage sous le nom d'Hopkins – celui de son parrain – dans les Mobiles Gris, une compagnie de volontaires alabamiens qui part se battre à San Antonio pour « l'indépendance texienne », comme on dit alors.

Joseph échappe de justesse à l'hécatombe de fort Alamo et au massacre de Goliad par les troupes mexicaines, en mars 1836. Il participe à la bataille de San Jacinto, le 21 avril suivant, où Sam Houston défait l'armée du général Santa Anna et le contraint à signer un traité reconnaissant l'existence de la jeune république du Texas.



*Joseph habillé en Mobile Gris
Autoportrait à la mine de plomb, Texas, 1836*



Bataille de San Jacinto



Quand la guerre de Sécession éclate en avril 1861, Joseph sert dans une milice louisianaise. La prise sans grande résistance par une flotte nordiste du port de la Nouvelle-Orléans, le 1er mai de l'année suivante, le remplit d'amertume. Pis encore, il réalise vite que les alléchantes offres du major-général Benjamin Butler, sont celles d'un militaire dénué de scrupules qui veut s'attacher sa personne pour mettre la ville en coupe réglée. Sans hésiter, Joseph se réfugie au Texas et s'engage dans une compagnie de rangers assignée à Camp Verde, au sud-ouest d'Austin. Ce n'est qu'un immense corral où l'armée sudiste a parqué des troupeaux de chameaux. Selon le projet aberrant de Jefferson Davis, ces animaux amenés d'Afrique doivent remplacer les bêtes de somme, malgré leur caractère difficile.

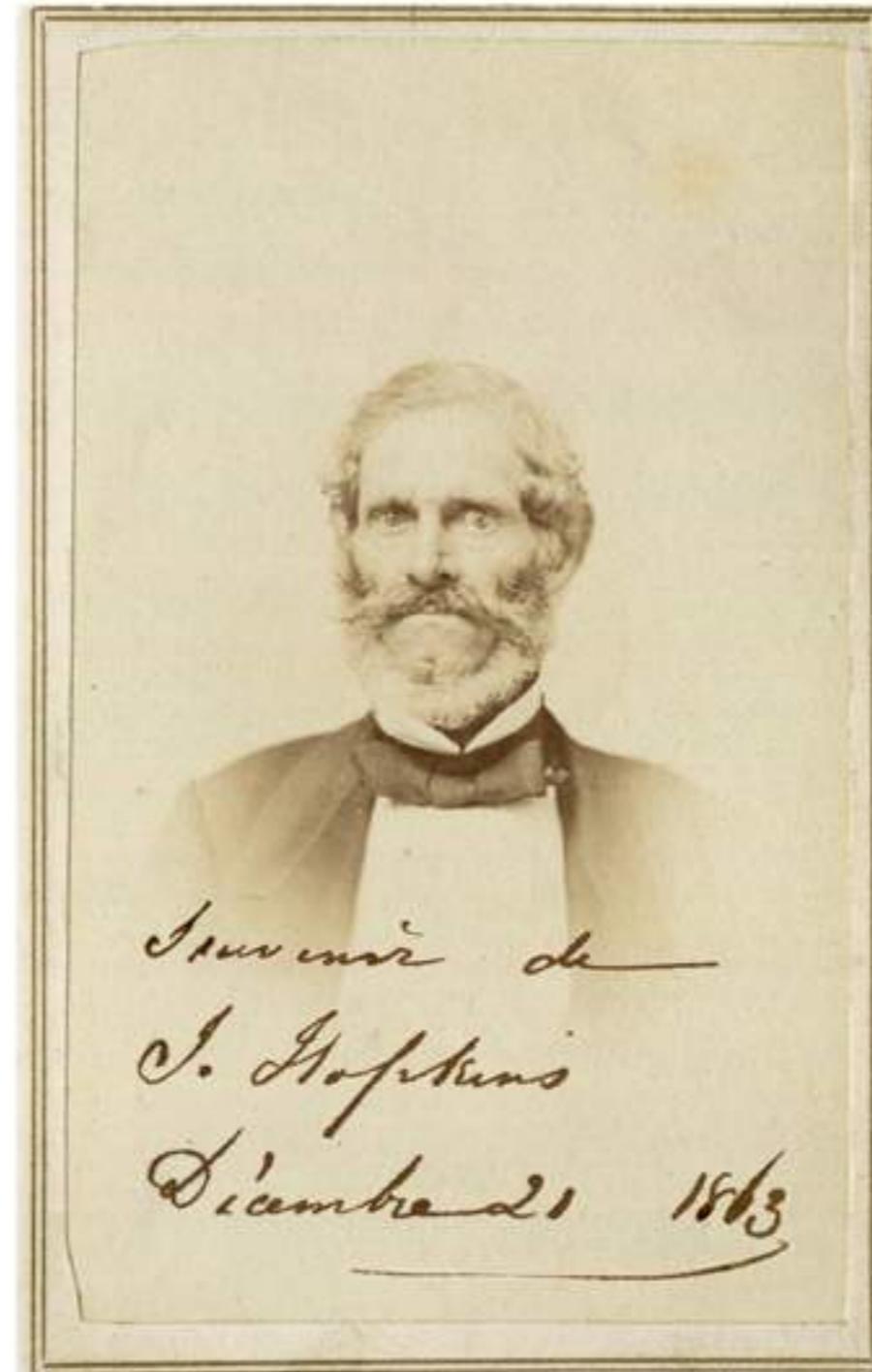


Une caravane de chameaux au Texas



Considéré comme le diable par la population locale, Butler avait fait placarder des affiches menaçant toutes celles qui insulteraient ses soldats d'être traitées comme des filles publiques

Peu enclin à jouer les chameliers, Joseph rejoint les *Johnson's Mounted Volunteers*, des cavaliers d'élite dont la compagnie a été créée au Texas pendant l'hiver de 1861-1862. À l'issue d'une campagne dans le Mississippi, il obtient son congé et se rend à Galveston où il arrive le 2 janvier 1863, au surlendemain de la prise du port par les Confédérés. Après avoir expédié une lettre à sa mère pour l'informer de ses projets et lui offrir son portrait en militaire, il rejoint secrètement le capitaine Raphael Semmes sur le *CSS Alabama* qui se cache dans une crique du golfe du Mexique. *avec la vague transparente. – Je vais vous le dire,*



Joseph Hopkins, Louisiane, 1863



C'est à la généreuse sollicitude du capitaine du *CSS Alabama* que Joseph doit d'avoir pu prendre passage à son bord. Raphael Semmes n'ignore pas que son passager, las de la guerre entre les états qui fait rage en Amérique, souhaite rejoindre sa mère qui l'attend patiemment à Bordeaux. Le projet se présente sous les meilleurs auspices car son sloop va devoir relâcher un jour ou l'autre dans un port de France pour faire du charbon. Mais la course précédente a été plus éprouvante que prévu, et c'est un bâtiment bien fatigué qui entre en rade de Cherbourg, le onzième jour de juin 1864.

Raphael Semmes décide de solliciter aussitôt les autorisations nécessaires pour effectuer des réparations urgentes. Il charge Joseph de porter sa requête à la capitainerie, lui fournissant du même coup les moyens de quitter ouvertement la ville sans courir le risque d'être soupçonné par la gendarmerie maritime. Le rusé corsaire lui a remis un livret de marin au nom de Pierre Ollivier, un Breton de son équipage qui a déserté lors d'une escale. Semmes y a ajouté un congé définitif signé de sa main. L'affaire

est dans le sac. Le fils de Félicie, qui parle le français avec un lourd accent de pays, n'aura aucun mal à se faire passer pour le natif de Louannec. Mais quand il grimpe dans le canot qui doit le conduire à la capitainerie, Joseph ignore que le *CSS Alabama* va être coulé quelques jours plus tard dans un duel à mort au large de Cherbourg. L'eût-il su, il serait certainement resté jusqu'au bout aux côtés de son valeureux commandant.

Voyons comment *L'Univers illustré* rapporte à chaud l'événement dans les colonnes de son hebdomadaire :

« Le 28 mars, quand le CSS Alabama entre en rade de Cherbourg, c'est pour y réparer ses avaries, et y renouveler ses provisions de bouche et de combustible. Ce bâtiment construit il y a deux ans par les ordres du gouvernement de Richmond, est de formes élégantes. Il est taillé pour la course, peu élevé sur l'eau et peint en noir. Il compte vingt-deux officiers et cent deux hommes d'équipage, Américains, Anglais, Danois, Bretons et même Normands.

Dès le matin du 14 juin, le rival du CSS Alabama, le Kearsage, qui a fait un assez long séjour à Brest, paraît au large de la digue et envoie une embarcation à terre. Les commandants des deux navires ont été amis, ils ont naguère servi ensemble, et leur ancienne camaraderie est un motif d'animosité.

Dès le 15 juin, le capitaine Winslow envoie un défi à son ancien compagnon d'armes.

– J'espère, lui dit-il en substance, que vous ne vous déroberez pas au combat et qu'on ne pourra plus prétendre que les vaisseaux du Nord ont toujours soin de chercher le CSS Alabama partout où ils sont sûrs de ne pas le rencontrer.

– Je sortirai de la rade de Cherbourg en plein jour, répond le capitaine Semmes, et nous verrons bien si le Kearsage est capable de m'empêcher de continuer ma route. Conformant ses actes à ses paroles, M. Semmes prend toutes les mesures pour que son navire soit en état de combattre.

Le dimanche 19 juin, à sept heures, le CSS Alabama allume ses feux qu'il pousse avec activité. Le capitaine ordonne le branle-bas de combat et fait préparer des grappins, des

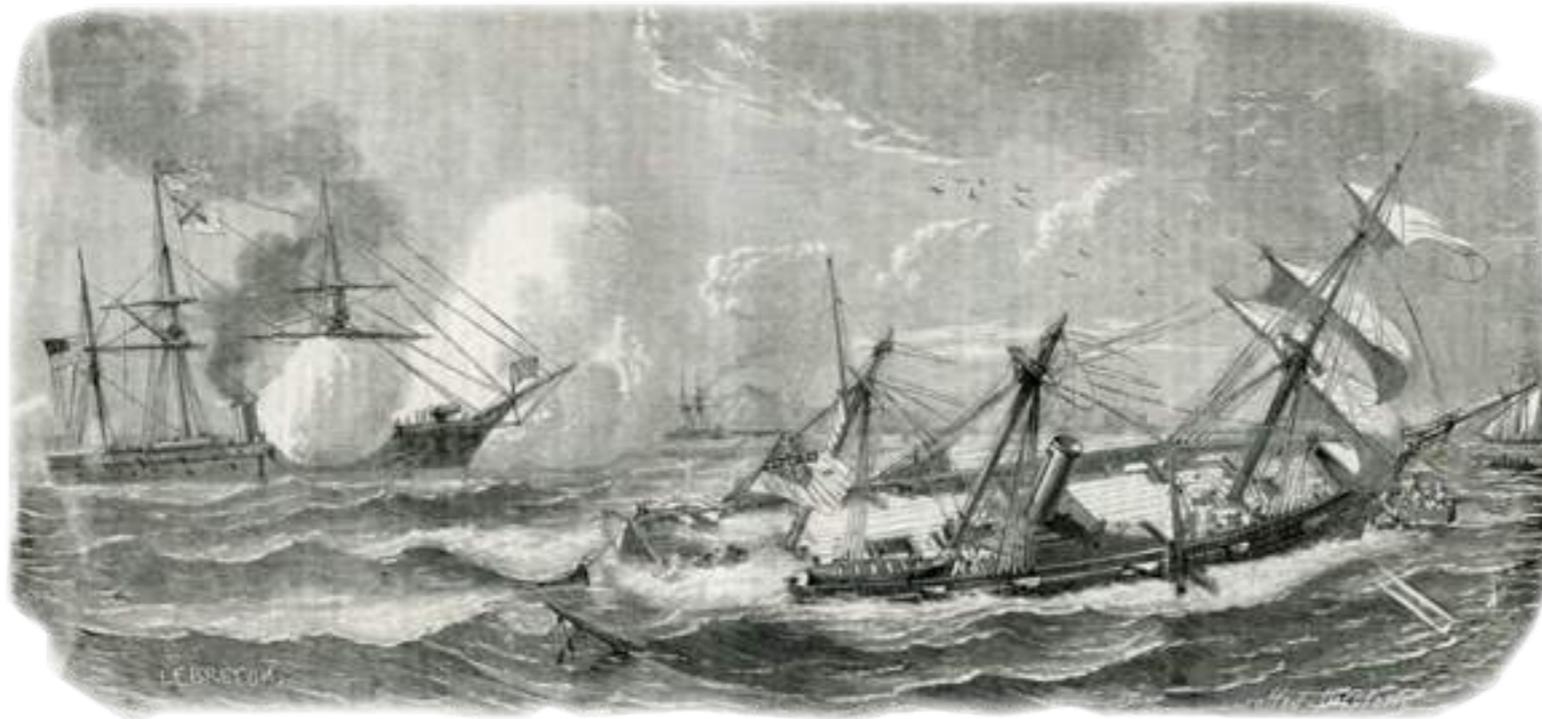
haches, des sabres, des poignards, des revolvers, tout ce qu'il faut pour un abordage. Il adresse aux officiers et à l'équipage une harangue à laquelle ils répondent par les cris de : « Hurrah pour le Sud ! Vive Lee ! Vive Jefferson Davis ! Vive la France ! » Des milliers de spectateurs ont pris place sur la montagne du Roule et les hauteurs voisines, sur les mâts des navires en rade ou dans les bassins, sur les terrasses du casino des bains de mer, sur les musoirs de la digue. Les voyageurs amenés de Paris par un

train de plaisir grossissent cette population de curieux.

Une immense acclamation retentit lorsqu'au moment d'appareiller, le CSS Alabama hisse au grand mât le pavillon confédéré, en le saluant de plusieurs coups de canon. Il sort par la passe de l'ouest et, à peine hors de la rade, s'avance vers son adversaire qui stationne à l'est. Pendant la nuit, afin de protéger sa machine et ses œuvres vives, le Kearsage s'est fabriqué un blindage

avec une chaîne d'ancre disposée en plis jointifs verticaux, recouverts d'un soufflage en bois de teck.

Il est onze heures dix minutes du matin lorsqu'à environ onze milles de la côte, au nord-nord-ouest, le CSS Alabama rencontre le Kearsage auquel il lance son premier boulet à la distance d'environ un mille. Le bâtiment fédéral répond de sa batterie de tribord. Une vive canonnade s'engage. Les deux navires, se présentant toujours à tribord, passent au vent l'un de l'autre, et décrivent des cercles successifs. Dès le début du combat, le Kearsage reçoit des boulets qui endommagent son blindage et atteignent sa cheminée. L'un d'eux vient frapper l'étambot et s'arrête à six pouces du gouvernail. Un autre traverse de part en part la cabine du capitaine, tandis qu'une décharge de mitraille crible le porte-manteau. Mais le CSS Alabama est bien plus maltraité. Des boulets coniques à ailettes démontent son gouvernail, percent de part en part sa machine, tuent un second-maître, blessent un officier et deux matelots. Les lames s'engouffrent dans le navire. Les hommes combattent dans l'eau



Combat entre l'Alabama et le Kearsage



jusqu'aux genoux. Des volutes de vapeur et de fumée sortent des écoutilles. Un autre coup brise l'hélice et éteint les fourneaux. Le CSS Alabama tente de regagner la côte, mais le Kearsage lui coupe la retraite, et, revenant sur tribord, lui envoie deux derniers boulets coniques qui abattent la muraille de bâbord sur une longueur de près de quatre mètres.

La corvette confédérée commence à plonger par l'arrière. Le capitaine Semmes abaisse son pavillon et envoie à l'ennemi un canot commandé par le lieutenant Fulham.

– Vous rendez-vous ? lui crie le capitaine Winslow.

– Le CSS Alabama s'est rendu, répond Fulham, mais il coule, et je viens vous demander du secours.

Pendant que le Kearsage stoppe, hisse le pavillon fédéral au grand mât en signe de victoire et détache ses embarcations, le capitaine Semmes fait descendre dans les chaloupes les blessés, ainsi que les mousses qui ne savent pas nager. Par ses ordres, tous les hommes en état de tenir la mer s'élancent à l'eau, et il

s'y précipite le dernier, après y avoir jeté son épée. Un yacht britannique, le Deerhound, recueille le capitaine Semmes dont les forces s'épuisent, ainsi que douze autres officiers et vingt-sept hommes. Il prend immédiatement la route de Southampton, au nez et à la barbe du capitaine Winslow.

Les pertes du CSS Alabama sont de vingt et un blessés et neuf tués ou noyés, parmi

lesquels se trouve le docteur Llewellyn, englouti au moment où il achève de panser un blessé qui sera sauvé.

Le Kearsage entre à Cherbourg à cinq heures du soir sans avarie majeure, bien qu'il ait été atteint de vingt-cinq boulets. Il n'a que trois hommes blessés, qui sont transportés à l'hôpital de la marine avec ceux de la corvette confédérée. »



L'Alabama coulé à fond par le Kearsage

Joseph s'achemine vers Bordeaux à petites étapes. Sa modeste condition de marin qu'attestent les papiers que lui a remis Semmes, l'empêche d'emprunter le chemin de fer sans éveiller les soupçons. C'est donc cahin-caha, en patache, qu'il entreprend le voyage, rongé à chaque halte, et Dieu sait si elles sont nombreuses ! Un soir, dans un relais de poste, il apprend la fin tragique du *CSS Alabama*. Sa tristesse est vive mais il est soulagé de savoir que son commandant est sauf et qu'il a réussi à gagner l'Angleterre.

Pendant ce temps, Félicie se ronge les sangs. Son fils n'arrive pas. Et pour cause : en cours de route, Joseph a brûlé plusieurs fois la politesse à des gendarmes qui doutaient de l'authenticité de son accent breton ou trouvaient son air trop fier pour un simple matelot. Il a jugé plus prudent de poursuivre son chemin par des sentiers de campagne, évitant les gardes champêtres, se dissimulant à l'approche des chevaux de la maréchaussée, évitant les villages et les bourgs. Pour un soldat qui a fait la guerre au

Texas, ce n'est pas difficile, mais il perd un temps précieux pour rejoindre sa mère.



Ne le voyant toujours pas venir, la malheureuse est persuadée qu'il a péri au large de Cherbourg ou qu'il est retenu prisonnier à bord du *Kearseage*. C'est la

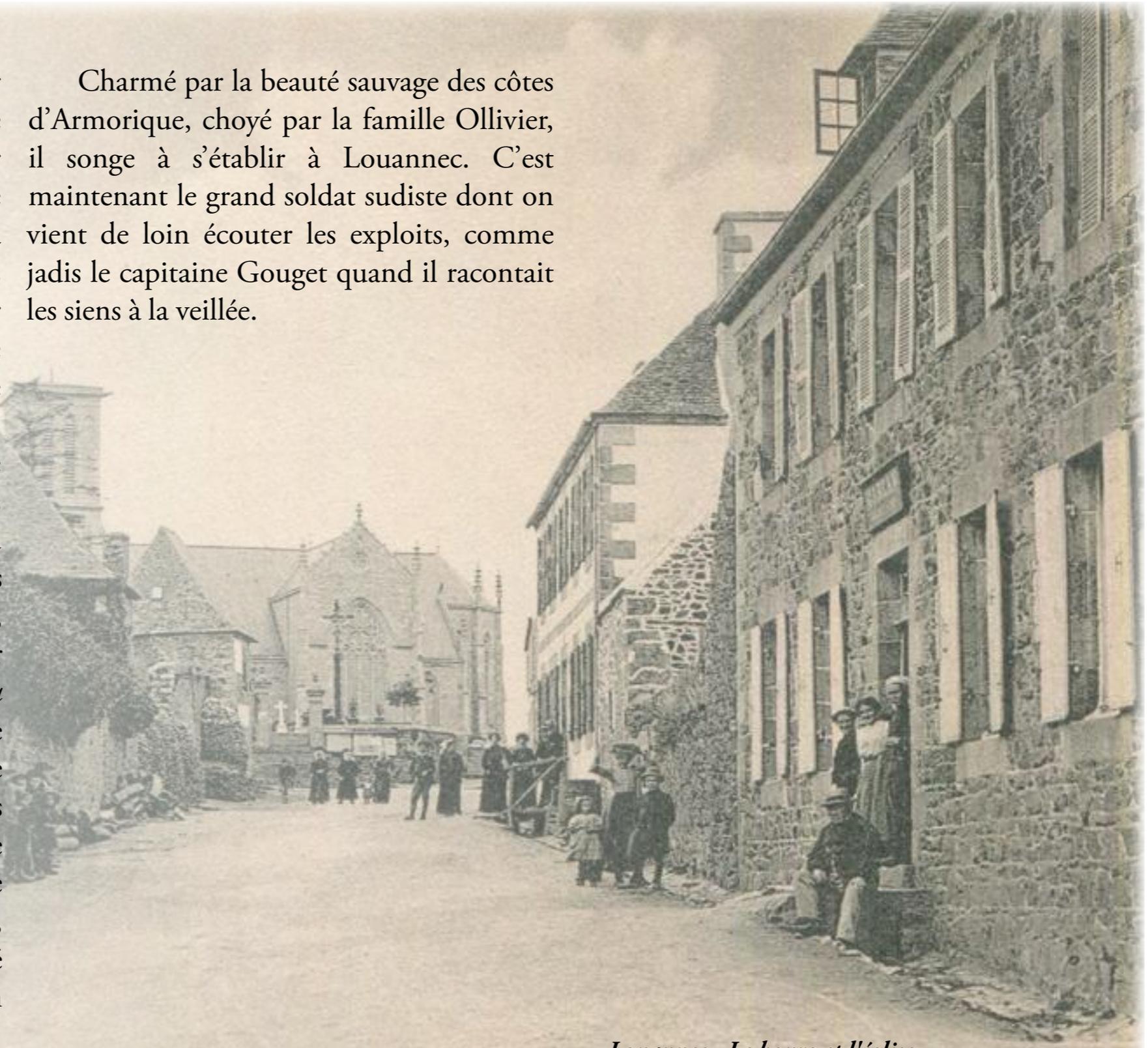
mort dans l'âme qu'elle se résout à retourner en Alabama où Anna, l'épouse de Raphael Semmes, sera à même de lui fournir des nouvelles fiables. Malheureusement, en quittant Bordeaux, Félicie est victime d'une congestion cérébrale. Joseph n'aura jamais la chance de connaître le nom de son vrai père.

Déconcerté par le décès de sa mère, ne sachant quel parti prendre, Joseph décide d'attendre en France la fin de la guerre qui fait toujours rage en Amérique du Nord. Il décide en même temps de se rendre à Louannec pour remettre à son propriétaire le livret de marin qui lui a été si utile. Il y a joint le congé définitif signé par le capitaine Semmes. Ce document a son importance car, même si cela ne s'est probablement jamais su dans le pays, Pierre Ollivier est un déserteur.

Et c'est à ce moment-là que la situation prend une tournure inimaginable. Joseph est accueilli à bras ouverts par Yves et Joseph Ollivier qui lui apprennent que leur père est mort le 17 juin précédent. Toute

la famille fait bombance en l'honneur de l'officier américain que l'on presse de questions sur la fin du *CSS Alabama*. Car Pierre Ollivier s'est inventé une histoire autrement plus glorieuse que la vraie. Il a dit et répété dans toutes les tavernes marines de la région qu'il se tenait à son poste, sur le pont du sloop sudiste, dès le début de son combat avec le *Kearseage* au large de Cherbourg. Il s'est battu comme un lion, de l'eau jusqu'à la ceinture, tandis que le navire commençait à sombrer. Il a été un des derniers à se jeter à la mer, soutenant, jusqu'à ce qu'on les recueillit, le capitaine Semmes dont les forces s'épuisaient. Riant sous cape, Joseph prend soin de ne pas détromper les convives. Il admet que le *CSS Alabama* aurait pu battre l'adversaire sans la piètre qualité de ses munitions et les avaries que le Nordiste ne lui avait pas accordé le temps de réparer. Il précise même qu'au début de l'engagement, un boulet a frappé la base du gouvernail du *Kearsarge*. Eût-il explosé, le bâtiment, privé de direction, aurait été contraint de baisser pavillon. Joseph, à son tour, est fêté comme un héros.

Charmé par la beauté sauvage des côtes d'Armorique, choyé par la famille Ollivier, il songe à s'établir à Louannec. C'est maintenant le grand soldat sudiste dont on vient de loin écouter les exploits, comme jadis le capitaine Gouget quand il racontait les siens à la veillée.



Louannec - Le bourg et l'église



Il y avait une histoire de mines d'argent dans les montagnes du Mexique qui revenait souvent dans la bouche de Joseph. Ses auditeurs n'étaient jamais las de l'entendre et il la commençait toujours de la même façon.

Peu de temps après son mariage avec la belle Ursula de Veramendi, mon ami le colonel Jim Bowie m'invita dans sa luxueuse hacienda de San Antonio et, l'aguardiente aidant, il en vint à me faire part de sa fascination pour les mines perdues de Los Almagres. On disait qu'elles se trouvaient à l'est du Rio Grande, non loin de la vieille mission espagnole de Santa Cruz. Les filons d'argent qui dormaient sous le sable avaient été exploités par des tribus autochtones jusqu'à l'arrivée des conquistadores qui s'en étaient rendus maîtres.

Lorsque le Mexique eut conquis son indépendance, le pouvoir secoué par d'incessantes révolutions se désintéressa de ces gisements lointains. Les Comanches, les Apaches et les Karankawas infestaient la région, semant la mort sur leur passage. Sans le soutien actif des Federales, face à la menace permanente de ces tribus hostiles,



Jim Bowie

l'extraction du minerai périclita. Après que les derniers prospecteurs eurent été retrouvés scalpés, le bruit courut que les Apaches avaient fait sauter à la poudre à canon tous les tunnels des galeries minières, décrétant tabou Los Almagres dans un rayon de vingt milles.

Ayant obtenu les autorisations nécessaires de Mexico pour monter une petite expédition dans le territoire indien, et ce afin de retrouver les gisements d'argent, Jim Bowie, son frère Rezin et neuf autres aventuriers se mirent en route le 2 novembre 1831. Alors qu'ils approchaient du but, ils firent halte pour parlementer avec une horde d'Indiens qui n'avaient cessé de les suivre depuis plusieurs jours. Les négociations échouèrent et, au cours des heures qui suivirent, Jim Bowie et les siens durent repousser leurs assauts furieux. Ils ne perdirent qu'un seul homme, tandis que quarante guerriers furent tués et trente blessés.

Bien que la lutte eût tourné à l'avantage des Américains, une bande de Comanches pacifiés sema le trouble en colportant une fausse nouvelle : Bowie et ses hommes s'étant battus à



Ursula de Veramendi

un contre quinze, avaient péri sur le coup ou liés au poteau de torture. Ursula de Veramendi s'apprêtait à porter le deuil de son mari quand, à sa surprise et son soulagement, celui-ci fit une entrée triomphale à San Antonio, le 6 décembre suivant.

Jim Bowie retourna seul à Los Almagres en juillet 1833. Il rentra deux mois et demi

plus tard à son hacienda, les mains vides. Il apprit en même temps que son épouse était morte dans des convulsions épouvantables, au lendemain de son départ.

Il ne dit mot à personne de cette seconde expédition, et quand son frère Rozin, qui ne l'avait pas accompagné, en vint à lui poser des questions, il l'entraîna au fond du corral avec deux pichets d'alcool de maïs et les vida d'un trait en lui parlant avec véhémence, à voix très basse.

Qu'avait-il bien pu se passer de si abominable à Los Almagres ? Je n'en sais que ce que mon ami Jim Bowie m'en a involontairement appris sur son lit de douleur à l'Alamo. Nous l'avions installé sur la couche la plus confortable qu'on ait pu trouver dans les long barracks du fort. Le malheureux souffrait depuis plusieurs jours de pneumonie typhoïde. Le mal ne faisait qu'empirer. Il se manifestait par de violentes quintes de toux, de longs frissons qui couraient des pieds à la tête, de sursauts qui rappelaient ceux d'un cheval qui se cabre sous le fouet, et de très fortes poussées

de fièvre. La température pouvait atteindre les 40° en quelques minutes, déclenchant à chaque fois une crise de délire.

Il m'aurait fallu l'art d'un James Fenimore Cooper pour mettre de l'ordre dans les constantes divagations de mon infortuné camarade et rédiger une version crédible de ce qui lui était arrivé dans ces contrées lointaines. Je n'avais hélas pas ce talent d'écrivain. À l'inverse, le colonel Crockett donnait libre cours à son imagination débordante quand sa plume courait sur le papier. Il venait souvent me rejoindre au chevet de Jim. Tantôt il lui jouait du violon, tantôt il gribouillait des phrases sur des bouts de papier.

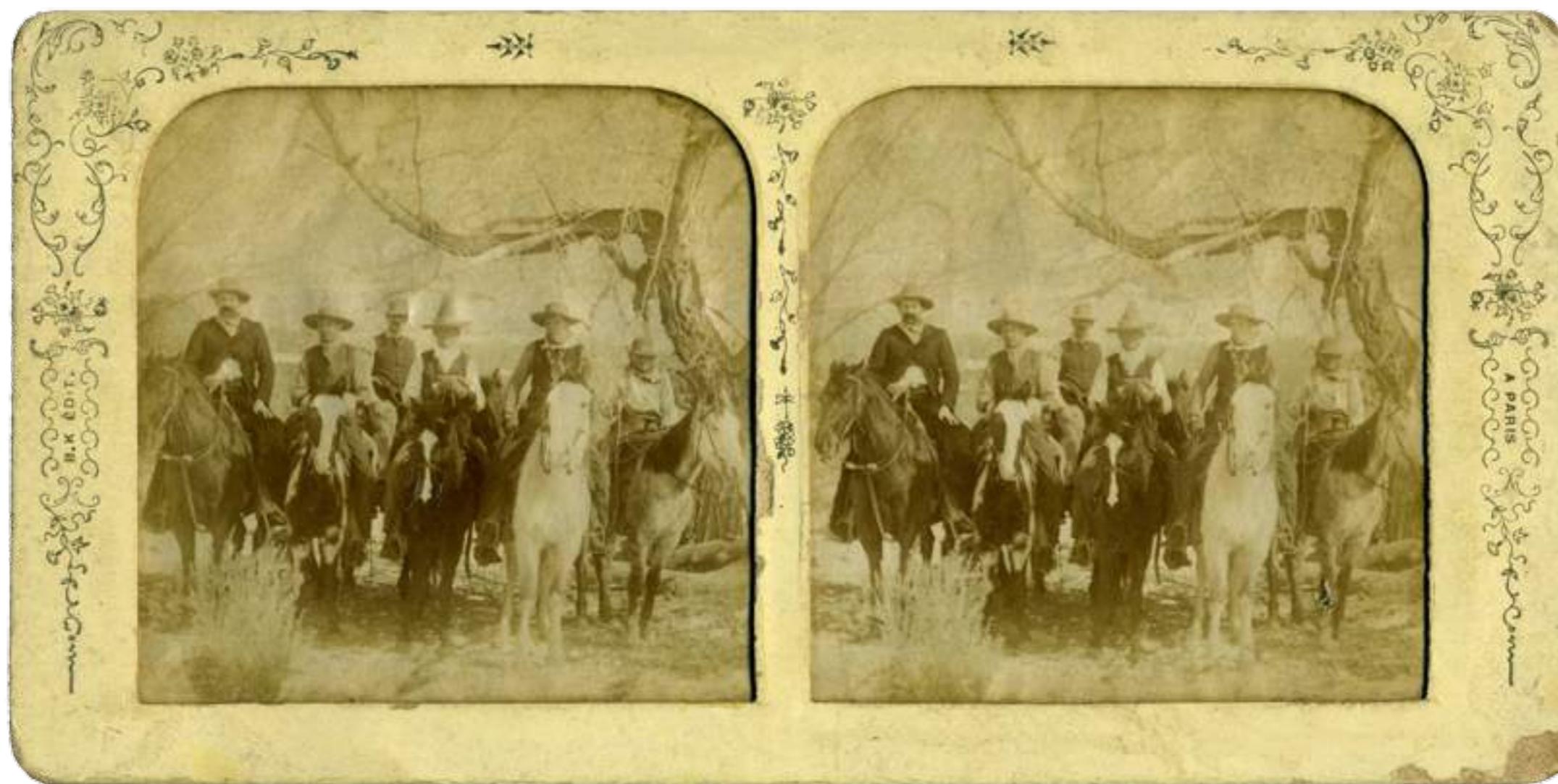
Pendant un de mes tours de garde, Davy me fit lire l'histoire qu'il venait de recopier de sa plus belle écriture sur un petit carnet en s'inspirant des logorrhées verbales du moribond. À la veille de la chute de l'Alamo, il remit ce calepin à Juana Navarro Alsbury, cousine par alliance de Jim Bowie. La jeune femme survécut à la bataille et céda plus tard le récit fabuleux du colonel Crockett au



David Crockett violonnant au chevet de Jim Bowie

Nothern Standard, une gazette de Clarksville 30 mars 1843. Si je me souviens précisément de sa date de parution c'est que j'en possède encore un exemplaire où étaient également retracées mes aventures de Texas Ranger.

dont la devise était : «Que notre bannière brave longtemps la brise, car c'est l'étendard de la liberté.» Le texte du manuscrit figurait sur plusieurs colonnes dans le numéro du jeudi



Une patrouille de Texas Rangers



L'heure était venue de montrer ces vieilles pages de papier grisâtre pliées en accordéon. On voyait bien qu'elles avaient connu l'eau, le feu, la poudre, tant elles étaient abîmées. Joseph brandissait fièrement les lambeaux du journal en se gardant bien de traduire l'histoire en français. Car, disait-il, le typographe qui s'était chargé de la relire, l'avait tellement remaniée, pour ne pas choquer le lecteur, que mieux valait qu'il nous la conte à sa façon. Il faut dire qu'il était capable de réciter cette histoire les yeux fermés, sans en oublier ou en changer un mot en se mettant dans la peau de Jim Bowie.

Le soleil brillait dans le ciel et la chaleur était accablante. Chevauchant Ginko, mon cheval favori, je traversais l'immensité aride qui s'étendait devant moi. De loin en loin, j'entrevois des cahutes de péons avec leurs misérables murs d'adobe et leurs toits de paille aux trois quarts arrachés par les vents. J'aperçus de dos, sur le seuil de l'une de ces cabanes, la silhouette d'une jeune femme très grande et très mince, vêtue d'une longue robe. Une louve

grise l'accompagnait. À leur vue Ginko se cabra et prit le galop.

Mon cheval avait bien couvert trois lieues avant de se calmer et je le fis se désaltérer à une source d'eau vive qui jaillissait d'entre les rochers. Un trottement menu retentit derrière moi. Je me retournai et vis arriver en boitillant un petit Mexicain bossu et court sur jambes, coiffé d'un immense sombrero. Il s'arrêta, tout sourires et courbettes, se découvrit et m'adressa un compliment interminable. Puis il ouvrit un étui de papier mâché rempli de pendentifs de toutes sortes. Il en choisit soigneusement un et me le présenta en disant :

– El Señor Coronel veut-il un charme souverain contre la muerta resucitada qui erre la nuit en compagnie d'une louve grise ? Croyez-en Pedro, votre humble serviteur, ces créatures s'écarteront d'elles-mêmes à la vue de l'amulette.

Elle consistait en une peau de crotale, fine et étroite, couverte de signes cabalistiques. Je jetai trois pesos au bossu et la lui laissai

accrocher à mon cou, tandis que j'ajustais mes étrivières. Comme je me remettais en selle, mes yeux découvrirent un rio à sec que le temps avait transformé en chemin creux. Il s'enfonçait dans une forêt de sahuaros, ces cactus qui peuvent atteindre jusqu'à quarante-cinq pieds de haut.

– Dis-moi, Pedro, où conduit cette piste ? m'enquis-je.

Le Mexicain hésita.

– Ce n'est pas bon d'aller par là, Señor Coronel, répondit-il en se signant.

– Pas bon d'aller par là... où ?

– Santo Christo ! Al mausoleo de una dama de gran nobleza !

– Un mausolée ? Dois-je comprendre qu'il y a un monument funéraire dans cette contrée aride ?

– No, no hay un monumento funerario, Señor Coronel, solamente un montón de piedra.

Je commençais à perdre patience.

– Que dis-tu, Pedro ? Ce n'est pas un monument funéraire ? Seulement un monceau de cailloux ? Allons ! Décide-toi !... Mais



d'abord, qui était cette dame de grande noblesse ?

Ma question jeta un grand trouble dans la tête du pauvre bossu. Se détournant et jetant des regards inquiets à la ronde, il balbutia des mots que je ne compris point puis détala sans même prendre la peine de me saluer. Que de bizarreries ! «Ma foi, me dis-je, traversons les bois de sahuaros pour présenter nos respects à la noble dame.»

J'avancais sans hâte, ne sachant trop où j'allais aboutir. Je me remémorais les contes de ma nourrice créole, avec ses soucougnans, ses gens gagés et sa Madame-Long-Doigt qui réduisait à l'état de zombi tous ceux qui s'étaient moqués d'elle. Le crépuscule vint. Le vent soufflait et les nuages qui couraient dans le ciel étaient de plus en plus menaçants. Je fis halte, ne sachant quel parti prendre. Revenir en arrière eût certes été le plus sage, mais j'avais gardé à l'esprit le souvenir du "mausoleo de una dama de gran nobleza" dont l'évocation avait semé la peur dans l'esprit du marchand de gris-gris, et je me dis que, somme toute, ce

serait intéressant de contempler ce monument nobiliaire. Balayant le peu d'hésitations qui me restaient, je repris ma route.

La nuit était tombée. Le canyon que je traversais descendait en pente rapide vers le Rio Grande. Entre les énormes nuages noirs surgissait parfois un croissant de lune dont la lueur blafarde éclairait le sommet déchiqueté d'une mesa. De temps en temps aussi, des éclairs déchiraient l'obscurité. Ils illuminèrent soudain les ruines d'une mission espagnole, et



Une vieille mission espagnole

leurs reflets me firent en même temps découvrir un étroit chemin parfaitement rectiligne. Je compris que je ne devais plus être loin du tombeau de la noble dame. Mais, à la seconde même, les nuages voilèrent la lune, et c'est dans d'épaisses ténèbres que mon cheval remonta au pas l'allée qui menait à l'énigmatique sépulture. La lune émergea de nouveau et je vis un imposant mausolée de granit noir se dresser à courte distance. J'avançai et laissai errer mes regards sur les faces grimaçantes des diablitos qui l'ornaient.

En cet instant, l'orage qui menaçait éclata avec une violence inouïe et je fus pris dans une vraie tornade. J'éperonnai Ginko pour trouver rapidement refuge dans les ruines de la mission, mais d'énormes grêlons s'abattirent sur nous. Je vidai les étriers et roulai sur le sol. Ma monture s'emballa. Je me relevai et me mis en quête d'un abri plus proche, certain de retrouver Ginko plus tard. Mes yeux tombèrent sur l'entrée majestueuse du monument. L'embrasement de son épais portail était profonde. J'allai m'y réfugier. J'étais au moins protégé de



la grêle. Soudainement, le lourd panneau de métal contre lequel je m'appuyais céda sous mon poids et je basculai à l'intérieur. Un éclair éblouissant déchira les nues et illumina le sépulcre, découvrant une louve grise qui me faisait face. Elle se glissait entre deux piliers avec souplesse. Puis, tout retourna dans les ténèbres. Alors, deux prunelles ardentes fondirent sur moi. Je sentis en même temps un souffle glacé dans mon cou, comme si les crocs de la bête eussent été prêts à s'y enfoncer. À la seconde suivante, le fracas du tonnerre m'assourdit et j'eus l'impression qu'une main de géant m'arrachait à la prédatrice pour me rejeter au milieu des éléments en furie.

Cela s'était déroulé si vite, si brutalement, que je restai dans la bourrasque, frappé de stupeur, insensible aux grêlons qui pleuvaient de nouveau sur moi. Pantelant, je me trainai jusque dans une minuscule cabute de braconnier où je ne fus pas long à m'endormir.

Quand je sortis de mon sommeil, j'avais l'esprit encore troublé par l'apparition de cette louve grise. Je me remémorai ses yeux

de feu et son souffle glacial, cherchant à me convaincre que tout n'était que le produit de mon imagination enfiévrée. Pour finir, je me remis debout, dépliai ma navaja et décidai de tirer au clair cette histoire de loba diabólica.

La tempête avait pris fin. Je me glissai à l'intérieur du mausolée. Me guidant à la lueur d'un cierge mortuaire que j'avais ramassé et allumé, je m'avançai dans la chapelle vide, emplies d'immenses toiles d'araignées que j'étais contraint de déchirer l'une après l'autre avec mon couteau pour pouvoir continuer. Quelque chose d'indéfinissable, d'hostile, de terrifiant semblait planer dans ces lieux lugubres. La flamme de mon lumignon produisait heureusement assez de lumière pour me guider. Au bout d'un moment, un gémissement se fit entendre, sans que je puisse comprendre d'où il provenait. Je perçus une nouvelle plainte, plus distincte que la précédente. Je décidai d'aller de l'avant et me mis à marcher lentement et avec prudence. Enfin, de nouveaux sons plaintifs troublèrent le silence. Ils étaient peu éloignés. Je me dirigeai aussitôt dans leur direction et j'aperçus tout à coup une lueur que m'avait

cachée jusque-là le pilier central. Elle provenait d'une petite lampe sépulcrale, posée au pied d'une des colonnes massives qui supportaient la voûte du monument. Je brandis ma navaja, persuadé de me retrouver face à la louve grise, mais il ne se passa rien de tel. La suite se déroula comme dans un rêve... un cauchemar, plutôt ! Une épaisse fumée s'éleva et se répandit dans le mausolée. Quand, enfin, elle se fut dissipée, je tressaillis de surprise en voyant se révéler devant moi la fine silhouette d'Ursula !

Elle portait une longue robe constellée de pierres de lune. Sur les manches, la ceinture et le col étaient brodés en fil d'argent maints signes mystérieux. Ses longs cheveux, déroulés sur ses épaules, encadraient son beau visage et frôlaient ses yeux étincelants dont l'expression étrange engendrait tout à la fois la crainte et l'admiration.

– Ne vous méprenez pas, James Bowie, dit-elle d'une voix lente et solennelle, je ne suis plus de ce monde depuis que j'ai été assaillie par une louve atteinte de la rage. Donnez-moi votre poignard et marchez à ma suite !



Une force occulte me força à obéir et je sentis mes membres trembler tandis que celle qui avait été ma femme me précédait. Nous parvînmes ainsi dans une grande salle voûtée dont l'œil eût vainement cherché à discerner les contours. Ursula s'arrêta en son centre et m'ordonna de garder le silence. Elle se livra alors à un rite mystérieux, usant de ma navaja pour tracer un pentacle. Puis elle se figea à l'intérieur du cercle magique et se mit à psalmodier des paroles étranges. Une flamme bleuâtre monta aussitôt du sol. Elle s'accrut rapidement et finit par s'étendre sur toute la surface de la salle qui se transforma en un lac ardent. Ce brasier ne produisait aucune chaleur. Au contraire, le froid extrême des lieux semblait augmenter à chaque instant. Tout à coup, sans un cri, Ursula leva mon poignard et le plongea dans son sein, prenant garde que le sang qui en jaillissait en abondance tombât en dehors du pentacle. Les flammes se retirèrent aussitôt, remplacées par un brouillard sombre qui montait lentement du sol ensanglanté.

– Il vient ! dit-elle.

Un éclair fourchu accompagna ces mots, suivi d'un coup de tonnerre assourdissant, et,

dans un tourbillon de vapeurs sulfureuses, Lucifer en personne apparut. Mon corps fut convulsé par un violent frisson d'horreur. Le Diable se montrait dans toute sa laideur. Une teinte de cendre assombrissait son corps gigantesque. Ses mains et ses pieds étaient armés de longues griffes, ses épaules étaient parées de vastes ailes noires, et, entre ses cornes pointues se tordaient des vipères dont les langues bifides lançaient d'horribles sifflements.

– Pourquoi me mande-t-on ici ? dit-il d'une voix caverneuse.

Ursula s'adressa à lui dans une langue inconnue, et la réponse fut faite dans la même. Elle paraissait insister sur un point que le démon ne voulait pas accorder, et il répondait à ses supplications par des grimaces sinistres. Je le vis tourner et virer dans la crypte, avec l'agilité d'un animal en cage, après quoi, enfonçant ses griffes dans le crâne d'Ursula, il l'éleva dans l'air jusqu'à ce qu'elle allât heurter le plafond. Puis il l'emporta dans un tourbillon de flammes. En même temps, la salle fut ébranlée par de violentes secousses, accompagnées d'un nouveau coup de tonnerre, plus épouvantable que le précédent. Je me crus sur le point d'être

précipité dans les feux de l'Enfer et fermai les yeux. Mais rien de tel n'advint, et quand j'entrouvris les paupières, tout était redevenu calme et obscur. Il ne restait trace ni du Diable ni d'Ursula, et le silence n'était troublé que par les battements d'ailes d'une chauve-souris monstrueuse qui prenait son envol dans la nuit.





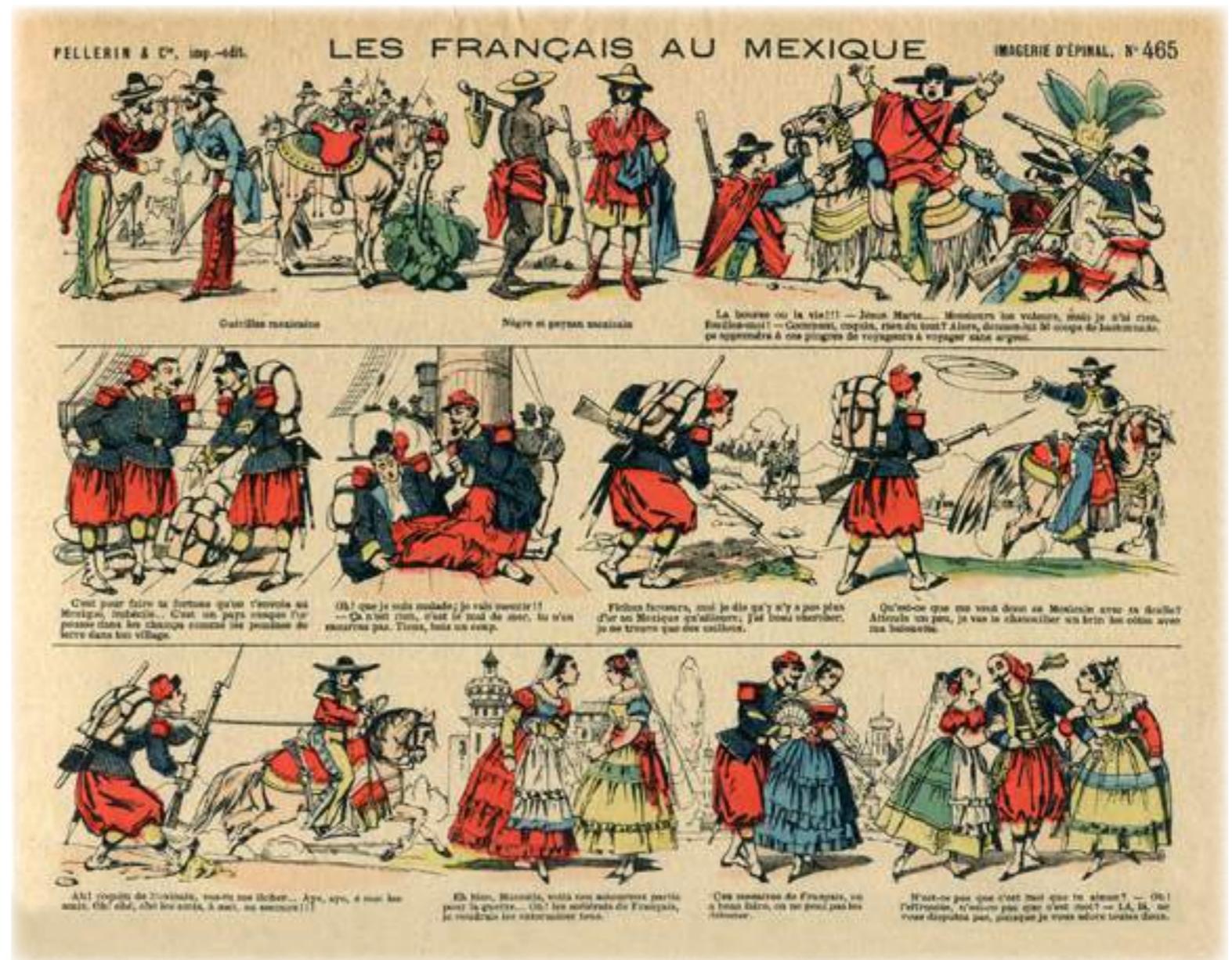
LES DÉSASTRES DES DEUX SIÈGES





Mais revenons à Joseph qui coule des jours heureux à Louannec sans se douter que sa villégiature est sur le point d'être dramatiquement écourtée.

En décembre, une sotte querelle l'oppose au fils aîné d'un nobliau breton. Lors du duel au pistolet que son offenseur a exigé, Joseph tue le jeune coq d'une balle en plein cœur. Arrêté, il est conduit devant un juge qui lui offre le choix entre le bagne et la Légion étrangère. Sans hésiter, notre héros opte pour la seconde proposition du magistrat. Trichant sans mal sur son âge grâce à son allure incroyablement jeune, il s'engage dans le 1^{er} Régiment étranger en janvier 1865 et participe à l'intervention française au Mexique.





Guerre du Mexique - Prise de Puebla

À l'origine de cette funeste initiative se trouve le diplomate José-Manuel Hidalgo y Esnurrizar qui souhaite installer dans son pays un souverain européen catholique et conservateur afin de contrebalancer le pouvoir libéral des États-Unis. Ayant fait la connaissance de l'Impératrice Eugénie à Biarritz, Hidalgo réussit à l'intéresser à sa cause. Napoléon III, sur les conseils du duc de Morny, fixe son choix sur Maximilien de Habsbourg qui vient de refuser la couronne de Grèce. L'archiduc se montre hésitant mais, encouragé par son épouse la princesse Charlotte dont il est follement épris, il finit par accepter de devenir empereur du Mexique.

En ce qui concerne Joseph, envoyé à Veracruz parmi un renfort de quelques milliers de soldats, il est incorporé dans la 3^e compagnie du 1^{er} Régiment étranger.



Maximilien de Habsbourg

Elle s'est couverte de gloire, deux ans plus tôt, en se sacrifiant à la bataille de Camerone. Le 3 juillet 1866, la 3^e compagnie livre un combat aussi acharné que le précédent. Sous les ordres du capitaine Frenet, 125 légionnaires, encerclés dans l'hacienda de l'Incarnacion, résistent victorieusement durant quarante-huit heures à plus de 600 Mexicains.

Le 1^{er} Régiment étranger est ensuite envoyé se battre au nord du pays, là où la guérilla est la plus intense. Beaucoup de militaires sont dérouterés par la tactique de leurs adversaires qui passent à l'attaque quand ils sont en position de force et prennent la fuite dans le cas contraire. Ces guérilleros s'éparpillent d'autant plus vite qu'ils ont des chevaux, ce qui n'est pas le cas des légionnaires, des zouaves et des turcos.



Pour battre en brèche cette habile stratégie, le colonel Charles-Louis Du Pin a mis en place des unités de contre-guerilla. Ce personnage haut en couleur a rassemblé des cohortes montées agissant en marge de l'armée régulière. Rompu aux ruses de l'embuscade, excellent cavalier, Joseph croit bien faire en se présentant devant son successeur, le marquis de Galliffet. Il parle de son passé de belligérant en Amérique et est aussitôt engagé. Joseph ignore encore que le fringant commandant ne cède en rien à la férocité de Du Pin et emploie comme auxiliaires des Indiens chargés du « nettoyage ». Ces démons enterrent vifs leurs prisonniers avec seulement la tête qui dépasse, pour pimenter leurs joutes à la machette. Ces exactions provoquent le dégoût de Joseph qui s'écarte sans retard de cette bande immonde.

Les combats se poursuivent en 1866. L'accord conclu avec l'empereur Maximilien stipulait que la Légion étrangère devait passer à son service, mais comme l'aventure vire au désastre, la Légion quitte le Mexique. Pour contenir la puissance montante de la Prusse, Napoléon III a d'ailleurs besoin de rapatrier le reste de son armée qui abandonne peu à peu les villes du Nord, Mexico, Puebla, et Veracruz. En février 1867, le dernier navire français quitte les côtes du Mexique.



*Le colonel Charles-Louis Du Pin
Surnommé « la hyène de Tamaulipas »
pour son extrême cruauté envers ses adversaires*

La guerre fait un mort de marque, quatre mois plus tard. L'empereur Maximilien, qui a refusé d'abdiquer, s'est réfugié à Santiago de Querétaro. Harcelé par les rebelles, il décide de se rendre, croyant naïvement qu'on le laissera s'embarquer sur le premier navire en partance pour l'Europe. Au contraire, il est jugé par une Cour de justice qui siège dans le théâtre de la ville, condamné à mort et exécuté le 19 juin 1867.



*Redingote que portait l'empereur
au moment de son exécution*



Peloton d'exécution de Maximilien, commandé par le colonel Palacios



Dépouille de Maximilien



Combats en Kabylie

Au retour du Mexique, après avoir débarqué au mois d'avril 1867 en Algérie, plus précisément à Oran, les bataillons de la Légion sont dirigés sur Mascara, Sidi-Bel-Abbès et Saïda. Les légionnaires participent aux opérations dans la région de Figuières en 1868 et aux combats contre Si-Kaddour-Ben-Hamza, l'année suivante.

Le 19 juillet 1870, Napoléon III déclare précipitamment la guerre à la Prusse, alors que l'armée française n'est pas prête. Il avait été convenu qu'en cas de conflit, la Légion n'interviendrait pas, car comment demander à ses nombreux engagés allemands de se battre contre leur pays ? Mais la situation est si critique après la défaite de Sedan qui

sonne le glas de l'Empire, que le nouveau régime républicain fait appel aux troupes d'Afrique.

Le 8 octobre 1870, les 1^{er} et 2^e Bataillons étrangers s'embarquent à Oran, à destination de Toulon. Ils se trouvent engagés ensuite dans la région d'Orléans en octobre et décembre, puis à Montbéliard en janvier suivant.

Vient la Commune de Paris, proclamée le 26 mars 1871. L'Assemblée qui a fui à Versailles vote la création en province de bataillons de volontaires pour marcher sur la capitale. Mais Adolphe Thiers, chef du pouvoir exécutif, retarde à dessein l'assaut final. Il a retenu la leçon des révolutions de 1830 et de 1848, et il sait qu'il ne faut pas épuiser inutilement les soldats de la ligne dans des escarmouches et des guets-apens. Il préfère laisser se développer l'insurrection pour pouvoir mieux l'écraser ensuite.



La cantinière et le légionnaire



Une barricade - Un groupe de Fédérés pose pour le photographe



Le 21 mai 1871, un mouchard rôde pour trouver les points faibles de la défense de Paris. Il remarque que la porte de Saint-Cloud n'est pas gardée. Agitant un grand mouchoir blanc, il attire l'attention des Versaillais. Un officier se présente et, par petits pelotons, silencieusement, les soldats franchissent les fortifications. D'autres

régiments les suivent et vingt-cinq mille fantassins, par trahison et sans combat, bivouaquent cette nuit-là dans la capitale.

Le 1^{er} Régiment étranger, dans lequel Joseph continue de servir, participe à la répression. Abusé par ses chefs qui considèrent les habitants de Paris comme

de dangereux anarchistes, notre légionnaire confond bons et méchants, et accorde sa confiance à la justice des bien-pensants, lui qui a pourtant servi dans l'armée sudiste qui s'est désespérément battue pour défendre une cause qu'elle croyait juste.



Soldats versaillais patrouillant dans les ruines du Grenier d'abondance, boulevard Bourdon

Extraits du carnet de route de Joseph, légionnaire au 1^{er} Régiment étranger.

Depuis que je suis entré dans Paris, les exécutions sommaires s'amplifient, les soldats ont leurs bras rouges de sang comme des écorcheurs. Dans les rues, dans les jardins, sur les places, s'entassent des cadavres. Les puits, les égouts, les carrières regorgent de morts que les nettoyeurs de barricades y précipitent.

L'Hôtel de Ville brûle comme un lampadaire. En face, un mur de flammes fouettées par le vent se reflète dans des lacs de sang. J'apprends que tous ces incendies n'ont pas été allumés par les Fédérés. Nombre de commerçants, afin d'être richement indemnisés de marchandises dont ils ne savaient que faire, ont délibérément mis le feu aux fabriques et aux hangars.

Des gardes nationaux, anciens insurgés qui ont rejoint in extremis le parti de l'ordre, nous excitent à la tuerie. Sachant qu'ils ont trahi et craignant qu'on ne découvre leur récent passé de rebelles, ils font montre d'un zèle ignoble, prêts à égorger la terre entière. Dans les quartiers envahis, ils cherchent à multiplier

les gages de bonne foi en indiquant les partisans de la Commune et ils font fusiller du même coup les personnes à qui ils en veulent.

Versailles étend sur Paris un immense linceul rouge de sang. Les mitrailleuses moulent dans les casernes. C'est une vraie boucherie humaine. Ceux qui, mal tués, restent debout ou courent contre les murs, sont achevés à loisir.



Incendie de l'Hôtel de Ville

Certains crimes odieux ont leur histoire. Ainsi, boulevard Picpus, dans la nuit du 25 au 26 mai, deux vieux Polonais, derniers représentants de l'émigration de 1831, font leur thé en se racontant les événements auxquels ils sont trop âgés pour participer. Comme ils savent le quartier investi par l'armée régulière où leur neveu est lieutenant, l'idée leur prend de mettre trois tasses sur la table. Peut-être va-t-il venir. Pendant qu'ils causent paisiblement, une escouade de soldats dont je fais malheureusement partie s'informe auprès du concierge.

– N'y a-t-il pas d'étrangers ici ? demande notre capitaine.

– Oui, mon officier, répond servilement le pipelet. Il y a deux Polonais au cinquième étage.

– Des Polonais ! Ils sont tous avec Dombrowski. Montez devant !

Le concierge s'exécute. Le bravache frappe, l'oncle se précipite, mais ce n'est pas son neveu.

– Vous faisiez des signaux, dit le capitaine en montrant les bougies qu'ils ont allumées en réjouissance. Pourquoi y a-t-il trois tasses ? Où se trouve celui que vous cachez ?

Les deux Polonais essaient une explication qui est prise pour un mensonge, et les voilà poussés dans l'escalier, traités de canailles et fusillés sous leur porte cochère.

Cette fois la coupe est pleine. Le meurtre de ces deux vieillards, qui n'avaient pourtant fait de mal à personne, finit de me déciller sur le prétendu "parti de l'ordre". Un moment après, un homme surgit de l'ombre. C'est le neveu des Polonais qui est arrivé trop tard pour empêcher leur exécution. Ivre de haine et de dégoût, il sort son pistolet et tire une balle dans l'oreille du capitaine. Puis nous disparaissions tous les deux dans la nuit.



Ce matin de bonne heure, pour ne pas risquer d'être fusillé en tant que déserteur, j'ai poussé la porte d'un photographe chez qui je me suis débarrassé de mes habits de légionnaire et fait tirer le portrait en garde nationale. Un uniforme de sous-officier traînait justement dans le capharnaüm du collodioniste. Bien m'en a pris de me livrer à cette métamorphose

car, peu de temps après sur le quai de Bercy, j'ai été capturé par des gendarmes qui m'ont confisqué mon sabre et mis les poucettes pour avoir montré un peu trop d'empressement à porter secours à une soi-disant pétroleuse qu'on avait précipitée dans la Seine et qui était en train de s'y noyer.



Joseph en 1871



Me voilà maintenant prisonnier des Versaillais, traité comme un complice des Communeux. Quiconque est demeuré dans la capitale au lieu de suivre Thiers est coupable. Il n'y a donc pas moyen de se tromper et les soldats s'emparent de tous ceux qui leur tombent sous la main. Il ne fait pas bon d'avoir un ennemi, un rival, le marchand de vin dénonçant son concurrent du coin, le pipelet son locataire qui a lésiné sur le pas-de-porte, et ce ne sont pas les occasions qui manquent de satisfaire de basses rancunes personnelles. La tension est extrême dans ce Paris qui donne la sensation d'un désert, d'une nécropole sur laquelle plane une immense terreur.

Nous sommes plus de cinq cents, gardés par des lignards dont quelques-uns ont bonne figure, mais dont le visage de la plupart est d'une idiote férocité. Ces dangereux crétins pensent évidemment qu'on va nous décimer à coups de Chassepot

– En avant marche !

Nous marchons longtemps beaucoup. Je me suis tordu la cheville et, depuis, j'ai beaucoup



Un lignard

de mal à enfiler mes bottines. Ma foulure me fait souffrir et mon état nerveux quintuple la douleur. Mon voisin, tout éreinté qu'il soit, me soutient. Nous traversons Paris entre deux haies de gendarmes, en direction du jardin du Luxembourg. Les gens qui criaient huit

jours plus tôt : "Vive la Commune !" crient aujourd'hui : "Vive la ligne !", nous traitant d'incendiaires et d'assassins. Il n'y a là plus rien qui m'étonne.

Des doutes m'assaillent toutefois. Nous conduit-on vraiment à l'Orangerie ou est-ce au mur qu'on nous destine ? On ne nous y fusillera pas tous, mais on fera un choix, c'est certain. On m'a raconté que le général de Galliffet, croisant une bande de prisonniers, a fait un tri parmi eux. Il les désignait du doigt et leur demandait sèchement :

– Vous êtes un ancien soldat ?

– Oui, mon général.

– Vous voyez que je m'y connais. Sortez des rangs !

Quand il en eut choisi quatre-vingt-treize, il ordonna :

– Qu'on les fusille !

Et se tournant vers les autres prisonniers, il dit sardoniquement :

– Quatre-vingt-treize ! Quatre-vingt-treize, l'Année terrible ! Vous n'oublierez plus jamais ce chiffre.



Le dimanche matin, 28 mai, à l'heure où finissait dans Paris la lugubre bataille dite des Sept jours, je n'en pouvais plus. Je n'étais ni mort ni vif. Trempé, transi de froid, le moral complètement détruit, sans force et sans courage.

Nous arrivons au Luxembourg. Je passe devant le poste des gardiens.

– Regarde donc cette sale gueule, dit l'un. Il n'en a plus pour longtemps.

– Ouais. Il va crever comme un chien.

– Tant mieux, ça économisera des cartouches.

À quelques pas de là se trouve une mitrailleuse braquée sur nous.

– Gare au moulin à poivre ! raillent les soldats, on va bien vous assaisonner, v'z'en faites pas !

Un peu plus loin, à hauteur du Sénat, je vois un gros jeune aide-major qui a bon sourire.

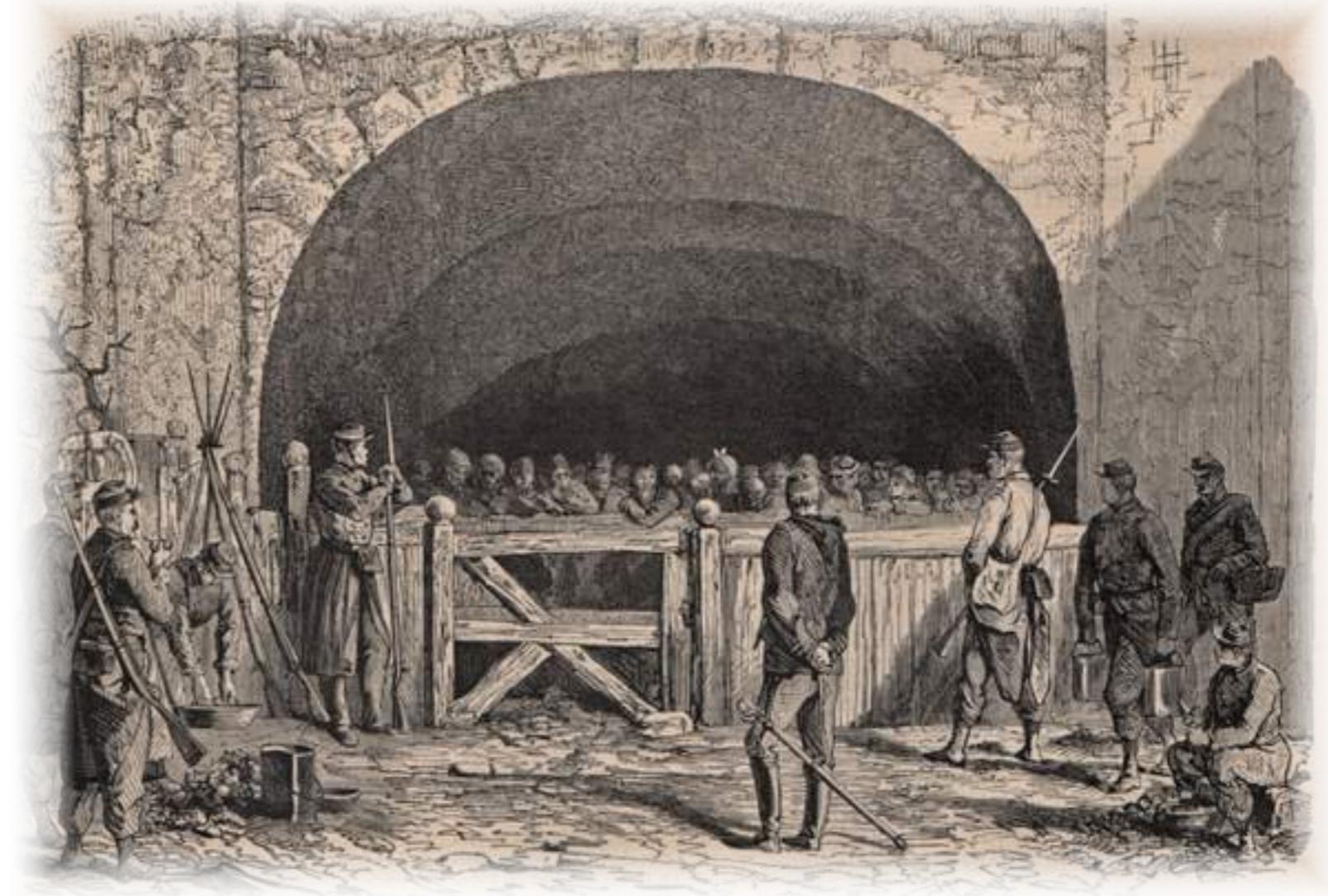
– De quoi souffrez-vous ? me demande-t-il d'un ton serviable.

Je le lui dis simplement, sans me plaindre.

– C'est bon, je vais vous envoyer à l'infirmerie.

Merveille ! Ce nom évoque à mon esprit une foule de délices : un lit, une tasse de tisane

chaude, un peu de soupe, peut-être. Amère déception ! On me conduit à l'Orangerie qui est alors divisée en trois parties par des caisses à orangers dont on a pris la terre et laissé les arbustes. Dans la partie du milieu se trouvent des lignards. De chaque côté, des prisonniers. Devant, il y a un corps-de-garde de gendarmes, et au-delà, sous des voûtes obscures et infectes, la Fosse-aux-Lions.



La Fosse-aux-Lions, dépôt des prisonniers réputés dangereux

Je suis mis dans la partie de droite. C'est donc là l'infirmerie ? Il n'y a que des nattes que l'on étend l'hiver sur les plates-bandes pour les garantir de la gelée, et tels sont nos lits. Eh bien, c'est du bonheur quand même. Je m'en empare, je m'étends sur l'une, je fais d'une autre une couverture, j'ai un peu chaud.

Nous sommes quatre dans cet angle. Deux caisses à orangers nous séparent des autres. Pauvres diables ils n'ont pas de paillasons. Leur nombre augmente rapidement. On n'a rien trouvé de mieux que d'amener aussi des fous et de les attacher à des colonnettes de fer. Ces malheureux hurlent à qui mieux mieux. Tant que dure le jour, cela passe encore, mais dès que la nuit tombe, l'atmosphère devient fantastique et terrible. Il y a une pointeuse de canon, dont la voix qui m'épouvante retentira à jamais dans mes oreilles. Elle s'égosille :

– Ces saligauds ont tué mon fils ! Il n'avait pas douze ans ! Assassins ! Assassins !

On ne peut pas se faire une idée de cette clameur qui me retourne les entrailles. Des Amazones de la Commune poussent des hurlements, semblables à ceux de louves prises au piège. Des blessés gémissent de douleur.



Une pointeuse de canon

Des agonisants râlent. L'un d'entre eux jette un cri suprême. Des soldats entrent aussitôt et l'emportent.

Mon voisin m'explique que ces charognards dépouillent systématiquement les cadavres avant de les empiler sur des charrettes, de sorte

qu'ils possèdent tous plusieurs paires de bottes, des montres et beaucoup d'argent. Quelques fois, l'idée leur prend d'en émasculer un pour mettre au frais leur pétun.

*"Y'a que la peau de c..., pour conserver l'tabac,
Voilà, voilà, voilà la chanson militaire.
Y'a que la peau de c..., pour conserver l'tabac,
Voilà, voilà, voilà la chanson du soldat."*

Je surprands des lignards, en faction devant l'Orangerie, se dire entre eux :

– Combien t'en as flingoté ?

– Cinq.

– Moi, six.

– Et moi plus de vingt. Rien qu'au coupe-chou !

– Te souviens-tu de cette rousse dont j'ai ouvert le bidon et qui avait un bébé dedans ?

– Pardi ! Et moi du morveux qui rampait comme un crabe pour se sauver ? J'te le lui ai cassé les deux pattes une bonne fois, à cette graine d'anarchiste.



Et je ne parle pas des femmes que ces brutes entraînent de force dans les buissons du jardin.

Tout à coup, je vois arriver un homme sec, nerveux, aux yeux allumés, suivi d'un lieutenant et d'un maréchal des logis. C'est le capitaine Serret de Lanoze qui aurait mieux sa place dans le pavillon des agités de la Salpêtrière. Il s'avance et nous crie :

– De quoi ? J'apprends que vous faites des concilianbules (sic). Je vous défends de parler à personne. J'ai le moyen de vous mater, vous savez !

Il se retourne vers les gendarmes :

– Au moindre rassemblement de plus de trois de ces vermines, tirez sans sommation !

Il pirouette et part.

On m'apprend à voix basse qu'en effet Serret de Lanoze ne manque pas de moyens de coercition, qu'il fait attacher durant des journées entières des prisonniers aux caisses à orangers et quelquefois battre avec les baguettes de fer des fusils. On me raconte aussi les supplices de la Fosse-aux-Lions où les prisonniers sont entassés, dans un lieu obscur, sans air, obligés de faire leurs besoins à l'endroit même où ils

se trouvent. Qu'est-ce que leur honte et leur supplice doivent être !

Voilà maintenant qu'on nous passe en revue. Un vieil officier breton vient à moi, m'entraîne à l'écart et m'interroge :

– Qui êtes-vous ? Qu'avez-vous été ?

– Rien, mon Commandant.

– Ah ? fait-il. C'est que je cherche un homme dont le signalement correspond à votre mine, et auquel je voudrais rendre service.

Il me dévisage, mais je ne pipe mot jusqu'au moment où il me murmure à l'oreille que je lui ai été recommandé par un lieutenant natif de Louannec qui m'a reconnu au milieu des prisonniers. Voilà qui change tout. Je lui dis que c'est bien moi qu'il cherche.

– À la bonne heure, prenez ce paquet, dissimulez-le soigneusement dans une caisse à orangers et faites-en bon usage. Adieu !

Une semaine plus tard, un grand émoi règne à l'Orangerie où les soldats dépouillent de plus belle les cadavres dont le nombre n'a cessé de croître. Que se passe-t-il ? La nouvelle se propage comme une traînée de

poudre : Joseph s'est évadé. Il a pris le large, le torse serré dans un boléro de zouave et la tête coiffée d'une chéchia galonnée, les sentinelles lui ont présenté les armes et il a dit aux soldats : « Bonsoir, mes enfants. » Les gardes du jardin du Luxembourg, depuis, ne décolèrent pas.

Le fuyard a franchi tous les cordons de gendarmes de Paris et des faubourgs avec des ruses dignes d'un Mohican. Il arrive sain et sauf à Louannec, cinq jours après, et tombe dans les bras de la famille Ollivier qui s'imaginait déjà qu'il avait subi le pire des sorts.





Le lecteur est en droit de se demander comment cette histoire – disons plutôt cette fable – a pu bien entrer dans l'oreille d'un Dôle, puisque Joseph n'a jamais posé le pied en Franche-Comté et a ignoré jusqu'à sa mort le nom de son géniteur.

Inspirons-nous du grand Charles Perrault pour répondre à ses légitimes interrogations.

Il était une fois... une jeune et jolie Italienne qui s'appelait Caterina d'Angelo. Elle avait vu le jour à Naples en 1884 d'un père maçon et d'une mère couturière. À seize ans, Caterina traversa la mer pour rejoindre sa sœur aînée Assunta. Celle-ci avait épousé Giuseppe Casaluce, un entrepreneur de Tunis à qui elle allait donner douze enfants. Caterina ne savait ni lire ni écrire, mais elle chantait à ravir, jouait du piano et avait de l'esprit. Elle vécut dans la famille Casaluce, à l'Ariana et à la Goulette, jusqu'à ce qu'elle convolât en justes noces avec Hyacinthe Ollivier, premier-maître sur un navire de l'escadre de Méditerranée. Le couple eut une fille, Yvonne Marie-Noëlle née en 1911, et un fils, Joseph Léon né deux ans plus tard. Vint la Grande

Guerre. Hyacinthe Ollivier, pilote d'un contre-torpilleur aux Dardanelles, mourut des suites de ses blessures en 1919 à l'hôpital de Sidi Abdallah en Tunisie. Sa veuve et ses deux enfants allèrent s'installer en France, à Saint-Raphaël, en 1931.

Il se trouve que, par un de ces hasards merveilleux, Caterina d'Angelo était ma grand-mère et Hyacinthe Ollivier mon grand-père. Celui-ci était lui-même le fils de Yves Marie, marin pêcheur à Louannec, qui avait accueilli Joseph après la tragédie de Cherbourg en 1864. C'est ainsi que ces épisodes de la vie du baroudeur alabamien se colportèrent de génération en génération, jusqu'à ce que ma grand-mère maternelle me les conte à son tour en 1957, pendant les vacances d'été. Je fus d'autant plus sensible aux tribulations de Joseph que j'incarnais alors son vieil ami le roi des trappeurs. Je passais en attraction à l'heure du goûter au Casino de Luchon, interprétant la *Ballade de Davy Crockett* avec Primo Corchia et son orchestre. Cinquante-sept ans, en somme, avant que je renouvelle mon « exploit » à San-Antonio, chantant cette fois dans l'enceinte du fort ma propre complainte du héros de l'Alamo.



DÉPARTEMENT
des Côtes-du-Nord

ARRONDISSEMENT
DE LANNION

COMMUNE
DE
Rouannec

N° *30*

Acte de Naissance
de
*Yves Marie
Ollivier.*

COMMUNE DE *Rouannec*

**EXTRAIT
DU REGISTRE DES NAISSANCES**

POUR L'ANNÉE *1843.*

Nom *Ollivier.*

Prénoms *Yves Marie.*

Fils de *Pierre Ollivier*
et de *Jeanne Le Maréchal, son épouse,*
somiciliés à *Rouannec.*

est né le *huit et un mai mil huit cent quarante trois,*
à *Rouannec.*

Lecture faite, le déclarant *Pierre Marie Ollivier*
signé avec nous *Louis Le Bricquis*
Officier de l'Etat-Civil.

Rouannec

LE MAIRE,
L. Le Bricquis

Scellé de la Mairie

Acte de naissance du père de Hyacinthe Ollivier



Hyacinthe Ollivier

Premier-maître dans l'escadre de Méditerranée



Caterina d'Angelo à la veille de ses noces



Yvonne Ollivier en 1913



LES DÉSASTRES DES DEUX SIÈGES

